

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicio confirmat. CIC. *de Natur. Deor.*

JANVIER 1782.

TOME LVII.



A PARIS.

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Nous nous empressons d'annoncer à nos Lecteurs que plusieurs de nos confreres se proposent d'insérer dans ce Journal des extraits & des notices. Ce sera le moyen le plus sûr de faire connoître les Livres nouveaux à mesure qu'ils paroîtront, & de donner à ce recueil le plus grand degré d'intérêt & d'utilité. Nous ne pouvons en avancer une preuve plus convaincante que l'Extrait suivant, fait par m. LEPREUX. *M.* DESESSARTZ, *secrétaire du* prima mensis, *veut bien continuer à nous en communiquer l'extrait.*



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1782.

EXTRAIT.*

TRAITÉ *des nerfs & de leurs maladies; par m.* TISSOT, *docteur en médecine de la société royale de Londres, des sociétés académiques de Basle, Berne, Roterdam, &c. &c. 4 volumes in-12, chez* Didot, *libraire, quai des Augustins.*

L'ÉCRIVAIN philoſophe qui joint au génie des hautes ſciences une littérature auſſi agréable qu'étendue, m. *d'Alembert*, dans ſon éloge de l'abbé de *Saint-Pierre*,

* Par m. LEPREUX.

a dit qu'il ſeroit à deſirer que chaque homme de lettres laiſsât un *teſtament de mort*, où il s'expliquât librement ſur les ouvrages, les opinions, les hommes que ſa conſcience lui reprocheroit d'avoir encenſés, & demandât pardon à ſon ſiécle de n'avoir avec lui qu'une ſincérité poſthume. En uſant de cette innocente reſſource, continue l'illuſtre ſecrétaire de l'académie françoiſe, les ſages qui dirigent l'opinion par leurs écrits, n'auroient plus la douleur d'accréditer les erreurs qu'ils voudroient détruire, & leur réclamation, quoique timide & tardive, ſeroit comme une porte ſecrette qu'ils ouvriroient à la vérité. L'amour de l'humanité nous fait croire en ce moment que chaque médecin célebre devroit auſſi à ſa patrie ſon *teſtament de mort*. Combien de fois s'eſt-on laiſſé ſubjuguer par des autorités impoſantes, combien de fois a-t-on eu la foibleſſe de tenir captive une vérité qu'on craignoit de voir mal accueillie ; & comme tout eſt contraſte dans l'homme, combien de fois celui qui n'a pas oſé être l'apôtre d'une vérité intéreſſante, s'eſt-il rendu le martyr d'une opinion ridicule. Si l'on ne doit pas attendre de la plûpart des hommes, même à leurs derniers moments, le courage, preſque ſurnaturel, d'avouer leurs torts envers la ſociété, quelle

ne doit pas être notre reconnoiſſance à l'égard de ceux qui, comme m. *Tiſſot*, n'écrivent que pour détruire les préjugés, répandre de nouvelles lumieres, & faire connoître avec autant de modeſtie que de grandeur d'ame, les fautes qui ont pu leur échapper dans l'exercice d'un art auſſi difficile qu'important? M. *Tiſſot*, par ſon nouvel ouvrage ſur les nerfs & leurs maladies, vient d'augmenter les droits qu'il avoit, depuis long-temps, ſur la reconnoiſſance publique.

Rien de ſi embarraſſant dans les maladies nerveuſes, que de déterminer la cauſe qui peut les produire, & d'aſſigner même le véritable ſiége du mal; ces affections empruntent tant de formes différentes, qu'à la faveur du maſque elles échappent quelquefois au génie le plus clairvoyant. *Sydenham* a bien vu cette *protéiformité* des maux de nerfs, & il obſerve que tous ces ſymptômes ſi multipliés, dépendent uniquement du trop ou trop peu d'action des nerfs. Quand on a connu, dans les maladies nerveuſes, la cauſe qui leur a donné naiſſance, & qui les entretient, il faut encore trouver le traitement heureux qui leur conviendra *hoc opus hìc labor*. *Sydenham* ne propoſe qu'un ſeul traitement qui, ſans doute, a réuſſi dans certains cas, mais qui doit nuire évidemment

dans d'autres, & qui effectivement nuit encore tous les jours. Il eſt bien étonnant ſans doute que l'Hippocrate Anglois, après avoir établi deux cauſes tout-à-fait oppoſées des maladies des nerfs, n'ait pas preſſenti l'incompatibilité du même traitement pour ces deux cauſes.

Nous trouvons peu de détails, dans les anciens, ſur les maladies des nerfs; ils paroiſſent n'avoir reconnu pour maladies nerveuſes, que la paralyſie & celles dans leſquelles les convulſions ſont évidentes, quoiqu'en liſant leurs obſervations on trouve quelques hiſtoires de maladies auxquelles ils n'ont point donné de noms, & point aſſigné de cauſes, mais qui certainement étoient les mêmes maladies que l'on compte aujourd'hui parmi les maladies des nerfs, parce que l'on s'eſt aſſuré qu'elles dépendent de la léſion de leurs fonctions. Il a fallu une connoiſſance approfondie des nerfs & de leur diſtribution, pour appercevoir dans telle ou telle maladie les apparences d'une affection nerveuſe, & ces connoiſſances n'ont pas pu être celles des premiers ſiécles. La médecine eſt la fille du temps, *multa latent in ſinu naturæ*, ſuivant l'expreſſion de *Pline*, & il n'y a que l'obſervation & l'expérience qui puiſſent ſoulever lentement un coin du voile qui couvre les opéra-

tions de la nature, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans l'état de maladie.

Charles Piſon nous a donné des obſervations excellentes ſur les nerfs, *Willis* a auſſi connu très-bien pluſieurs branches des maux de nerfs, *Cheine* & *Hoffmann* ont ajouté ſur cet objet à nos connoiſſances; il étoit réſervé à *Boerhaave* d'embraſſer avec l'étendue du génie qui le caractériſe l'hiſtoire des maladies nerveuſes. L'ouvrage de *Boerhaave* n'a paru qu'après ſa mort, il eſt intitulé : *Prælectiones academicæ de morbis nervorum.* C'eſt un extrait des leçons de ce grand homme, recueillies par pluſieurs de ſes éleves : il manque peut-être quelque choſe à la perfection de cet ouvrage, mais on y reconnoît le cachet d'un grand maître. M. *With*, célebre profeſſeur à Edimbourg, dans un traité des vapeurs & de leurs différents ſymptômes, fait marcher d'un pas égal & le théoricien éclairé, & le praticien auſſi ſage qu'inſtruit.

On a l'obligation à m. *Pomme* d'avoir réveillé l'attention des médecins ſur un traitement qu'on avoit un peu négligé, mais dont les ſuccès ont fait porter l'extenſion trop loin. Il faut peſer dans la balance de l'impartialité ce que la méthode reſſuſcitée par m. *Pomme* a d'avantages, & ce que dans certains cas elle a de dé-

fectueux & de dangereux (1). En général on voit bien que l'amitié ici s'est chargée de juger, & craint de prononcer d'une maniere févere.

M. *Tiffot* profitant de tous les fecours qu'il a trouvés devant lui, raffemblant des forces étrangeres pour les joindre aux fiennes, nous préfente fur les maladies des nerfs des points de vue intéreffants. Il faut donner une idée de la marche de fon ouvrage.

Il commence par la defcription des nerfs, non pas telle qu'on la defireroit pour un livre d'anatomie, mais avec une étendue fuffifante pour qu'on puiffe faifir la variété étonnante des phénomenes que l'hiftoire de leurs maladies peut offrir. Il donne enfuite un précis de ce que l'on connoît de plus certain de leur nature, & de la maniere dont ils agiffent. On fent que fur cet objet il y a mille chofes qui doivent échapper à nos recherches, & tromper encore long-temps nos regards. Il faut dire avec m. *Meri*, de

---

(1) *Voyez* une thèfe qui a pour titre : *An aliquando morbos chronicos aquæ ufu debellare periculofum ?* inférée dans les recherches fur les maladies chroniques, particuliérement fur les hydropifies & fur les moyens de les guérir, par m. *Bacher*, chez *Didot*, libraire, quai des Auguftins.

l'académie des ſciences : *Les anatomiſtes reſſemblent aux porte-faix qui connoiſſent bien toutes les rues d'une ville, mais qui ignorent ce qui ſe paſſe dans les maiſons.*

Après avoir examiné les fonctions des nerfs dans l'état de ſanté, m. *Tiſſot* paſſe à l'expoſition générale des différentes manieres dont leur action peut-être troublée par le dérangement des nerfs même, ou par celui des parties, à l'action deſquels la leur eſt néceſſairement liée, & c'eſt la premiere partie de la pathologie. La ſeconde traite des cauſes qui peuvent opérer ces dérangements ; & ces cauſes ſe rangent naturellement ſous deux claſſes, les cauſes phyſiques, & les cauſes morales. Les cauſes phyſiques comprennent ce qui regarde la diſpoſition native, le climat, l'éducation, les erreurs dans les choſes non naturelles, les différentes maladies dont celles des nerfs ſont une ſuite, les remedes mal adminiſtrés : ſource féconde d'une grande partie des maux de nerfs. Les cauſes morales renferment les effets des différentes paſſions ſur l'économie animale. A la ſuite des cauſes morales ſe trouve l'examen des ſympathies nerveuſes, c'eſt-à-dire, de cette liaiſon entre les fonctions des différents rameaux nerveux, qui fait que les léſions de l'un entraînent ſouvent celles de l'autre ; de

maniere même (ce qui eſt bien digne de remarque) que celui ſur lequel la cauſe agit immédiatement paroît quelquefois moins affecté que celui ſur lequel elle n'agit que par une ſuite de cette communication. M. *Tiſſot* paſſe des ſympathies aux métaſtaſes nerveuſes ; & il eſt à préſumer que ces dernieres tiennent au même principe d'organiſation qui produit les ſympathies, avec peut-être cette ſeule différence que dans la ſympathie il y a tranſport d'effet, ſi on peut s'exprimer ainſi : la cauſe agiſſant dans un endroit, & ſe manifeſtant dans un autre. Dans les métaſtaſes il y aura tranſport de cauſe ; la cauſe irritante, paſſant effectivement d'un rameau à un autre. Il étoit à propos, en parlant des métaſtaſes nerveuſes, de faire mention des autres eſpeces de métaſtaſes ; ce qui a donné lieu à un parallele intéreſſant, entre les maladies aiguës, & les maladies chroniques. L'article des criſes trouve ici ſa place ; & on démontre par les faits la néceſſité de la coction dans les maladies chroniques, même dans celles des nerfs. On examine enſuite avec ſagacité la différence qu'il y a entre les maladies purement nerveuſes, dans leſquelles les nerfs ſont ſeuls malades, & celles dans leſquelles ils ne ſont malades que par accident ; on établit les caracteres

qui ſervent à diſtinguer les maux de nerfs, on approfondit les différentes cauſes qui ont pu les produire. De la variété des cauſes naît celles des indications ; les indications déterminent la nature des traitements. Tous ces objets généraux, expoſés avec méthode, on entre dans le détail des maladies. Comme les nerfs ſervent aux ſenſations, au mouvement, à la nutrition & aux ſecrétions, il étoit naturel d'enviſager les léſions des nerfs, relativement à ces quatre fonctions eſſentielles. En tant que les nerfs ſervent au mouvement, ou ils ſont incapables de rendre le mouvement, delà les maladies ſoporeuſes ; ou ils produiſent un mouvement involontaire ; delà les maladies convulſives : la douleur, la perte des ſenſations, leurs erreurs & la folie ſont les léſions qui regardent les nerfs conſidérés comme organes des ſenſations ; l'action des nerfs étant néceſſaire à la nutrition, ſi cette action eſt dérangée, il en réſulte ce qu'on appelle atrophie, maraſme, conſomption. M. *With* eſt le premier qui ait traité ſpécialement cette matiere, en tant qu'elle appartient aux maux de nerfs ; mais il laiſſe à déſirer ſur cet objet intéreſſant bien des choſes qu'on trouvera avec ſatisfaction dans l'ouvrage dont nous rendons compte. Les organes ſecrétoires,

troublés dans leurs fonctions par le dérangement des nerfs, donnent lieu à un très-grand nombre de maladies dont on ne traite quelquefois que le symptome, sans appercevoir la vraie cause; delà des traitements faux dont les malades finissent par être les victimes. Du traitement des maladies générales, l'auteur revient à celui des maladies convulsives particulieres, en suivant exactement l'ordre des parties pour finir par les vapeurs & l'hypocondriacisme. Enfin, après s'être occupé des maladies qui sont du domaine du systême nerveux, il examine l'influence des nerfs dans les maladies chroniques, aiguës, & sur-tout dans les fievres : tous ces articles sont terminés par le traitement; on sait combien, dans certains cas, ce traitement est difficile & doit varier. Tout le mal consistant dans une inégalité de tension dans les différentes branches & ramifications du systême des nerfs, & cette inégalité, contre nature, en en amenant une autre dans le cours du sang, & dans la secrétion des différentes humeurs, le but du traitement doit être de faire ensorte que les divisions & subdivisions du genre nerveux, soient toutes ramenées à une uniformité de tension qui soit toujours la même dans chaque partie du corps.

Nous avons cherché à donner une idée de l'enſemble de l'ouvrage de m. *Tiſſot*; il n'y a que la lecture, & nous la recommandons fort, qui puiſſe faire apprécier le mérite des détails. Un jeune médecin a beſoin de rencontrer des ſecours ſemblables pour avancer, avec plus de confiance, dans une carriere auſſi étendue qu'épineuſe; alors il ſe dit, comme le philoſophe, jetté dans une iſle déſerte, qui apperçoit ſur le ſable l'empreinte de quelques figures de géométrie: Courage, courage, voilà des pas d'homme.

Nous aurions deſiré que la partie typographique eût été plus ſoignée; que le ſtyle conſervât par-tout les qualités qu'il a le plus ſouvent, la clarté & la préciſion. Il y a quelques conſtructions louches & embarraſſées; il y a quelques endroits diffus & traînants. Nous demanderions encore que l'auteur, dans la premiere édition, élaguât bien des hiſtoriettes qui, n'étant appuyées que ſur des oui-dire fort ſuſpects, ne méritent pas d'être conſacrées dans les faſtes de la médecine. Terminons par les vers d'*Horace*.

Aſt ubi plura nitent . . . . non ego paucis
Offendar maculis . . . .

LETTRE

De m. BACHER, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, à m.* BOUVART, *docteur-régent de la même faculté, ce 1er janvier* 1782.

LES regrets, monſieur, que la mort de m. l'Archevêque a excités ſont encore & ſeront long-temps préſents au public. On a beaucoup parlé de la maniere dont il avoit été traité, & de la différence des avis qui avoient partagé les médecins. Il eſt intéreſſant de fixer l'opinion générale ſur une pratique trop uſitée & trop malheureuſe pour qu'elle ne doive pas être examinée ſans préjugés; & ſi, dans l'exercice de la médecine, il peut être permis de ſuivre & ſoutenir empiriquement la pratique qui nous a été tranſmiſe par les anciens, & enſeignée dans les écoles, ce n'eſt que relativement aux maladies que nous guériſſons fréquemment & facilement. Mais dans les cas où l'obſervation ne nous fait connoître que des moyens cruels, dangereux & preſque toujours inſuffiſants, il faut recourir au raiſonnement. Quoiqu'il ſoit ſouvent très-difficile de déduire des

connoiſſances générales de la médecine un raiſonnement ſatisfaiſant, & d'aſſeoir ſur cette baſe, même après le ſuccès, un jugement qui puiſſe guider en pareilles occaſions, ce n'eſt cependant que par cette voie qu'on peut enfin ſubſtituer à la routine une ſaine théorie, fondée ſur le réſultat des connoiſſances de l'économie animale, de l'action des remedes, & ſur le rapport fidéle & multiplié des obſervations. L'indéciſion des médecins, la diverſité de leurs opinions, quelques cures réelles opérées par le haſard, & bien plus ſouvent des exemples paſſagers de malades dont le ſymptôme le plus apparent a été pallié, la crédulité que l'envie de guérir fait naître, & dont l'effronterie & la témérité abuſent; ces motifs réunis ont de tout temps déterminé les hydropiques à ſouffrir la ſoif, & à s'abandonner à l'empiriſme. Je vous entretiendrai par la ſuite du danger des remedes que vous preſcrivez familiérement aux hydropiques. Pour fixer mieux votre attention, je me bornerai, dans cette premiere lettre, à vous prouver que l'abſtinence de la boiſſon eſt encore plus funeſte & plus cruelle dans la plûpart des hydropiſies, que dans la plûpart des autres maladies. En faiſant adopter cette vérité par mes confreres

& par le public, je rends service à la médecine & à l'humanité. Sans un motif aussi puissant, je m'abstiendrois d'écrire. L'habitude & le desir de vous estimer me rendirent d'abord incrédule sur la possibilité de vos propos sur mon compte ; votre âge, votre mérite, les services que vous avez rendus n'ont point tardé à réprimer en moi des sentiments que je n'éprouve jamais sans peine : mais plus votre opinion emprunte de crédit de votre réputation, plus je dois la combattre avec courage. Au reste, monsieur, si vous persistez à croire que mes principes soient dangereux, ou seulement peu importants, je vous prie de me juger avec sévérité, & de me répondre publiquement. Vous le devez ; car non-seulement je présente ces principes comme essentiels à l'art de guérir, mais ils commencent à être adoptés en Angleterre (1), en Allemagne (2), en France, & même à Paris (3).

(1) *Voyez* l'ouvrage de m. *Milman*, médecin du college de Londres, sous ce titre : *Animadversiones de naturâ hydropis, ejusque curatione.* 1779. A Londres, chez *Dodsley*.

(2) Les recherches sur les maladies chroniques, particuliérement sur les hydropisies, & sur les moyens de les guérir, 1776, chez *Didot*, quai des Augustins, ont été traduites à Berlin, 1780.

(3) *Voyez* la page (54).

Je

Je commence par les détails hiſtoriques : je vais mettre dans mon récit autant de ſimplicité que de fidélité.

M. *de Montſauge* vint chez moi le 2 novembre, de la part de m. l'Archevêque, pour m'inviter à voir ce prélat à Conflans : je m'y rendis le lendemain. M. l'Archevêque avoit les jambes, les cuiſſes, les reins & le bas-ventre enflés ; ſes urines étoient rares, enflammées, d'une couleur brunâtre ; le pouls étoit plein, dur & fréquent, l'appétit perdu ; la nuit il y avoit de l'agitation, & le jour il ſurvenoit une forte propenſion au ſommeil. Tel eſt l'état dans lequel j'ai trouvé m. l'Archevêque à ma premiere viſite.

Je lui preſcrivis un régime humectant & rafraîchiſſant ; & comme le deſir de déſenfler lui faiſoit demander des diurétiques, je lui repréſentai que dans ſon état il ſeroit dangereux de provoquer les urines par un autre moyen que par les délayants ; qu'il devoit, pendant pluſieurs jours, ſe tenir uniquement à un régime humectant, boire au moins trois verres de limonnade le matin, trois verres d'eau avec du ſyrop de vinaigre le ſoir, manger beaucoup de fruits fondants, & ſur-tout du raiſin ; que ce n'étoit qu'après avoir obtenu une détente par ce régime, qu'il ſeroit permis d'évacuer, & qu'alors même

il ne falloit le faire que modérément & en évitant les remedes âcres. M. l'Archevêque me répondit qu'il avoit toute confiance en moi, qu'elle étoit fondée sur la guérison d'un hydropique de sa connoissance, & sur d'autres exemples que m. *de Montsauge* lui avoit cités; qu'il craignoit les remedes âcres, puisque l'oxymel que m. *Bouvart* lui avoit fait prendre, lui avoit donné des angoisses & le hoquet.

Le 5 novembre, je reçus une lettre de m. l'Archevêque, par laquelle il me prioit de me rendre, le lendemain, à Conflans. Il me dit qu'il étoit un peu plus enflé, mais qu'il avoit eu sept heures d'un sommeil tranquille, & qu'il se sentoit moins mal à l'aise. Le 9 novembre, jour de nôtre premiere consultation, en arrivant à Conflans, nous trouvâmes m. l'Archevêque se promenant dans le jardin; & comme vous vous le rappellez sans doute, monsieur, il monta l'escalier sans s'arrêter. En arrivant au sallon, il voulut lire le bulletin de m. le comte de Maurepas, il ne put en faire une lecture rapide, parce qu'il n'avoit point ses lunettes; cependant, malgré cette raison, & quoique d'ailleurs il soit difficile, même pour ceux qui jouissent de la meilleure santé, de lire de suite, immédiatement après avoir monté un escalier fort haut,

vous vous êtes écrié, à plusieurs reprises, *ah ! comme Monseigneur étouffe ! ah ! Monseigneur, comme vous êtes enflé !* Le lecteur devinera aisément, & bientôt la cause de ces exclamations. Rendus dans la chambre à coucher, j'ai fait un exposé, à vous & à m. *Cochu*, des motifs qui m'avoient déterminé à prescrire un régime délayant & rafraîchissant; & quoique l'enflure eût encore un peu augmentée, depuis ma seconde visite, je conseillai néanmoins d'insister sur le même régime; & en même temps je proposai des bouillons apéritifs, en en proportionnant l'action à la tension des solides, à l'échauffement & à la tenacité des humeurs. Vous, monsieur, vous désapprouvâtes mon avis, vous défendîtes la boisson, vous recommandâtes rigoureusement l'usage des alimens les plus secs, & au bouillon apéritif, que j'avois conseillé, vous substituâtes 24 cuillerées de suc de cerfeuil passé sur cent cloportes écrasées, en ajoutant 24 grains de sel de genet au suc épuré. Ce remede étoit analogue au bouillon apéritif; il fut adopté par m. *Cochu* & par moi, qui desirois trop vous ramener à mon avis pour vous contredire sur une chose indifférente. Relativement au sujet de notre discussion, m. *Cochu*, tenta de concilier nos avis,

il ſouhaitoit bien que le malade fût rafraîchi ; mais il me propoſa de réduire, à moitié, les trois verres de limonade, & les trois verres d'eau & de ſirop de vinaigre, que j'avois conſeillé, pour les 24 heures; vous répondîtes, à m. *Cochu*, que m. l'Archevêque étoit hydropique, qu'en conſéquence il devoit s'aſſujettir au régime le plus ſec, à l'abſtinence de toute autre boiſſon que de celle de 24 cuillerées de ſuc d'herbes pour les 24 heures. Malgré toute la déférence à laquelle la ſageſſe de vos conſeils m'avoit accoutumé depuis long-temps, je n'ai pu m'empêcher, pour cette fois, de vous faire des repréſentations ſur les inconvéniens, les tourmens, le danger & la terminaiſon funeſte qu'occaſionneroit le régime ſec, & en même temps j'inſiſtai ſur la néceſſité indiſpenſable de donner des boiſſons rafraîchiſſantes à un malade menacé d'inflammation. Nos deux avis furent ſoutenus aſſez vivement; mais décemment, vous finîtes par garder le ſilence. Je m'adreſſai au malade, en lui diſant que je ne me flattois point de pouvoir, en cette occaſion, faire une juſte application du proverbe : *qui ne dit mot, conſent.* En effet, vous n'étiez point revenu à mon avis, quoique vous euſſiez ceſſé de répliquer. Le dîner ſuivit

la conſultation, & ce dîner eſt remarquable. Malgré votre avis, m. l'Archevêque a bu, mais pour la derniere fois.

Avant de paſſer à la ſeconde conſultation, je ferai obſerver qu'en rendant compte à mes confreres de ma converſation avec m. l'Archevêque, dans les deux viſites où j'avois été appellé, ſans eux; j'avois, dès ma premiere viſite, exprimé, à m. l'Archevêque, le deſir de me trouver avec M. *Cochu*, ſon médecin ordinaire, & m. *Bouvart*, ſon médecin conſultant; & que j'avois ajouté à ma ſeconde viſite, que malgré mon dévouement pour m. l'Archevêque, je ne le verrois plus ſans mm. *Cochu* & *Bouvart*. A la fin de mon récit, m. l'Archevêque ſe leva, s'approcha de vous, & vous dit qu'à tous égards mon rapport étoit de la plus grande exactitude. Ceci, ſans doute, eſt étranger au ſeul but de la lettre que j'ai l'honneur de vous adreſſer; mais, monſieur, vous aimez ceux qui ſont vrais & honnêtes; je ferai toujours flatté que vous m'aimiez; & je ne ſuis pas moins jaloux de vous faire reſſouvenir de mes égards, vis-à-vis de vous, que de vous convaincre de la ſolidité des principes, d'après leſquels je n'ai ceſſé de motiver mon avis.

Le 14 novembre, à huit heures du

matin, nous examinâmes m. l'Archevêque, nous nous assurâmes de la présence des eaux contenues dans le bas-ventre; de plus, m. *Cochu* & moi, nous trouvâmes, ainsi que nous en étions convaincus d'avance, des obstructions à la région du foie & de l'estomac, sur l'existence desquelles vous ne vous êtes point clairement expliqué; mais, en revanche, vous avez félicité le malade sur le prompt & heureux effet du suc de cerfeuil. Ce remede, disiez-vous, *passe mes espérances*. J'ai eu l'honneur de vous répondre, qu'il ne passoit point celles que j'avois conçu; & que s'il avoit mieux agi que vous ne l'aviez présumé, d'après votre expérience, c'étoit par ce que j'avois préparé, à son usage & à son effet, par le régime que j'avois indiqué; & qu'en suivant un régime précisément opposé, ce remede ne tarderoit pas à ne plus augmenter les urines, mais encore quelqu'approprié qu'il fût à l'état actuel du malade; il deviendroit bientôt préjudiciable en devenant trop actif, en raison de l'échauffement & de la tension que le régime sec devoit nécessairement produire. J'ai cru devoir ajouter, en présence de m. l'Archevêque, que le danger ne seroit point amené par l'enflure, mais par l'épaississement du sang, & par le dé-

ſéchement des viſceres. J'ai aſſuré, de plus, qu'il pouvoit guérir, mais par une méthode en tout oppoſée à la votre. Dans ce moment, vous me vîtes affecté, & mon émotion partoit de la certitude où j'étois que m. l'Archevêque pouvoit être guéri; & que malgré les eſpérances les mieux fondées, il alloit être victime de ſa confiance & de ſa perſévérance.

D'après le vœu de m. *Cochu*, m. l'Archevêque me propoſa de le tâter le 27 avant ſon lever. Je lui trouvai la région du foie & de l'eſtomac encore plus élevée, & ſur-tout plus dure que le 14, & je ne le diſſimulai point. M. *Picquet*, le chirurgien, crut devoir tranquilliſer m. l'Archevêque, en lui diſant : *cela ne ſera rien*. M. l'Archevêque s'étant aſſis ſur une chaiſe, m. *Picquet* lui porta la main ſur la région du foie, & dit une ſeconde fois : *cela ne ſera rien*. M. l'Archevêque deſiroit que je le palpaſſe dans cette ſituation; je lui fis obſerver que ce n'étoit pas ainſi qu'on pouvoit reconnoître l'état des viſceres. Il ſe leva précipitament, ſe jetta avec une vîteſſe & une légéreté ſinguliere ſur ſon lit, ſe retourna ſur le dos d'une maniere plus étonnante, d'un ſeul mouvement de toute ſa longueur; il me pria de le palper encore une fois; je l'exa-

minai avec la plus grande attention, & je l'aſſurai de nouveau qu'il avoit des obſtructions; il en parut extraordinairement affecté. J'ai ſu depuis que c'étoit par une raiſon qui ne dépendoit nullement de ſon état, en ſuppoſant qu'il fût perſuadé de l'exiſtence des obſtructions : mais m. l'Archevêque étoit agité, par la différence des opinions, ſur un objet qu'il ſavoit être facile à décider par le tact ſeul. M. l'Archevêque ſe propoſa de s'en rapporter à m. *Petit*. Il le deſiroit de la maniere la plus preſſante ; cependant m. *Petit* ne fut appellé que cinq jours avant la mort de m. l'Archevêque.

Le trois décembre, je le vis pour la derniere fois ; l'enflure étoit diminuée d'une maniere remarquable, les urines avoient été moins rares ; vous jouiſſiez alors, monſieur, vous aviez cette gaité qui naît du contentement. Moi j'étois affligé, non pas de votre triomphe, mais du peu de durée qu'il devoit avoir, & du triſte état dans lequel m. l'Archevêque alloit bientôt tomber. Je n'avois plus rien à lui dire ; mais je devois ne rien taire à mm. les marquis *de Beaumont*, ſur le danger éminent dans lequel ſe trouvoit le malade. Les urines étoient, à la vérité, moins rares, mais elles étoient

plus enflammées que jamais (1) ; la voix étoit cassée, la peau brûlante, le pouls serré & fréquent ; la nuit fort agitée, le jour la propension au sommeil étoit souvent insurmontable. Ces symptômes me forçoient de reconnoître que les visceres étoient déjà engorgés d'un sang enflammé & résineux.

Dans nos premieres entrevues, nous étions au moins d'accord sur le point le plus satisfaisant pour la famille de m. l'Archevêque, nous avions tous les deux donné des espérances. Mais, à ma derniere visite, mon prognostic fut si différent du vôtre, que je devois être regardé comme un prophéte de malheur quand tout annonçoit la prospérité. Je ne fus plus appellé, mais m. l'Archevêque fut purgé. Il fut purgé le vendredi 7 décembre, deux jours après que les urines étoient devenues très-rares, & un mois après que vous l'aviez assujetti au régime le plus sec.

Le médecin le plus sévère n'est pas toujours inflexible ; aussi aviez-vous, sur les instances de m. *Cochu*, fait une exception en faveur de la purgation, & le

(1) Tous les médecins observateurs savent que dans les hydropisies, lorsque les autres symptômes sont défavorables, les urines en plus grande quantité annoncent une mort d'autant plus certaine & plus prochaine qu'elles sont plus enflammées.

malade ſe réjouiſſoit d'être purgé afin de boire du bouillon aux herbes. Il deſiroit la boiſſon ſi vivement, que les 24 cuillerées de ſuc d'herbes faiſoient ſes délices. Néanmoins vous vous êtes bientôt repenti d'avoir cédé aux repréſentations de m. *Cochu* : il n'obtint de vous le conſentement que de paroles & non de fait. Quoiqu'il fut convenu & arrêté entre vous & m. *Cochu*, le jeudi 6 décembre au matin, que le malade prendroit du bouillon aux herbes après chaque évacuation, cependant vous êtes retourné à l'archevêché, & vous avez réduit la boiſſon, pour la journée de la médecine, à un petit bouillon & à un verre à ratafiat plein d'eau & de vin par moitié.

La médecine priſe le vendredi 7, a purgé ; mais auſſi a-t-elle produit du mal-être, de l'accablement & des irritations ſi ſoutenues, qu'en trois jours *l'épanchement de ſéroſité dans le ventre a ſi fort augmenté, & ſi rapidement, qu'il eſt ſurvenu un aſſoupiſſement léthargique* (1). En conſequence, vous vous êtes déterminé le mardi 11, & le 4e jour après la purgation, à faire la ponction, qui a fourni huit pintes & demie

(1) *Voyez* le bulletin du 11 décembre, *journal de Paris* du mercredi 12 décembre.

de ſéroſité. Ici je m'arrête, monſieur, & je vous prie de remarquer que l'aſſoupiſſement ne tarda pas à devenir inſurmontable après la purgation, & qu'il augmenta en proportion de l'épanchement de ſéroſité (1). L'appoplexie ſuccéda promptement à la léthargie. Le mercredi à onze heures du ſoir, elle ſe termina par la mort.

Cette obſervation, monſieur, mérite de vous occuper. Vous ne pouvez même vous diſpenſer de faire part au public de vos réflexions. En les attendant, je vous ferai appercevoir une ſingularité : c'eſt que la différence même de votre traitement & du mien, a fait trouver deux analogies entre nous. Nous eſpérâmes en effet tous les deux de prolonger la vieilleſſe de m. l'Archevêque, & tous les deux nous lui conſeillâmes une méthode par laquelle l'enflure a augmenté. Cependant votre méthode & la mienne ſont oppoſées l'une à l'autre, autant par la nature des moyens, que par les ſenſations qu'ils excitent, & par leur réſultat final. Auſſi toute apparence de rapport relatif à la maladie de m. l'Archevêque ceſſe-

---

(1) Le lecteur ſera bientôt en état de juger lui-même pourquoi l'aſſoupiſſement a ſuivi les progrès de l'épanchement. *Voyez* pag. 41 & ſuiv.

roit-elle entre nous, si cette observation ne nous engageoit tous les deux à rendre raison de nos avis. Vous le devez à vous-même, pour justifier l'assurance & la confiance avec laquelle vous avez donné des angoisses à un malade digne de toute votre attention, &, je vous le répete, vous le devez au public. Vous avez à réfuter, par la voie de l'impression, mes principes ; & il ne vous suffit point en ce moment d'avoir plusieurs fois, dans des conversations, affirmé qu'ils étoient pernicieux. De mon côté, je dois rendre raison de mon avis, parce qu'en exposant mes motifs, je me flatte de résoudre des questions intéressantes ; savoir : Est-il avantageux & nécessaire d'assujettir les hydropiques à l'abstinence de la boisson ? Est-il avantageux & nécessaire de les laisser boire, & même de les faire boire au-delà de leur soif ?

Ces deux questions contradictoires pouvoient être proposées par des Académies, & je vous invitai, en présence de m. *Cochu*, d'écrire, conjointement avec moi, trois lettres pour prier les facultés de médecine de Vienne, de Londres & de Paris, à proclamer ces questions, & à juger les mémoires qui leur seroient adressés : à cette condition, que celui de nous deux contre l'avis duquel les questions proposées seroient décidées, fourniroit une

ſomme convenue pour les trois prix (1). Vous n'avez point accepté ma propoſition, & vous avez toujours continué de recommander l'abſtinence de la boiſſon. Mais il ne faut pas tarder davantage à faire connoître l'origine, les prétextes, l'inutilité, le tourment & le danger de cette pratique.

Comme le liquide eſt viſiblement ſurabondant dans les hydropiſies, il a paru naturel & conſéquent de ne pas en augmenter le volume par la boiſſon; & comme il y a des remedes qui poſſedent la vertu d'évacuer les eaux en grande quantité, ces remedes paroiſſoient très-fort convenir, puiſqu'ils diminuoient la maſſe de l'enflure. L'expérience a prouvé que l'abſtinence de la boiſſon & les hydragogues ont fait diſparoître, & même ſans retour, ces hydropiſies (2). En ne ſuivant que l'autopſie & l'expérience, on s'imaginoit ne pouvoir mieux faire que de s'en tenir à ce traitement; mais les connoiſſances de l'économie animale en

---

(1) J'ai cru devoir faire cette propoſition à m. *Bouvart* pour modérer ſa gaieté dans les diſcours qu'il s'eſt permis ſur mon compte chez ſes malades.

(2) Ces hydropiſies ſe guériſſent encore plus facilement & plus ſûrement en permettant la boiſſon. *Voyez* pag. 47, & ma ſeconde lettre.

état de ſanté, de ſes dérangements qui décident l'état de maladie, appliquées aux diverſes hydropiſies devoient faire rechercher les raiſons qui rendoient ſi ſouvent ce traitement infructueux. Ces mêmes connoiſſances devoient faire juger ou du moins ſoupçonner, que la plûpart des hydropiſies n'étoient point mortelles par elles-mêmes; & conſéquemment on devoit reconnoître l'erreur de la pratique générale qui diminue & détruit les dernieres reſſources par les moyens avec leſquels elle tente de diſſiper cette maladie. Oui, c'eſt l'expérience même qui a induit en erreur, & qui a perpétué les préjugés ſur la théorie & la pratique univerſellement adoptés pour combattre les hydropiſies, & qui en a éloigné le traitement des principes les mieux reconnus. Les chaînes de l'habitude & de la routine étoient d'autant plus difficiles à briſer, que le volume de la tumeur hydropique, l'enflure qui choque conſtamment la vue & le tact, eſt ce qui inquiéte le plus ces malades, & qu'on a coutume de s'occuper plutôt du mal qui frappe les ſens, que de ſes cauſes qui ſont cachées. C'eſt ainſi qu'à raiſon de la préſence de l'eau qui forme l'enflure, & de l'extenſion des ſolides, on a cru devoir exclure la boiſſon, & particuliérement la boiſſon abondante;

on prefcrivoit un régime fec, & on tourmentoit les hydropiques par une foif cruelle & d'autant plus opiniâtre, qu'on avoit des exemples d'hydropifies guéries par une diette févere & féche. Les diurétiques les plus âcres & les purgatifs les plus violents étoient les plus employés, parce qu'ils pallioient effectivement le mal, & parce qu'ils opéroient d'une maniere fatisfaifante pour les malades & les affiftants qui ne favent juger de l'effet des remedes que par le mieux être du moment, ou la quantité des évacuations.

Les différentes tumeurs hydropiques que l'apparence confond, de forte qu'elles femblent ne faire qu'une feule efpece de maladie, préfentent cependant une immenfe variété à l'égard de leurs caufes, de leurs degrés, de leurs fymptômes & de leurs complications, & conféquemment ces maladies demandent une méthode modifiée felon les différentes indications & toute l'attention d'un médecin éclairé. Effectivement l'expérience prouve que des hydropiques dont l'enflure eft monftrueufe, guériffent facilement, & même par différents moyens, tandis que d'autres hydropiques enveloppés d'une moindre maffe d'enflure, font dans un état très-incertain ou incurable.

On prefcrit un régime fec pour remé-

dier au relâchement, prévenir & empêcher ses effets ; mais au lieu d'atteindre le but qu'on se propose, on accélere la dépravation des humeurs déplacées, on rend ces humeurs plus tenaces, on dessé-che le sang, & par conséquent on augmente les engorgements & les obstructions. L'hydropisie, qui survient après un pareil traitement, est très-difficile à guérir, ou même incurable, parce que les humeurs ont acquis un tel degré de tenacité, qu'il n'est plus possible de les ramener à la fluidité requise dans un corps déjà affoibli ou excessivement échauffé. L'épaississement du sang & la tenacité des humeurs ne peut qu'augmenter par les diurétiques. Vous ne devez donc plus être surpris, monsieur, du fâcheux effet que votre traitement vient de produire.

C'est ici le lieu de rapporter un passage du second tome du *Recueil d'observations des hôpitaux militaires*. Voici comme m. *Richard* s'explique sur les effets du régime sec, « Outre le tourment qu'on fait souffrir aux hydropiques en les privant de la boisson : il est certain que cette privation, en augmentant leur souffrance, les rend d'ailleurs tristes & mélancoliques, qu'elle détermine, accélere & augmente la fievre, qui, par la continuation de ce régime, devient de plus en

en plus importante ; mais ces nouveaux ſymptômes s'accroiſſent encore, ſi l'hydropiſie dépend de la criſpation & du ſpaſme des ſolides : alors il en réſulte néceſſairement une augmentation d'engorgement dans les parties nobles, qui rend la maladie incurable, & en précipite la fin par les hémorrhagies, les inflammations & la gangrêne, qui en ſont les ſuites, preſqu'inévitables ». Sans doute les premiers accidents que m. l'Archevêque a éprouvé, vous ſont encore préſents, auſſi-bien que mon pronoſtic ; vous voyez donc que, juſqu'à la mort, les mêmes accidents ſe ſont ſuccédés ; & préciſément d'après le tableau que m. *Richard* en a tracé il y a dix ans. Je préſume qu'il commence trop à vous intéreſſer pour ne point l'achever.

« Le régime ſec & échauffant, continue m. *Richard*, n'a pu qu'augmenter tous ces accidents, ſi même il ne les a produits ; & quoiqu'on ne puiſſe dire poſitivement que la boiſſon les eût prévenus & détournés, il eſt cependant démontré que c'eſt le ſeul moyen capable de produire cet effet ; & qu'outre l'avantage de calmer & de diminuer les douleurs, avantage précieux, même dans les cas d'incurabilité de la maladie, elle a encore celui de concourrir puiſſamment à la réſolution des

engorgemens, en rendant les liqueurs plus uniformes, & de prévenir les crispations & le desséchement des solides, plus communs dans l'hydropisie qu'on ne le pense, & qui ont toujours les suites les plus funestes ».

Les observations, qui ont été faites dans les hôpitaux militaires, prouvent évidemment la vérité & la sûreté de cette doctrine. On voit, par ces observations, que la boisson faisoit une partie essentielle de la cure, quoique la tension du ventre fût quelquefois au point de permettre l'opération de la paracentese; & le succès a justifié l'opinion & la conduite de m. *Desmilleville*, premier médecin de l'hôpital de Lille; de m. *Dehorne*, alors premier médecin de l'hôpital de Metz; de m. *Daignan*, alors médecin de l'hôpital militaire de Calais, & de m. *Bonafos*, professeur & doyen de la faculté de médecine de Perpignan, & médecin de l'hôpital militaire.

Je vous rendrai compte, monsieur, du jugement de ces médecins, sur les pilules toniques; mais mon but principal est de fixer d'abord votre attention sur le régime sec, & le régime humectant; & au risque, en donnant trop d'extension à ma lettre, de diminuer l'intérêt des lecteurs pour notre discussion, je vous

communiquerai néanmoins d'autant plus volontiers l'extrait d'un écrit de m. *Bonafos*, en date du 14 mars 1777, que ce médecin me l'a adressé pour me faire part de son sentiment sur mes recherches, dont vous avez bien voulu accepter un exemplaire dans le temps : vous l'avez lu, puisque vous m'avez fait l'honneur de me le dire ; mais vous n'avez jamais eu tort, conséquemment jamais besoin de revenir sur vos pas ; & conséquemment dans nos consultations, vous deviez constamment garder un avis opposé à celui de m. *Bonafos*, qui étoit le mien ; je le rapporte avec d'autant plus de plaisir, que m. *Bonafos* étoit persuadé des avantages de la boisson, dans le traitement des hydropisies, long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être en correspondance avec lui. Voici comme ce médecin s'exprime ».

« L'empire du préjugé est si puissant ; les idées fausses que l'on a en général de l'hydropisie, sont si répandues, qu'il est très-difficile de secouer l'un & de rectifier les autres. Ce n'est pas seulement le public qui regarde la boisson comme dangereuse dans cette maladie, mais la plupart des médecins, eux-mêmes, sont si fort imbus de ce principe, que malgré l'évidence des raisonnements les plus concluants, & les faits les plus

conſtatés, il n'eſt pas aiſé de les perſuader & de les faire revenir de leurs erreurs ».

« Il y a déjà plus de trente ans que je fais la médecine ; & malgré les principes que j'avois puiſés dans les écoles, j'ai ſenti d'abord la néceſſité de faire boire copieuſement les hydropiques. La nature m'en a fait connoître le beſoin dans la ſoif ardente qui dévore ces malades. Les ſymptômes qui accompagnent cette maladie, les cauſes qui la produiſent, les ſuccès enfin que j'ai obtenu, en faiſant boire copieuſement les hydropiques, ont été des démonſtrations pour moi, qui m'ont engagé à pratiquer cette méthode, à enſeigner & à faire ſoutenir cette doctrine dans nos écoles. Votre ouvrage, monſieur, a porté la choſe au dernier degré d'évidence ; & il faut eſpérer qu'il finira de faire tomber le bandeau du préjugé ».

Vous voyez donc que ma méthode a trouvé des partiſans ; pour vous, monſieur, vous l'avez hautement & impérieuſement déſapprouvée. Etant informé, avant notre premiere conſultation, que j'avois preſcrit de la limonnade & de l'eau avec du ſyrop de vinaigre à m. l'Archevêque, vous vous êtes fermement propoſé d'interdire & de proſcrire ce régime, & afin d'y parve-

nir plus sûrement, vous vous êtes permis l'exagération. Vous vous êtes écrié : *ah! comme Monſeigneur étouffe ! ah ! Monſeigneur, comme vous étes enflé !* Le fait eſt, & j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, que pendant les ſept jours que m. l'Archevêque avoit mangé du raiſin, bu de la limonnade & de l'eau avec du ſyrop de vinaigre, l'enflure n'avoit pas beaucoup augmentée, & que l'étouffement n'étoit point conſidérable, puiſque m. l'Archevêque montoit l'eſcalier de Conflans ſans s'arrêter. Il commençoit même à ſe trouver moins accablé puiſqu'il dormoit tranquillement pluſieurs heures, & même ſept heures de ſuite. Faites-y attention, monſieur, un ſommeil de ſept heures, quand il eſt paiſible & quand il eſt ſuivi de la réparation des forces, annonce les reſſources de la nature, & la liberté du jeu des poumons. J'avois donc déjà changé quelque choſe en mieux chez m. l'Archevêque, puiſque les délayants dont il faiſoit uſage depuis peu de jours, avoient diſſipé l'agitation pendant la nuit, & vous verrez bientôt, à votre grand étonnement, que ſi l'enflure a augmenté, ce n'étoit pas une mauvaiſe marque, c'étoit même d'un bon augure, & d'autant plus qu'un ſommeil doux ſuccédoit en même temps aux agitations qui depuis

long-temps inquiétoient le malade pendant la nuit. Oui, monſieur, le plus grand nombre des hydropiques ne peut guérir que par l'augmentation de l'enflure. Je me ſuis efforcé de vous faire connoître cette vérité dans nos conſultations, & je me flattois de vous la faire adopter; car cette vérité eſt le réſultat le plus clair des premiers principes de la médecine : néanmoins, & quoiqu'elle ſoit facile à ſaiſir, vous l'avez méconnue en ma préſence & & en mon abſence, vous l'avez préſentée dans vos converſations comme abſurde & révoltante. Vous aviez raiſon, car la vérité, dont il étoit alors ſi intéreſſant pour m. l'Archevêque de vous convaincre, choque & révolte abſolument les préjugés qui dérivent des erreurs des ſens. Il faut vous répéter devant le public ce que j'ai eu l'honneur de vous dire devant m. *Cochu* qui s'eſt rendu à mes repréſentations que voici : — Il y a des hydropiſies qu'on ne peut guérir que par l'augmentation de l'enflure, ce ſont principalement celles qui ſurviennent après un été fort chaud, & un travail depuis long-temps exceſſif, à des malades qui ont éprouvé des chagrins, qui ſont d'une conſtitution forte, & dont le ſang eſt épais, la bile exaltée, & les ſolides criſpés. Ces malades ont le pouls plein, fort & dur, & beaucoup de

mal-être ; ils ne peuvent pas reſter long-temps dans cet état ſans qu'il ſe forme des engorgements & des obſtructions. Les humeurs qui les formeront, s'épaiſſiront & ſe coaguleront bientôt à raiſon de leur échauffement, de la gêne & de la réaction des vaiſſeaux qui ne tarderont pas à devenir exceſſifs par l'agitation & la fievre qui doivent néceſſairement ſurvenir. On ne peut rétablir en ce cas la ſanté, qu'en rendant aux organes obſtrués la liberté & l'aiſance de leurs fonctions ; & cela n'eſt poſſible qu'en procurant la fonte & l'évacuation des humeurs qui les engorgent & les ſurchargent : or le bon ſens apprend que le travail qui précede ces évacuations ne peut avoir lieu ſans qu'il ſurvienne un gonflement à la partie qui eſt obſtruée, & ce gonflement doit être relatif à l'étendue des organes obſtrués & à l'épaiſſiſſement de la matiere obſtruante ; car les humeurs épaiſſes ne peuvent être détrempées & fondues que par le mélange des boiſſons délayantes ; & ces boiſſons délayantes ne peuvent point imprégner ces humeurs épaiſſies, & ſe mêler avec elles ſans en augmenter néceſſairement le volume. Il faut donc, avec une intention directe, augmenter la maſſe de l'enflure afin de détremper & de fondre les humeurs échauffées & tena-

ces, puiſque ſans cette méthode préparatoire il eſt impoſſible de réſoudre les obſtructions qu'elles forment, & de rétablir la ſanté avant d'avoir procuré la réſolution des obſtructions.

L'augmentation de l'enflure qui eſt ſurvenue pendant les ſept jours que m. l'Archevêque a ſuivi le régime humectant que je lui avois preſcrit, ne pouvoit donc nullement inquiéter un médecin expérimenté qui connoiſſoit ſes cauſes & ſa néceſſité ; il devoit plutôt la regarder comme un préſage favorable, parce que les évacuations par les ſelles étoient devenues plus faciles & plus abondantes, & ſur-tout parce que l'agitation, la mélancolie & le mal-être diminuoient. Mais, pour éviter toute objection, il faut vous avertir que je ſuis bien éloigné de prétendre que l'augmentation de l'enflure ſoit toujours une bonne choſe, je vais joindre ici des remarques ſuccinctes ſur le bulletin que vous avez fait le 11 décembre 1781.

L'épanchement de ſéroſités dans le ventre a ſi fort augmenté, & ſi rapidement, qu'il eſt ſurvenu un aſſoupiſſement léthargique qui a mis dans la néceſſité de donner iſſue à l'eau accumulée. La ponction qui vient d'être faite en a fourni huit pintes & demie. Depuis que cette opération eſt faite, le pouls, qui étoit fort,

plein & fort fréquent, eſt plus ſouple & plus lent; la reſpiration, qui étoit très-gênée, eſt beaucoup plus facile & plus naturelle.

Rappellez-vous actuellement, encore une fois, les événements qui ont ſuivi & que j'avois annoncés dès ma premiere conſultation; rappellez-vous auſſi ce qui s'eſt paſſé la derniere fois que j'ai eu l'honneur de conſulter avec vous. M. l'Archevêque étoit alors près de la mort, & vous étiez, comme je l'ai déja dit, tranquille, vous étiez content; car vous trouviez que tout alloit au mieux, vous annonciez une guériſon prochaine, & moi, étant perſuadé que le malade étoit dans un danger éminent, j'étois au déſeſpoir; je ſavois que les viſceres étoient tellement deſſéchés, & le ſang ſi épais, que bientôt il ceſſeroit de circuler. En effet, le cerveau en a été d'autant plutôt engorgé, la léthargie & l'apoplexie ſe ſont ſuccédées d'autant plus rapidement, que le ſang a été plus ſubitement dépourvu de ſa ſéroſité, en raiſon des efforts qu'un puiſſant purgatif, donné le plus mal-à-propos poſſible, devoit porter ſur les glandes & les vaiſſeaux pour en exprimer la ſéroſité la plus fluide, & la verſer dans le bas-ventre. Voilà, monſieur, la véritable cauſe de ce

que l'*épanchement de sérosité dans le ventre*, comme vous le dites dans votre bulletin, « *a si fort augmenté, & si rapidement, qu'il est survenu un assoupissement léthargique.* Voilà, monsieur, une augmentation d'enflure funeste, mais bien moins par son volume & par son extension, que par l'épaississement du sang, & par l'irritation des solides qui en étoit la cause, & qui ne pouvoit elle-même qu'augmenter par son effet. Aussi, monsieur, ne vois-je pas pourquoi l'*assoupissement léthargique*, comme vous le marquez dans votre bulletin, vous *a mis dans la nécessité de donner issue à l'eau accumulée.* M. l'Archevêque ne pouvoit-il mourir assez tôt? car il est certain que la sérosité épanchée dans le ventre auroit retardé la mort de deux manieres: d'abord elle auroit modéré la fievre en baignant les visceres enflammés, & elle auroit diminué ou retardé l'apoplexie en diminuant & en retardant l'épanchement qui s'est fait si subitement après la ponction, qu'en moins de trente heures de temps il a fourni près de quatre pintes de sérosité; car le mardi 11 décembre, à huit heures du matin, la sérosité a été évacuée par la ponction; le lendemain, à 11 heures du soir, m. l'Archevêque est mort, &,

à l'ouverture, on a trouvé, comme le rapport le conſtate, près de quatre pintes de ſérosité.

Certainement c'eſt pour ces raiſons que je viens d'expoſer, qué m. *Petit* a prévenu, qu'il ne falloit point faire la ponction tant que la léthargie ſubſiſteroit, & ſi mm. *Borie* & *Maloët* euſſent été appellés, avant que la ponction eût été faite, ils vous auroient certainement fait des répréſentations pour vous diſſuader de votre deſſein. Ils vous auroient obſervé que les ſolides étant exceſſivement criſpés, les ſpaſmes, les engorgements & les obſtructions inflammatoires ſubſiſtant, les eaux épanchées étoient plutôt un ſecours pour détendre & pour empêcher que les viſceres ne s'enflammaſſent, qu'elles ne pouvoient nuire par leur préſence; mais mm. *Borie* & *Maloët* auroient encore oppoſé à votre avis une raiſon plus forte : ils vous auroient dit, qu'il ne faut point évacuer par la ponction les eaux épanchées, dans le temps de l'irritation, dans le temps de l'action, qui déterminent l'épanchement. Car tandis que l'irritation ſe porte avec continuité ſur les viſceres du bas-ventre, on l'y fixe davantage; enfin, dans ce cas, les ſuites de la ponction deviennent d'autant plus pernicieuſes, & plus promptement mortelles,

que l'épanchement de férosité se fait beaucoup plus rapidement & plus abondamment qu'il n'auroit pu continuer à se faire, si les eaux évacuées eussent encore occupé la même cavité.

C'est donc en vain que vous vous flatteriez encore de persuader à vos confrères que dans l'état où étoit m. l'Archevêque il falloit évacuer les eaux épanchées parce qu'elles auroient gêné la circulation, & donné lieu par-là à l'assoupissement léthargique. Cette assertion n'est qu'un vain subterfuge, & le public même en apperçoit la futilité. Il voit trop souvent des hydropiques porter plusieurs mois & plusieurs années quinze, vingt & soixante pintes d'eau dans le ventre, sans que cette *sérosité accumulée* leur donne aucune propension au sommeil, aucune disposition à la léthargie & à l'apoplexie : mais la léthargie & l'apoplexie sont toujours à craindre, & arrivent fréquemment lorsque le sang est échauffé & épais, & tel qu'il l'étoit chez m. l'Archevêque. Dans cet état, le second épanchement qui survient après la ponction est toujours plus fâcheux que le premier, non pas par la raison que la cavité est encore inondée de sérosité, mais parce que cette serosité est séparée de la masse du sang qui en est

conséquemment privée, & chez m. l'Archevêque le sang en a été privé au point qu'il est devenu trop épais pour ne point s'arrêter dans les vaisseaux du cerveau, accélérer par-là & rapprocher tous les accidents de si près, que la mort s'en est suivie en moins de trente heures,

Ce n'est pas seulement pour prouver que vous avez mal vu & mal agi en tout & jusqu'à la fin, que j'ai tant insisté sur les suites de la ponction que vous avez fait pratiquer; mais c'est pour empêcher qu'on ne la fasse plus en pareille occasion. Dans ma seconde lettre, je vous ferai voir, qu'en suivant mes principes, la ponction deviendra moins souvent nécessaire; & qu'alors elle ne pourra même être suivie d'aucun accident fâcheux. Il faut instruire le public de cette vérité, afin que les malades ne redoutent pas de s'y soumettre, quand elle sera avantageuse & indispensable. Je reviens à la lettre de m. *Bonafos*, dont je n'ai interrompu la suite que pour vous entretenir d'une maniere encore plus directe.

« En effet, continue m. *Bonafos*, je ne connois point de maladies dans laquelle une boisson abondante soit mieux indiquée & plus nécessaire que dans l'hydropisie. Le sang des hydropiques est,

pour ainſi dire, à ſec; la ſéroſité s'en eſt preſque toute ſéparée ; elle s'eſt accumulée dans quelque cavité, ou dans le tiſſu cellulaire, ou le plus ſouvent dans l'un & dans l'antre ; par le défaut de ſéroſité dans le ſang les ſecrétions tariſſent, ou ne ſe font preſque plus, les organes ſecrétoires ſe deſſechent, delà ces feux, cette ardeur, cette ſoif inextinguible qui dévore les hydropiques ; delà ces diſpoſitions inflammatoires & gangréneuſes, & cette alkaleſcence générale des liqueurs, qui aggrave encore davantage tous les ſymptômes, &c. comment remédier à un tel état ? Comment procurer un véhicule au ſang, le délayer, lui rendre la ſéroſité dont il manque ; remédier aux diſpoſitions inflammatoires & gangréneuſes, tempérer le feu & l'âcreté du ſang, arrêter les progrès de l'alkaleſcence, & de la putridité des liqueurs, ſi ce n'eſt en faiſant paſſer beaucoup d'eau dans le ſang, ſi ce n'eſt par une boiſſon abondante ? Comment rétablir les ſecrétions ? comment procurer aux parties ſolides deſſéchées leur ſoupleſſe naturelle ? Comment, enfin, étancher cette ſoif ardente, ſi ce n'eſt par une boiſſon proportionnée au beſoin ? En effet, la ſoif n'eſt-elle pas une ſen-

ſation qui avertit la nature du beſoin de boire ? Comment donc peut-on être aſſez cruel pour refuſer à un malade un ſoulagement dont la nature lui a fait ſentir la néceſſité, & dont l'expérience nous apprend les avantages ? La nature doit être interrogée par tous les médecins. Dans toute autre maladie, lorſque la langue eſt aride & que les malades ſont tourmentés par la ſoif, on leur fait prendre copieuſement d'une boiſſon appropriée au genre & à la cauſe de la maladie. Pourquoi l'hydropiſie feroit-elle la ſeule dans laquelle il ne ſeroit pas permis de mettre en uſage les ſecours indiqués par la nature » ?

« Il me ſeroit aiſé de citer un grand nombre de faits qui prouvent les avantages & la néceſſité de la boiſſon dans les hydropiſies, & les mauvais effets du régime ſec. Pluſieurs médecins *jurantes*, comme l'on dit, *in verba magiſtri*, n'ont pas aſſez de force pour ſecouer le joug du préjugé : j'en ai cependant déjà affranchi beaucoup ; & il faut eſpérer, continue m. *Bonafos*, que tous enfin ſe rendront à l'évidence ».

Pour que vous puiſſiez moins y réſiſter, après vous avoir mis ſous les yeux les effets funeſtes de l'abſtinence de la boiſſon, je vais vous faire connoître, par le

raisonnement & par des observations, les avantages de la boisson abondante dans l'hydropisie. Si les diurétiques, les purgatifs, ont quelquefois réussi, c'est quand les hydropisies ne dépendoient que d'un simple relâchement; mais cette espece d'hydropisie peut se guérir aussi parfaitement, & même plus sûrement, par la méthode que nous proposons; méthode qui, en laissant aux malades la liberté de boire à leur soif, leur prescrit la boisson qui convient à l'état présent de la maladie. L'expérience apprend que les hydropisies par relâchement, se guérissent facilement en buvant, à volonté, des eaux minérales aërées, ferrugineuses, & par le secours des évacuants toniques. Dans les hydropisies, qui ne dépendent que d'un simple relâchement, les malades n'ont qu'une soif très-modérée : il n'y a donc pas d'inconvénient qu'ils la satisfassent avec une boisson vineuse, ferrugineuse, aromatisée. Cette méthode a même des avantages sur celle qui tend à détruire l'hydropisie par exsiccation; mais quand l'hydropisie a pour cause l'épaississement du sang, la tenacité des humeurs, leur dépravation, des engorgemens, des obstructions, des évacuations immodérées, quel effet peut-on attendre du régime sec? On voit de l'enflure, ce sont des eaux

eaux qui la forment ; on se propose aussi-tôt de les évacuer, de les dessécher : mais d'où viennent ces eaux ? Quelles sont les causes de l'épanchement, de l'infiltration ? Quand même le malade pourroit soutenir ce traitement, quand on parviendroit à évacuer & à dessécher les eaux, n'arrive-t-il pas nécessairement, qu'excepté le cas où l'hydropisie dépend d'une simple atonie, les eaux reparoissent promptement, & qu'il survient une rechûte d'autant plus fâcheuse, que le traitement a aggravé les causes du mal ?

Examinons maintenant les avantages de notre méthode. On peut, par une boisson appropriée, relâcher, détendre ou fortifier les solides, & corriger la mauvaise qualité des liquides ; c'est même la seule voie pour diminuer la tristesse & la mélancolie des hydropiques, pour remédier à l'épaississement du sang, à la tenacité & à l'acrimonie des humeurs, & le moyen le plus efficace de détruire les engorgements & les obstructions. Ces avantages sont incontestables, & les inconvéniens qui peuvent résulter en laissant boire les hydropiques à leur volonté, se réduisent, le plus souvent, à la seule apparence. Il n'y a effectivement que deux cas où les boissons soient nuisibles. Le

premier, c'eſt lorſque l'hydropiſie eſt occaſionnée par des hémorrhagies conſidérables. M. *Bouillet* en donne la raiſon, (pag. 101. de ſes excellentes obſervations ſur l'Anaſarque). *Les vaiſſeaux ſanguins ſe trouvant*, dit-il, *preſque vuides, toutes les humeurs ſéreuſes répandues dans tout le corps doivent s'y rendre, & le peu de ſang qui reſte n'étant pas ſuffiſant pour s'aſſimiler ces humeurs, & le chyle qui y aborde, & qui ne peut être que fort aqueux dans un pareil cas, on conçoit aiſément qu'une grande quantité de ſéroſités doit ſortir par les orifices exhalants, & s'accumuler dans les cellules de la membrane adipeuſe.*

Le ſecond cas eſt lorſque l'acrimonie des humeurs eſt parvenue au point de ne plus pouvoir être corrigée. On accélere la mort par une boiſſon trop abondante; elle met en mouvement & développe les parties les plus âcres, qui étant portées dans différens vaiſſeaux, y cauſent la gangrene. On voit donc que la méthode qui d'abord étoit la ſeule capable de remédier aux cauſes qui leſent les fonctions par leſquelles le corps eſt conſervé, accélere ſa deſtruction, quand elle eſt employée trop tard, & quand le mal eſt parvenu à ce degré qui rend la mort inévitable. Nous avons cru devoir remar-

quer les cas où il faut s'abſtenir de la boiſſon abondante, afin que les mauvais effets qui en réſultent, quand elle eſt donnée à contre-temps, ne puiſſent ſervir de prétexte pour la décrier, quand elle eſt indiſpenſable; ce qui ne feroit que perpétuer les préjugés.

C'en eſt un très-pernicieux que d'attendre que les urines percent, pour ſatisfaire la ſoif des hydropiques. En effet, s'ils ſont altérés, c'eſt à raiſon de la rigidité, des ſpaſmes, de l'engouement & de l'acrimonie; & dans tous ces cas, les diurétiques les plus sûrs, ſont une boiſſon abondante qui excede même la ſoif des malades; car ce n'eſt qu'en continuant à rendre au ſang les parties les plus fluides, dont il ne ceſſe d'être privé dans cette maladie, qu'on peut venir à bout de délayer & de fondre juſqu'à la derniere couche des humeurs empâtées, & les rendre elles-mêmes aſſez fluides & méables, pour pouvoir être repompées & évacuées; & ce n'eſt qu'en continuant à aſſouplir des ſolides irrités & trop tendus, qu'on peut rétablir, dans toute leur intégrité, les fonctions des voies urinaires. La crainte de diſpoſer plus promptement à l'enflure, ni même celle d'augmenter l'épanchement, lorſqu'il eſt le plus conſidérable, ne doit pas empêcher

de ſuivre les vues que nous propoſons. Lorſque l'épanchement n'eſt pas encore fait, une boiſſon choiſie ſera un des plus ſûrs moyens de le prévenir, en détruiſant les cauſes qui l'auroient produit. Lors même que la maladie ſera plus avancée, & que l'épanchement ſera inévitable, la boiſſon, bien loin de le rendre plus dangereux, pourra faciliter la guériſon, en délayant, diviſant, comme nous l'avons déjà dit pluſieurs fois, les humeurs empâtées. Le ſang ſera moins ſec & appauvri, les obſtructions ſeront moins difficiles à détruire, & les ſolides, plus ſouples, ſe prêteront plus facilement à l'action des remedes.

La crainte d'augmenter l'enflure par une boiſſon abondante, eſt d'autant plus difficile à diſſiper, qu'après avoir bu, la plûpart des malades ſentent réellement un poids, un mal-aiſe, une plus grande gêne dans la reſpiration, & que le ventre ſe tend davantage; ce qui les alarme, & ce qui, en effet, peut bien en impoſer à ceux qui ne connoiſſent pas, par l'expérience, les avantages de notre méthode. Si le liquide que prennent les hydropiques augmente l'enflure, donne du malaiſe, & s'il gêne la reſpiration, c'eſt parce que les vaiſſeaux par leſquels il doit paſſer, ſont engorgés par une ma-

tiere tenace, ou parce qu'ils ont perdu de leur diametre par leur tenſion, ou par leur relâchement. Dans tous ces cas, il n'y a pas de meilleur moyen, pour y remédier, que l'uſage bien réglé des boiſſons convenables, ſans leſquelles nul autre remede ne peut agir avec ſuccès. En continuant ce traitement, on doit s'attendre à des évacuations abondantes qui ſont toujours le premier pas vers la guériſon, à moins que la maladie ne ſoit parvenue à ſon dernier période, c'eſt-à-dire, à moins qu'il n'y ait un affaiſſement univerſel, ou quelque viſcere affecté au point que les fonctions vitales ſe trouvent gravement léſées.

Je me ſuis occupé de démontrer, par une juſte application des principes les plus certains de la médecine au traitement des hydropiſies, & par des obſervations multipliées & exactes, l'utilité & la néceſſité de la boiſſon dans ces maladies. Il étoit d'autant plus difficile & important de donner cette conviction parfaite, que *Sennert*, *Fernel*, *Doleus*, *Riviere*, *Sydenham*, *Charles le Pois*, *Mead*, *Monro*, & préciſément tous les médecins, dont les écrits ſur l'hydropiſie ont eu le plus de réputation, ſont d'un ſentiment opposé; *Celſe*, veut qu'on meſure la circon-

férence de l'enflure ; c'eſt effectivement un bon ſigne, quand, avec la rémiſſion des autres ſymptômes, le volume des eaux diminue ; mais ce n'eſt pas pour cela toujours un mauvais ſigne quand l'enflure augmente. Nous avons même prouvé qu'il n'eſt poſſible quelquefois de guérir qu'en augmentant l'enflure ; & cet axiome, qui d'abord paroît choquant, n'en eſt pas moins certain. Le médecin qui a ajouté l'article *Hydropiſie* à l'*Avis au Peuple ſur ſa Santé*, édition de Paris 1765, recommande, ſur-tout, l'abſtinence de la boiſſon aux hydropiques. Dans l'édition de 1767, l'article *Hydropiſie* eſt totalement ſupprimé, & m. *Tiſſot*, dans ſon article des maladies chroniques, en donnant des regles générales ſur l'hydropiſie, adopte notre ſentiment, puiſqu'il conſeille la boiſſon, les délayants & les fruits. Les traités que m. *Tiſſot* a fait imprimer, en 1769, ſur différents objets de médecine, renferment tous, ainſi que celui ſur l'hydropiſie, des vues excellentes.

MM. *Cochu*, *Majault*, *Lemonnier*, *Delaſſonne*, *Borie*, *Leclerc*, *Lorry*, *Gervaiſe*, *Grandclas*, *Maloët*, *d'Arcet*, *Richard*, *de Horne*, *Bouillet*, *Bonafos*, *Deſmilleville*, *Daignan*, *de la Bretho-*

nie (1), *de la Maziere* (2), *Duperrin* (3), *Picamille* (4), *Jadelot* (5), *Planchon* (6), *Sallin*, *Philip*, *le Preux*, *Déſeſſartz* *, *Dumangin*, *Guillotin*, *Laſiſſe*, *Solier de la Romillais*, *Devillier*, *Paulet*, *Bourdois de la Motte*, *Doublet*, *le Roux des Tillets*, & pluſieurs autres médecins, d'un ſavoir diſtingué, conſeillent la boiſſon aux hydropiques. Ce n'eſt que depuis peu cependant que cet uſage a été adopté plus généralement; & malgré les ſuffrages des médecins que je viens de citer, vous pourriez donc encore dire ce que vous avez déjà dit ſi ſouvent & ſi agréablement, c'eſt de *la nouvelle cuiſine*. A la bonne heure, monſieur; mais vous vous trouvez trop mal de votre vieille cuiſine, pour que vous ne deviez pas être tenté d'eſſayer de la nouvelle. Je ne demande pas mieux; je vous menerai chez les hydropiques, auxquels je donne mes ſoins, vous les verrez tous boire; vous aurez

---

(1) Médecin de l'hôpital militaire de Toulon; (2) médecin à Poitiers; (3) doyen de la faculté de Bourges; (4) médecin de l'hôpital militaire de l'iſle de Rhé; (5) profeſſeur de la faculté de médecine de Nanci; (6) médecin à Tournay.

* Voyez ſa thèſe, *An detur hydrops in quo humectantia, dilluentiaque hydragogis præmittendo.* Aff. 1769.

aussi la satisfaction d'en voir guérir le plus grand nombre ; & pour mieux vous engager à suivre ces malades avec moi, il faut vous rapporter des observations authentiques, & qui prouvent indubitablement les heureux effets de la boisson abondante. Vous en trouvez un grand nombre dans mes recherches sur les hydropisies, que vous avez daigné placer dans votre bibliotheque. Il me suffit d'en joindre ici cinq, elles sont décisives.

Lenglant, grenadier des Gardes-Françoies de la Compagnie de m. d'*Hallot*, fut blessé d'un coup d'épée, le 12 d'avril 1765. Les poumons étoient lésés, & les symptômes urgents. On lui fit dix saignées. La plaie se cicatrisa en peu de jours. Il survint un gonflement d'estomac & de ventre, & la respiration fut très-gênée. Ces accidents parurent se calmer, & ce grenadier demanda à sortir de l'hôpital.

Peu de temps après, la difficulté de respirer & de marcher, des crachats abondants, & des aigreurs continuelles, le forcerent d'aller à la charité. M. *Macquart*, qui étoit alors de quartier, lui trouva des embarras considérables vers la région du foie. Pendant son séjour dans cet hôpital, ce malade crachoit du

pus ; les urines & les ſelles étoient rares, toutes les nuits il ſentoit des fraîcheurs aux jambes, à l'eſtomac & à la tête ; il ſaignoit ſouvent du nez, & il perdoit totalement l'appétit. Au bout de deux mois, il ſortit de la charité, après avoir pris, ſans ſuccès, les remedes indiqués. Ce malade, de retour aux caſernes, ſentit ſon mal empirer ; il devint même enflé par-tout le corps, de ſorte qu'on fut obligé de le renvoyer à l'hôpital du régiment. L'anaſarque augmenta, le ſcrotum & les cuiſſes ſe tuméfierent à un point prodigieux, & il ſurvint un épanchement dans le bas-ventre. On fit obſerver à ce malade un régime ſec, & l'abſtinence de la boiſſon, malgré le tourment d'une ſoif cruelle, & on lui adminiſtra les hydragogues & les draſtiques les plus violents. Les excrétions ſe ſupprimerent, & les ſymptômes devinrent ſi preſſants, qu'on ſe décida à faire la ponction. Dans cet état, les indications les plus urgentes étoient de modérer la fievre, de prévenir & d'arrêter les progrès de l'inflammation. Tout indiquoit les humectants, les délayants, les antiphlogiſtiques ; ſans ces ſecours préalables, tout autre remede devenoit pernicieux. Dès que je vis ce malade, je lui

conſeillai donc de boire inceſſamment & abondamment du petit-lait. Malgré l'oppreſſion qui augmentoit, notre hydropique continua de ſatisfaire à ſa ſoif, de ſorte que, dans les vingt-quatre heures, il but quatre à cinq pintes de petit-lait & de tiſanne. Trois jours après l'uſage de ces boiſſons copieuſes, la ſoif & la fievre ſe modérerent au point que je crus pouvoir preſcrire les pilules toniques.

Le 29 août, *Lenglant* les prit au nombre de quinze à la fois, & deux autres pareilles doſes, c'eſt-à-dire, quarante-cinq en tout par jour. Par-deſſus chaque priſe de pilules, il but du bouillon, ou du petit-lait. Il prit de même tous les jours un bouillon aux herbes, avec le ſel ammoniac, & tous les trois ou quatre jours un lavement de petit-lait. Le ſeptieme jour & les ſuivants, les urines percerent, les ſelles devinrent fréquentes, la fievre & la ſoif diminuerent ſenſiblement. Comme l'érétiſme étoit tombé, on augmentoit de jour à autre le nombre des pilules, juſqu'à celui de quarante pour la doſe, c'eſt-à-dire, cent vingt par jour, en en interrompant l'uſage chaque quatrieme, cinquieme ou ſixieme jour. Vers la fin de ſeptembre, l'enflure diminua conſidérablement, la reſpiration devint

libre ; le malade jetta aisément des crachats épais & visqueux, & il eut des moiteurs qui le soulagerent. Le ventre, cependant, quoique moins volumineux, conserva de la tension & de l'empâtement, particuliérement vers la région du foie. Le quarantieme jour du traitement, il survint une dyssenterie qui ne fut accompagnée d'aucun symptôme fâcheux, elle ne dura que six jours ; elle céda aux remedes usités en pareils cas, & le lendemain, septieme, *Lenglant* reprit & continua l'usage des pilules toniques, à la même dose que la veille de la dysenterie : il ne ressentit aucune douleur, & ses évacuations n'étoient nullement teintes de sang. *Lenglant* continua l'usage des pilules toniques, du petit-lait & des bouillons aux herbes avec le sel ammoniac, toujours avec le succès le plus marqué. Vers le milieu d'octobre, l'enflure fut entiérement dissipée, les embarras du bas-ventre diminuerent sensiblement. Je fis diminuer la dose des pilules ; je supprimai les bouillons aux herbes, je leur substituai un vin médicinal, & j'accordai un régime plus nourrissant.

Le 15 de novembre, le ventre fut absolument dégagé & dans l'état naturel. *Lenglant* fit bien toutes ses fonctions, &

le 25 du même mois, il sortit de l'hôpital du régiment en bonne santé.

Dans le courant du mois de mars suivant, ce grenadier fut commandé pour monter la garde à Versailles. En y arrivant, étant en sueur, il but une grande quantité d'eau froide. Il revint à l'hôpital avec un gonflement de ventre & une gêne dans la respiration; mais il se remit bien vîte avec peu de remedes, à l'aide du repos & d'un bon régime. Depuis ce temps, malgré la dure nécessité d'un régime trop sobre (*Lenglant* fut, pendant deux mois, en prison, au pain & à l'eau), il continue de jouir d'une santé, même à l'épreuve des excès.

Cette maladie a été suivie par m. le maréchal *de Biron*, par m. *Richard*, & par mm. *Dufouart*, dont vous ne pourrez point récuser le témoignage. Vous admettrez sans doute aussi celui de m. *Bonafos*, & son observation; elle seule vaut un volume de preuves.

« Le nommé *Jacques Ratte*, dit *la Terreur*, soldat dans le régiment de Champagne, compagnie de m. *de Guerroniere*, entra dans l'hôpital militaire de Perpignan, le 21 juillet 1767. Il étoit attaqué d'une fievre ardente, se plaignant de chaleurs énormes dans les entrailles, & d'une soif inextinguible; la

langue étoit ſeche, noire & aride. Ce fut principalement en inondant le malade d'une limonade, tantôt végétale, tantôt minérale, dont il faiſoit uſage pour ſa boiſſon ordinaire, par le moyen de quelques ſaignées, de beaucoup de lavements & de quelques minoratifs, comme les tamarins, la crême de tartre & la manne, que je vins enfin à bout de guérir cette maladie ».

« Mais, par la ſuite, ce ſoldat ſe plaignoit toujours de beaucoup de ſoif, de beaucoup de feu dans les entrailles ; les urines étoient fort allumées ; elles ne couloient qu'avec peine & en petite quantité ; elles diminuoient tous les jours, & ſe ſupprimerent preſqu'en entier. Il reſtoit une fievre lente, avec un petit redoublement, tous les après-midi. Le malade commença à devenir un peu bouffi du viſage & des extrémités inférieures ; il uſoit toujours de la limonade, qui le tempéroit beaucoup ; il prenoit auſſi pluſieurs fois par jour de petites doſes de nitre purifié ».

« Les ſymptômes néanmoins allerent toujours en augmentant ; l'enflure gagna de plus en plus ; le malade devint anaſarque & aſcitique, ſans preſque rendre une goutte d'urine ».

« Comme la ſoif & l'ardeur des viſceres

duroient toujours, je ne cessai point de donner de la limonade au malade, d'autant plus que si je voulois essayer de la discontinuer un seul jour, aussi-tôt il se trouvoit plus mal, & il me la redemandoit, de nouveau, avec instance, comme étant la seule chose en quoi il trouvoit du soulagement. En même temps je commençai de mettre en usage de légers incisifs, les sucs des plantes chicoracées, principalement du pissenlit, ensuite j'ajoutai les cloportes; tout cela étoit inutile. Voyant tous les jours le mal empirer, je voulus essayer du vin calibé des formules de m. *Richard* (1), une once le matin, & autant le soir; le malade en fut si échauffé, que je fus obligé de diminuer la dose de ce vin, & de n'en donner qu'une demi-once par jour, en continuant toujours la limonade».

«Malgré cela, le malade souffroit toujours des douleurs dans les entrailles, qui le dévoroient; de sorte que je me vis forcé d'abandonner, en entier, le vin calibé. Je n'en fus pas surpris, eu égard à la maladie qui avoit précédé».

«Mais, d'autre part, l'hydropisie faisoit toujours de nouveaux progrès; le ventre

(1) *Voyez* Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires, *tom.* I. de l'imprimerie royale, 1766.

enfloit de plus en plus, la fluctuation étoit sensible, l'enflure de tout le corps, sur-tout des jambes, des cuisses & des parties génitales étoit monstrueuse ; il survenoit souvent des hémorrhagies par le nez : tout cela me faisoit désespérer de mon malade. Dans cet état, je voulus avoir recours aux pilules toniques du D. *Bacher*; je me contentai d'en faire prendre dix-huit par jour au malade, de crainte de le trop irriter, & de l'échauffer. Ces pilules, dont le malade fit usage à différentes reprises, produisirent quelques selles, accompagnées de tranchées assez vives ; mais du reste, elles n'opérerent aucun mieux. Je voulus varier les remedes ; tantôt j'avois recours aux simples incisifs & légers fondants ; je mis en usage le savon d'alicante, les cloportes, le safran de mars apéritif ; tantôt je revenois au vin calibé, tantôt aux pilules toniques ; le malade étoit toujours pire, & il ne soupiroit qu'après la limonade, que je lui permettois de continuer ».

« Voyant cependant que rien n'opéroit, & que la maladie, au contraire, faisoit toujours des progrès, je fis interrompre l'usage de la limonade, & prescrivis la lessive de cendres de genêt pour boisson ordinaire ; je mis aussi en usage l'infusion de la seconde écorce du sureau dans le

vin blanc, & autres remedes ſans nombre, tantôt diurétiques & apéritifs, tantôt hydragogues, plus ou moins actifs; mais bientôt j'étois obligé d'abandonner tous ces remedes, qui ne faiſoient qu'échauffer mon malade, ſans diminuer ſon mal, & je devois revenir au plutôt à la limonade, pour tempérer la ſoif, & le feu qui le dévoroit; de ſorte que je ſuſpendis, pendant pluſieurs jours, l'uſage de tout remede, & je me contentai de laiſſer boire de la limonade au malade à ſa volonté, pour tâcher de calmer cet incendie. En effet, par le moyen de cette boiſſon acide bien abondante, le malade ſe trouvoit ſoulagé; la ſoif, l'ardeur, l'aridité de la langue ceſſerent enfin ».

« Mais, malgré cela, les urines ne couloient pas; le bas-ventre enfloit de plus en plus; les téguments étoient ſi fort tendus, que le malade ſouffroit des douleurs vives, & avoit beaucoup de peine à reſpirer; c'étoit-là un nouveau tourment, qui achevoit d'accabler le malade ».

« Dans cette ſituation, je me déterminai enfin à faire faire la ponction au malade, qui la deſiroit beauconp. Cette opération fut faite le 15 octobre 1767; on tira environ vingt-cinq livres d'eau; j'avois recommandé qu'on eût l'attention d'avoir des bandes convenables pour ſerrer le ventre

ventre au fur & à mesure que l'eau sortiroit, pour suppléer ainsi à la pression que faisoit sur les visceres du bas-ventre l'eau qui y étoit contenue. Cette précaution fut d'abord mal exécutée par les garçons chirurgiens qui soignoient le malade ; j'y fis remédier lors de ma visite du lendemain, & le malade s'en trouva soulagé ».

« A la suite de cette opération, le malade fut tourmenté par des tranchées & des douleurs de colique des plus vives, & il fut menacé d'un cours de ventre séreux ».

« Le grand feu étoit calmé, le malade n'avoit plus cette soif brûlante, dont il avoit été tourmenté ci-devant ; au contraire, il s'abstenoit facilement de boire, ou ne buvoit que très-peu. Je laissai d'abord aller la diarrhée, en recommandant toujours de bien contenir le ventre, par le moyen des bandes ; mais voyant que les tranchées augmentoient, j'ordonnai une demi-dragme de thériaque, qui les calma merveilleusement ».

« Voulant tâcher de rétablir le ton des solides, & de procurer, par les urines, l'excrétion de la sérosité épanchée dans la cavité du bas-ventre, & dans tout le tissu cellulaire ; de détruire enfin les embarras considérables qui s'étoient formés dans les visceres, je revins au vin calibé. Le ma-

lade avoit quelque peine à ſe déterminer à le prendre, à cauſe des mauvais effets qu'il en avoit éprouvés par le paſſé; mais je le perſuadai, & me contentai de lui en donner une fois par jour, une once & demie tous les matins, &, ſoit pour calmer les tranchées du bas-ventre, ſoit pour ranimer un peu les forces du malade, je faiſois délayer tous les jours dans le vin calibé une demi-dragme de thériaque, & je faiſois toujours tenir le ventre bien ſerré».

« Le vin calibé fit un effet bien différent de la premiere fois; bien loin que le malade en fût échauffé, il ſentoit tous les jours, que ce vin conſoloit ſon eſtomac, & qu'il lui donnoit des forces. Ce remede agit d'abord par les urines; il commença d'en faire uſage vers le 20 octobre; peu de jours après, il piſſa abondamment; l'enflure diminua ſenſiblement; l'œdeme des parties ſupérieures fut entiérement diſſipé en peu de jours; le bas-ventre diminuoit auſſi viſiblement. Je voulus quelquefois ſupprimer la thériaque; mais auſſi-tôt le malade ſouffroit des coliques : ce qui me détermina à la faire ajouter tous les jours dans le vin calibé; au moyen de quoi le malade ſe trouvoit mieux de jour en jour, & ne ſouffroit pas ».

« Encouragé par les bons effets que je voyois opérer à mon remede, je le continuai avec confiance. Le malade, en effet, prenoit tous les jours de nouvelles forces; il mangeoit avec appétit; de sorte que vers le 15 novembre, il fut en état de se lever un peu, & de faire un tour dans la salle. Le 20 novembre, l'enflure étoit presque dissipée en entier; le bas-ventre, qui avoit été monstrueux, étoit presque réduit à son état naturel; le malade pouvoit boutonner sa veste, & se promenoit librement dans la salle ».

« Cependant, comme le malade se plaignit d'avoir un peu de dégoût, je le purgeai avec une médecine ordinaire, dans laquelle je fis ajouter quelques grains de poudre de jalap. Cette médecine produisit un bon effet; & le lendemain, 22 novembre, le malade revint à son vin calibé avec la thériaque, sans en augmenter la dose, qu'il a continuée jusqu'à entiere guérison ».

« Tout, en effet, a été delà en avant de mieux en mieux; l'hydropisie universelle a été entiérement détruite; le malade s'est rétabli à vue d'œil; il est revenu en entier à son premier état; il est enfin sorti de l'hôpital le premier février 1768, bien rétabli, se portant le mieux du monde, n'ayant plus la moindre marque

d'enflure dans aucune partie de ſon corps ; aujourd'hui il fait ſon ſervice auſſi-bien & avec autant de vigueur, qu'il l'ait jamais fait ».

N'eſt-il pas évident que ce ſoldat eût été tué par le régime ſec, tandis qu'il a été ſauvé par l'abondance de la boiſſon ?

Vous connoiſſez mm. *Mangeot* & *Rouſſiere*, pour leſquels vous avez été conſulté. Je le fus après vous, & je les ai trouvé dans l'état le plus déplorable. Tous les deux avoient des étouffements qui les obligeoient de paſſer les nuits dans un fauteuil ; ils avoient tous les deux des obſtructions & de la fievre ; chez l'un & chez l'autre les évacuations, & ſurtout celles des urines, manquoient, & l'un & l'autre étoit énormement enflé ; il falloit cependant leur faire quitter le régime ſec, les faire boire, & ne point héſiter à les faire enfler davantage. Tout cela eſt arrivé ; mais ces hydropiques ne tarderent point à être ſoulagés & déſenflés. M. *Mangeot*, que vous aurez pu voir chez m. l'Archevêque, ſe trouve dans un état fort ſatisfaiſant. M. *Rouſſiere* eſt bien déſobſtrué & déſenflé ; mais ayant été ſujet depuis longtemps à l'aſthme, à la goutte, & à l'intermittence du pouls ; il eſt d'une grande foibleſſe & dans la maraſme. Cet hiver

il lui eſt ſurvenu une vomique, qui faiſoit craindre un danger éminent; depuis ce temps ſon pouls eſt dévenu régulier, & ſa poitrine eſt plus libre qu'elle ne l'a été pendant pluſieurs années. Il dort parfaitement bien, & l'appétit eſt bon, ſon état cependant à exigé les plus grands ménagements, & ne le laiſſe point ſans inquiétudes. C'eſt préciſément dans les cas les plus difficiles, qu'on apprend à trouver les reſſources, & il falloit les multiplier chez ce malade, pour remédier aux diverſes complications & à la gravité des accidents qui ſont ſurvenus. Cette obſervation eſt des plus intéreſſantes; je l'inſererai dans un mémoire ſur l'hydropiſie de poitrine, que je me propoſe de donner au public.

Peut-être, monſieur, commencez-vous à être ébranlé, à avouer même que ces obſervations pourroient effectivement ſignifier quelque choſe en faveur de la méthode délayante; mais il vous reſte encore à objecter, que m. l'Archevêque avoit ſoixante-dix-neuf ans. D'accord: Vous m'inſpirez trop bien, monſieur, pous vous laiſſer ſans réponſe. Liſez l'obſervation ſuivante. Une femme de quatre-vingts ans en fait le ſujet : elle étoit, à la vérité, d'une conſtitution auſſi forte que m. l'Archevêque; mais, quoique les

accidents chez elle euſſent été infiniment plus graves que chez m. l'Archevêque, & quoique l'enflure eut été énorme, elle a bu, ella a guéri, & elle a encore vêcu douze ans. Elle eſt donc morte âgée de quatre-vingt-douze ans, & ſeulement douze ans aprés avoir eu une hydropiſie des plus dangereuſes. C'étoit le 20 mai 1764, que je l'ai vue hydropique, & elle a continué de vivre juſqu'au mois d'avril 1776.

Pour avoir des obſervations exactes, je charge ſouvent les malades eux-mêmes de les faire jour par jour, ou bien les perſonnes les plus intelligentes qui les environnent. Celle que je vous invite à lire, a été faite par un des fils de la malade, procureur-fiſcal de Nogent-ſur-Marne. Son récit vous intéreſſera; c'eſt l'expreſſion de la nature.

« Ma mere Bénard, âgée de quatre-vingts ans, croit avoir reſſenti les commencemens de ſa maladie vers la fin de 1759. Dans ce temps, il lui eſt ſurvenu une enflure aux jambes, & ſur-tout aux chevilles des pieds, dont elle a ſouffert pendant pluſieurs mois. L'enflure s'eſt enſuite diminuée; mais il lui a ſuccédé des battemens de cœur très-violents, qui lui prenoient ordinairement deux ou trois fois la ſemaine. Elle s'eſt apperçue qu'elle

n'urinoit que dans ces battemens; & les urines venoient alors en trés-grande abondance : hors ce temps, elle n'urinoit pas. Elle ſentoit venir ces battémens par une eſpece de ſuffocation d'eſtomac, & des maux de cœur, & elle ne ſe trouvoit ſoulagée que par l'abondante évacuation d'urine qui ſuccédoit à ces douleurs. Elle a été dans cette ſituation pendant trois ans, ayant de temps en temps les jambes enflées, & des douleurs de rhumatiſme, ſur-tout au bras droit, qui la faiſoient beaucoup ſouffrir : elle a, dis-je, été trois ans dans cet état, ſans avoir conſulté perſonne, s'imaginant, ſans doute, que cela n'auroit aucune ſuite fâcheuſe; mais un chagrin qu'elle a eu l'hiver paſſé, 1763, a entiérement fait déclarer ſa maladie : car depuis ce temps, elle a toujours été en empirant; ſon eſtomac & ſa poitrine ſe ſont inſenſiblement remplis; ſes douleurs de rhumatiſme ont redoublées, & lui venoient répondre dans la poitrine; ce qui lui occaſionnoit une grande difficulté de reſpirer : ſes urines ne ſont plus venues comme à l'ordinaire; ſes jambes, ſon eſtomac, ſon ventre ſe ſont enflés conſidérablement. L'hydropiſie s'eſt déclarée dans tout le corps : elle ne laiſſoit cependant pas que de reſſentir très-ſouvent des envies d'uriner;

mais elle n'urinoit que peu, & avec beaucoup de difficulté, & non ſans douleur. L'urine qu'elle rendoit étoit fort rouge, & dépoſoit un limon ſemblable à de la brique pilée. Enfin, ſe voyant dans un état où, au lieu d'eſpérer du ſoulagement, elle empiroit au contraire de plus en plus, elle fit venir un chirurgien qui, ne traitant ſa maladie que d'un ſimple rhumatiſme, la ſaigna, & la purgea enſuite avec une eſpece de ſirop de nerprun. Depuis ce moment, les ſuffocations d'eſtomac devinrent inſupportables. Croyant donc que ce chirurgien, par ſon traitement, lui avoit fait plus de mal que de bien, elle a eu recours à d'autres. Un ſecond chirurgien l'ayant vue, la ſaigna deux fois en deux jours, & il la purgea pluſieurs fois de ſuite, traitant ſa maladie d'inflammation du bas-ventre, ſur lequel il lui fit appliquer des fomentations avec des herbes émollientes. Pendant tout ce traitement, l'enflure n'a fait qu'accroître, les douleurs ſe ſont augmentées, & la reſpiration eſt devenue très-difficile. Elle vit encore un troiſieme chirurgien, qui la ſaigna encore deux autres fois, & qui lui ordonna des breuvages faits avec des racines de perſil, d'aſperges & autres, dont on ne ſe ſouvient plus. Ce traitement n'a pas eu de meilleures ſuites que

les autres ; l'hydropiſie a gagné les reins ; les mains & les bras commençoient alors à enfler à vue d'œil ; elle ne pouvoit plus jetter aucun crachat, ce qu'elle faiſoit auparavant, quoiqu'avec peine ; ſa poitrine paroiſſoit être entiérement remplie, & elle étoit attaquée d'un râle qui aunonçoit une mort prochaine & inévitable. Tel eſt l'état où m. *Bacher* a trouvé ma mere, le 20 mai 1764, quand madame *Delorme*, remplie de bontés pour elle, nous engagea à le prier de venir la voir. Dans les quatre premiers jours, qu'elle commençoit à faire uſage des pilules toniques, elle s'eſt trouvée beaucoup ſoulagée par une grande évacuation d'urine ; l'uſage continué de ces pilules, pendant pluſieurs jours de ſuite, lui ont fait vuider une grande quantité de ſang & d'autres matieres corrompues & fétides, qui lui occaſionnoient, ſans doute, toutes les ſuffocations d'eſtomac, & les difficultés de reſpiration ; de ſorte qu'au bout de quinze jours, tout au plus, ſa poitrine s'eſt débarraſſée, ſa reſpiration a repris ſa premiere liberté, ſon ventre s'eſt entiérement déſenflé, & ſes jambes ont auſſi beaucoup diminué de volume ; elle tiroit ſes crachats avec beaucoup de facilité, & abondamment. Voyant le bien ineſpéré que lui avoient procuré ces pilules, elle

a tâché de ſuivre exactement, pendant tout l'été, le régime que lui avoit conſeillé m. *Bacher* ; ce qui lui a toujours procuré du ſoulagement de plus en plus. Mais, comme les cauſes n'étoient pas encore détruites chez elle, dès qu'elle paſſoit huit jours ſans prendre des pilules, ſes urines s'arrêtoient, & l'enflure recommençoit; mais, auſſi-tôt qu'elle en reprenoit, ſes urines reprenoient leur cours, elles devenoient abondantes & très-claires; de ſorte que, pour avoir toujours du ſoulagement, elle a été obligée, pendant tout l'été, de prendre toutes les ſemaines environ ſoixante pilules en deux jours. Mais, depuis deux mois, ou environ, que la ſaiſon eſt devenue plus rude, elle ne ſe trouvoit pas ſi bien qu'à l'ordinaire, & il ſemble que l'enflure eût voulu reprendre le deſſus; elle n'éprouvoit plus de ces pilules le ſoulagement ordinaire qu'elle en avoit auparavant; cependant elle en a pris réguliérement tous les huit jours comme à l'ordinaire, excepté que, depuis long-temps, elle ne prenoit plus de lavements, & qu'elle ne faiſoit uſage d'autre boiſſon que du vin blanc. Dans le mois de février 1765, elle reſſentit des maux de cœur qui lui ont procuré un vomiſſement qui lui a duré plus de vingt-quatre heures, & elle a vomi une quantité abondante d'eau bleuâ-

tre, & d'une bile fort âcre : il eſt ſurvenu enſuite une très-grande évacuation d'urine ; ce qui a rendu ſa poitrine entiérement libre, & a ramené l'appétit. Après cela, elle a pris un vin avec des bayes de genievre & de laurier, & enſuite un vin avec de la limaille de fer & du quinquina, & d'autres drogues ; ce qui lui a très-bien fait ; & elle s'eſt bien trouvée tout l'été & l'hiver dernier, en prenant de temps en temps des pilules toniques ».

Vous connoiſſez madame de *l'Aâge*, elle a répandu ſes bienfaits ſur cette malade ; & ſi madame de *l'Aâge* a oublié les bontés qu'elle a eues pour cette vieille hydropique, elle ſe ſouviendra toujours de la maladie & de ſon traitement.

Actuellement, monſieur, avez-vous encore quelque choſe à me demander ? Oui certainement ; car il faut vous enſeigner le traitement par lequel il eût été facile de guérir m. l'Archevêque. Repréſentez-vous encore ſon état : ſon pouls étoit plein, dur & fréquent, l'appétit perdu, la nuit agitée, & le jour il ſurvenoit une forte propenſion au ſommeil, les urines étoient rares & enflammées : tous les ſymptômes ſe réuniſſoient donc pour annoncer une diſpoſition prochaine à l'inflammation. Auſſi ai-je preſcrit un régime délayant & rafraîchiſſant ; auſſi

m. l'Archevêque commençoit-il à moins souffrir, à être moins assoupi le jour, à dormir tranquillement la nuit; aussi falloit-il continuer l'usage des boissons rafraîchissantes, celui des fruits fondants & des légumes aqueux. Je vais vous dire encore ce qui seroit arrivé, comme je vous ai prédit ce qui est arrivé.

Les boissons auroient pénétré dans les vaisseaux sanguins & lymphatiques, elles se seroient insinuées dans les glandes, elles auroient imprégné les humeurs tenaces qui faisoient obstruction, elles les auroient ramollies, détrempées, fondues, & auroient amené le moment d'évacuer une partie de ces humeurs rendues fluxiles, en même temps que les vaisseaux auroient été détendus. Un purgatif doux auroit suffi; on auroit purgé avec la manne, la pulpe de tamarins, la crême de tartre & le petit-lait. Quelque doux que soit ce purgatif, il ne falloit y revenir qu'après avoir obtenu une nouvelle fonte des humeurs par l'usage continué des délayants; il n'y a qu'un seul obstacle qui auroit pu empêcher le succès du purgatif que j'indique, c'est le gonflement des vaisseaux sanguins: car le sang étant très-échauffé & très-épais, il n'auroit probablement pas pu recevoir la quantité d'eau qui lui manquoit, qu'en dilatant, par ce mélange, les

vaiſſeaux au point d'en forcer le diametre. C'étoit-là l'inſtant, comme j'en avois prévenu dans ma premiere conſultation, d'appliquer les ſangſues, & par un effet ſimultané elles auroient rendu la liberté générale à la circulation, & contribué efficacement à la réſolution des embarras du foie. Il ne falloit pas d'autres moyens pour guérir m. l'Archevêque ; &, je le répete, il étoit facile de le guérir, parce que ſa maladie n'étoit point compliquée : c'étoit une hydropiſie occaſionnée par une diſpoſition inflammatoire, & le régime aqueux & rafraîchiſſant, les doux purgatifs & l'application des ſangſues, auroient également diſſipé la cauſe & l'effet de cette maladie.

Mais j'ai ouï dire à vos partiſans, que pluſieurs cauſes avoient contribué à la mort de m. l'Archevêque. Il avoit eu la fiſtule, il avoit ſubi l'opération de la taille ; enfin, vous ne vous êtes point trompé, diſent-ils, & vous ne vous trompez jamais. M. l'Archevêque, ſelon eux, n'eſt point mort par les obſtructions & par l'inflammation ; mais, comme vous le donnez à entendre dans votre bulletin, c'eſt, le prétendent-ils toujours, la préſence des eaux dans le bas-ventre, qui a occaſionné la léthargie, l'apoplexie & la mort ; ce n'eſt pas non plus, à ce que

vous aſſurez, le purgatif que vous avez donné dans le temps de la plus forte irritation, qui a occaſionné l'épanchement & la léthargie qui s'en eſt ſuivie. Vos partiſans ſoutiennent également que l'épanchement, qui s'eſt renouvellé après la ponction encore plus rapidement que celui qui a été déterminé quatre jours avant par l'effet de la médecine, n'a point été néceſſité parce que vous avez donné mal-à-propos iſſue à la féroſité fournie par le premier épanchement, & conſéquemment ils perſiſtent à nier que la léthargie, l'apoplexie & la mort qui ſe ſont ſuccédées d'une maniere très-prompte, doivent être attribuées au purgatif, à la maniere dont vous avez purgé (1), & à la ponction. Vos partiſans, quoiqu'ils s'en rapportent plutôt à vos diſcours qu'aux phénomenes de la maladie, ne pourront cependant plus réſiſter à la vérité en leur préſentant les phénomenes de la mort. Son témoignage eſt irrécuſable, il convaincra les plus obſtinés.

Le crâne ayant été exactement ſcié, on a eu beaucoup de peine pour le ſéparer de la dure-mere avec laquelle il avoit l'adhérence la plus intime.

---

(1) Cette maniere de purger ſe trouve dans le récit hiſtorique, *pag.* 26.

Toute la ſubſtance tant externe qu'interne du cerveau, ainſi que celle du cervelet, étoient enflammées & gorgées de ſang.

Pareille inflammation & pareil engorgement dans les lobes du poumon, dont une portion étoit flétrie.

Environ quatre pintes de ſéroſités épanchées dans les intervalles du bas-ventre.

Le foie très-volumineux, dur, ſquirrheux & parſemé de quantité de petits points noirs & friables.

La véſicule du fiel contenoit une bile noire & épaiſſe, & deux petites pierres.

L'épiploon étoit auſſi ſquirrheux dans toute ſon étendue, ainſi que le pancréas.

La rate participoit de l'inflammation ainſi que les reins; le rein gauche étoit un peu plus volumineux que le droit.

La veſſie, ainſi que l'eſtomac & les inteſtins, n'ont rien offert d'extraordinaire.

Dans ce rapport vous ne trouvez nulle affection dans la veſſie, & nul veſtige de fiſtule; mais le cerveau, les poumons, le foie, le pancréas, l'épiploon, la rate, le ſang, la bile, tout vous certifie l'inflammation, l'obſtruction & le deſſéchement.

M. *Daignan*, dans ſes remarques & ſes obſervations ſur les hydropiſies (1), rap-

---

(1) Ce mémoire de m. *Daigan* eſt inſéré dans mon ouvrage déjà cité, *voyez* pag. 486.

porte des obſervations anatomiques bien conformes à la précédente. Vous allez en juger.

« Le régime ſec, qui n'eſt que trop connu du vulgaire, produit des effets faciles à diſtinguer dans les cadavres de ceux qui s'y ſont ſoumis opiniâtrément; j'en citerai des exemples à la fin de ce mémoire. On trouve ordinairement les viſceres racornis, deſſéchés, durs, ſquirrheux, parſemés de tubercules, gorgés d'un ſang livide, noir & épais, qui leur donne la même couleur; ils ſont atteints de marques de phlogoſe, d'inflammation, de gangrene; toutes les humeurs tendent à la putridité, & le liquide épanché paroît toujours moins limpide, & plus gluant. Tous ces phénomenes ſont aiſés à déduire de l'état du vivant: ſi les humeurs naturelles ne reçoivent pas de quoi réparer la ſéroſité à meſure qu'elles en perdent, elles ſont bientôt réduites dans un état propre à produire tous ces déſordres; d'ailleurs, celle qui s'en échappe après quelques jours d'abſtinence de la boiſſon, a toujours quelque diſpoſition alkaline qui la rend bientôt âcre & corroſive, au moyen de la chaleur qu'elle éprouve dans le lieu où elle s'épanche, & où elle ſéjourne; & cette chaleur en diſſipe la partie la plus fluide; c'eſt ce qui

la

la rend gluante. Après cela, doit-on être étonné ſi des viſceres gorgés intérieurement, & macérés extérieurement par des humeurs auſſi dépravées, ſe trouvent en ſi mauvais état. Comme le régime ſec oppoſe les plus grands obſtacles à la circulation, tous les ſymptômes ſont plus graves, & les malades ſouffrent plus dans cet état, que dans tout autre; mais la plus grande ſouffrance eſt celle que cauſe la privation abſolue de la boiſſon. Tout le monde peut apprécier ce tourment : pour prouver combien il eſt cruel, *van Swiéten* cite l'exemple d'un ami du roi Antigonus, qui hâta ſa perte en buvant ſon urine, pour ne pas manquer à ce monarque qui lui avoit recommandé de ne pas boire, par l'intérêt qu'il prenoit à ſa guériſon ».

Dans ma ſeconde lettre, monſieur, j'aurai l'honneur de vous entretenir ſur la formation de l'hydropiſie, ſes différentes eſpeces, & ſur les moyens de les reconnoître, de les juger & de les guérir.



EXTRAIT des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 15 *novembre & 1er décembre* 1781. *

LA constitution froide & humide de l'air, interrompue par quelques jours d'une température chaude & humide, a causé des toux, des rhumes, des catarrhes, des rhumatismes avec & sans fievre. L'humeur catarrhale a produit différents accidents, suivant les parties sur lesquelles elle s'est fixée, tels que des maux de gorge, des douleurs de côté, des coliques ou douleurs d'entrailles. Quoique le traitement délayant incisif, & légérement diaphorétique, ait été celui qui généralement a le mieux réussi, cependant on a été obligé de recourir à la saignée lorsqu'il y avoit des signes d'inflammation, tels que la chaleur, l'aridité de la peau, la soif, des crachats très-gluants ou sanguinolents; & ce moyen a été répété plusieurs fois avec succès dans les sujets forts, robustes & pléthoriques. La purgation n'a été utile que placée lorsque la détente bien établie les évacuations, soit spontanées, soit sollicitées par les lavements, annonçoient la coction de la bile, & sa disposition à cou-

* Par m. DESESSARTZ.

ler. On a remarqué que la fievre, chez ces malades, redoubloit en double-tierce, & participoit encore de la constitution qui avoit été dominante depuis plusieurs mois.

Les fievres catarrhales ou rhumatisantes ont été fort longues, & malgré les remedes indiqués & employés suivant l'indication, on en a vu durer 27, 30 jours, & même davantage.

Les érysipeles ont encore été très-communes, soit sur le visage, sur le col, soit sur les bras & autres parties du corps. L'éruption étoit ordinairement accompagnée de fievre, d'un mal-aise, & même d'élancement dans toute la tête, dépendants de la distension considérable de la peau. Mais la fievre duroit peu, & n'exigeoit pas toujours la saignée; on a même eu lieu de se convaincre qu'en diminuant les forces de la nature, dont le travail n'étoit accompagné d'aucun symptôme véritablement alarmant, elle rendoit la durée de l'érysipele plus longue en retardant la coction de l'humeur: les purgatifs proprement dits & sagement énergiques, ont produit de bons effets en faisant évacuer d'abord une eau rousse, ensuite de la bile de bonne qualité. Un moyen très-simple, & auquel on a attribué la douceur & la briéveté marquée des symptômes, a

été de garantir les malades d'un air trop chaud, & de les tenir hors de leur lit le plus qu'il a été possible. Cette pratique a constamment réussi à m. *Gervaise* qui en a développé les avantages d'après l'observation & la doctrine des anciens, *Hippocrate*, *Duret*, *Houllier*, &c.

Lorsque l'abondance de l'humeur qui se portoit à la tête causoit des accidents graves, tels que la sécheresse de la bouche, l'inflammation des yeux, le délire, &c. on s'est bien trouvé d'une & même de plusieurs saignées du pied, & de l'application des vésicatoires aux jambes.

On a vu quelques-uns de ces érysipeles se dissiper par l'écoulement d'une liqueur jaune très-âcre, soit par le nez, soit par les pustules qui s'étoient élevées çà & là sur l'étendue de l'érysipele.

M. *Thierry*, médecin consultant du roi, a rapporté l'histoire d'un enfant qui a eu un semblable érysipele sur le visage, quelques jours après la prompte cessation d'un mal de gorge. Le regardant comme une crise de la premiere maladie, il a cru ne point devoir troubler le travail de la nature par des remedes actifs, mais seulement le seconder par des boissons appropriées : l'écoulement par le nez d'une matiere épaisse & semi-purulente, a fini

la maladie & juſtifié le jugement du médecin obſervateur.

Les coliques, les dévoiements bilieux, & même dyſentériques, ont encore été fréquents, & les mucilagineux ont procuré conſtamment du ſoulagement, & enſuite la guériſon.

Les fievres intermittentes en général, ſoit tierces, ſoit quartes ſimples ou doubles, ont commencé à être moins communes. La conſtitution de la ſaiſon avoit fait penſer à quelques praticiens que l'écorce du Pérou pourroit être plus avantageuſe, mais on n'a pas toujours eu lieu de ſe féliciter de l'avoir employé, & on a été plus ſatisfait du traitement rapporté dans les *prima menſis* précédents, & confirmés par l'obſervation non-ſeulement des médecins de Paris, mais des médecins établis dans les provinces.

Aux obſervations qui avoient déja été faites ſur la petite-vérole, & que de nouveaux rapports ont confirmées, nous ajouterons que, dans ce mois & ſur la fin d'octobre, pluſieurs ont été compliquées de ſymptômes manifeſtes de putridité. Ces ſymptômes ont impoſé la néceſſité de tenir le ventre libre pendant toute la maladie, & même de placer des purgatifs ſans avoir égard au temps, au période

de la petite-vérole... Un nombre considérable de malades que l'abondance des humeurs putrides jettoient dans le plus grand danger, ont dû leur salut à cette pratique adoptée depuis long-temps, dans de semblables circonstances, par de grands médecins.

Il seroit bien à souhaiter que ces faits fussent assez connus du public pour détruire entiérement le préjugé trop enraciné dans les provinces, que jamais il ne faut solliciter la liberté du ventre, même par un lavement, pendant tout le cours de la petite-vérole.

Un autre préjugé qu'il ne seroit pas moins important de déraciner, c'est que l'apparition des regles pendant la petite-vérole est presque toujours funeste. La multiplicité des exemples apportés par les docteurs qui ont assisté aux assemblées depuis trois mois, de femmes ou filles à qui cette évacuation est survenue dans le temps ou après l'éruption, & qui ont été bien guéries de leur petite-vérole, doit rassurer, & c'est aux gens de l'art à annoncer & à divulguer, le plus qu'ils pourront, que l'écoulement des regles, soit que ce soit le temps où il doit avoir lieu, soit qu'il soit prématuré, n'est point dangereux ; ils dissiperont une frayeur qui est

toujours la véritable cauſe des accidents qui ſurviennent alors.

Il y a eu un aſſez grand nombre de fievres lentes nerveuſes. Les malades ſe ſentoient foibles, languiſſants, fatigués ſans cauſe, ayant perdu le ſommeil, l'appétit, éprouvant de petits reſſentiments de froid, de chaud ſucceſſifs, ſans cependant avoir de fievre marquée. Dans cet état, qui duroit plus ou moins de ſemaines, ils avoient tout-à-coup des ſoubreſauts dans les tendons, la tête ſe brouilloit, il y avoit des diſparates, enſuite un délire continuel, point de ſoif, les urines étoient crues, la plûpart ont péri; quelques-uns ont eu une éruption critique, du millet. Des obſervations communiquées à ce ſujet par mm. *Majault* & *Deſeſſartz*, il ſuit que les purgatifs ſont plus préjudiciables qu'utiles dans ces maladies : des boiſſons légérement cordiales & ſudorifiques, un régime analeptique, continués avec perſévérance, ont réuſſi.

Pluſieurs fievres putrides ſe ſont annoncées avec les caracteres d'une vraie pleuréſie, fievre aiguë, point de côté, difficulté de reſpirer, toux, & même crachement de ſang. Cependant le pouls n'avoit pas cette tenſion, cette dureté qui accompagne l'inflammation proprement

dite de la poitrine. Auſſi bientôt les ſymptômes de la putridité ſe développoient, la tête ſe prenoit, le ventre ſe météoriſoit, les urines étoient tantôt enflammées, tantôt naturelles. Après avoir employé les remedes ordinaires en pareil cas, m. *Coſnier* a eu recours avec ſuccès aux lavements chargés d'une doſe aſſez conſidérable de camphre, dans une forte décoction de quinquina, pour calmer le météoriſme du ventre. Le camphre, dans des potions appropriées, a été auſſi très-avantageux.

On a cité pluſieurs faits qui prouvent le danger des remedes trop actifs, ſoit émétiques, ſoit purgatifs, adminiſtrés dans le principe de ces maladies, lorſqu'il n'y a pas cette véritable turgeſcence de matiere dans les premieres voies dont parle *Hippocrate*, & lorſque toute la machine eſt en éréthiſme.

M. *Doublet* a lu l'hiſtoire des maladies qu'il a traitées dans l'hoſpice de charité; cette hiſtoire étoit précédée d'une notice météorologique, & il a ajouté la deſcription des accidents qu'a éprouvés un particulier reçu dans cet hoſpice. Ces accidents étoient ceux de la paſſion iliaque au plus haut degré; cependant les remedes les mieux indiqués ne procuroient aucun

foulagement : mais après que le malade eut fait ufage de la poudre tempérante de *Stahl*, à la dofe de 12 grains par prife, il a vomi un ver : de cet inftant les accidents ont infenfiblement diminué, & la continuation de cette poudre a rétabli le calme & la fanté.

M. *Dupré* le fils a lu un mémoire fur les ofcillations régulieres des fibres mufculaires du crotaphite. On avoit pris ces ofcillations pour les pulfations de l'artere maxillaire fortement dilatée, & formant un anevrifme de la longueur d'un pouce, efpace qu'occupoit le battement fenti à l'angle de la mâchoire. Le relâchement des mufcles crotaphite & mafleter faifoit difparoître ce battement que des pédiluves ont totalement diffipé.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
NOVEMBRE 1781.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.		A 2 h. du soir.		A 9 h. du soir.		Barometre. Au matin.			A midi.			Au soir.		
	Deg.		Deg.		Deg.		Pou.	Lig.		Pou.	Lig.		Pou.	Lig.	
1	5,	3	10,	2	5,	7	27	10,	4	27	10,	6	27	10,	7
2	3,	1	9,	5	6,	5	27	9,	10	27	8,	10	27	8,	1
3	4,	7	10,	0	6,	5	27	8,	0	27	8,	8	27	9,	11
4	2,	5	8,	8	5,	0	27	11,	0	27	11,	6	27	11,	7
5	5,	5	12,	7	11,	3	27	9,	4	27	8,	8	27	7,	0
6	11,	4	12,	0	10,	0	27	6,	4	27	6,	3	27	5,	4
7	8,	0	8,	5	3,	6	27	4,	3	27	6,	5	27	8,	2
8	2,	8	5,	0	4,	0	27	10,	11	28	0,	0	28	1,	4
9	2,	0	7,	0	2,	7	28	2,	6	28	2,	10	28	2,	6
10	1,	2	7,	0	5,	0	28	1,	5	28	0,	9	27	11,	6
11	3,	6	6,	3	6,	5	27	8,	1	27	6,	9	27	6,	5
12	7,	6	10,	8	7,	0	27	7,	4	27	7,	10	27	7,	10
13	7,	2	8,	8	7,	2	27	7,	4	27	8,	6	27	9,	1
14	10,	1	13,	2	11,	0	27	7,	2	27	6,	2	27	6,	0
15	11,	5	11,	5	8,	5	27	2,	2	27	3,	6	27	1,	5
16	7,	5	9,	0	7,	0	27	3,	10	27	5,	10	27	6,	0
17	5,	8	7,	5	6,	2	27	4,	5	27	3,	10	27	3,	6
18	3,	9	7,	8	5,	0	27	4,	5	27	3,	6	27	4,	0
19	2,	0	5,	5	3,	1	27	7,	6	27	8,	9	27	11,	2
20	-0,	0	2,	0	0,	9	28	0,	11	28	1,	0	28	0,	8
21	0,	3	2,	0	0,	9	27	10,	11	27	9,	2	27	8,	1
22	2,	4	5,	0	1,	5	27	6,	7	27	7,	6	27	9,	2
23	-0,	0	4,	8	4,	0	27	8,	2	27	6,	10	27	6,	7
24	3,	8	7,	8	4,	6	27	7,	0	27	7,	6	27	8,	7
25	1,	5	6,	8	3,	5	27	10,	7	27	11,	4	28	0,	0
26	0,	5	4,	5	0,	5	28	0,	4	28	0,	4	28	0,	4
27	-0,	6	-0,	0	-0,	8	27	11,	1	27	10,	2	27	10,	0
28	-1,	0	0,	2	-0,	0	27	9,	6	27	9,	11	27	11,	0
29	0,	2	2,	5	1,	0	28	0,	0	28	0,	2	28	0,	4
30	0,	3	1,	1	1,	0	28	0,	0	28	0,	0	28	0,	0

Vents et État du Ciel.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S-O. nu. pet. pl.	S-O. beau.	S-O. beau.
2	S. nu. *paraséline.*	S-O. couvert.	S. couvert.
3	S. nuages.	S. & O. nuages.	N. *idem.*
4	N. beau, *gelée bl.*	E. beau, froid.	E. nuages.
5	S. & S-E. couv. brouill. pluie.	S. couvert, pluie chaude.	S. couvert, humide.
6	S-O. *idem.* vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.
7	S-O. nuag. grand vent, pet. pluie.	O. *idem.* froid.	S-O. *idem.* froid.
8	N-O. c. pl. *grêle.*	N-O. c. pl. *grêle.*	N-O. *idem.*
9	N-O. b. br. *gel. bl.*	S-O. nuag. froid.	S. beau.
10	S-E. *idem.*	E. *idem.*	S. couvert.
11	S. couvert, pluie.	S. couvert, pluie.	S. *id.* broui. épais.
12	N-O. couv. doux.	O. c. bruin. doux.	O. nuages.
13	N-O. *id.* pl. vent.	N-O. nuages.	N-O. couv. bruin.
14	S-O. c. br. gr. v.	S-O. c. vent ch.	S-O. c. v. chaud.
15	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. vent.	S-O. couv. pluie.
16	S-O. couv. vent.	O. couvert, vent.	O. couvert.
17	N-O. & S-O. couvert, brouill. pl.	S. couvert, pluie, *tempête.*	S-O. beau, *tempête.*
18	S. couvert, pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.
19	N. beau, froid.	N. *idem.*	N-O. beau.
20	N-E. & E. couv. brouill. froid.	N-E. & E. couv. brouill. froid.	N-E. & E. couv. brouill. froid.
21	S-E. *idem.* froid.	S-E. couv. froid.	S. couv. froid.
22	S. *idem.* pluie.	N. nuuag. froid.	N. beau, froid.
23	S-E. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couvert.
24	S-E. couvert.	E. nuages.	E. nuages.
25	N. & N-E. be. br.	N. beau.	N. beau.
26	N-E. *idem.*	E. c. brouil. épais.	E. c. brouil. épais.
27	E. c. brouil. froid.	E. *idem.* froid.	S-O. & E. *id.* fr.
28	S. & E. *idem.*	S. & E. *idem.*	E. *idem.*
29	N-E. & E. *idem.*	N. & E. *idem.*	N. & E. nu br.
30	E. *idem.*	E. *idem.*	E. c. brouil. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	13, 2 deg. le 14
Moindre degré de chaleur	–1, 0 le 28
Chaleur moyenne	5, 2 deg.
Plus grande élévation du Mercure	*pou. lig.* 28, 2, 10 le 9
Moindre élévat. du Mercure ...	27, 1, 5 le 15
Elévation moyenne	27 p. 9, 1
Nombre de jours de Beau	2
de Couvert ...	19
de Nuages	9
de Vent	7
de Tonnerre ...	0
de Brouillard. .	15
de Pluie	11
de Grêle	1
Quantité de Pluie	23, 6 lignes.
D'Evaporation	18, 0
Différence	5, 6
Le vent a soufflé du N.	4 fois.
N.-E.	2
N.-O.	3
S.	7
S.-E.	2
S.-O.	7
E.	7
O.	2

TEMPÉRATURE : Froide & très-humide.

MALADIES : Aucune ici, mais dans nos environs, & à Groſlay ſur-tout, fievres putrides & malignes.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er décembre 1781.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de novembre 1781, par m. BOUCHER, médecin.

APRÈS quelques jours de beau temps, il y a eu des pluies jusqu'au 18 du mois : le temps s'est ensuite essuyé; les jours subséquents ont été marqués par des brouillards.

La liqueur du thermometre, jusqu'au 18, s'est maintenue à un état de température moyenne : après le 19, elle a été observée, tous les matins, au terme de la congélation.

Il y a eu des variations dans le barometre. Le 9 du mois le mercure étoit monté au terme de 28 pouces 2 lignes. Le 15 & le 17 il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes; &, dans les derniers jours du mois, il s'est maintenu à la hauteur de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 ½ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de ½ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 ½ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 ½ lig.

Le vent a soufflé	4 fois du nord.	14 fois du sud.
	2 fois du nord vers l'est.	4 fois du sud vers l'ouest.
	6 fois du sud vers l'est.	3 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.	8 jours de brouillards.
2 jours de grêle.	

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de novembre 1781.

LA fievre continue-bilieuse-phlogistique persistoit, sur-tout dans le bas peuple : elle a fait même un assez grand nombre de victimes. Sa cure n'a pas dû être différente de ce que nous en avons dit le mois précédent ; mais on devoit être réservé sur l'emploi des émétiques : quoiqu'ils parussent indiqués, ils ont eu des suites funestes lorsqu'ils ont été employés avant que la chaleur interne ne fût bien mitigée, & la phlogose des visceres suffisamment amortie par les saignées & par un usage abondant de boissons délayantes & tempérantes. La constipation opiniâtre & la diarrhée séreuse étoient également nuisibles. Dans ce dernier cas nous nous sommes bien trouvé de l'eau panée, acidulée avec de l'esprit de vitriol, un peu sucrée, & aiguisée d'une médiocre portion de vin.

Cette saison est celle des affections catarrheuses & rhumatismales. Elles ont régné assez généralement ce mois, sur-tout les rhumes, auxquels ont contribué, sans doute, les brouillards de la fin du mois. Nombre de personnes ont été attaquées de fluxions de poitrine, & quelques-unes de la vraie péripneumonie.

On a vu plusieurs atteintes d'apoplexie ce mois & le précédent ; mais point, que nous sachions, d'apoplexie décidée.

Les fievres intermittentes persistoient à régner généralement : elles étoient aisément suivies de bouffissure & de leucophlegmatie. Les opiniâtres étoient souvent entretenues par des obstructions plus ou moins considerables dans le foie & le mésentere : dans ce cas le seul parti à prendre, pour la cure, étoit de s'en tenir aux apozêmes composés des plantes ameres nitreuses, aiguisés avec le nitre & quelques sels neutres, entremêlés de purgatifs appropriés.

ANNONCE DE PRIX.

L'ACADÉMIE de Harlem propoſe un prix de phyſique ſur les différentes eſpeces d'air. Elle dit dans ſon programme :

Comme quelques phyſiciens croient que les fluides élaſtiques qui proviennent d'une ou d'autre maniere de différentes ſubſtances, ſont autant d'eſpeces d'air, pendant que d'autres ſont d'une opinion oppoſée, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que cette queſtion fût pleinement déterminée par des expériences, puiſque la diverſité des opinions à ce ſujet produit beaucoup de confuſion dans cette nouvelle branche de la phyſique, & en arrête par conſéquent les progrès, on demande :

1°. *Quelles ſont les eſpeces vraiment différentes des fluides qui paroiſſent être de l'air, auxquels on a donné les noms d'air fixe, d'air déphlogiſtiqué, d'air inflammable, d'air nitreux, d'air acide, d'air alkalin, &c. ? Quelles ſont les différences réciproques, & en quoi different-ils de l'air atmoſphérique ?* 2°. *Chacune de ces eſpeces de fluides élaſtiques a-t-elle aſſez de rapport avec l'air de l'atmoſphere, pour qu'on puiſſe la croire une eſpece d'air ?* 3°. *Juſqu'à quel point peut-on déterminer la nature de l'air atmoſphérique par les expériences & les obſervations avec ces fluides ?*

On attend les mémoires pour ſervir de réponſe à cette queſtion, avant le premier Janvier 1783.

Ces réponſes & les dehors des billets ne doivent pas être écrits de la main propre des Auteurs, ni avec expreſſion de leur nom & demeure, mais ſignées d'une deviſe, & accompagnées d'un billet cacheté qui porte la même deviſe en-dehors, & dans l'intérieur duquel le nom & l'adreſſe de l'Auteur ſoient écrits très-liſiblement, de ſa propre main, en hollandois, françois ou latin, & envoyées, franche de port, à M. C. C. H. Vander AA, Secrétaire de la Société, dont les membres ne ſont pas exclus du concours.

TABLE

DU MOIS DE JANVIER 1782.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de janvier 1782. A Paris, ce 24 décembre 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1782.

SECONDE LETTRE
DE M. BACHER
A M. BOUVART,

*Pour servir d'*EXTRAIT *des Recherches sur les maladies chroniques, particuliérement sur les hydropisies, & sur les*

moyens de les guérir; par m. BACHER, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris* (1).

Ne quidquam pro vero ideò recipiamus, quia receptum eſt, ſed experimenta acquiramus quæ fidem opinionibus noſtris faciant. HALLER, *élément. phyſiol.* tom. 1, lib. 3, ſect. 2, *page* 204.

A Paris, chez la veuve Thibouſt, *imprimeur du roi, place de Cambrai;* & Didot le jeune, *quai des Auguſtins.* 1776. *in*-8°. *de* 724 *pages.*

L'OBJET de notre diſcuſſion ne me permettoit pas, monſieur, de taire des vérités qui devoient vous paroître dures; mais ſi mes expreſſions ne pouvoient être trop nettes pour donner un entier déve-

(1) Perſuadé qu'un journaliſte doit être très-réſervé ſur un ouvrage qu'il fait paroître en ſon nom, j'ai cru qu'il me convenoit de n'annoncer que le titre de mes *recherches*: c'eſt auſſi ce que je me ſuis borné à faire dans le journal de juin 1778, p. 565. Mais ma diſcuſſion avec m. *Bouvart* me détermine en ce moment à ſuivre le conſeil de pluſieurs médecins qui deſirent que je faſſe connoître mes recherches par un extrait.

loppement à la théorie qui a conduit à une méthode encore nouvelle, (c'est-à-dire peu connue, quoiqu'elle soit justifiée par des observations recueillies pendant quarante années), il devoit en résulter un avantage trop précieux, pour qu'actuellement vous n'en excusiez & n'en approuviez pas le motif. Le véritable moyen de faire honorer les médecins, & le seul digne d'eux, c'est de convaincre le public que leurs prédécesseurs & leurs contemporains ont perfectionné un art aussi difficile qu'important, avec assez de succès pour que le plus grand nombre des malades puissent être traités d'après des principes aussi heureux dans leur résultat, que sûrs dans leur application. Vous avez déjà vu dans ma premiere lettre, & vous verrez également dans celle-ci, que j'ai ramené le traitement des hydropisies aux principes de la médecine. Par l'application de ces principes, en conformant le traitement aux besoins de la nature, nous obtenons le double avantage d'affranchir les hydropiques d'un tourment cruel, & de les guérir plus fréquemment. Néanmoins, comme je l'ai déjà dit, mon travail étoit presqu'ignoré, c'est à votre nom que je vais devoir un succès plus étendu. Bien que vous y ayez contribué involontaire-

ment, ce n'en eſt pas moins à vous préſentement à multiplier les avantages que cette doctrine doit produire en l'adoptant, & en la confirmant par votre ſuffrage. Mais ſi, en attendant, elle rend la guériſon des hydropiques plus aſſurée & plus facile, ſi même elle répand un nouveau jour ſur quelques maladies de langueur, je me ferai toujours gloire de publier que je dois cet avantage aux lumieres & à une ſuite de correſpondance de pluſieurs médecins de province (1), & ſur-tout à mon pere à qui le mérite de l'invention en appartient. Je dois mes principes à ſes inſtitutions, & c'eſt de ſes manuſcrits que j'ai tiré tout ce que mon travail peut offrir de neuf & d'intéreſſant. La reconnoiſſance ne me permet pas non plus d'oublier que ſans les conſeils & ſans la bienveillance de mm. *De Laſſonne*, *Maloët* & *Richard*, je me ſerois laiſſé décourager par les obſtacles que je rencontrai en propoſant l'utilité & la néceſſité de la boiſſon dans l'hydropiſie.

En m'occupant, dans ma premiere lettre, à fixer l'opinion générale ſur les effets de l'abſtinence de la boiſſon, & ſur ceux de la méthode contraire, j'ai dû entrer

(1) *Voyez* le journal de janvier, *page* 34.

dans des détails dont il résulte un nouvel avantage ; car je ne pouvois établir la théorie qui a conduit à la méthode délayante, qu'en faisant connoître au public que le traitement des hydropisies, pour être heureux, suppose une chaîne non interrompue de connoissances, & que par conséquent on ne peut, sans témérité, le confier qu'aux médecins, par lesquels seuls il peut être & sera dirigé à l'avenir avec sûreté, tandis qu'auparavant les hydropiques étoient souvent abandonnés aux charlatans, parce que, comme nous l'avons déja remarqué, le traitement de ces malades étoit trop souvent empirique entre les mains des médecins même. Cette vérité sera encore mieux sentie en démontrant que l'hydropisie n'est presque jamais une maladie primitive, mais qu'elle se forme & se manifeste le plus souvent à la suite d'autres maladies : aussi la difficulté de la guérir est-elle toujours relative à la gravité de la maladie qui a occasionné l'enflure, & qui est compliquée avec elle. Il y a donc une immense variété dans les causes & les complications de l'hydropisie ; il faut donc aussi, pour la traiter avec les connoissances nécessaires, en avoir les plus exactes sur toutes les maladies, & sur la nature & sur l'action de tous les

remedes qui peuvent leur convenir. Cet apperçu suffit pour avertir le public du danger auquel il s'expose en confiant le traitement d'une maladie aussi difficile aux empiriques.

Je n'ai point la présomption de croire que seul & de mes propres forces, je puisse saisir l'ensemble des rapports qu'offre la médecine. Si j'ai été assez heureux pour répandre un nouveau jour sur plusieurs causes & complications d'hydropisies, il reste encore bien des éclaircissements à donner sur des points de pratique qu'il seroit important de décider, sur-tout relativement aux hydropisies de poitrine. Je n'ai pu étendre, à quelques égards, les limites de l'art que par le secours de mes confreres, & c'est à leur amitié, à leurs lumieres & à leurs conseils, que je devrai de nouveaux succès. Je me ferai donc toujours un devoir de leur soumettre mes vues. Que je suis à plaindre, monsieur, de n'avoir pu, dans nos premieres consultations pour m. l'Archevêque, vous persuader que si ce n'étoit point par égard pour moi votre confrere, c'étoit par l'attachement que les vertus de m. l'Archevêque vous inspiroient, que vous deviez examiner mes raisons avec une attention suivie. Je n'aurois point eu le désagrément

de vous citer devant le public pour détruire vos préjugés. Je présume, à juste titre, que vous venez de les écarter loin de vous, & qu'en adoptant mes principes sur la nécessité de la boisson, vous commencez à vous appercevoir que ce n'est que parce qu'on les a généralement ignorés, que depuis des siécles le traitement de l'hydropisie n'a point été rectifié.

Comme le nom même de l'hydropisie paroît effrayant, il importoit d'examiner si c'est par elle-même que cette maladie est mortelle, & si elle est même toujours dangereuse, si elle ne devient pas souvent telle par les moyens employés jusqu'ici pour la combattre, & si ce n'est pas le mauvais traitement qui la rend rebelle ou incurable, & qui en accélere la terminaison malheureuse.

On a vu de bons effets & des guérisons d'hydropisies opérées par les apéritifs, par les diurétiques, par les sudorifiques, par les toniques, par les purgatifs, par les émétiques, par le mercure, par l'opium, par un air sec & par l'insolation, par les bains secs & spiritueux, par une nourriture séche, & par l'abstinence de la boisson, par une boisson copieuse, par les incrassants, par les anti-scorbutiques, par les onctions & frictions huileuses,

par les bains, par des vapeurs, des lavements & des cataplasmes de décoction émolliente, par les saignées, par la ponction, par les scarifications, par les vésicatoires, par d'autres topiques irritants, par le cautere actuel, par la communication de la galle; & enfin on a vu guérir des hydropiques uniquement par les forces de la nature. Mais les effets de ces moyens n'ont pas toujours été uniformes & constants, ils ont même rarement réussi; ce qui a jetté une grande incertitude tant sur leur choix que sur la maniere de les appliquer.

Cependant les caracteres, les symptômes & les degrés des hydropisies fournissent des indications & des signes qui auroient dû déterminer sur le choix des remedes & sur la méthode de les employer. Mais quoique l'hydropisie soit une maladie peu rare, les véritables indications, jusqu'à nos jours, ont été constamment si mal saisies, que la pratique ordinaire devoit être aussi cruelle que malheureuse, car elle est précisément opposée aux principes de la médecine.

En vous présentant de justes idées sur la formation de l'hydropisie, sur ses différentes especes, & sur les moyens de les reconnoître, j'espere, monsieur, de vous

persuader entiérement que pour guérir les hydropiques il faut avoir égard plutôt à la cause qu'à l'effet ; c'est-à-dire, plutôt à la maladie qui a précédé l'hydropisie, qui l'a déterminée, & qui est compliquée avec elle, qu'à l'hydropisie elle-même.

L'hydropisie est un amas d'une liqueur le plus souvent séreuse, qui se fait par la condensation & l'interception de la rosée universelle qui existe toujours dans un corps vivant, ou par l'expression des fluides les plus ténus à travers les pores des vaisseaux, ou à travers les mailles du tissu cellulaire, ou enfin, par la rupture des vaisseaux lymphatiques.

La rosée universelle peut être condensée & interceptée par-tout où elle existe ; dans le tissu cellulaire & dans les cavités. L'infiltration n'est donc que la suite de l'interception & de la condensation de la rosée universelle, ou de l'épanchement des parties séreuses par les pores, par les orifices, ou par la rupture des vaisseaux. C'est un méchanisme par lequel la matiere hydropique formée, ou par l'interception de la rosée universelle, ou fournie par l'épanchement, est reçue dans le tissu cellulaire, y est logée dans ses parties externes, ou internes, & peut être transportée à travers les mailles de cet organe d'un lieu dans

un autre, & fournir la matiere d'un nouvel épanchement dans quelques cavités.

L'infiltration devient d'autant plus considérable & augmente d'autant plus promptement, qu'il se trouve déja dans les couches du tissu cellulaire un amas d'humeurs dépravées prêtes à être délayées & étendues par la présence du fluide intercepté ou épanché, & c'est ainsi que l'absorbtion de l'humidité de l'atmosphere peut en même temps devenir la cause efficiente & matérielle d'une hydropisie subite & monstrueuse.

Toutes les parties du corps qui sont capables de contenir des liqueurs contre nature, soit dans leurs propres cavités, soit en cédant elles-mêmes pour se prêter & donner séjour à la collection des liqueurs séreuses, toutes ces parties peuvent devenir hydropiques.

Tout ce qui peut gêner & intercepter le cours de la rosée universelle, & la réunir pour en former une masse liquide; tout ce qui peut faire obstacle au cours des liqueurs, distendre, ou comprimer les vaisseaux, jusqu'à forcer les parties les plus fluides de s'en échapper, peut devenir la cause de l'hydropisie.

Toute cause de l'hydropisie n'est elle-même que l'effet de la foiblesse des vaisseaux & des visceres, ou des spasmes

fréquens, & qui subsistent long-temps. Ces vices des solides ne sauroient exister sans avoir eux-mêmes, pour causes ou pour effets, la dépravation des liquides, comme la surabondance de la sérosité; mais plus souvent encore l'épaississement du sang, la tenacité des humeurs, & leurs diverses acrimonies, dont enfin l'éréthisme, l'inertie & l'érosion des solides sont les suites funestes.

Tout ce qui peut débiliter les vaisseaux & les visceres; tout ce qui peut trop épaissir les humeurs, trop les atténuer ou les désunir; tout ce qui peut occasionner des irritations & des spasmes, est donc capable de produire la premiere cause de l'hydropisie.

On voit delà que les causes qui disposent à l'hydropisie sont très-variées, & qu'elles sont les mêmes que celles de presque toutes les maladies; mais pour qu'une de ces causes, ou plusieurs réunies, donnent lieu à l'interception & à la condensation de la rosée universelle, ou à l'épanchement des parties séreuses, plutôt qu'à toute autre maladie, il faut qu'il y ait nécessairement d'autres dispositions particulieres, qui tiennent à l'état actuel de l'organe cellulaire, & des corps glanduleux.

Parmi les causes qui peuvent diminuer

le reſſort, & l'action des viſceres, des vaiſſeaux & de l'organe cellulaire, qui peuvent gêner la perméabilité des glandes; & parmi celles qui ſont capables d'occaſionner des ſpaſmes & des irritations, les unes ſont plus graves que les autres. Il en eſt de même de celles qui ſuffiſent pour produire l'épaiſſiſſement des humeurs, & leur atténuation. Nous allons indiquer d'abord les cauſes des hydropiſies qui ſe guériſſent facilement, & les remedes qui conviennent à cet effet. Nous expoſerons enſuite les cauſes des hydropiſies graves, & nous examinerons qu'elle eſt la maniere d'agir, & quels ſont les effets des moyens les plus uſités pour les combattre.

L'épanchement des parties ſéreuſes, l'interception & la condenſation de la roſée univerſelle, peuvent avoir lieu à la ſuite d'un mauvais régime, de quelque dérangement dans les fonctions des premieres voies; elles peuvent être le produit d'un relâchement des ſolides, occaſionné par l'humidité de l'air; elles peuvent ſurvenir après une tranſpiration ſupprimée, après un trop grand uſage des boiſſons chaudes, ou d'une boiſſon copieuſe d'eau froide, dans un état de ſpaſme, ou de relâchement exceſſifs. On doit ranger parmi les cauſes légeres,

celles que nous venons de rapporter. Ces hydropiſies, dans des ſujets bien conſtitués, ſe guériſſent facilement, & même quelquefois celles qui viennent à la ſuite des maladies aiguës.

Les hydropiſies occaſionnées par l'abus des aqueux, par le défaut de reſſort des ſolides & par l'abondance des humeurs, ſe guériſſent par les vomitifs, & par les purgatifs violents, par un régime ſec & par l'abſtinence de la boiſſon, par les bains ſecs ſpiritueux, &c. dans les cas ou le vice des ſolides, ne dépend que des cauſes que nous venons de déſigner, quand il y a une ſurabondance de ſéroſité dans le ſang, & quand le ſujet eſt d'ailleurs bien conſtitué, les émétiques & les purgatifs forts évacuent promptement les eaux accumulées, par le vomiſſement, par les ſelles & par les urines; ils agacent les ſolides & leur donne de l'action. Le régime ſec donne du ton & de la force aux parties motrices ramollies & flaſques. Dans ces cas ces moyens remédient au mal & à ſa cauſe.

Les préparations ſcillitiques & les autres diurétiques ſtimulants operent heureuſement, lorſqu'il n'y a point d'échauffement, lorſque la ſenſibilité & la tenſion des ſolides eſt peu remarquable, &

dans les cas où les humeurs sont fluides, ou pour mieux dire, lorsqu'il n'y a ni empâtement, ni engorgement d'humeurs tenaces & épaissies.

Les sudorifiques, les bains secs spiritueux, produisent de même de bons effets, lorsqu'il y a un relâchement dans les solides, & une abondance d'humeurs séreuses, ou résolubles en sérosité, comme dans les cas de sueur, ou de transpiration supprimées par une cause froide.

L'hydropisie qui se forme dans un état d'engorgement, d'irritation, & de spasmes, même à la suite des maladies aiguës, se guérit chez les enfants par des cataplasmes & des lavements émolliens. Des sujets jeunes & forts guérissent quelquefois, sans remedes, de cette espece d'hydropisie, dès que la cause cesse d'agir; dans ce cas, on a vu que l'effet se dissipoit par les seules forces de la nature.

Les causes dont nous venons de parler, suffisent, quand elles subsistent long-temps, pour produire une énorme collection de sérosité. On en guérit quelquefois sans autres secours que les scarifications & la ponction. Comme les causes étoient dissipées, & qu'il n'en restoit que l'effet (la sérosité accumulée), son évacuation seule devoit faire toute la cure.

Auſſi, n'eſt-ce point d'après le volume de l'enflure qu'il faut juger de l'événement de la maladie, mais d'après les cauſes qui ont déterminé l'enflure. Si ces cauſes n'ont été que paſſageres, ou ſi elles peuvent aiſément être écartées, le malade guérira bientôt; car l'enflure, quelqu'énorme qu'on la ſuppoſe, ſera facile à diſſiper. Mais lorſque les cauſes ſont graves, le malade ſera dans un état fâcheux, quoiqu'il ne ſoit que peu enflé; & le danger deviendra d'autant plus certain, que pour diſſiper l'enflure, on aura preſcrit des remedes dont l'uſage ne pouvoit qu'aggraver la maladie eſſentielle. Néanmoins, tel étoit l'effet des moyens employés dans le traitement des hydropiſies, qui ſuccedent à des fievres intermittentes invétérées, à des obſtructions rebelles, à la répercuſſion & à l'action de quelque humeur dartreuſe, rhumatiſmale, &c. Les remedes les plus employés devoient auſſi être pernicieux dans les hydropiſies occaſionnées par la trop grande rigidité, par l'irritabilité, par les diſpoſitions inflammatoires, ou par l'atonie & l'inertie des parties motrices, ou quand l'enflure ſe manifeſte dans le temps que ſe forme un dépot, ou à ſa ſuite, & chez des ſujets naturellement foibles, ou

chez ceux dont la conſtitution a été léſée, débilitée après différents excès.

C'eſt ainſi que les vomitifs, & les purgatifs violents, connus ſous les noms de draſtiques, & d'hydragogues, excepté les cas que nous avons énoncés (*pag.* 109), agiſſent toujours d'une maniere diſproportionnée aux forces & aux efforts de la nature, ils lui réſiſtent, ils la violentent, ils l'oppriment & ils la détruiſent. Leur uſage eſt ſuivi d'irritation, de ſpaſmes, auxquels ſuccede plus ou moins promptement une extrême ſenſibilité, ou une atonie, une inertie, un affaiſſement incurable.

En exceptant les cauſes que nous avons déſignées (*pag.* 108 & 109), les bains ſecs, & tous les topiques échauffants, la chaleur du four, l'inſolation, les ſudorifiques chauds externes & internes ne peuvent qu'être fort pernicieux, en criſpant les ſolides, en exprimant les parties les plus fluides, en appauvriſſant le ſang.

Il eſt des cas où la tenſion conſidérable des ſolides, & les douleurs qui en ſont l'effet, exigent au plutôt de recourir aux fomentations émollientes, comme au moyen le plus prompt pour diſſiper l'enflure, ou au moins le plus ſûr pour obtenir du calme & un relâchement, à la faveur deſquels ſeulement il eſt permis

de

de mettre en uſage les moyens capables de guérir : mais lorſque l'affaiſſement eſt à craindre, ou qu'il exiſte déjà, les applications émollientes, ne pourroient qu'augmenter l'inaction des vaiſſeaux, & hâter les progrès du mal.

Quand le gonflement rend l'oppreſſion inquiétante & la diſtenſion très-douloureuſe, il faut recourir aux ſcarifications; elles peuvent devenir utiles, en facilitant l'action de la nature & des remedes, par la détente qui ſuit l'évacuation des eaux. Il eſt important de faire uſage des moyens qui puiſſent ſoutenir le reſſort des vaiſſeaux, rendre leur action uniforme, & s'oppoſer à une dégénéreſcence ultérieure des liqueurs. Ces moyens ſont particuliérement une boiſſon copieuſe, appropriée à l'état du malade, & ſouvent le quinquina. Néanmoins, malgré ces précautions, elles peuvent développer la gangrene chez des hydropiques dont le ſang auroit été appauvri, & les ſolides énervés par les diurétiques, les purgatifs, & un régime ſec. Elles ne peuvent même qu'accélérer la deſtruction, dans les cas où il y a une grande tenacité & acrimonie dans les humeurs, & quand le tiſſu cellulaire eſt dur & comme ſquirrheux.

Je viens de vous faire connoître les circonſtances dans leſquelles ſeules les

émétiques, les purgatifs forts, les diurétiques, les sudorifiques, les bains spiritueux & le régime sec peuvent convenir, & je vous ai indiqué les moyens d'assurer le succès de ces remedes. Il faut encore vous dire quels sont les moyens de prévenir les mauvais effets de la ponction, & de tirer un précieux avantage de cette opération.

Les accidents qui sont à craindre après l'évacuation des eaux auxquelles on a donné issue par la ponction, sont un nouvel épanchement de sérosité & la gangrene ; mais il arrive quelquefois qu'une mort prompte ne lui laisse pas le temps de se déclarer. Ces accidents succédent d'autant plus nécessairement à la ponction, qu'elle a été précédée par l'usage des remedes qui échauffent, décomposent & appauvrissent le sang, & qui en augmentant l'âcreté de la bile & des autres humeurs, fatiguent, irritent & énervent les glandes & les vaisseaux. Tel est l'effet des diurétiques & des purgatifs, lorsqu'on les donne à des hydropiques qui n'ont point la fibre forte & le sang aqueux.

Ces deux conditions, qui favorisent & assurent l'effet des diurétiques & des purgatifs, se réunissent rarement dans le même individu. Il doit donc aussi rarement arriver que les hydropiques gué-

riſſent par les diurétiques, & par les purgatifs. Il eſt infiniment plus rare encore de trouver un hydropique qui puiſſe guérir par les diurétiques & par les purgatifs, lorſqu'il eſt en même temps privé de la boiſſon. Il réſulte de ces remarques également juſtifiées par des notions exactes ſur la maniere d'agir des diurétiques & des purgatifs, & par l'obſervation qui ne nous préſente guere que des événements malheureux après un pareil traitement, ſurtout lorſque le régime ſec en fait la baſe ; il réſulte, diſons-nous, que ce traitement amene la diſpoſition la plus défavorable qu'il ſoit poſſible d'imaginer pour ſoumettre un hydropique à la ponction. J'eſpere, monſieur, que vous appercevez maintenant les moyens que je vais conſeiller pour prévenir les accidents fâcheux qui, juſqu'à nos jours, ont ſi fréquemment ſuccédé à la ponction, qu'on ne peut pas la propoſer ſans alarmer les malades & ceux qui s'y intéreſſent.

C'eſt à vous, monſieur, qu'on aura l'obligation de ne plus tant la redouter. Les réflexions que j'ai l'honneur de vous communiquer ſe trouvent bien dans mon livre; mais on ne le liſoit guere, parce qu'il étoit peu connu. En revanche, une lettre adreſſée à m. *Bouvart*, doit néceſſairement inſpirer quelque intérêt au pu-

blic. Vous l'avez habitué depuis si long-temps, à croire à votre réputation. J'y crois comme un autre, & quoique j'attaque vivement vos opinions, je ne crains pas que vous, qui savez vous apprécier, me prêtiez dans ce moment un air de méchanceté; je le répete, déjà je vous vois découvrir avec sagacité le vrai moyen de prevenir les suites fâcheuses de la ponction. Il est le même que celui qu'il faut employer pour remédier aux causes les plus graves & les plus fréquentes de l'hydropisie. Oui, monsieur, c'est une boisson convenable & assez abondante pour diminuer & écarter les irritations, pour adoucir des humeurs âcres, & pour restituer au sang la sérosité dont il a été privé, en fournissant celle qui s'est accumulée dans le bas-ventre. Par cette méthode, le sang sera toujours assez rafraîchi pour fournir encore à un nouvel épanchement, sans qu'il puisse s'altérer de maniere à être gêné dans sa circulation, & à s'enflammer. Ainsi, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, quand la maladie est assez avancée pour que les délayants ne puissent pas prévenir la ponction, ils sont néanmoins le vrai moyen d'en assurer le succès. La ponction ne sera donc nullement à craindre quand par les délayants on aura écarté les dispositions à

l'inflammation & à l'apoplexie ; & quand même la fievre & la soif seroient aussi ardentes qu'elles l'ont été chez ce soldat guéri par m. *Bonafos*, & dont je vous ai rapporté l'observation (page 60), il ne faudra pas hésiter d'accorder des boissons assez abondantes pour dissiper la fievre & la soif, puisque la ponction devient alors non-seulement un moyen assuré de dissiper la gêne des visceres & de leurs fonctions, en donnant issue à la sérosité contenue dans le bas-ventre, mais en même-temps elle rend aux hydropiques la liberté de continuer l'usage de la boisson, jusqu'à ce que les solides cessent d'être irrités, jusqu'à ce que la fievre soit calmée, & jusqu'à ce que la masse des liqueurs soit assez détrempée pour que la fonte & l'évacuation des humeurs dégénérées puissent avoir lieu.

En récapitulant ce que j'ai eu l'honneur de vous représenter dans ma premiere lettre au sujet de la ponction, avec ce que vous venez de lire, vous serez à même de tirer bon parti de cette opération dans des hydropisies très graves. Je vous ai suffisamment entretenu dans ma premiere lettre des mauvais effets du régime sec, & de votre maniere de purger. Comme c'est particuliérement pour vous que je fais l'extrait de mes RE-

CHERCHES, je dois au moins avoir l'attention de choiſir les paſſages qui ſont les plus relatifs au ſujet de notre diſcuſſion. Je ne différerai plus de vous expoſer les effets variés des préparations martiales & aromatiques, de la ſaignée & des véſicatoires.

Dans le cas où une matiere rhumatiſmale, goutteuſe, dartreuſe, miſe en mouvement & répercutée du dehors au dedans cauſe des angoiſſes & des déſordres graves, il faut, ſans délai, appliquer les véſicatoires, à moins qu'il n'exiſte des diſpoſitions inflammatoires; dans ce cas, il faut ſaigner & donner en abondance des boiſſons rafraîchiſſantes, en même temps que l'on applique les véſicatoires. Mais leurs effets ſeront équivoques, à moins que les malades n'y aient été ſuffiſamment préparés d'avance par les délayants. Quel effet, monſieur, pouviez-vous attendre des véſicatoires appliqués à m. l'Archevêque? Les ſolides étoient alors racornis, & le ſang deſſéché; les véſicatoires, en ce cas ne peuvent produire d'autre effet que celui d'ajouter aux angoiſſes & au danger.

Vous avez enfin fait appliquer les ſangſues. Il faut en effet quelquefois verſer le ſang des hydropiques; mais il faut au moins qu'il puiſſe encore couler; & celui de m. l'Archevêque étoit coagulé.

Vous ne pouvez donc plus vous dissimuler à vous-même, ni disconvenir devant personne, qu'en privant m. l'Archevêque de la boisson, vous ne l'ayez réduit dans un état si extrême & si déplorable, que tous les secours qui ont été employés ne pouvoient plus que lui devenir nuisibles. Vous n'aviez donc (& vous pouvez présentement en juger vous-même) aucune idée juste sur l'état du malade; vos idées étoient aussi peu nettes sur l'hydropisie, que sur l'action des remedes que vous ordonniez; & si vos remedes furent donnés au hasard, ce n'est point par hasard qu'ils produisirent les effets les plus funestes; car tout remede produit un effet nécessairement relatif à la disposition dans laquelle il a été donné. Vous voyez donc, monsieur, combien il est essentiel de reconnoître les causes, les especes, les degrés & les complications des hydropisies, & combien il est important de saisir & de combiner de la maniere la plus précise, les circonstances qui déterminent l'action des remedes, qui la facilitent, ou qui la rendent équivoque, & même périlleuse. Afin de mieux établir ces principes, je rapporterai, comme je vous l'ai déja promis, quelques passages de mes recherches sur les divers

effets des diurétiques, des préparations martiales & aromatiques.

Les préparations martiales conviennent lorsqu'il y a un relachement dans les solides, & de la mucosité froide dans les humeurs. On les mêle souvent avec d'autres remedes, pour en augmenter les vertus apéritives, toniques, tempérantes. Ainsi, lorsque les digestions sont viciées par l'atonie & l'engouement des matieres pituiteuses froides, on mêle les martiaux avec les amers, les aromates, les âcres; & dans les cas où les vaisseaux sont foibles, & les humeurs en orgasme, on joint les martiaux aux absorbants & aux sels neutres; & lorsqu'on veut provoquer les urines, & que la délicatesse de la fibre dispose trop à l'irritation, on ajoute les préparations martiales aux scillitiques.

Les préparations martiales sont indiquées plus pour assurer la guérison lorsque les visceres débarrassés sont dans une sorte de relâchement, que dans le commencement de l'hydropisie & dans son cours, où les visceres sont souvent obstrués, & où il y a des irritations fréquentes. L'observation confirme l'étendue & la solidité de ces principes : cependant il y a des hydropisies que l'on peut & doit combattre, même dans leur commencement, par les remedes tirés du fer. Ce sont celles qui se forment chez les filles vers

l'age de puberté, & qui ſurviennent aux jeunes gens après des hémorrhagies immodérées, parce que ces hydropiſies dérivent d'un relâchement des ſolides, & de l'abondance des humeurs mal-élaborées, qui en eſt la ſuite. Mais la préſence des humeurs dégénérées au point qu'elles ne puiſſent plus être aſſimilées, interdit l'uſage des préparations martiales. Elles deviendroient mortelles dans les cas d'obſtruction par reſſerrement, dans les ſquirrhes, dans le maraſme, & quand il y a pléthore rouge & des aſſoupiſſemens qui en dépendent.

La pénurie du fluide vital ou de la matiere ignée, la ſurabondance des parties ſéreuſes, le relâchement des fibres la viſcoſité des humeurs, la langueur de la circulation, des ſécrétions & des excrétions, l'engourdiſſement des ſolides ſont des maladies, & en produiſent d'autres, dans leſquelles les amers, les âcres, les aromatiques & les balſamiques ſont indiqués. Le choix de ces remedes & les combinaiſons qu'on peut en faire, en y ajoutant d'autres ſubſtances, pour en modifier, en modérer, ou même en augmenter l'énergie, dépendent de l'état actuel de la fibre, des liqueurs & des viſceres.

Si les différens degrés du relâchement des ſolides, une variété auſſi étendue

dans la dépravation des humeurs, une ſenſibilité extrême, les changemens qui dérivent de la cauſe de la maladie, ainſi que ceux produits par l'art, demandent diverſes modifications dans l'uſage des remedes chauds, il y a des circonſtances plus embarraſſantes encore. Ce ſont celles qui naiſſent de la complication du relâchement & de la tenſion, de l'inégalité de la diſtribution de la matiere ignée, de l'inertie d'un ou de pluſieurs organes, tandis qu'il y a un excès d'action dans d'autres. On ne peut même douter que des cauſes oppoſées n'exercent quelquefois en même temps leur action ſur le même organe, & qu'elles ne manifeſtent par-là les ſymptômes de la complication & de la confuſion du relâchement & de la tenſion.

C'eſt ce qui s'obſerve dans les hydropiſies graves, & ce qui rend leur curation incertaine, & même quelquefois impoſſible. C'eſt dans ces cas difficiles, ainſi que dans les hydropiſies qui dépendent d'une diſpoſition inflammatoire, qu'on reconnoît évidemment les avantages de la boiſſon ; elle eſt l'unique reſſource pour remédier aux inconvénients des remedes, & pour préparer & aſſurer leur ſuccès. En effet, ſans la boiſſon abondante comment

pourroit-on garantir quelques organes irrités de l'impreſſion des remedes chauds & actifs, néceſſaires aux autres agens de l'économie animale, qui languiſſent dans l'inertie. Ce n'eſt donc qu'en temporiſant, en inſiſtant ſur une méthode combinée des délayants, des tempérants, des adouciſſants, & des ſtimulants, des évacuants & des fortifiants, qu'il reſte quelqu'eſpoir de guériſon. Dans ma premiere lettre j'ai ſuffiſamment démontré les avantages & la néceſſité de la boiſſon dans l'hydropiſie. Je me contenterai de remarquer ici que ſi dans les diſpoſitions requiſes, l'effet avantageux des amers, des âcres, des aromatiques & des balſamiques, eſt d'agacer la fibre, d'ouvrir les couloirs, de réſoudre, de déterger & de fortifier, de réſiſter ainſi à la diſſolution & à la putridité, ils en produiſent d'autres auſſi fâcheux que ceux-là ſont ſalutaires. En effet, ces remedes ſont pernicieux quand le ſang eſt épais, quand il exiſte une pléthore vraie, lorſque les ſolides ſont généralement tendus, criſpés, irrités, ou lorſqu'ils ſont dans une ſorte de deſſéchement.

Aucun médecin, monſieur, ne peut diſconvenir de la juſteſſe de ces réflexions ſur l'action des préparations martiales &

aromatiques ; néanmoins vous vous propoſiez d'aſſurer votre triomphe (1) & la convaleſcence de m. l'Archevêque par les préparations martiales & aromatiques : mais actuellement que par les phénomenes de la mort vous êtes convaincu que les ſolides étoient deſſéchés & le ſang réſineux, vous voyez évidemment que les préparations martiales & aromatiques auroient été abſolument contraires à l'état de m. l'Archevêque. Mais j'ai encore quelque choſe à vous dire ſur les diurétiques dont on abuſe ſi ſouvent.

Ils augmentent le cours des urines lorſque les ſolides ſont à-peu-près dans une diſpoſition naturelle ; mais cette claſſe de remedes ne fait que donner des mal-aiſes & des irritations lorſque les humeurs ſont trop dépourvues de ſéroſité, ou lorſque les ſolides ne peuvent ſe prêter à leur

---

(1) M. *Cochu* étant de plus en plus alarmé ſur l'état de m. l'Archevêque, deſiroit que je fuſſe plus ſouvent appellé en conſultation ; m. *Cochu* eſpéroit enfin que nos repréſentations pourroient faire changer le traitement : mais le 3 décembre, neuf jours avant la mort de m. l'Archevêque, m. *Bouvart* a ſi poſitivement prononcé ſur ſa convaleſcence prochaine, que je ne fus plus appellé.

action, soit par un vice inhérent, soit parce qu'il se fait actuellement un travail particulier pour préparer une crise, pour décider & former un dépôt, une vomique, &c.

Pour déterminer le cours des urines, il faut non-seulement du liquide, mais encore une action particuliere des organes sécrétoires & excrétoires. Il n'est donc pas surprenant que selon la différente disposition des solides l'action des différents remedes, même opposés, devienne diurétique: mais cette action diurétique, trop continuée, rend les hydropisies incurables quand elles ont pour cause l'empâtement des humeurs, des engorgements, des obstructions, & des dispositions inflammatoires. En effet, en faisant passer par la voie des urines la matiere de la transpiration, ou de la rosée universelle, ce défaut ne peut qu'augmenter l'épaississement du sang & la tenacité des humeurs, & donner lieu à l'oblitération des parties vasculeuses & glanduleuses; & si l'on considere qu'en rappellant & en concentrant les forces vers les voies urinaires, on les détourne d'un ou de plusieurs organes qui devroient être en travail pour détruire une ou plusieurs causes de l'hydropisie, on ne sera plus étonné de voir mourir des hy-

dropiques, quoique le cours des urines se soutienne, même en abondance. Aussi, monsieur, le jour de notre derniere consultation, malgré votre assurance, malgré votre contentement, & malgré des urines abondantes, ai-je porté le pronostic le plus sinistre sur la terminaison de la maladie de m. l'Archevêque.

Vous voyez de plus en plus, monsieur, que votre maniere de traiter & de juger les hydropisies, a été constamment illusoire, & contraire aux vrais principes de la médecine : car il ne suffit point de faire couler les urines des hydropiques pour les guérrir, & je viens de prouver qu'il est même dangereux d'en trop augmenter le cours. Il est sans doute fâcheux que vous ayez à réformer vos principes sur l'hydropisie; mais ne perdez pas courage, le plus fort est fait; & pour ne pas toujours exiger de vous un entier renversement de vos idées, je ne vous parlerai plus que d'un vieux préjugé, qu'il ne faudra réformer qu'aux deux tiers. Car vous regardez encore la présence de la soif comme une mauvaise marque; & l'absence de la soif, selon vous; est toujours d'un bon augure.

Je n'ai jamais été plus flatté, monsieur, que quand j'ai pu être de votre avis : je

m'empreſſe donc de dire que vous avez raiſon, & que vous avez raiſon avec tout le monde; car qui ne ſait pas que la ſoif continuelle & inextinguible dénote l'aridité du ſang, une extrême acrimonie, l'inflammation & une diſpoſition à la putridité & à la gangrene; mais vous ne ſaviez pas que ce n'eſt pas un ſigne moins funeſte, ſi, dans les hydropiſies graves & rebelles, la ſoif ne ſe fait pas ſentir. Il indique un relâchement, un affaiſſement incurables, & la diſpoſition à une paralyſie mortelle; au lieu que ſi les hydropiques boivent avec plaiſir un peu plus qu'ils ne faiſoient en état de ſanté, cette ſoif excitée par la nature, ou par l'art, eſt un ſymptôme des plus favorables; & c'eſt ce que vous n'auriez jamais préſumé. Le deſir de boire, une ſoif modérée, annoncent cependant aux yeux d'un médecin obſervateur, que la nature n'eſt pas encore opprimée, qu'elle demande du ſecours pour réſiſter à la mauvaiſe qualité des humeurs, pour vaincre leur tenacité, pour corriger & pour éliminer leur acrimonie.

J'ai un plaiſir infini à vous écrire, monſieur, & j'ai tant de choſes à vous dire, que j'ai grande envie de vous adreſſer une troiſieme lettre; mais ce ne ſera plus par la voie de ce journal: ayant déjà paſſé les bornes ordinaires d'un extrait, je

le finis par un apperçu des principaux articles de mes *RECHERCHES*.

Je commence par examiner quelles sont les causes de l'hydropisie & ses différences, eu égard à ses causes, à ses symptômes & à son siege; je passe à l'exposition de tous les remeds usités dans cette maladie, en déterminant les circonstances & le temps auxquels chaque remede convient ou ne convient pas, & en indiquant les moyens qui peuvent en faciliter & en assurer l'action (1);

(1) C'est en suivant cette méthode que j'ai fait mention des pilules toniques. On conçoit qu'il étoit important de faire connoitre leurs différents effets avec la plus scrupuleuse exactitude, puisque c'est précisément dans les hydropisies les plus graves que ce remede est le plus souvent nécessaire. C'est le jugement des médecins qui en ont fait usage dans les hôpitaux militaires; &, d'après les observations de m. *Bonafos*, ce remede demande à être employé encore avec plus de réserve & de précautions dans les provinces méridionales. La composition de ce remede se trouve dans le premier volume du recueil des observations des hôpitaux militaires; elle est insérée dans le journal de méd. *tome XII, p.* 210 *& suiv.* & dans mes *recherches*. Pour satisfaire en tout à ce que l'honneur de la profession & le besoin des malades peuvent exiger d'un médecin, j'ai invité m. *Costel* à préparer à la fois une grande masse de ce remede, afin de le mettre à la portée de tous ceux à qui il seroit conseillé. Je ne pouvois pas mieux

j'insiste à démontrer l'abus & le danger des remedes violents, qui ne peuvent convenir que dans quelques cas particuliers; j'indique les exceptions à la regle générale, & je détaille les précautions que ces remedes exigent; je combats le préjugé cruel & pernicieux de faire souffrir la soif aux hydropiques; j'établis les avantages & la nécessité d'une boisson convenable. Il resulte de mes recherches, que les causes des hydropisies de poitrine & de toutes les autres hydropisies graves mieux connues, se réunissent à l'expérience pour faire connoître & éviter les erreurs & les mauvaises suites de la pratique ordinaire.

Je rassemble ensuite les signes les plus essentiels à observer pour assurer le pronostic. Il est sur-tout important de connoître quelles maladies peuvent se guérir, & celles qui sont incurables; parce qu'en tentant de guérir des maladies incurables, on aggrave les maux, & on court risque de précipiter les jours du malade, tandis qu'avec une méthode palliative on

m'adresser. M. *Costel* est aussi avantageusement connu par ses lumieres que par son exactitude, & il s'est fait un devoir, ainsi que tous les médecins pourront facilement en juger, de mettre le prix e plus modique à ce remede.

peut vivre très-long-temps avec certaines hydropisies, & nommément avec celles qui sont enkystées.

En communiquant les observations, j'ai choisi les plus essentielles & les plus décisives, & j'ai supprimé celles qui ne seroient que se réunir à d'autres pour prouver les mêmes faits, sans donner de nouveaux éclaircissements. Je les ai divisées relativement à leurs causes, à leur variété, & à leur rapport avec d'autres maladies, de la maniere suivante.

Leucophlegmaties & ascites peu graves.

Hydropisies par relâchement avec obstructions.

Hydropisies par pléthore & tension avec engorgement des visceres — avec disposition inflammatoire (1).

Anasarques & ascites compliquées de tension & de relâchement — à la suite d'obstructions — d'hémorrhagie — de fievres intermittentes — de fievres putrides — hydropisies compliquées avec la tympanite.

Hydropisies à la suite du temps critique — à la suite du lait épanché — de la

(1) L'hydropisie de m. l'Archevêque étoit de ce genre. Ces hydropisies se guérissent plus facilement, plus promptement, & avec moins de remedes, que la plûpart des hydropisies d'un autre genre.

ſuppreſſion des lochies — à la ſuite de la petite-vérole — complication de l'hydropiſie avec la galle — l'éryſipele — les dartres — le rhumatiſme — la goutte — avec des ulceres — avec les écrouelles — avec le ſcorbut — avec le virus vénérien — avec l'aſthme — avec des palpitations — avec un vice organique — avec des engorgements tuberculeux — avec un dépôt — avec la paralyſie & l'apoplexie.

Hydropiſies de poitrine, hydropiſies enkyſtées, leurs complications avec un ou pluſieurs ſquirrhes.

Il réſulte de ces obſervations & des réflexions auxquelles elles ont donné lieu, que les hydropiſies ſont déterminées par un excès, par un défaut ou par une inégalité d'action des ſolides, ou par quelque vice dans les humeurs, ou par ces deux cauſes combinées; mais ces cauſes, comme je l'ai déjà dit, ne ſont pas tellement propres aux hydropiſies, qu'elles ne ſoient auſſi communes à toute autre maladie; & en effet, ce ſont les degrés & les combinaiſons de ces excès, de ces défauts & de ces inégalités de mouvement qui conſtituent eſſentiellement le caractere de toutes les maladies, & qui font varier leurs ſymptômes.

La guériſon d'une maladie eſt d'autant plus difficile, que ces vices ſont plus com-

pliqués, & qu'il y a plus d'obſtacles à rétablir ces mouvements dont l'impreſſion & la réaction doivent être proportionnées à l'état des ſolides & des fluides, pour que la nature puiſſe préparer & exciter les différentes criſes qui operent la ſolution de la maladie. C'eſt pourquoi nous avons travaillé à nous former des idées juſtes ſur les diverſes hydropiſies, & à examiner quelles ſont les véritables opérations des moyens uſités pour les combattre, & nous nous ſommes convaincus que ſi ces remedes guériſſent quelquefois, ce n'eſt pas parce qu'ils évacuent & abſorbent la séroſité épanchée & infiltrée, mais parce qu'ils aident à rétablir le mouvement oſcillatoire, c'eſt-à-dire, ce mouvement des vaiſſeaux qui eſt néceſſaire pour opérer les ſécrétions & les excrétions convenables; & ſi juſqu'à préſent on a vu peu de ſuccès des remedes qu'on preſcrit familiérement aux hydropiques, c'eſt parce que les uns ne conviennent que rarement, & parce que les autres n'ont pas été employés à temps & convenablement, pour exciter, favoriſer & ſoutenir ce mouvement oſcillatoire, & qu'ils n'ont le plus ſouvent fait que troubler & pervertir les efforts de la nature. C'eſt à cette mauvaiſe adminiſtration des remedes, qu'on doit l'opinion populaire, que la guériſon d'un hydropique eſt

une espece de phénomene; mais il ne sera pas aussi rare qu'on a voulu le persuader, si, comme nous ne cessons de le dire, on s'applique à ramener le traitement des hydropisies aux principes de la médecine.

Quoique les moyens de prévenir l'hydropisie se présentent facilement dans mes recherches, j'en ai cependant fait une récapitulation suivie, afin de rapprocher les détails & les réflexions sur les moyens préservatifs.

J'ai cru qu'il étoit inutile d'insérer des formules dans mon livre. Les médecins savent combien elles doivent être variées d'après la combinaison des circonstances.

Cet ouvrage est terminé par un catalogue des écrits qui y sont relatifs, avec un exposé du sentiment des auteurs qui ont eu le plus de réputation. Ce catalogue, que je n'avois entrepris que pour mon usage particulier, est fort imparfait. Si je n'avois consulté que mon amour-propre, je me serois dispensé de le faire imprimer; je m'abstiendrois de même d'en faire mention ici, si je n'y retrouvois (*pag. 686*) une observation (1) rapportée par *Ri-*

(1) *Vidi, inquit* (MONTANUS), *Venetiis Religiosum quemdam Ordinis Prædicatorii hydropi-*

viere, & qui, par la réunion des circonstances, mérite de reparoître ici.

RIVIERE cite MONTANUS en ces termes : *J'ai vu*, dit-il, *à Venise un reli-*

---

cum ex ascite & tympanite, qui fuit curatus. Adfuerunt mecum excellentissimi Medici plurimi, scilicet PAPIENSIS, EUGUBINUS, TRINCAVELLA *& alii. Habebat is, ut dixi, ascitem cum tympanite, & tabem cum febre hecticâ. Opportebat tum exsiccare & humectare, quare eramus in maximâ discordiâ. Ego volebam* UT MULTUM BIBERET, *sed quæ aperirent, quia habebat plurimas obstructiones, prætereà ut humectaretur, qui ad tabem pervenerat. Ordinabam ego syrupum acetosum cum omnibus, quæ provocant urinam.* EUGUBINUS *nolebat quidquam esse bibendum, & narrabat de quodam historiam, qui per sicca fuit curatus,* PAPIENSIS *ut litem dirimeret, conclusit neque liberaliter, neque omninò nihil esse bibendum. Res extrahebatur usque ad noctem. Deducebant nobiles unumquemque medicum ad suam cymbam. Ibi tum* PAPIENSIS, *quod anteà dissimulaverat, conversus ad magnificum quemdam, dixit : si vultis curare hunc Religiosum profectò non aliud erit faciendum, quàm quod cousuluit* BAPTISTA MONTANUS.

Venetiis apud *Julianos*, 1686, de hydrope, capite VI. sub finem, pag. 335, ex *Montano*, consilio 263.

gieux de l'ordre de Saint Dominique. Il avoit une hydropiſie aſcite & tympanite, dont il guérit. Pluſieurs médecins de la plus grande réputation, furent conſultés avec moi, nommément PAPIENSIS, EUGUBINUS *&* TRINCAVELLA. *Ce religieux, ainſi que je viens de le dire, étoit hydropique, tympanitique, obſtrué & travaillé d'une fievre lente. Il falloit deſſécher & humecter, auſſi nos avis étoient-ils très-oppoſés. Je conſeillois au malade de* BOIRE BEAUCOUP, *mais des apéritifs, parce qu'il avoit pluſieurs obſtructions, & en même temps pour l'humecter, parce qu'il étoit dans le maraſme. Je lui preſcrivis du ſyrop de vinaigre, & tous les délayants qui provoquent les urines.* EUGUBINUS *vouloit que le malade fût privé de toute boiſſon, & racontoit l'hiſtoire d'un hydropique guéri par le régime ſec.* PAPIENSIS *faiſant l'office de conciliateur, concluoit que le malade ne devoit pas boire beaucoup, & qu'il ne devoit pourtant pas non plus être entiérement privé de la boiſſon. La conſultation dura juſqu'à la nuit. Les Seigneurs qui y aſſiſterent conduiſirent chaque médecin à leur gondole.* PAPIENSIS *alors s'adreſſant à un magnifique, s'expliqua franchement, & dit : Si vous voulez guérir ce*

religieux, il n'y a certainement pas autre chose à faire qu'à ſuivre l'avis de MONTANUS. Voilà, monſieur, une conformité ſinguliere entre les avis des trois médecins de Veniſe & les nôtres; mais à Veniſe le malade ſuivit le conſeil de MONTANUS & de PAPIENSIS : il but beaucoup, & il guérit.

P. S. On ne peut guere répondre, monſieur, de l'exactitude des faits dont on n'a point été le témoin. Auſſi je me trouve en défaut, relativement à ce qui s'eſt paſſé dans les derniers moments de m. l'Archevêque. On m'avoit aſſuré que la ponction avoit été faite avant l'arrivée de mm. *Borie* & *Maloët*. On m'aſſure dans ce moment-ci, que mm. *Borie* & *Maloët* étoient appellés avant cette époque. Je me hâte d'avouer mon erreur; mais que mm. *Borie* & *Maloët* ſoient arrivés un jour ou une heure plutôt ou plus tard, l'expoſé de la maladie & des faits qui concernent le traitement, reſte toujours le même, & mes raiſonnements ne perdront rien de leur ſolidité.

OBSERVATION

Sur une tumeur ſquirrheuſe au pylore, reconnue long-temps avant la mort de la malade, & confirmée par l'ouverture du cadavre; par m. Amilhon, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de Gabian & Roujan, dans le diocèſe de Béziers en Languedoc.

Marie Verniere, originaire de Villeneuve-la-Cremade, âgée de 22 ans, d'un bon tempérament, d'une ſtature aſſez haute, & d'une taille très-mince, détenue dans la maiſon du Bon Paſteur de la ville de Béziers, non par raiſon de libertinage, mais par d'autres motifs qu'il eſt inutile de rapporter, ſe plaignit, vers le milieu du mois d'octobre 1780, d'une douleur à la région de l'eſtomac. On crut d'abord qu'elle prétextoit cette douleur pour ſe ſouſtraire aux travaux ordinaires de la communauté; on le crut avec d'autant plus de fondement, qu'à la douleur près, on n'obſervoit ni mouvement déréglé dans

ſon pouls, ni mal de tête, ni laſſitudes, ni envies de vomir. La diette lui fut preſcrite pour quelques jours, & l'eſpoir d'en obtenir du ſoulagement, l'y fit aiſément conſentir; mais elle n'en éprouva aucun, & la douleur, qui devenoit beaucoup plus vive, la força de renoncer à tout exercice de la maiſon, & à aller à l'infirmerie. La fievre pour lors ſe fit appercevoir, devint même aſſez forte; une ſaignée au bras fut ordonnée & fut faite ſur le champ: la douleur s'appaiſa, le calme & un ſoulagement parfaits ſuccéderent peu de temps après.

Le lendemain de la ſaignée il ſurvint de fréquentes envies de vomir; elle rejetta par la bouche quelques matieres crues, indigeſtes, ameres & même fétides. Ce vomiſſement accidentel apporta, pour un inſtant, un changement agréable à ſa ſituation: mais ce calme ne fut pas de longue durée, le vomiſſement reparut le ſurlendemain. Je crus qu'il étoit à propos d'aider la nature dans ſes efforts. En conſéquence je fis diſſoudre dans quatre onces d'eau commune, quatre grains de tartre émétique. (On ne trouvera pas cette doſe trop forte, ſi l'on fait attention que l'émétique que l'on donne à Béziers, & qu'on débite chez tous les apothicaires,

n'agit ordinairement qu'à quatre grains; &, pour faire vomir, on ſe ſert rarement de celui qui agit à un grain). J'ordonnai qu'on partageât ce remede en trois priſes; qu'on commençât par lui en faire prendre une, & que ſi cette premiere agiſſoit aſſez efficacement, on jettât les deux autres: ce qui fut exécuté avec la plus grande attention.

Cette petite doſe d'eau émétiſée lui fit vomir une grande quantité de matieres bilieuſes jaunâtres & fort épaiſſes, qu'elle rendit ſans peine & ſans beaucoup d'efforts; mais la langue reſta un peu chargée, limoneuſe, & ſa bouche amere. Elle uſa pendant trois ou quatre jours d'une tiſane très-légere, faite avec les feuilles de bourrache & l'oxymel; elle fut purgée le cinquieme jour avec une médecine très-douce. La malade ſe trouva beaucoup mieux; ſa convaleſcence fut très-courte, la douleur diſparut, l'eſtomac reprit ſes forces, elle revint en communauté où elle reſta huit jours environ.

Il faut obſerver que pendant ces huit jours, aucun régime ne fut gardé; elle vécut ſuivant l'uſage de la maiſon, d'entrailles, de foies, de rates, de têtes de mouton, qu'il ne faut point regarder comme de mauvais aliments pour les perſonnes en ſanté. D'ailleurs cette maiſon fait en

cela plus qu'elle ne peut, en donnant cette ſorte de nourriture, vu ſon modique revenu, & le grand nombre de malades vénériens qu'on y reçoit journellement.

La douleur reparut de nouveau dans le même endroit, mais à trois travers de doigt plus bas du côté droit, à la région de l'orifice inférieur de l'eſtomac. La réuſſite que j'avois eue de l'adminiſtration de la petite doſe d'eau émétiſée, me détermina à lui en donner une ſeconde. J'eus à-peu-près les mêmes réſultats, quant à la quantité des matieres putrides qu'elle rendit par le vomiſſement : la douleur parut s'appaiſer. Néanmoins le ſoir elle prit un léger parégorique qui procura du ſommeil, & rendit la douleur plus ſupportable. Le lendemain, ſur les quatre heures de l'après-midi, la douleur reprit de nouvelles forces, augmenta & fut bientôt beaucoup plus vive ; la bouche redevint amere.

J'examinai avec la plus grande attention l'endroit de la douleur ; je n'y obſervai ni tenſion, ni dureté, ni rénitence, ni rougeur. Cependant tout le conduit inteſtinal ſe reſſentoit d'une impreſſion très-douloureuſe ; je lui ordonnai des lavements d'eau pure avec un filet de vinaigre, qui lui firent pouſſer des ſelles très-abondantes & très-chargées. Ces moyens lui procurerent le plus grand ſoulagement :

ils furent très-ſouvent réitérés, & toujours avec des effets avantageux; ſa bouche ne fut plus amere; dès-lors la malade recouvra ſon appétit, & malgré tout cela, elle ſouffroit toujours, & dans la même région.

Le bouillon gras, la crême de riz à l'eau commencerent à peſer ſur ſon eſtomac; les digeſtions devinrent de plus en plus difficiles: je ne ſavois à quoi attribuer tout ce changement. Comme la malade n'étoit que très-imparfaitement réglée, je crus que ces ſymptômes pouvoient reconnoître & avoir une cauſe nerveuſe, produite par la diminution des menſtrues; je dirigeai mes vues vers les éménagogues & les anti-ſpaſmodiques. Elle prit du petit-lait auquel on ajouta 20 gouttes de teinture de mars tartariſée, qui ne fit ni bien ni mal: l'uſage de pluſieurs autres anti-ſpaſmodiques ne fut ni plus efficace, ni plus ſalutaire. Le vomiſſement devint beaucoup plus conſidérable, & ſe ſoutint toujours au même degré; les aliments n'étoient pas plutôt avalés qu'ils étoient rejettés: elle prit des bains tiédes pendant plus d'un mois conſécutif. Au ſortir du bain elle avaloit une écuellée de lait de vache bien écrémé & coupé avec une légere infuſion de feuilles de lierre terreſtre, & parfumé avec une cuillerée d'eau de fleurs d'orange. Ce régime n'eut pas de

ſuccès plus heureux que les autres remedes déjà employés.

Je réfléchiſſois ſouvent ſur ſon triſte état, & après un ſecond examen de l'endroit douloureux, quoique je ne puſſe rien appercevoir au toucher, je jugeai que cette pauvre fille avoit un ſquirrhe au pylore.

Sous ce point de vue, les indications qui ſe préſentoient à remplir, ſe réduiſoient à réſoudre cette tumeur ſquirrheuſe, à empêcher qu'elle ne dégénérât en cancer, & à s'oppoſer à la fievre lente qui ne manqua point de ſurvenir.

En premier lieu j'employai, avec beaucoup de circonſpection, les apéritifs & les fondants, tels que le ſel de *Glauber*, la terre foliée de tartre, les ſucs de piſſenlit & autres plantes chicoracées, & j'en prolongeai l'uſage pendant un très-long-temps, ayant le ſoin d'en augmenter ou d'en diminuer les doſes par degrés ; j'en adouciſſois l'action, en uſant de temps en temps de remedes purement délayants, humectants & tempérants, comme petit-lait, quelques verrées d'eau minérale gazeuſe, les fomentations émollientes, les cataplaſmes relâchants, les emplâtres de mucilage, les bouillons faits avec la racine d'aſperges, de petit houx, les feuilles de creſſon de fontaine, & le cerfeuil. Je me

déterminai d'autant plus volontiers pour ces remedes, que la constitution de son sang étoit épaisse & visqueuse.

Ces remedes ne procurerent aucune sorte de soulagement ; je m'apperçus que la malade maigrissoit, que son pouls devenoit plus fréquent & plus fébrile, principalement sur le soir. Il y avoit un redoublement bien marqué qui survenoit tous les jours vers les cinq heures de l'après-midi, précédé de quelques frissons suivis d'une chaleur âcre répandue sur tout le corps, avec sécheresse à la peau. Le mal de tête se faisoit sentir, la difficulté de respirer s'y joignit, la chair qui recouvre les os de la pommette étoit d'un rouge très-vif ; le vomissement devenoit alors plus considérable & plus fréquent, & ne donnoit du relâche à la malade qu'après la fin du paroxysme, dont la durée étoit indéterminée ; son pouls étoit par fois *entrecoupé*, avec quelques foiblesses qui survenoient de temps en temps ; les nuits qu'elle passoit étoient des plus cruelles : ce surcroît de maux me confirma de plus en plus dans mon diagnostic.

Tout usage de viande lui fut interdit ; je la mis à la diette végétale pour toute nourriture : elle se lassa bien vîte de ce régime, & ne put point le supporter. Fatiguée du peu de succès des remedes, &

regardant ſon mal comme incurable, elle réſolut de n'en plus faire, de ne ſuivre plus que ſes goûts, & de ne manger que ce qui lui venoit en fantaiſie : elle aimoit par-deſſus toutes choſes, les harengs ſalés, & tout ce qui étoit épicé & de haut goût.

Il arrivoit qu'après avoir mangé des mets de cette nature, une chaleur très-forte ſe faiſoit ſentir dans ſes entrailles, & les agitations étoient ſi vives, qu'elle étoit contrainte à avoir recours à l'eau fraîche pour étancher ſa ſoif. Abandonnée à ſes goûts funeſtes, elle vécut environ trois mois. Quelques jours avant ſa mort, ſes jambes enflerent, devinrent œdémateuſes, ſa voix rauque, ſon regard louche, ſes yeux hagards & caves, ſa langue ſe deſſécha, ſes deux levres ſe retirerent : elle perdit l'uſage de tous les ſens. Après une agonie très-longue, elle mourut le 4 juin 1781, à trois heures de l'après-midi. Le lendemain je fis procéder à l'ouverture de ſon cadavre en préſence de meſſieurs *Sarrau*, directeur des fermes du roi en cette ville, de *Bourguet* le fils, *Labrie*, *Combeſcure* & *Pomier*, tous éleves en chirurgie ; je priai m. *Bourguet* le pere, très-habile, de vouloir bien faire l'ouverture. Voici le réſultat :

1°. L'abdomen ouvert, je trouvai l'épiploon fondu dans toute ſon étendue, & tous

tous les viſceres contenus dans cette cavité, étoient atrophiés & ſi adhérents entr'eux, qu'ils formoient une maſſe informe d'un très-petit volume.

2°. L'eſtomac très-reſſerré & fort racorni, avec un amas conſidérable de bile dégénérée.

3°. Au pylore une tumeur ſquirrheuſe de la groſſeur d'un gros œuf de poule, qui bouchoit, dans tout le diametre, toute communication avec l'inteſtin duodénum. Les parois intérieurs du pylore avoient contracté en tout ſens une adhérence très-intime.

4°. Les inteſtins grêles & la grande portion du colon, je veux dire ſon grand arc, très-adhérente & très-ſerrée dans toute ſa ſurface : il fallut avoir recours au ſcalpel pour la détacher, & ce fut encore avec beaucoup de peine.

5°. Le foie étoit d'un volume immenſe, eu égard à la petiteſſe des autres viſceres contenus dans le bas-ventre. Point d'altération dans ſa ſubſtance, & la véſicule du fiel étoit preſque vuide.

6°. Les reins dans l'état le plus ſain, ainſi que les ureteres & la veſſie.

Je portai mes recherches plus loin, & je trouvai dans la poitrine cinq à ſix livres d'eau épanchée.

Je ne m'arrêterai pas à donner l'ex-

plication & la ſolution de différents ſymptômes & phénomenes qui ont pu me faire prononcer ſur l'exiſtence de cette tumeur au *pylore*, comme je le fis quatre mois avant la mort de celle qui a fait le ſujet de cette obſervation. Je me contenterai de dire que ce ſquirrhe, qui s'eſt formé dans l'orifice inférieur de l'eſtomac, a donné naiſſance aux ſymptômes & accidents qui ont accompagné cette maladie : je regarde même l'épanchement dans la poitrine, comme l'effet & le produit de cette tumeur ſquirrheuſe. *Fin de l'obſervation de m. Amilhon.*

Il n'eſt point rare, du moins dans cette capitale, de rencontrer des tumeurs ſquirrheuſes au pylore ; cette maladie mérite des recherches particulieres pour reconnoître les ſignes qui précedent & annoncent ſa formation, & aux moyens deſquels on puiſſe la prévenir, ou au moins la retarder ; & quoique le mal ſoit incurable, quand le ſquirrhe eſt formé, il eſt cependant encore important de ne point ſe tromper ſur ſon exiſtence, afin de ne pas preſcrire des moyens qu'on croiroit pouvoir tenter ſans une parfaite connoiſſance de la maladie, & qui ne pourroit qu'accélérer la mort & la rendre plus douloureuſe. Nous avons vu pluſieurs fois cette cruelle affection : nous rapporterons l'obſervation la plus frappante.

Squirrhe cancéreux au pylore, ſuivi d'infiltration & d'épanchement de ſéroſité, évacuée par le vomiſſement.

M. le comte *de Lallain*, âgé de 65 ans, ſentit pendant pluſieurs mois une chaleur mordicante à l'eſtomac : l'appétit étoit vorace. Il ſurvint de la fievre, des vomiſſements, & il rendit des aliments qu'il avoit pris il y avoit quinze jours. Cet état fut ſuivi de l'infiltration des jambes, des cuiſſes, des reins ; il ſe fit en même temps un épanchement dans le bas-ventre : les douleurs devinrent inexprimables, elles ne ſe terminerent que par la mort.

Lorſque le pylore eſt ſquirrheux, les malades finiſſent toujours par vomir non-ſeulement ce qu'ils prennent d'aliments & de boiſſons, mais une partie de leur propre ſubſtance. Ce qui eſt encore plus digne de remarque, c'eſt que le malade qui fait le ſujet de cette obſervation, rendit par les vomiſſements toutes les eaux infiltrées, & la plus grande partie de celle qui étoit épanchée. L'infiltration avoit été conſidérable, & l'épanchement pouvoit être évalué à quinze pintes. Avant de rapporter le procès-verbal de l'ouverture, nous indiquerons le moyen par lequel ſeul le malade put recevoir quelque ſoulagement : c'étoit de la gomme ara-

bique diſſoute dans l'eau commune. On en donnoit deux cuillerées à la fois, & trois quarts d'heure après, un peu de bouillon qui ne pouvoit ſéjourner quelque temps dans l'eſtomac, qu'à la faveur de cette eau gommée qui, ſans doute, faiſoit ſur les tubercules cancéreux & en ſuppuration, un enduit qui empêchoit le contact immédiat du bouillon, lequel auparavant ne manquoit point d'exciter des douleurs & des vomiſſements.

PROCÈS-VERBAL D'OUVERTURE.

Nous, docteurs en médecine, & maître en chirurgie, après avoir procédé à l'ouverture du corps de m. le comte de *Lallain*, avons obſervé ce qui ſuit :

1°. A l'ouverture du bas-ventre il s'eſt écoulé environ une pinte d'une eau jaunâtre & viſqueuſe.

2°. L'épiploon a paru d'un volume prodigieux, d'une couleur jaune & très-foncée remplie d'hydatides & de tubercules ſquirrheux, principalement vers le colon, où il adhere naturellement. On obſervoit, vers la grande courbure de cet inteſtin, une partie de l'épiploon tuméfiée & tendante au ſphacele.

3°. L'eſtomac, qu'on avoit regardé comme le ſiége de la maladie, avoit ſa

grandeur ordinaire ; mais les parois étoient plus épaisses. On voyoit divers tubercules dont la surface étoit hérissée & en suppuration ; le pylore étoit confondu dans une tumeur squirrheuse formée de la substance même de l'estomac. Cette tumeur, de la longueur de plus de 4 pouces, de la grosseur du double du volume d'un œuf, ne laissoit qu'une communication fort rétrécie avec le duodénum ; cette même tumeur, fendue dans sa longueur, a montré les parois de l'estomac, dans cet endroit, de l'épaisseur de plus d'un pouce, & de la dureté presque d'un cartilage. Telle est la cause nécessaire & sûrement très-ancienne des vomissements dont le malade a été attaqué. La matiere qu'ils fournissoient étoit noire, sanieuse, très-fétide, & semblable à celle qui a été rendue dans les vomissements des derniers jours du malade.

4°. Rien de remarquable au foie, si ce n'est la vésicule du fiel fort gonflée de bile.

5°. La rate plus petite, le pancréas squirrheux.

6°. Les autres visceres nous ont paru dans l'état naturel:

A Paris, ce 11 août 1770.
Signés, MALOET ; PORTAL ; BACHER ; DELAFAYE.

Nous donnâmes dans le cahier d'octobre (pag. 356) *un extrait de l'anthologie romaine, dans lequel il est question des vertus d'une plante de Sibérie, désignée sous le nom de* rose de neige. *On peut voir la note que nous ajoutâmes à la fin de cet extrait, & dans laquelle nous déclarions qu'il nous avoit été impossible de découvrir la véritable espece de* rhododendron *dont il est fait mention dans l'anthologie romaine. Notre journal se distribuoit lorsque nous avons reçu de m.* Willemet, *doyen des apothicaires de Nanci, démonstrateur de botanique & de chymie, membre de plusieurs académies, & connu par ses connoissances & par son zele, l'éclaircissement que nous desirions sur la rose de Sibérie. Quoique l'on retrouve dans ce morceau les observations de m.* Kolpin, *nous n'avons pas cru devoir les supprimer, parce qu'elles sont accompagnées de quelques circonstances qui ne sont pas dans l'extrait.* M. Willemet *y marque à quel poids la plante est employée, sa préparation pour servir de remede, & la dose à laquelle on l'administre. Il décrit d'ailleurs exactement la plante, & fait connoître les différents noms sous lesquels elle est désignée par les différents botanistes. Il nous apprend d'ail-*

leurs & les lieux où elle croît, & l'usage qu'en font les Kamschadales. Il releve même en passant une erreur importante, commise par deux botanistes au sujet de la rose de Sibérie.

RECHERCHES

Pour servir à l'histoire naturelle & médicale de la rose de neige de Sibérie, par m. WILLEMET, botaniste à Nanci.

C'EST un arbrisseau dont la racine est passablement épaisse, divisée en deux ou trois surgeons de la grosseur d'une plume de cigne; la tige se partage en plusieurs rameaux; l'écorce extérieure est grise; le bois en est blanc, cassant; les feuilles sont ovales, obtuses, veineuses, glabres, belles, pointues, vivaces, semblables à celles du laurier-cerise, d'une saveur âcre & stiptique, à pétiole court, lisse; la corolle de la fleur est monopétale, très-ample, étendue, campaniforme, découpée en cinq lanieres, les trois supérieures droites disposées en forme de gueule; le fond est en poinçon avec des lignes & raies panachées, les deux segments inférieurs en levre; le stylet est courbe, flexi-

ble; l'ovaire ovale, à six angles, est hérissée, blanchâtre, portant dix étamines blanches, crochues, pliées, inégales; les anthères velues, blanches, attachées sur le dos des étamines; le calice nud. La fleur est ordinairement purpurine, un peu soufrée, & quelquefois blanche, de la grandeur de celle du laurier-rose, d'une odeur agréable, mais qui se passe facilement: elle plaît aux abeilles. La beauté de cet arbrisseau peut le faire classer parmi les végétaux adonides; c'est dommage qu'on le croit malfaisant, & par-là propre à exciter des vapeurs, à occasionner des vertiges nuisibles au cerveau.

La synonymie suivante se rapporte à la rose de neige de Sibérie.

1. *Rhododendron ponticum*. L. 562.

2. *Rhododendron chrysanthemum*. PALLAS.

3. *Andromeda foliis ovatis, utrinque venosis, corollis campanulatis, obliquis, longissimis*. GMELIN, *Sibiric. Flor. pag.* 121. *tab.* 54.

4. *Andromeda foliis ovatis venosis*. KRASCHEW.

5. *Chamærodendros pontica maxima, folio lauro cerasi*. TOURN. *cor.* 42 & 43, *p.* 69.

6. *Chamærodendros glabra magno folio, subtus non rubiginoso, flore amplis-

ſimo, ſulphureo. STELLER, *Ochot.* 502.

7. Roſe de neige de Sibérie.
8. Roſage criſaine.
9. En allemand, *ſcheeroſe.*
10. En kamſchadal, *katunach.*
11. En ruſſe, *piana trawa.*

Ce végétal aime la terre graſſe, humide, le bord des ruiſſeaux, des rivieres, des fleuves, des lacs, des fontaines, & l'ombre, il ſe trouve ſpontanément dans le Levant, ſur les côtes de la mer noire, juſqu'à Trébiſonde, aux iſles de l'Archipel & Kamſchatka, depuis la riviere d'*Octrotska* juſqu'au fleuve Lena, & le long de l'*Amur* en Sibérie, en Ruſſie, en Chine.

Alſtroemer, naturaliſte Suédois, membre de l'académie royale des ſciences de Stockolm, a rencontré la roſe de neige de Sibérie aux environs de Gilbraltar. Cette plante fleurit au Levant depuis la fin du mois d'avril juſqu'à la fin de juin; en Sibérie, vers les fêtes de Noël & de l'Epiphanie; & à Kamſchatka, au commencement de juin.

Le chevalier *de Linné* a puiſé dans le voyage du Levant de notre grand *Tournefort*, la dénomination de *rhododendron ponticum*, dont il s'eſt ſervi dans ſon *Species*, après avoir lu que cet arbriſſeau pouvoit fort bien être le *rhododendros*

pontica de Pline. Mais une faute commiſe par le ſavant naturaliſte Suédois, c'eſt qu'il range dans ſa *Mantiſſa* la roſe de neige, à l'article du *Rhododendrum maximum*, erreur que ſon très-digne & célebre diſciple m. *André Murray*, profeſſeur de botanique à Gottingue, a adoptée dans ſon *Regne végétal.* GMELIN en a donné la figure dans ſa *Flore de Sibérie.*

Quant à ſes propriétés, les Kamſchadales eſtiment que la roſe de neige de Sibérie eſt bonne contre les maladies vénériennes; mais c'eſt ſpécialement dans les affections rhumatiſmales qu'elle paſſe pour ſpécifique. Le docteur *Kolpin*, conſeiller de juſtice de ſa majeſté Danoiſe, médecin & chirurgien de Cour, membre du college royal de médecine de Copenhague, adjoint à la faculté de médecine de Greiſſwalde, & inſpecteur du jardin botanique, vient de publier en allemand des *obſervations pratiques* ſur l'efficacité de ce nouveau médicament. Je vais rapporter, d'après lui, ſes principales vertus & la maniere d'en uſer. Il faut prendre des feuilles de cet arbriſſeau avec leur pétiole, une once; mettez-les en digeſtion avec quatre onces d'eau pure, dans un vaiſſeau bien fermé pendant vingt-quatre heures, ſur un feu doux, capable néanmoins de donner une chaleur qui approche de l'é-

bullition, après quoi passez cette infusion. Le malade en prend la moitié à jeun, & l'autre dans l'après-dîné. Si cette quantité ne produit pas assez d'effet, l'on peut en augmenter la dose. Une personne s'avisa d'en prendre le double, parce qu'elle étoit violemment attaquée d'un rhumatisme invétéré, n'ayant pas reçu de soulagement de la dose ordinaire : elle prit donc en conséquence quatre onces de l'infusion à huit heures du matin, & autant à dix; il survint alors un vomissement avec des étourdissements & asphyxies. On craignoit la mort, le pouls étant extrêmement foible, petit, les extrémités froides. Dans l'après-midi ces symptômes effrayants diminuerent & cesserent, à l'exception d'une véhémente constriction à la poitrine, occasionnée sans doute par la matiere rhumatismale qui s'y étoit concentrée : les douleurs s'appaiserent, ce malade guérit de ses rhumatismes. Comme il étoit septuagénaire, il fut attaqué, quelque temps après, d'hydropisie & mourut. L'analogie qui regne avec le rhumatisme & la goutte, a engagé le docteur *Kolpin* d'employer la rose de neige de Sibérie sur un vieux goutteux; ce remede lui a parfaitement réussi. Dès le commencement qu'il en prit, il se fit un travail étonnant; une vive démangeaison se fit aussi sentir dans

les pieds, après quoi ſurvint une ſueur abondante à la partie ſouffrante, qui ſe répandit enſuite ſur toute l'habitude du corps. Lorſque les rhumatiſmes cauſent des enflures, cette infuſion les conduit à la ſuppuration.

Un autre malade attaqué de douleurs qui provenoient de cauſes vénériennes, fut ſoulagé par l'infuſion ſuſdite, & enſuite parfaitement guéri. Ce médicament avoit d'abord augmenté les douleurs à un point inſupportable; il ſurvint des tumeurs au col, ce qui occaſionna la ceſſation du mal: mais il faut tout dire, c'eſt que la perſonne avoit préliminairement fait un long uſage de l'eau du baron *van Swieten.* Le docteur *Kolpin* s'eſt ſervi de cette plante ſur quinze perſonnes malades; il n'y en a eu aucune où la partie ſouffrante n'ait éprouvé une ſueur forte, accompagnée de démangeaiſon, & cela pendant pluſieurs jours, même après la ceſſation du remede: ce qui prouve combien eſt grande ſon activité.

Le docteur *Kolpin* a eſſayé de donner cette infuſion plus concentrée; la conſtriction de poitrine qui s'eſt auſſi-tôt enſuivie, n'a pas permis de continuer, & ſeroit à coup ſûr devenue pernicieuſe aux perſonnes foibles. Le profeſſeur *Pallas* a fait des eſſais & des expériences ſur les

propriétés de cette plante, qui sont consignées dans le recueil des mémoires des Scrutateurs de la nature de Berlin, par lesquels il démontre qu'elle est véritablement efficace contre les rhumatismes; que la simple décoction de quelques-unes de ses branches, produit une grande agitation & un vif chatouillement dans la partie souffrante; qu'une seconde dose, si la premiere ne suffit pas, appaise parfaitement toutes les douleurs. Cette décoction est d'un brun rougeâtre, elle exhale une odeur qui n'est pas agréable, le goût differe peu de celui du thé-boüe. Le docteur *Kolpin* n'a pu analyser cette plante, attendu que m. *Pallas* ne lui en a envoyé que trois livres (poids de Russie).

Les habitants de la Sibérie & du Kamschatka en font usage depuis long-temps pour réparer leurs forces dans le cas d'épuisement, & après de longues fatigues. Il y a des isles de ces contrées étrangeres où la rose de neige de Sibérie, prise également en décoction, purge très-bien, excite chez d'autres des traits de folie. Il paroît que les effets de cet arbrisseau varient suivant le sol & le climat qu'il habite : il en est de même de sa contexture & de son port extérieur.

EXTRAIT des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 15 *décembre* 1781, *&* 2 *janvier* 1782.*

LES maladies, qui ont régné pendant le mois de décembre, sont les mêmes dont il a été fait mention dans les extraits précédents, toux, maux de gorge, catarrhes avec ou sans fievre, rhumatismes goutteux, coliques bilieuses, dévoiements dont quelques-uns dysentériques, fievres intermittentes, fievres putrides, même malignes, érysipeles & petites-véroles.

Les toux ont été opiniâtres, les crachats ont été long-temps lymphatiques, pituiteux, & parvenoient difficilement à cette consistance épaisse, blanche qui caractérise leur coction; encore à ce degré, ils étoient plus ordinairement jaunes, & même verds que blancs. Les délayants pectoraux d'abord, un peu diaphorétiques ensuite, & sur la fin les purgatifs réitérés, ont paru les remedes efficaces.

* Par m. DESESSARTZ.

Peu de maux de gorge ont été véritablement inflammatoires ; il en est de même des points de côté, des difficultés de respirer, causés par l'action de l'humeur catarrhale sur les muscles de la poitrine & sur les bronches. Aussi on a été rarement obligé de répéter la saignée, qui néanmoins a été nécessaire dans les commencements, & chez les sujets pléthoriques. Le sang étoit glaireux, visqueux & formoit à sa surface une masse couenneuse verte : cette couleur & cette fermeté en ont imposé à beaucoup qui, regardant cet état du sang dans la poëlette comme un caractere d'inflammation, ont prodigué les saignées & diminué les forces de la nature au point de la rendre incapable d'opérer la coction de l'humeur catarrhale. Plusieurs des docteurs ont rapporté des observations relatives aux mauvais effets des saignées trop multipliées dans ces circonstances.

On a eu lieu d'observer que ces maladies étant toujours jointes à l'affection bilieuse qui regne depuis le commencement de l'été, on a été obligé de terminer le

traitement apéritif, expectorant ou diaphorétique par des purgations réitérées.

Les fluxions de poitrine avoient pour diagnostic une toux opiniâtre, une grande oppression, une respiration difficile & gravative; la langue étoit humide, les crachats abondants, mais glaireux & très-épais; les urines étoient presque naturelles, la peau douce & humide : la gêne du poumon, dans cet état, n'exigeoit que peu de saignées, mais une grande abondance de délayants apéritifs, incisifs, tels que les borraginés, les chicoracés, les capillaires avec l'oxymel simple, & quelquefois le scillitique; enfin des purgatifs, lorsque la bile commençoit à céder aux remedes ci-dessus, & aux lavements. Les loochs, animés par le kermès, ont paru nuire lorsqu'ils ont été trop rapprochés, ou trop fortement dosés.

Les dévoiements ont été avec ou sans douleurs; ils n'ont rien présenté de différent, ni dans les symptômes, ni pour la curation, de ce qui avoit été observé dans les *prima mensis* précédents.

Les rhumatismes ont été plus inflammatoires,

matoires, & ont exigé, chez la plûpart des malades, au moins deux ſaignées, mais pas plus de trois. M. *Morizot Deſlandes* a établi cette regle de pratique ſur un grand nombre de faits, & l'a juſtifiée par le développement de la nature, de la marche, des ſymptômes & de la terminaiſon de cette maladie.

Les fievres continues tenoient le milieu entre la fievre méſentérique de *Baglivi* & la fievre maligne. Les principaux ſymptômes ſont une douleur répandue dans tous les membres, la tête lourde ſans être priſe, de la tenſion dans le pouls ſans ſoubreſauts dans les tendons, des urines claires, des évacuations ſéreuſes & crues : la marche de ces fievres étoit lente, & elles ont été funeſtes à pluſieurs, parce que peu ont voulu ſe ſoumettre au traitement qui devoit conſiſter dans peu de ſaignées, des délayants adminiſtrés en abondance, enſuite des purgatifs doux, tels que la caſſe, la manne délayée dans une grande quantité d'eau. Quand l'état de la tête a exigé des véſicatoires, leur effet a été prompt, mais il a été néceſ-

ſaire de l'entretenir long-temps, car ſi la ſuppuration s'arrêtoit trop vîte, l'embarras de la tête recommençoit bientôt. M. *Thierry*, médecin-conſultant du Roi, a obſervé que les redoublements de ces fievres ſuivoient le type des doubles-tierces ou doubles-quartes.

Quoiqu'en général les petites-véroles aient été plus douces, cependant on en a vu de très-fâcheuſes. La diſſolution des liqueurs étoit portée à un tel degré que les puſtules, à peine formées, devenoient gangreneuſes. La ſerpentaire, le quinquina & le camphre, adminiſtrés enſemble, ont produit le plus grand effet.

M. *Bouru* a fait le tableau d'une éruption qu'ont eue pluſieurs jeunes demoiſelles Angloiſes dans le couvent des Dames de cette nation. Cette éruption eſt appellée petite-vérole de poule ou de poulet: elle conſiſte en pluſieurs taches reſſemblantes à des morſures de puces, du milieu deſquelles s'éleve une pointe qui ſe gonfle, ſe remplit d'une liqueur limpide. Cette liqueur ſe trouble, s'épaiſſit, ſe durcit, la deſquamation ſuit promptement

& en quatre jours la maladie eſt terminée. La fievre, au moins ſenſible, ne précede ni n'accompagne l'éruption; ſeulement celle-ci s'annonce par un mal-aiſe général, une peſanteur de tête, & la langue chargée. Cette maladie attaque quelquefois la même perſonne pluſieurs années de ſuite: elle paroît contagieuſe, car une penſionnaire Françaiſe l'a eue avec ſes compagnes Angloiſes.

M. *Saillant* a lu le procès-verbal de l'ouverture du ſieur *Pouble*, & a dépoſé ſur le bureau les os des extrémités, l'une ſupérieure & l'autre inférieure, de cet infortuné. Les détails contenus dans ce procès-verbal, & l'état des os, concourent à confirmer l'opinion qu'avoit eue m. *Saillant*, que cette ſinguliere maladie étoit une maladie de la moëlle.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
DÉCEMBRE 1781.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	1, 2	4, 5	1, 0	27 11, 7	27 11, 7	28 0, 0
2	-0, 9	-0, 0	-0, 4	28 0, 0	27 11, 9	27 11, 2
3	0, 2	0, 8	0, 4	27 10, 5	27 10, 2	27 10, 0
4	0, 2	1, 6	0, 6	27 9, 7	27 9, 2	27 9, 0
5	-0, 0	0, 4	0, 1	27 8, 6	27 8, 5	27 8, 11
6	0, 3	2, 3	1, 4	27 9, 0	27 9, 0	27 9, 4
7	0, 5	2, 0	0, 3	27 8, 5	27 7, 10	27 7, 0
8	0, 9	5, 0	2, 0	27 6, 1	27 6, 2	27 6, 4
9	2, 0	5, 0	0, 5	27 6, 11	27 7, 0	27 7, 8
10	-1, 2	3, 5	0, 3	27 7, 7	27 7, 10	27 8, 0
11	-0, 8	3, 1	2, 8	27 8, 2	27 8, 2	27 9, 0
12	4, 0	7, 2	4, 8	27 9, 8	27 9, 10	27 10, 0
13	2, 4	7, 0	4, 5	27 9, 6	27 9, 5	27 9, 4
14	3, 5	7, 9	5, 5	27 9, 4	27 9, 1	27 9, 0
15	4, 1	8, 0	7, 4	27 8, 7	27 8, 3	27 8, 0
16	8, 5	10, 5	7, 9	27 8, 1	27 8, 4	27 9, 0
17	6, 6	7, 6	6, 8	27 8, 11	27 8, 6	27 9, 0
18	6, 5	8, 2	8, 2	27 9, 0	27 8, 9	27 9, 0
19	7, 0	9, 5	9, 8	27 8, 9	27 8, 5	27 9, 0
20	8, 0	10, 0	6, 0	27 10, 3	27 11, 0	28 0, 6
21	2, 6	4, 8	5, 0	28 2, 0	28 1, 10	28 1, 8
22	3, 4	5, 1	5, 0	27 11, 11	27 11, 1	27 11, 2
23	4, 8	8, 0	5, 5	27 11, 9	27 11, 6	27 11, 2
24	3, 0	4, 4	7, 5	27 10, 5	27 10, 4	27 11, 0
25	6, 5	9, 0	5, 3	28 0, 4	28 1, 0	28 1, 6
26	2, 1	6, 2	5, 6	27 11, 2	27 9, 8	27 8, 1
27	5, 9	9, 0	7, 5	27 9, 9	27 11, 6	28 0, 7
28	7, 5	10, 3	10, 3	27 11, 0	27 10, 10	27 11, 4
29	7, 3	10, 7	7, 3	27 11, 7	27 11, 0	27 11, 7
30	3, 5	5, 1	6, 0	28 0, 7	27 11, 10	27 9, 8
31	5, 9	7, 2	5, 5	27 7, 5	27 7, 9	27 7, 7

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. be. brouill.	N-E. beau.	N-E.couv.brouil.
2	N. c. brouill. fr.	N.c.brouil.froid.	N. *idem.*
3	E. & N. *idem.*	E. & N. c.bruine.	E. & N. couvert.
4	E. couv. *neige.*	S. *idem.*	S-E. *idem.*
5	S-E. c.pl.*verglas.*	S-E. couv. *neige.*	S-E. *idem.*
6	N. & S. couvert, brouill. *neige.*	N-E. & S. couvert, froid.	N-E. & S. *idem.*
7	E. couvert, froid.	E. *idem.*	E. *idem.* froid.
8	E. *idem.*	E. nuages.	E. nuages.
9	E. beau.	E. *idem.*	E. beau, froid.
10	E. *idem.* froid.	E. beau, froid.	E. *idem.*
11	E. couvert, froid.	E. couvert.	E. couvert.
12	E. nuag.pl. doux.	E. beau, doux.	E. *idem.* doux.
13	E. nuages, doux.	E. *idem.*	E. beau, doux.
14	E. *idem.* brouill.	E. nuages, doux.	E. couvert, doux.
15	E.& S-E. c. doux.	S. couv. doux, pl.	S-E. *idem.*
16	S-O. *idem.* pluie.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
17	S. & S-O. couvert, brouill.	N-E. & S-O. couvert, brouill.	N-E. & S-O. couv. brouill.
18	E. & S. *idem.*	S. couvert, doux.	S. couvert, doux.
19	S. couvert, doux.	S. *idem.*	S. couvert, pluie.
20	S-O. *idem.*	S-O. nuages.	O. beau.
21	S-E.& S.c.brouil.	S. couv. brouill.	S. couvert.
22	S. *idem.*	S. *idem.*	S. beau.
23	S. *idem.*	S. beau, doux.	S. *idem.* doux.
24	S. nuages, pet. pl.	S. couvert, doux.	S. couv. pet. pl.
25	S-O. be. doux, pl.	O. beau, doux.	O. beau, brouill.
26	E. nuag. brouill.	S-E. couvert.	S-E. couvert.
27	O. beau, vent, pl.	S-O. *idem.*	S-O. *idem. parasélene.*
28	S-O. c. vent doux.	S-O. *id.* vent, pl.	O. & S-O. c. v.
29	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. beau, vent.
30	O. beau, froid.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
31	S-O. c. vent, pl.	O. couvert, pluie.	S. *idem.* pluie.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	10, 7 deg.	le 29
Moindre degré de chaleur	−1, 2	le 10
Chaleur moyenne	4, 5 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	*pou. lig.* 28, 2, 0	le 21
Moindre élévat. du Mercure	27, 6, 1	le 8
Elévation moyenne	27 p. 9, 9	

Nombre de jours	de Beau	6
	de Couvert ...	21
	de Nuages	4
	de Vent	4
	de Tonnerre ...	0
	de Brouillard. .	11
	de Pluie	9
	de Neige	3

Quantité de Pluie	15, 5 lignes.
D'Evaporation	9, 0
Différence	6, 5

Le vent a soufflé du	N.	2 fois.
	N.-E.	2
	N.-O.	0
	S.	8
	S.-E.	3
	S.-O.	7
	E.	10
	O.	2

TEMPÉRATURE : Douce & humide.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er *janvier* 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de décembre 1781, par m. BOUCHER, médecin.

ON n'a guere vu de mois de décembre moins froid que celui de cette année. La liqueur du thermometre, à trois jours près, dans le commencement du mois, n'eſt pas deſcendue au-deſſous du terme de la congélation. Dans les derniers jours du mois elle a été obſervée, les matins, à 5 ou 6 degrés au-deſſus de ce terme.

Il n'y a preſque pas eu de pluie dans la premiere moitié du mois. Il n'en a pas été de même des derniers jours.

Le mercure, dans le barometre, a été obſervé preſque tout le mois au-deſſous du terme de 28 pouces, ſans beaucoup s'en éloigner.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré ſous ce même terme. La différence entre ces deux termes eſt de $7\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 5 lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du nord vers l'eſt.
5 fois de l'eſt.
7 fois du ſud vers l'eſt.
8 fois du ſud.
5 fois du ſud vers l'oueſt.
2 fois de l'oueſt.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
2 jours de neige.
8 jours de brouillards.

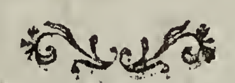
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de décembre 1781.

LES vents d'eſt, qui ont ſoufflé à la fin de novembre & dans le commencement de ce mois, ont amené des pleuréſies & des péripneumonies légitimes, qui ont exigé de la célérité dans l'adminiſtration des remedes ; faute de quoi les malades périſſoient par quelque dépôt dans la poitrine, ou ils tomboient dans la pulmonie. On a vu auſſi des rhumatiſmes inflammatoires.

Les rhumes ont été communs : nombre de perſonnes ont été dans le cas de la fluxion de poitrine, & de l'eſquinancie catarrheuſe.

La fievre continue-bilieuſe perſiſtoit : elle étoit plutôt du caractere de la fievre putride, que de l'eſpece inflammatoire. Par cette raiſon l'on devoit bien plutôt inſiſter ſur les remedes évacuants des premieres voies, que ſur la ſaignée. Un émético-catharctique, donné à propos, a ſouvent obvié aux ſuites funeſtes de la maladie. Ce genre de fievre s'eſt trouvé compliqué, dans pluſieurs, des ſymptômes de la péripneumonie, dont la cure néanmoins devoit être analogue à celle de la fievre bilieuſe putride, même dans le cas des crachats ſanguinolents. Le ſang tiré des veines n'étoit ni couenneux, ni d'un rouge brillant comme dans la vraie péripneumonie.

Les fievres intermittentes étoient toujours fort communes & opiniâtres.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.*

Mémoire ſur les ſymptômes & le traitement de la maladie vénérienne dans les enfants nouveaux-nés, lu à l'aſſemblée particuliere de la faculté de médecine, dite prima menſis, *le* 15 *octobre* 1781. *Par m.* DOUBLET, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, médecin de l'hoſpice de charité de Saint-Sulpice, & de l'hoſpice de ſanté ſitué à Vaugirard.*

Lactantium cura poſita eſt tota in medicatione nutricum. *Hipp. 6 epid.* 5, *ſect. text.* 34.

A Paris, chez Méquignon, *libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis S. Côme,* 1781. *Brochure* in-12 *de* 77 *pages.*

Ce mémoire, diviſé en trois parties, eſt précédé d'un avant-propos dans lequel on préſente quelques réflexions hiſtoriques ſur le traitement des enfants infectés du mal vénérien. L'auteur, avec une érudition ſage & bien réglée, rappelle 1°. que dans le commencement & vers le milieu du ſeizieme ſiécle, les médecins s'occupoient de la compoſition d'une eau philoſophale propre à guérir les enfants nouveaux-nés, en même temps qu'ils recherchoient les moyens chymiques de détruire les qualités vénéneuſes du mercure; 2°. que

* Par m. LEROUX DES TILLETS.

Louis Guyon Dolois, *Sieur de la Nauche* (1), en a traité d'une maniere particuliere, & qu'en rappellant les différentes opinions des médecins qui l'ont précédé, il paroît incliner pour les *inonctions mercurielles* à très-petites doses, sans toutefois dissimuler ce qui en arrive, ce qu'il exprime avec naïveté; 3°. que dans le dix-septieme siécle *Sydenham* ne parle pas de la vérole des enfants; que *Riviere*, sur une seule observation, conclut pour les sels mercuriels; enfin que *Harris* vante avec assurance l'usage du santal citrin & de la salsepareille. *Mais*, ajoute m. Doublet, *en 1696 un médecin de l'hôpital de Lyon*, m. Garnier, *auteur des formules à l'usage de cet hôpital*, *fait une remarque importante*, *c'est qu'il a fait frotter des femmes grosses & infectées de la maladie vénérienne*, *jusques dans le neuvieme mois*; *que les enfants sont venus au monde guéris ou peu infectés*, *& qu'il a vu de ces derniers achever de se guérir en suçant le lait de leurs meres qui avoient le flux de bouche.* Les conséquences qu'on pouvoit tirer de cette observation ne sont point exposées évidemment avant l'ouvrage de m. *Astruc*; &, depuis cet ouvrage, les leçons de m. *Petit*, les livres de mm. *Burton*, *Rosen*, *Levret*, sembloient avoir établi pour doctrine générale, que le vrai moyen de guérir les enfants nouveaux-nés étoit de traiter les femmes.

Cependant la méthode curative, quoique bien décrite dans plusieurs auteurs, n'avoit point été confirmée par une expérience suivie.

Ce que l'on prouve, 1°. par les écrits même des auteurs qui se sont le plus étendus sur cette matiere,

---

(1) *Louis Guyon*, auteur d'un cours de médecine appellé *Miroir de santé & beauté corporelle*, écrivoit sur la fin du seizieme siécle.

2°. par le ſilence ou les diverſes opinions des médecins les plus modernes. *Il manquoit*, dit m. Doublet, *un établiſſement public pour fonder cette méthode curative ; & cet établiſſement, ſi deſirable pour les progrès de l'art, eſt dû à la vigilance & au zele patriotique de* m. LENOIR, *conſeiller d'état, & lieutenant-général de police.* Il fait enſuite l'hiſtoire de cet établiſſement, dans lequel on prépare les femmes groſſes un ou deux mois avant leur accouchement ; enſuite on leur donne à chacune, pendant le traitement, un ou deux enfants à nourrir; ce qui fait que chaque nourrice peut, non-ſeulement guérir ſon enfant, mais encore un enfant-trouvé infecté, ou, au défaut de ſon propre enfant, deux enfants-trouvés.

Dans la premiere partie l'auteur traite de la préparation & de l'accouchement des femmes groſſes deſtinées à être nourrices ; ce qui conſiſte, 1°. à rétablir leur ſanté qui eſt preſque toujours en mauvais état, abſtraction faite de l'affection vénérienne; 2°. à adminiſtrer des palliatifs ; 3°. à rendre les accouchements plus heureux, car ils ſe font ſouvent avant terme, & pluſieurs de ces femmes accouchent d'enfants morts ou mourants.

La ſeconde partie comprend l'état des enfants infectés : tout ce tableau eſt neuf & bien deſſiné. Il eſt le réſultat des ſymptômes obſervés ſur plus de 150 enfants. L'époque de la naiſſance des ſymptômes eſt en général dans les premiers huit jours de la naiſſance : quoique multipliés, ils peuvent ſe diviſer en ulceres, puſtules & tumeurs. Ils affectent particuliérement la bouche, les yeux & les parties de la génération ; mais comme il n'eſt aucun endroit du corps où ils ne portent leur ravage, l'auteur les examine dans toutes ces différentes parties. Nous ne pouvons pas le ſuivre dans ce détail, bien fait à tous égards; le ſtyle, très-bon dans tout l'ouvrage, eſt encore relevé par

des expressions heureuses & qui font image, telles que celle-ci en parlant de la face livide & terreuse, & de la peau noire & desséchée qui la recouvre. *Ce ne sont plus les traits de l'enfance, les rides, les plis & la contraction de la douleur en ont fait la mignature de la décrépitude.*

Le tableau finit par le résumé des symptômes qui sont l'ophtalmie vénérienne, les aphtes à la bouche, les pustules & les ulceres à la peau : cette seconde partie est terminée par le parallele de la maladie vénérienne des enfants & des adultes.

La troisieme partie, ou la curation, consiste en deux points : le premier est le traitement des nourrices qui doivent fournir un lait médicamenteux à l'enfant ; le second est le traitement particulier des enfants. On voit dans le premier article ce qu'exigent les accidents de la couche, quand il y en a ; l'administration des anti-vénériens, & la nourriture des femmes nourrices. Dans le second article on décrit l'effet du lait, imprégné de mercure, sur les enfants, & les soins que ces enfants exigent alors suivant les différents mois de leur naissance, & les différents accidents qu'ils éprouvent.

Cette derniere partie est terminée par le triste tableau des enfants qui ne peuvent pas tetter. L'auteur rapporte ce qui a été tenté pour les faire vivre, ce qui a pu quelquefois reculer la mort de ces innocentes victimes sans en sauver aucune ; & il attribue la mort de tous ces enfants, non-seulement à la maladie vénérienne, mais au *millet*, maladie étrangere à la vérole, mais non moins pernicieuse pour les enfants nouveaux-nés.

Cette espece particuliere de millet auquel on a donné le nom de *muguet*, est une éruption de petits points blanchâtres continuellement renaissants, qui se fait dans la bouche des enfants nouveaux-nés. Cette maladie contagieuse a des variétés que

l'auteur expoſe, ainſi que les moyens curatifs qui ne ſont pas infructueux dans toutes les eſpeces de millet.

Pour concluſion du mémoire, l'auteur donne le réſultat que préſente cet hôpital après quinze mois d'établiſſement. Il reſtoit à l'hoſpice de Vaugirard, le 15 octobre dernier, le quart des enfants qui y ſont nés ou qui y ont été reçus, & le tiers de ceux qui ont pu être ſoumis au traitement; c'eſt-à-dire, ſucer le lait des femmes nourrices. Succès bien flatteur, quand on penſe que juſqu'alors toutes les tentatives ſur cet objet avoient été infructueuſes, & que la mort n'avoit épargné preſqu'aucun des enfants infectés, en naiſſant, du virus vénérien.

Nous croirions manquer à ce qui eſt dû à m. *Doublet*, ſi nous négligions de faire remarquer qu'il ne donne cet ouvrage que comme un eſſai; que les obſervations qu'il renferme ont, à ſon avis, beſoin d'être confirmées; & qu'il en reſte peut-être beaucoup plus à deſirer. Le ton honnête qu'il emploie eſt remarquable dans tout le mémoire. Il expoſe avec franchiſe, dans la partie hiſtorique, tout ce qui a été propoſé, & tout ce qui s'eſt fait avant lui. Il convient que l'idée du traitement ſuivi à l'hoſpice de Vaugirard, n'eſt dû ni à lui, ni à aucun médecin de nos jours.

Dans la partie curative il raconte ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux; il propoſe des moyens, il eſpere que l'art atteindra à une perfection à laquelle il ne ſe flatte pas d'être parvenu. Dans aucun endroit on ne trouve rien de tranchant, rien d'affirmatif; par-tout il compte autant ſur les ſecours de la nature, que ſur les reſſources de l'art: ce qui caractériſe le vrai médecin. Il y a dans ce mémoire de l'ordre, de la clarté, de l'érudition, de la modeſtie, & ſur-tout de la bonne-foi: la faculté,

qui en a reçu le premier hommage, l'a honoré d'un accueil flatteur.

Un pareil début (1) dans la carriere médicale est d'un heureux augure pour m. *Doublet* que l'on doit encourager à se rendre toujours, par ses talents, aussi digne de la bienveillance de sa compagnie, que par l'attachement qu'il lui a voué.

Dissertation sur les avantages de l'allaitement des enfants par leurs meres; ouvrage qui a été couronné par la faculté de médecine de Paris, dans sa séance publique, le 9 décembre 1779. Par m. LANDAIS, *docteur en médecine, aux Essarts en bas Poitou.*

Vir & uxor liberos communiter procreant, non item communiter educant, sed in eis propria sunt hujus & illius adjumenta : *Alere matrum est*, erudire patrum. *Liber* ŒCONOM. *cap.* 7.

A Geneve; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis l'église de S. Côme,* 1781. *in-8°. de* 55 *pages. Prix* 1 ₶ 4 ſ *broché.*

Cet ouvrage est dédié à m. *Antoine Petit*; il est

---

(1) Il vaut mieux donner un petit mémoire où il y a quelque chose de neuf & d'intéressant, qu'un gros volume qui n'est souvent qu'un extrait mal fait d'ouvrages infiniment meilleurs, où la même matiere est traitée amplement; mais on n'auroit pas alors le plaisir de se faire annoncer par-tout, & de se faire afficher à tous les coins des rues.

précédé d'un avant-propos ayant pour épigraphe :

. . . . *Nec tam*
Turpe fuit vinci, quam contendiſſe decorum eſt.
OVID. Mémorph.

Dans une note de l'avant-propos l'auteur revendique, pour les médecins, les différentes parties de l'éducation *phyſique* des enfants qu'ils avoient diſcuté & approfondi long-temps avant que *Jean-Jacques Rouſſeau* en eût parlé.

La diſſertation elle-même commence ainſi :

QUESTION.

Quels ſont, dans l'ordre phyſique, moral & politique, les avantages de l'allaitement des enfants par leurs meres ?

Je réponds : *Ils ſont en grand nombre.*

Ils ſont en grand nombre dans l'ordre phyſique.

Ils ſont en grand nombre dans l'ordre moral.

Ils ſont en grand nombre dans l'ordre politique.

Ils ſont en grand nombre dans ces trois ordres, relativement aux meres & relativement aux enfants.

SECTION PREMIERE.

Les avantages de l'allaitement des enfants par leurs meres, ſont en grand nombre dans l'ordre phyſique.

Dans cette ſection m. *Landais* prouve que le vœu de la nature eſt que toute femelle nourriſſe ſon petit ; il expoſe les avantages qui réſultent pour les femmes dociles à l'intention de cette ſage mere, & les dangers que courent celles qui y réſiſtent ; il détaille les accidents qui ſuivent l'*étouffement du lait*, & ceux qui accompagnent le *lait répandu.* Il eſt d'avis qu'une femme, quoique délicate & dont le tempérament n'eſt pas encore

formé, a toujours aſſez de force pour allaiter ſon enfant, puiſqu'elle en a eu aſſez pour le porter & le mettre au monde. Après avoir offert aux femmes le tableau des maux qui les menacent ſi elles ſe refuſent à leurs devoirs, & leur avoir montré les avantages qu'elles recueilleront ſi elles écoutent la voix de la nature, l'auteur plaint le ſort du malheureux enfant que l'on éloigne ſans pitié pour le livrer à des mains mercenaires. Il détaille tous les maux qui réſultent d'une nourriture qui n'eſt pas propre à l'eſtomac d'un enfant nouveau-né. Il paſſe à l'avantage du *coloſtrum* qui eſt une eſpece de purgatif préparé pour entraîner le reſte du *mécomium*. Il blâme fortement l'uſage dangereux de la bouillie, & fait l'énumération des maladies qu'elle engendre : il prétend qu'un enfant qui ne tette pas ſa mere n'atteint jamais à la grandeur & à la force qu'il auroit eu. Il aſſure que le lait de la mere, eût-il quelque mauvaiſe qualité, eſt encore moins nuiſible à l'enfant que le lait d'une nourrice étrangere, à cauſe de l'analogie parfaite qui ſe trouve entre une mere & ſon enfant. Il finit par conclure que l'on ne doit ſe permettre de donner une nourrice à un enfant que dans le cas où la mere n'auroit point de lait ; ce qui eſt extrêmement rare, ou que ce lait ſeroit eſſentiellement mauvais & infecté de miaſmes deſtructeurs. Mais dans ce cas il fait voir la difficulté de trouver une bonne nourrice, tant au moral qu'au phyſique.

SECTION II.

Les avantages de l'allaitement des enfants par leurs meres, ſont en grand nombre dans l'ordre moral.

On inſiſte beaucoup, dans cette ſeconde ſection, ſur l'attachement des enfants pour leur nourrice ; attachement perdu pour leur mere : *Les premiers mouvements*

mouvements de leurs cœurs n'ont pas été pour elle ; c'eſt une autre qui a eu ce premier ſourire ſi expreſſif, ſi touchant, ſi doux, ſi conſolant pour le cœur d'une bonne mere, &c. Enſuite on veut, ajoute l'auteur, faire oublier à l'enfant, peut-être même faire haïr, celle à qui il a les premieres & les plus importantes obligations. *On ne ſe fait point de peine de faire entrer le vice dans l'ame d'un innocent enfant ; on corrompt de ſang-froid, à leur naiſſance, les facultés morales ; & la premiere leçon qu'on lui donne, c'eſt une leçon d'une horrible ingratitude.*

M. *Landais* fait voir les maux qui peuvent naître de cette premiere leçon. Dans toute cette ſection, s'il n'a pas cité à chaque page l'auteur d'*Emile* on ne ſent pas moins qu'il tient de lui une ſorte d'inſpiration qu'il avoue de bonne foi à la fin de ſa diſſertation.

On prouve enſuite que les meres qui nourriſſent leurs enfants ont pour eux plus de tendreſſe, & que réciproquement elles en ſont plus aimées. *Point de meres*, dit-il d'après un philoſophe célebre, *point d'enfants*. L'amour, né de l'allaitement des meres, eſt un lien dont la force s'étend de la mere à ſes enfants, de ceux-ci à leur mere, des enfants aux enfants ; c'eſt un lien qui attache un pere à ſa maiſon dans laquelle il trouve ſon bonheur en faiſant celui de ſa famille.

De l'allaitement par les meres ſe forme dans les enfants une bonne conſtitution qui s'étend juſqu'à l'ame. La nourriture, & ſur-tout la nourriture premiere, influe ſur le phyſique du corps & ſur la trempe de l'eſprit, d'où naît en partie la différence obſervée entre les différents peuples. Enfin *la nourrice*, dit l'auteur, *communique à l'enfant ſes paſſions comme elle lui tranſmet ſes maladies ; c'eſt elle qui donne le premier jeu à tout le ſyſtême phyſique & moral, c'eſt elle qui met dans le cœur*

de son nourrisson le germe des vertus & des vices, &c.

SECTION III.

Les avantages de l'allaitement des enfants par leurs meres, sont en grand nombre dans l'ordre politique.

La population fait la force & la richesse des états. Après cette maxime m. *Landais* démontre que la population s'augmente en raison de la sagesse des meres & de leur attachement à leurs devoirs; que les hommes les plus forts & les plus robustes sont ceux qui sont nourris par leurs meres; que l'allaitement est un des moyens les plus puissants pour attacher un mari sensible à sa famille par un spectacle attendrissant; que la sagesse dans les femmes doit faire diminuer le nombre des célibataires, & que, ce nombre diminuant, la population doit nécessairement augmenter.

Selon l'auteur, l'éducation des enfants commence à leur naissance, peut-être même avant ce temps.

Il fait voir qu'une mere est seule capable des sacrifices & des attentions qu'exige l'allaitement dont on risque de perdre le fruit par l'intempérance, l'incontinence, les veilles, la colere & toutes les autres passions de l'ame.

Il expose les inconvénients du maillot & du *bercement* qu'emploient les nourrices pour endormir les enfants; ce qui, à ce qu'il nous paroît, auroit été placé plus naturellement dans la section premiere. Enfin il fait une récapitulation des avantages de l'allaitement par les meres. Parmi ces avantages il range *la cessation du mal vénérien*; mais on pourroit, avec raison, objecter à m. *Landais* que l'allaitement par les meres pourroit, à la vérité, détruire un moyen puissant de reproduire

ce mal, mais non pas en procurer la cessation; car une mere très-sage peut être infectée du virus vénérien.

La faculté de médecine de Paris ayant couronné l'auteur de cette dissertation, le jugement qu'elle a porté nous dispense de donner le nôtre qui ne pourroit être que très-favorable à m. *Landais*.

Catéchisme sur les morts apparentes, dites asphyxies, ou Instruction sur les manieres de combattre les différentes especes de morts apparentes, par demandes & par réponses, fondée sur l'expérience, & mise à la portée du peuple; imprimé & publié par ordre du gouvernement. Par m. DE GARDANNE, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, des sociétés royales des sciences de Montpellier, de Nancy, & de l'académie de Marseille. A Paris, de l'imprimerie de* Valade, 1781. *In*-12 *de* 116 *pages.*

Cet ouvrage, dédié à m. LENOIR, conseiller d'état, & lieutenant-général de police, est précédé d'un avertissement dans lequel l'auteur est d'avis que l'on rende les propriétaires de lieux infectés solidairement responsables envers les parents des ouvriers asphyxiés, quand ces propriétaires n'auront pas pris les précautions nécessaires pour faire cesser l'infection; & quand ces précautions n'auront pas été dirigées par m. *Cadet Devaux*, physicien désigné par le gouvernement pour ces sortes de travaux.

Dans le livre premier m. *Gardanne* traite de l'aſphyxie & de ſes cauſes, des différences de l'aſphyxie, des précautions générales pour ſe garantir de l'aſphyxie en allant au ſecours des aſphyxiés, des ſecours généraux contre les aſphyxies, des moyens dangereux & meurtriers conſeillés par quelques auteurs.

Dans le ſecond livre il eſt queſtion du traitement des aſphyxies. Les noyés, ſi l'aſphyxie eſt légere, doivent être eſſuyés avec des linges chauds auprès d'un bon feu, s'il eſt poſſible, & placés dans un lit chaud, ou enveloppés dans une camiſolle de flanelle, &c. Mais ſi l'aſphyxie eſt complette, on emploie l'alkali volatil ou une autre liqueur ſpiritueuſe & pénétrante. Il faut ſouffler doucement par le nez, introduire, au défaut d'autre rémede, la fumée de tabac dans les inteſtins, &c.

Dans toutes les autres eſpeces d'aſphyxies cauſées par la combuſtion des corps, tels que charbon, braiſe, &c. par la vapeur des ſubſtances végétales en fermentation, comme vin, cidre, bierre, &c. par les odeurs fortes, ſuaves ou non, par la vapeur des lieux bas & humides, par la moffette des foſſes d'aiſance, par celles des mines, des puits, des puiſards & des égoûts, des cercueils, tombeaux, caveaux & cimetieres, des voieries, creux à fumier, marres, foſſés, étangs, &c. par la vapeur des hôpitaux, des priſons, égliſes, ſalles de ſpectacle, &c. par la moffette de la calle & de l'entrepont des vaiſſeaux, par la chaleur ou le froid exceſſifs, par les vives douleurs, les coups violents, l'étranglement par cauſe interne & externe, les grandes paſſions, comme la colere, la joie, &c. Dans toutes ces eſpeces d'aſphyxies m. *de Gardanne* conſeille *d'éloigner l'aſphyxié du lieu infecté, de le mettre entiérement nud, de le bien laver avec de l'eau & du vinaigre, de l'aſſeoir ſur une chaiſe en plein air, la tête ſoutenue dans*

sa position naturelle, de maniere que le corps ne puisse vaciller. Ensuite, continue-t-il, *vous l'envelopperez d'un drap exactement fixé sous le menton, comme un linge à barbe, & vous répandrez de l'eau fraîche sur ce linge. Sur toute chose, ayez l'attention de lui jetter avec force & sans relâche, de l'eau très-froide sur le visage, principalement sous le nez, jusqu'à ce que vous apperceviez quelques signes de vie; ce qui n'arrive quelquefois qu'après plusieurs heures. Alors, placez entre les dents de petits morceaux de bois tendre arrondis, de liége ou de racine de réglisse, afin d'empêcher que les mâchoires ne se resserrent, & introduisez dans les narines des méches de papier roulé, imbibé d'alkali volatil. — Vous reprendrez ensuite la projection de l'eau froide au visage, jusqu'à ce que le malade ait donné des preuves de connoissance, qu'il ait poussé des cris, & qu'il commence à articuler quelques mots.*

Il faut alors cesser de jetter de l'eau au visage, placer le malade dans un lit bassiné, l'essuyer avec des linges chauds, lui frotter le corps & les extrémités, lui faire respirer de l'esprit volatil ammoniacal, & lui faire avaler quelques cuillerées à café d'un mélange de trente gouttes d'alkali volatil sur six cuillerées à bouche d'eau-de-vie, données à un demi-quart d'heure de distance, ayant l'attention d'entretenir un courant d'air dans la chambre.

M. *de Gardanne* passe ensuite à l'asphyxie ou mort apparente des enfants nouveaux-nés, ou autres enfants. *Les enfants*, dit-il, *peuvent tomber en asphyxie*, 1°. *par le serrement du cordon ombilical*; 2°. *en partageant la foiblesse de leurs meres*; 3°. *par la compression de leur corps dans les accouchements difficiles*; 4°. *par les convulsions, les cris, les coliques, la dentition, la coqueluche*; 5°. *par l'imprudence des meres &*

des nourrices qui les tiennent suspendus par des lisieres ; 6°. de celles qui les laissent long-temps couchés sur le dos, ou qui les couchent à côté d'elles dans un même lit ; 7°. enfin, les enfants qui ont la petite-vérole, & ceux qui tombent dans l'eau, peuvent aussi être asphyxiés par ces deux causes. Dans tous ces cas le traitement est simple : si l'asphyxie vient de foiblesse, il faut tarder à lier ou à couper le cordon jusqu'à ce que l'enfant ait repris des forces ; ou, s'il est coupé, il faut souffler dans la bouche du nouveau-né, ou dans ses narines, l'approcher du feu & le frotter avec du vin chaud ou quelqu'autre liqueur spiritueuse ; enfin, lui jetter quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage : si au contraire l'asphyxie est causée par excès de force, ce qui la rapproche de l'apoplexie, le premier secours est de couper le cordon & d'en laisser couler le sang jusqu'à ce que le nouveau-né donne des signes de vie. Ensuite on lui souffle fortement dans la bouche, on le transporte à l'air libre, on lui jette quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage, on le frotte légérement avec des linges dégourdis, on l'agite doucement, & *on ne doit pas négliger de lui sucer la mamelle gauche.* Le traitement, dans les autres asphyxies des enfants, est le même que pour les adultes. Quant à la petite-vérole, il suffit de changer de linge le malade, de renouveller l'air qui l'entoure, & d'enlever toutes les causes d'infection après avoir rappellé le malade à la vie par les moyens déjà indiqués.

L'auteur passe ensuite au traitement des maladies après l'asphyxie ; il recommande de l'exposer à l'air libre & pur, d'éviter la chaleur, de fuir les hôpitaux, de faire usage de potions anti-spasmodiques, d'employer quelquefois la saignée quand les accidents, à la suite de l'asphyxie, l'exigent ; mais elle ne doit, dit-il, être pratiquée qu'à la

derniere extrémité : il conſeille les purgatifs doux comme la pulpe de tamarins rendue plus active par un ſel purgatif, & l'émétique que l'on ne doit point donner dans l'intention de faire vomir ; le vinaigre dans les boiſſons, & même dans les lavements. Le mal de tête violent & opiniâtre, qui eſt la ſuite de l'aſphyxie, *eſt combattu avec efficacité en couvrant la tête de linges trempés dans le vinaigre, en y verſant de l'eau froide, ou en appliquant par-deſſus, à la maniere des Ruſſes, des cataplaſmes de mie de pain, ou de ris bouilli dans l'eau & le vinaigre.*

L'ouvrage eſt terminé par une *récapitulation* dans laquelle m. *de Gardanne* eſt d'avis que l'aſphyxie eſt *un véritable empoiſonnement.*

Si nous voulions nous permettre quelques réflexions, nous dirions que ce catéchiſme étant à la portée de tout le monde, ne peut manquer d'être infiniment utile aux gens du peuple pour lequel il eſt fait, & même que, ſi tout ce qui a été écrit juſqu'à préſent ſur les aſphyxies venoit à ſe perdre, il pourroit alors devenir précieux aux perſonnes de l'art.

Nouveaux principes de phyſique, ornés de planches, dédiés au Prince Royal de Pruſſe; par m. CARRA, *tom.* I. *&* IIe.

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.
LUCAIN.

A Paris, chez Eſprit, *libraire au Palais-Royal; & chez l'*Auteur, *rue Neuve des Petits-Peres, maiſon de m.* le Duc. M. DCC. LXXXI. *avec approb. & privil. du Roi.* (In-8°. 2 *vol.*) *Prix* 12 ₶.

Nous nous étendrons peu aujourd'hui ſur cet ouvrage qu'on ne ſauroit bien faire connoître que

quand on le possédera tout entier. En attendant nous nous contenterons de donner une idée du principe universel sur lequel l'auteur établit son systême physique, ou ses *nouveaux principes*. Nous le citerons lui-même.

« Pour simplifier, dit-il, le méchanisme de l'univers, l'Etre suprême a répandu, par le seul acte de sa volonté, dans l'immensité de l'espace un fluide, agent universel de sa toute-puissance; auquel il a abandonné la matiere. Ce fluide, substance unigène, immatérielle, insolide, compressible & élastique à l'extrême, est l'ame de la nature (1); c'est lui qui distribue le mouvement & la modalité aux différentes parties des solides, & la vie aux individus organisés. Telle est incontestablement la cause véritable & générale de l'impulsion des corps, de leur choc, de leur mélange, de la liaison & de l'accord de leurs parties; enfin celle des loix mathématiques de la gravitation, de l'attraction de l'électricité, & du magnétisme». *Disc. prélim.* pag. xvij.

M. *Carra*, dans son *prospectus*, avoit promis de donner aux souscripteurs quatre volumes; il sera plus, il leur en donnera cinq pour le même prix qui est de 24 ₶, & prolonge la souscription jusqu'au 20 mai 1782, passé lequel temps le cinquieme volume coûtera 9 ₶ en sus; c'est-à-dire, que tout l'ouvrage se paiera 33 ₶.

Ce sera dans un des volumes que le public at-

---

(1) Pour connoître les rapports très-conséquents sous lesquels monsieur *Carra* présente la définition & l'existence de son fluide universel, il faut nécessairement lire l'ouvrage; d'autant plus que cette idée, absolument neuve, semble d'abord n'offrir à l'imagination qu'une spéculation purement métaphysique. On verra cependant que toutes les observations & toutes les expériences viennent se ranger en foule autour de son principe universel.

tend, que l'auteur parlera de l'animal: voici comment il annonce cet objet intéressant dans sa préface, *pag.* lxj.

« La théorie du *systême animal* offre un champ immense d'observations & de réflexions; mais les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas d'entrer dans de longs détails: je me suis contenté de laisser appercevoir les premiers procédés de la nature dans l'organisation des especes vivantes par l'incubation des fluides, & la propagation de ces especes par généreſcence.

« *La progression spécifique des forces & facultés de l'animal prototype*, est démontrée par la perfectibilité physique & morale qui réside dans le genre comme dans l'espece de l'être pensant ».

« *La génération* est présentée sous le rapport des facultés données à l'animal pour se reproduire, & dans les moyens que la nature emploie à cet effet ».

« Dans mon traité *de l'économie animale*, je considere la charpente du corps humain, l'harmonie de ses organes, le méchanisme de ses muscles, les différentes qualités de fluides qui composent ses humeurs, & la correspondance de ces fluides aux différents fluides extérieurs ».

« Dans mon *traité du cœur & de la circulation du sang*, j'explique les causes du mouvement vital, de la pulsation des arteres & des commotions sensitives ».

« Dans mon *traité du cerveau & du systême nerveux*, je rends raison des causes qui transmettent à nos sens cette vibreſcence continuelle des objets extérieurs, & excitent en nous la commotion intellective ».

« *Le sensorium humain* est considéré comme un centre de mouvement particulier auquel aboutissent tous les rayons qui divergent du mouvement général, pour converger dans le cerveau ou

au cœur, & y former des traces plus ou moins profondes de l'effet donné. Ce *sensorium* est distractif & abstractif; distractif, lorsqu'il appète les objets ou le mouvement extérieur; & abstractif, lorsqu'il alchymise ou analyse ses propres sensations, ou celles des autres ».

« *La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, la mémoire, le méchanisme des rêves & du somnanbulisme, & les passions*, sont traités, ainsi que les objets précédents, sous des rapports conséquents & déterminés, pris dans les principes généraux de ma physique ».

PRIX extraordinare proposé par l'académie royale des sciences, pour l'année 1783.

Le Roi desirant augmenter dans son royaume la fabrication des sels alkalis, & procurer à ses sujets de nouvelles lumieres sur une opération si importante pour le commerce, a jugé utile de faire de cette opération le sujet d'un prix, & a bien voulu, par une lettre du ministre de ses finances, charger l'académie des sciences de proposer ce prix, & de le juger. L'académie s'est empressée de remplir les vues du Roi, & de répondre à la confiance dont il l'a honorée. Elle a considéré que les alkalis employés dans nos plus grandes manufactures, & qui sont si nécessaires à différentes branches de commerce, sont distingués en deux classes, à raison de leur origine & de quelques propriétés différentes; l'un est l'alkali marin ou minéral, contenu dans le sel de mer, dans le sel gemme, dans le sel des fontaines salées, & dans plusieurs plantes maritimes, tels que les soudes, les salicots, les varcks, les goémons, &

autres qui les fourniſſent par une eſpece de combuſtion & calcination ; l'autre eſt l'alkali végétal que l'on tire des bois, de la fougere, des lies de vin, des marcs de raiſin & autres matieres végétales, après les avoir réduites en cendre.

Les verreries, les fayanceries, les blanchiſſeries, les ſavonneries, les teintureries, peuvent employer indifféremment dans leurs travaux les deux ſortes d'alkalis ; ils ſe combinent l'un & l'autre avec le ſable, pour former le verre, les frites, les émaux, avec les huiles & les graiſſes, pour faire les ſavons ; ils ſervent également à fouler les draps, à blanchir les toiles : c'eſt la facilité plus ou moins grande que l'on peut avoir à ſe procurer ces ſortes de ſels, qui ſeule en détermine le choix pour ces uſages. Les ſavonniers de Marſeille emploient la ſoude qu'ils tirent de l'Eſpagne & de l'Egypte ; ceux de Lille préferent la potaſſe qui leur vient de Suede ; à Paris on emploie la ſoude pour les leſſives ; les blanchiſſeries de Flandres ſe ſervent des vedaſſes ou paraſſes tirées de Suede, de Pologne, de Ruſſie ; le nord de l'Amérique en fournit auſſi beaucoup.

On n'a pas le même choix pour la fabrication du ſalpêtre : l'alkali minéral ne peut pas y être employé, parce qu'il forme, avec l'eau de nitre, un ſel qui s'humecte trop facilement à l'air, & qui par-là même doit être exclu de la compoſition des poudres de guerre ; ce ſeul objet entraîne une grande conſommation d'alkali végétal ; mais nous ne pouvons pas eſpérer de balancer de long-temps l'importation des potaſſes étrangeres, eu égard à la plus grande abondance & à la moindre conſommation des bois dans les climats ſeptentrionaux, beaucoup moins peuplés & moins induſtrieux que nos provinces.

Il faudroit donc s'appliquer principalement à multiplier en France la production ou l'extraction de l'alkali minéral, pour faire baiſſer en même

temps les prix de ces deux sels, en diminuant la concurrence des fabriques qui les consomment.

On peut y réussir par différents moyens ; on pourroit cultiver, choisir & brûler sur les côtes de nos provinces méridionales les bonnes especes de soudes. Feu m. *Antoine Jussieu*, à son retour d'Espagne, a donné quelques instructions sur cette matiere dans les mémoires de l'académie pour l'année 1717.

On pourroit peut-être encore plus avantageusement tenter la décomposition du sel de mer, pour en séparer l'alkali minéral qui lui sert de base, & le mettre à nud ; plusieurs chymistes ont indiqué des méthodes pour y réussir, mais la plûpart sont très-dispendieuses, & difficiles à pratiquer en grand.

De toutes les productions du royaume, une des plus faciles à multiplier dans nos provinces maritimes, est celle du sel marin. Les eaux de la mer, échauffées par le soleil, le répandent avec profusion sur les côtes de France, au point qu'elle pourroit en fournir l'Europe entiere.

Ces réflexions ont fait penser à l'académie qu'un des meilleurs moyens de répondre aux intentions du Roi, étoit de fixer pour sujet du prix que Sa Majesté veut bien accorder, la question suivante :

Trouver le procédé le plus simple & le plus économique pour décomposer en grand le sel de mer, en extraire l'alkali qui lui sert de base dans son état de pureté, dégagé de toute combinaison acide ou autre, sans que la valeur de cet alkali minéral excede le prix de celui que l'on tire des meilleures soudes étrangeres.

Le prix sera de 2400 livres. Les savants de toute nation sont invités à travailler sur ce sujet, même les associés étrangers de l'académie ; elle s'est fait une loi d'en exclure les académiciens régnicoles.

Les pieces pourront être écrites en latin ou en françois, & ne feront plus admifes paffé l'époque de Pâques 1783, afin que les commiffaires aient le temps néceffaire pour en vérifier les expériences & les procédés, avant l'affemblée publique de la Saint Martin de la même année, jour auquel ce prix fera proclamé.

Les auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais feulement une devife.

Ils auront foin de les adreffer, francs de port, à Paris, au fecrétaire perpétuel de l'académie.

Prix propofés par l'académie des fciences de Bordeaux.

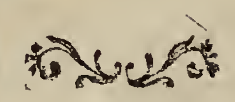
Cette académie avoit deux prix à diftribuer; un extraordinaire de deux mille livres propofé en 1778; & un autre de trois cens livres. Elle avoit réfervé le prix extraordinaire pour celui qui propoferoit *les moyens de prévenir, dans l'ufage ordinaire d'allaiter les enfants, les dangers qui en réfultent, foit pour ces enfants, foit pour leurs nourrices, &, par une fuite néceffaire, pour la population en général; ou bien qui indiqueroit la méthode la meilleure, & en même temps la plus économique, de fuppléer au lait de femme pour la nourriture de ces enfants*; & le fecond, *quels font les infectes qui attaquent les différentes efpeces de vignes, &c.*

Lorfque cette compagnie propofa le premier, elle en fentit toute l'importance, & eut foin d'avertir qu'elle n'accueilleroit aucun des moyens propofés qu'autant qu'ils feroient établis fur l'expérience, & que les fuccès en feroient bien & duement certifiés. Aucun des auteurs, dont l'académie a reçu les ouvrages, n'ayant rempli cette

condition, quoiqu'en droit de leur fermer le concours, elle veut bien faire l'essai des moyens qui lui ont paru les plus praticables, & interroger l'expérience qui manque. Ainsi, elle se voit dans la nécessité de différer la distribution de ce prix, & ne voulant en exclure ni ceux qui ont déjà concouru, ni ceux qui voudroient encore concourir, elle avertit qu'elle recevra les suppléments, corrections ou nouveaux mémoires jusqu'au premier août 1782; les renvoyant au surplus, pour l'énoncé de la question, le développement des motifs & les conditions imposées, à son programme de 1778.

A l'égard du second, l'académie n'ayant reçu aucun ouvrage qui le concernât, elle a réuni ce prix, qui étoit de 300 livres, à celui qui concerne l'allaitement des enfants-trouvés. Elle propose pour un prix extraordinaire de 300 livres, d'*indiquer les ouvrages qui traitent du* lecti minctio, (incontinence d'urine pendant la nuit); *quelle est la cause, ou manifeste, ou cachée, de cette infirmité; quels en sont les principes, qu'elle soit habituelle ou par périodes régulieres, ou à des intervalles inégaux; quels sont les différents remedes qui ont été proposés pour la guérir, & ceux enfin qu'une expérience constante peut faire regarder comme spécifiques?*

L'académie ne reçoit les pieces au concours que jusqu'au premier avril de chaque année, lorsqu'elle n'a pas fixé d'autre terme aux auteurs. Les paquets doivent être adressés, francs de port, à m. *de la Montaigne*, conseiller au Parlement, & secrétaire perpétuel de l'académie.



NOTICE de quelques ouvrages qui paroissent chez l'étranger.

LEZIONI intorno alle malattie degli occhi, &c. Leçons sur les maladies des yeux, à l'usage de la nouvelle Université fondée par le roi de Naples à l'hôpital des Incurables; par *Michel Troja*, professeur royal dans la même Université : *in*-8°. de 403 pages, avec deux planches, 1781. *A Naples*, de l'imprimerie royale.

THE history of epidemies, &c. Les épidémies d'Hippocrate, en sept livres, traduit du grec en anglois, avec des notes, des observations & un discours préliminaire sur la nature & les causes de l'infection; par *Samuel Farr*, docteur en médecine, & membre de la société royale de Londres. *in*-4°. 1780. *A Londres*, chez *Cadell*.

PHARMACIA rationalis eruditorum examini subjecta à societate quâdam medicâ. Pharmacie raisonnée soumise à l'examen des savants, par une société de médecins. Premier cahier contenant la lettre *A*, en 36 pages. Second cahier renfermant les lettres *B*, *C*, *D*. A Cassel, chez *Cramer*. 1779.



TABLE

DU MOIS DE FÉVRIER 1782.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de février 1782. A Paris, ce 24 janvier 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1782.

PREMIER EXTRAIT *.

MÉMOIRE sur les méthodes rafraîchissante & échauffante; par m. DE BOISSIEU, *docteur en médecine de la faculté de Montpellier, professeur & docteur agrégé au college des médecins de Lyon, des académies de Villefranche, Montpellier, &c., qui a remporté le prix proposé par l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon,*

* Par m. LEROUX DES TILLETS.

pour l'année 1770, auquel on a joint l'extrait d'une dissertation sur le même sujet, qui a eu le premier accessit, *& dont l'auteur est* m. GODART, *docteur en médecine à Viviers, près Liége. Imprimé par ordre de l'académie. A Dijon, chez* Causse, *imprimeur du parlement & de l'académie des sciences, place S. Etienne, 1772; & se trouve chez* Didot, *quai des Augustins.* In-8°. *de 344 pages. A Paris. Prix 5 ₶ broché.*

CE mémoire est précédé d'une préface de XVI pages, dans laquelle on fait un précis historique de la vie de m. *de Boissieu*, mort à la fin de décembre de la même année 1770, où il fut couronné, pour la deuxieme fois, par l'académie de Dijon. On y fait mention d'une dissertation du même auteur sur les anti-septiques, qui a remporté le prix en 1767, & qui a été imprimée.

Depuis que les sociétés savantes ont excité l'émulation, & ont cherché à favoriser les progrès des arts en décernant des prix, on peut rapporter les sujets proposés à deux classes différentes. Dans la premiere on a demandé des découvertes; dans la seconde, on a proposé des questions qui tendoient à nous faire tirer le plus grand parti des connoissances acquises,

& on a mieux réuſſi ; mais en conſidérant les queſtions de ce dernier genre, & en nous en tenant à celles qui ont rapport à la médecine, on voit entr'elles une différence bien frappante ; les unes, difficiles à traiter, n'offrent que des épines à arracher, qu'un cercle étroit à parcourir ; & l'avantage qu'elles procurent n'eſt pas proportionné à la peine & au travail qu'elles exigent ; les autres, ouvrant un champ plus vaſte, préſentent plus d'attraits, quoiqu'avec autant de difficultés, & promettent plus de gloire à ceux qui diſputent le prix. Les premieres de ces queſtions ſont toutes celles qui ont pour objet des recherches préciſes & exactes, des deſcriptions minutieuſes, un grand nombre d'obſervations, ſoit générales, ſoit même particulieres ; telles ſont un ordre de maladie quelconque, ou une épidémie. Les ſecondes ſont ces queſtions qui, ſimples en apparence, ne peuvent s'appliquer à aucun objet particulier, mais qui embraſſent toute la médecine, & peuvent guider dans tous les cas. Un homme inſtruit, qui a un pareil ſujet à traiter, en fait un point de ralliement auquel peuvent ſe rapporter ſes connoiſſances & celles des grands hommes qui l'ont précédé ; l'auteur alors, non-ſeulement eſt riche de ſon propre fonds, mais peut encore, avec un eſprit

analytique, ſe parer des richeſſes de tous les âges, les épurer par la combinaiſon qu'il en fait, & ſe trouver à la fin de ſon travail beaucoup plus loin qu'il ne l'eſpéroit en commençant. Un tel ouvrage, quand il eſt bien fait, ne peut point être un livre où l'on trouve le guide, le remede pour telle ou telle maladie, mais une ſource féconde où le vrai médecin peut aller puiſer; c'eſt un tableau peint à grands traits, où les connoiſſeurs cherchent plutôt la hardieſſe du deſſin, la beauté de l'ordonnance, que les graces de détails.

Un homme qui ne connoît que la routine, & qui ne ſe doute même pas que la médecine ſoit un art ſoumis à de grands principes; un impudent qui ſe joue de la vie de ſes ſemblables, & qui n'apporte auprès des malades que ſon ignorance & ſon effronterie, n'ont aucun profit à eſpérer des ouvrages dont nous parlons; l'un les mépriſera comme inutiles, l'autre ne les entendroit pas; il lui faut un recueil de recettes, & l'indication générale à côté, pour les appliquer empiriquement. Le jeune médecin, ſage & prudent, connoîtra bien qu'il poſſede un aliment excellent, mais il ſentira que ſes forces digeſtives ne peuvent encore en former ſa nourriture. Le médecin déjà formé, celui

qui connoît les maladies, non pas ſeulement pour en avoir lu l'hiſtoire dans les auteurs, mais encore pour les avoir étudiées au lit des malades; celui qui a vraiment le génie médical, & qui ſaiſit l'enſemble de ſon art; celui que ſa propre expérience, jointe à la pratique de ſes confreres, a déjà inſtruit; celui-là ſeul, dis-je, peut apprécier & tirer parti de ces traités qui ne contiennent que des préceptes généraux ſur la médecine, comme il n'appartient qu'à ceux qui ſe ſont déjà diſtingués dans la carriere des lettres, de juger & de profiter d'un bon ouvrage ſur la langue. Nous préſentons avec d'autant plus de confiance le mémoire de m. *de Boiſſieu*, dont nous allons eſſayer de donner une idée (1), que ce mémoire nous a ſemblé mériter place entre les ſavantes diſſertations qui expoſent les grands principes de l'art de guérir.

(1) Nous penſons que quand on annonce un ouvrage important, on doit en donner l'extrait fidéle, faire parler ſouvent l'auteur quand il a été précis; car perſonne n'expliquera mieux que lui ce qu'il a bien conçu, & rien ne donnera une plus juſte idée de ſon ouvrage, que des citations que la malignité n'aura point indiquées. Nous penſons qu'il faut mettre le lecteur à portée de ſe décider lui-même ſans prévenir ſon jugement.

MÉMOIRE

SUR le ſujet propoſé par l'académie des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon, pour le prix de 1770, & conçu en ces termes :

Déterminer dans quels temps des maladies, & dans quelles circonſtances on doit ſuivre la méthode rafraîchiſſante ou l'échauffante, & expoſer les eſpeces, la nature & la maniere d'agir des remedes à employer dans l'une & dans l'autre de ces méthodes.

Multùm & repentè vel vacuare vel replere, aut calefacere aut refrigerare, aut alio quovis modo corpus movere periculoſum ; omne ſi quidem nimium naturæ inimicum eſt. Quod verò paulatim fit, tutum eſt : tùm aliàs, tùm maximè ubì ab uno ad aliud facienda eſt mutatio.

HIPPOC. *aphor.* 51, *ſect.* II.

M. *de Boiſſieu* reconnoît, dans une eſpece d'exorde, que non-ſeulement les maladies de différents caracteres n'admettent pas la même méthode curative, mais encore que la même maladie en exige quelquefois une toute oppoſée, ſelon les différents temps qu'elle parcourt, ſelon les circonſtances qui l'accompagnent.

Dans l'introduction on explique la na-

ture & le caractere de la chaleur animale : « Elle peut, dit l'auteur, être innée ou engendrée, & comme acquiſe ou communiquée. La premiere eſt celle que nous engendrons indépendamment des cauſes extérieures ; & la ſeconde eſt celle que des corps plus chauds nous communiquent. Elle peut être auſſi diſtinguée en chaleur naturelle & en chaleur contre nature, ſelon qu'elle accompagne l'état de ſanté, ou qu'on l'obſerve dans celui de maladie »,

Le degré de chaleur naturelle dans le corps humain, doit être au 32e du thermometre de *Réaumur* avec la latitude de deux ou quatre degrés au plus : ſavoir, un ou deux en-deſſus, & autant en-deſſous. Mais la chaleur contre nature préſente une bien plus grande latitude ; on a obſervé que dans quelques maladies la chaleur avoit élevé de 6 degrés plus haut la liqueur du thermometre ; c'eſt-à-dire, au 38e. On l'a obſervé, dans une fievre maligne, pouſſé juſqu'au 40e, &c.

« La chaleur de l'homme dépend du développement des parties de feu qu'il contient, & de leur mouvement, auxquels donnent lieu les principaux agents de toutes nos fonctions, les mouvements inteſtin & progreſſif. La ſenſation de la chaleur eſt produite par l'action des parties

de feu sur les fibres des nerfs. Cette action est en raison doublée de la célérité de ces parties ».

Ce sentiment sur la cause de la chaleur animale est développé savamment dans les pages suivantes avec des distinctions très-bien senties, & en répondant d'avance aux objections que l'on pourroit y faire.

Après les causes de la chaleur naturelle on passe aux phénomenes qui l'accompagnent; &, pour les expliquer, l'auteur compare les effets de l'air froid à ceux de l'air chaud, relativement à l'économie animale.

La chaleur contre nature ou morbifique est celle qui excede la chaleur naturelle, & qui est accompagnée de la lésion des fonctions. Dans quelques-uns, la chaleur augmentée n'existe que relativement à la sensation que le malade éprouve, sans qu'elle se fasse appercevoir au thermometre ou au toucher; dans d'autres, le malade ne sent pas cette augmentation, ou se plaint d'une sensation contraire; quelquefois cette augmentation n'est que locale.

L'augmentation dans l'intensité d'une ou de plusieurs causes de la chaleur naturelle, savoir, la matiere ignée, le mouvement intestin & le mouvement pro-

greſſif, donne naiſſance à la chaleur contre nature.

L'auteur explique comment cette augmentation peut avoir lieu, relativement aux cauſes énoncées. Il paſſe enſuite à l'expoſition des phénomenes de la chaleur contre nature.

« La chaleur morbifique, dit m. *de Boiſſieu*, pouſſée à un degré fort haut, peut produire de grands maux ; elle raréfie les parties, cauſe un trop grand relâchement dans les ſolides, & une altération conſidérable dans les fluides, occaſionne une prompte putréfaction & tous les déſaſtres qui en ſont la ſuite, ainſi qu'on l'obſerve dans les maladies peſtilentielles, inflammatoires, &c. »

« Mais, ajoute-t-il, les effets de la chaleur contre nature, contenue dans de juſtes bornes, ſont ſalutaires ; cette chaleur relâche les ſolides, rend le ſang & les humeurs plus coulants, augmente le mouvement inteſtin dont elles ſont agitées, afin de produire une coction ou décompoſition des matieres morbifiques ».

Cette introduction eſt terminée par les réflexions ſuivantes : « En faiſant attention à ces effets, on voit de quelle importance il eſt de maintenir, dans la plûpart des maladies, la chaleur un peu au-deſſus de la naturelle, & combien il ſe-

roit dangereux de vouloir l'éteindre, pour ainſi dire, ou la réduire au 32ᵉ degré ou au-deſſous. On doit ſuivre les pas de la nature, & jamais prendre un chemin diamétralement oppoſé : il eſt vrai que ſi ſa marche eſt trop rapide ou trop lente, on doit la modérer ou la ranimer, mais ſans trop l'accélérer ou la ralentir. Indiquer la route, régler la marche que l'on doit tenir, fixer quand & comment on doit employer l'une des deux méthodes curatives propoſées, rafraîchiſſante ou échauffante, telle eſt la tâche immenſe qui m'eſt impoſée ».

Les remedes rafraîchiſſants ſont ceux qui diminuent la quantité des particules ignées, qui calment le mouvement inteſtin, ou qui moderent le mouvement progreſſif. Les premiers ſont appellés rafraîchiſſants *anti-phlogiſtiques*, les ſeconds rafraîchiſſants *anti-ſeptiques*, & les troiſiemes rafraîchiſſants *ralentiſſants*. Les rafraîchiſſants anti-phlogiſtiques ſont ou *froids* quand ils occaſionnent la perte des molécules ignées ſurabondantes, ou *privatifs* quand ils diminuent la réparation qui pourroit s'en faire.

Les anti-phlogiſtiques froids *proprement dits*, diminuent la chaleur en évacuant la matiere ignée ſeule ; les anti-phlogiſtiques froids *improprement dits*, la dimi-

nuent en évacuant en même temps une partie de nos humeurs; & dans ce ſens la ſaignée, les remedes évacuants, ceux, par exemple, qui procurent la ſueur, ſont des anti-phlogiſtiques froids *improprement dits*, tandis que tous les corps ou milieux froids auxquels le corps humain communiquera de ſa chaleur lorſqu'il les touchera, ſeront des anti-phlogiſtiques froids *proprement dits*; tels ſont l'air froid, les vents, l'air agité par les ventilateurs; tel eſt ſur-tout l'air que nous reſpirons; tels ſont les bains froids ou frais, les boiſſons fraîches, la douche, les aſperſions, les fomentations, les lavements froids, le changement de linge & de vêtement, &c.

Les anti-phlogiſtiques *privatifs* rafraîchiſſent, en ne réparant pas la perte que nous faiſons de la matiere ignée. Ils ſont de deux genres, 1°. les anti-phlogiſtiques privatifs *diététiques* qui fourniſſent la nourriture du malade, & qui ſont toutes les ſubſtances alimentaires contenant peu de particules ignées, ou que l'on prend en moindre quantité que le beſoin ne le demande : un grand intervalle entre chaque repas eſt du même genre d'anti-phlogiſtiques. 2°. Les anti-phlogiſtiques privatifs *pharmaceutiques*, qui contiennent également peu de ma-

matiere ignée. Ceux-ci ou enveloppent les molécules ignées, & empêchent leur réunion ; & alors ils portent le nom de *mucilagineux*, ou bien ils en facilitent la dissipation, & ce sont les anti-phlogistiques privatifs *salins*.

Les seconds rafraîchissants, ou rafraîchissants *anti-septiques*, temperent la chaleur, ou en suspendant les progrès de la putréfaction, ou en la corrigeant ; de-là ils sont divisés en anti-septiques *improprement dits*, & en anti-septiques *proprement dits*. Les premiers agissent, 1°. en détruisant les causes de la pourriture ou foyers des matieres putrides, tels sont les incisions pour donner issue aux fluides épanchés & qui se corrompent, les émétiques, les purgatifs, &c. 2°. En s'opposant à l'ultérieure dissipation de l'air fixe, tels sont les boissons ou applications froides, les substances acerbes, astringentes, les acides végétaux & minéraux. Les seconds ou anti-septiqnes *proprement dits*, agissent en redonnant de l'air fixe aux substances qui l'ont perdu : ils sont *diététiques* ou *pharmaceutiques*. Ces derniers sont effervescents, fébrifuges, amers, alexipharmaques, &c. Tous ces médicaments, quoiqu'ils soient la plûpart plutôt échauffants que rafraîchissants, ne laissent pas de calmer en suspendant &

arrêtant le mouvement inteſtin putride qui développe beaucoup de matiere ignée.

« Les rafraîchiſſants *ralentiſſants* calment la chaleur en modérant le mouvement progreſſif; ils agiſſent en éloignant les cauſes qui produiſent l'augmentation de ce mouvement, ou en diminuant leur énergie. Tels ſont le repos, la tranquillité d'ame, tous les moyens qui peuvent aider la nature dans la coction, l'évacuation critique, ou le dépôt de la matiere morbifique; tout ce qui calmera ou enlevera la cauſe de la douleur ; enfin tout ce qui pourra remédier au principe des inflammations ».

Les rafraîchiſſants ralentiſſants ſont ou *tempérants* ou *délayants*.

Les ralentiſſants tempérants diminuent l'action augmentée des ſolides; les uns ſont *relâchants*, les autres *ſédatifs*.

Les tempérants relâchants diminuent l'élaſticité des fibres, ou éloignent & diſſipent les cauſes qui peuvent la mettre en jeu ; les premiers ſont les *relâchants proprement dits* , les ſeconds les *relâchants improprement dits*.

Les relâchants proprement dits, ou *émollients*, agiſſent ſur les fibres même, en interpoſant entre leurs éléments des molécules fines, liſſes, qui diminuent leur

cohéſion, &c. — A l'intérieur ce ſont les tiſanes, les bouillons, les potions, &c. A l'extérieur ce ſont les bains, les fomentations, &c.

Les relâchants improprement dits agiſſent ſur les cauſes qui peuvent augmenter l'action des fibres, dépendante de leur élaſticité, comme le grand mouvement des fluides, la pléthore, les luxations, les fractures, la préſence des corps étrangers, &c. Les relâchants improprement dits ſeront par conſéquent le repos, la ſituation, la tranquillité d'ame, la ſaignée, la réduction, l'extraction, &c.

Les tempérants ſédatifs calment l'irritabilité augmentée; les ſédatifs *improprement dits* éloignent les cauſes qui excitent l'irritabilité ou affoibliſſent l'action de ces cauſes; c'eſt ainſi que les délayants de matieres âcres, c'eſt ainſi que l'extraction d'un corps qui pique les parties nerveuſes, ou la ſection de ces mêmes parties, ſont des ſédatifs *improprement dits*. Les ſédatifs *proprement dits* diminuent la ſenſibilité ou le ſentiment des nerfs; ce ſont les *anti-hiſtériques* & les *narcotiques*. Quoique chauds, pour la plûpart, ils calment la chaleur, parce qu'en diminuant la ſenſibilité ou la tenſion des nerfs, ils affoibliſſent les cauſes du mouvement accéléré du ſang.

Les rafraîchiſſants *délayants* ſont improprement dits ou *évacuants* quand ils diminuent la trop grande quantité des fluides qui oppoſoient de la réſiſtance à l'action des ſolides. Les délayants *proprement dits* ſont ceux qui remédient au trop grand épaiſſiſſement des fluides. L'auteur explique fort au long la maniere d'agir des uns & des autres délayants. Parmi les premiers, il place entr'autres la ſaignée; parmi les ſeconds, il compte l'eau, ſurtout l'eau tiéde, l'eau ſucrée, le petit-lait, l'eau nitrée, les infuſions de plantes chicoracées, &c. Il obſerve que les acides tant recommandés doivent être donnés avec beaucoup de circonſpection, & étendus dans beaucoup d'eau, parce qu'ils ſont toniques & aſtringents.

M. *de Boſſieu* examine enſuite dans quels temps & dans quelles circonſtances des maladies on doit employer la méthode rafraîchiſſante. Ne pouvant embraſſer toutes les maladies où elle convient, ni toutes les nuances de ces maladies, il ſe contente de parler de celles dans leſquelles on obſerve ordinairement un excès de chaleur; il les nomme *maladies chaudes* ou *phlogiſtiques*, & il les diviſe en *ſimples*, en *putrides*, & en *inflammatoires*, qu'il diſtingue par trois degrés de chaleur différents ; la chaleur

douce accompagne les maladies phlogiſtiques ſimples; la chaleur *mordicante* s'obſerve dans les phlogiſtiques putrides; & la chaleur *brûlante* caractériſe les maladies *inflammatoires*.

Ces chaleurs contre nature peuvent être compliquées, & l'auteur fait voir que pour connoître leur véritable degré, l'obſervation avec le thermometre, quoiqu'utile, eſt inſuffiſante. Il développe ſon idée, & il propoſe, pour y parvenir, les moyens ſuivants qu'il détaille fort au long; ſavoir, 1°. *le ſentiment du malade*, pourvu qu'il ne ſoit pas dans cet état d'inſenſibilité où il n'eſt ſuſceptible d'aucune impreſſion; 2°. *le tact d'un médecin expérimenté*, avec les précautions néceſſaires, tant de la part du médecin que de celle du malade; 3°. la *ſéchereſſe* de la peau, de la langue & des autres parties de la bouche, l'*altération du malade*.

M. *de Boiſſieu* paſſe enſuite à l'hiſtoire des maladies phlogiſtiques ſimples; il les diviſe en maladies d'*échauffement*, & en maladies *phlogiſtiques fébriles ſimples*. Il expoſe les ſymptômes des maladies d'échauffement (qu'il définit, d'après m. Lieutaud, *le premier degré de la fievre éphémere, dans lequel le pouls, ſans être dans l'état naturel, n'eſt pas fébrile*). Il en développe les cauſes, & il en indique les

remedes

remedes qui ſont les anti-phlogiſtiques froids évacuants, & les anti-phlogiſtiques froids *proprement dits.*

Dans le traitement des maladies phlogiſtiques fébriles ſimples, on doit employer les anti-phlogiſtiques froids improprement dits, ou évacuants.

La chaleur mordicante accompagne les maladies phlogiſtiques fébriles putrides, elle a quelque choſe d'âcre qui irrite les nerfs d'une maniere particuliere.

« Dans ces maladies, le mouvement inteſtin putréfactif dégage une grande quantité de molécules ignées, & forme des principes volatils, âcres, putrides, qui ſe diſſipent par les pores de la peau en même temps que les molécules ignées, & occaſionnent enſemble la ſenſation de chaleur mordicante ».

Le premier degré de cette chaleur accompagne les fievres ardentes; le ſecond ſe manifeſte dans les fievres putrides malignes; & le troiſieme s'obſerve dans les fievres hectiques: toutes ſubdiviſions des maladies phlogiſtiques putrides.

Les quatre périodes de ces maladies, ſavoir, le commencement, l'augment, l'état & le déclin, ſont, en général, très-courts dans les fievres ardentes; dans les fievres putrides ils ſont plus longs, & ils

ſont très-longs dans les fievres hectiques & purulentes.

Deſcription des fievres ardentes dont on expoſe très-méthodiquement les phénomenes, les cauſes & le diagnoſtic, pour appliquer enſuite à la curation la méthode rafraîchiſſante.

Dans le premier période de la fievre ardente, l'auteur conſeille d'employer rarement la ſaignée, & de ne la réitérer preſque jamais; les autres remedes doivent être pris parmi les rafraîchiſſants anti-phlogiſtiques froids. L'auteur examine ſoigneuſement ſi l'on doit donner les boiſſons froides ou chaudes; il diſcute les ſentiments des anciens & des modernes, & il indique dans quels cas il faut ordonner de préférence les uns ou les autres, & avec quelle précaution on doit les donner.

Il examine enſuite en détail quand & comment il faut employer & diriger les moyens auxiliaires; tels ſont les qualités de l'air, la diſpoſition des lits, les lavements, les bains, les lotions ſur leſquelles il veut qu'on inſiſte; enfin quand la bile ou les matieres bilieuſes, jaunes ou vertes, ſont fort abondantes & très-acrimonieuſes, il ſe ſert du mélange effervefcent de *Riviere*, à petites doſes, &

quelquefois d'un peu de magnéſie dans les intervalles.

Dans le ſecond période, les efforts de la nature ſont les plus violents; c'eſt à cette époque, ou au commencement du période, ſuivant que le malade ſuccombe, ou que l'on apperçoit des ſigues de coction. Quoiqu'il ſurvienne alors des évacuations abondantes & des hémorrhagies, la ſaignée eſt nuiſible, les émétiques & les purgatifs peuvent l'être. Il faut convenir avec les anciens, que dans ce temps des fievres ardentes, les boiſſons abondantes peuvent remplir preſque toutes les indications, & tenir lieu de tout aliment. Cependant ſi des circonſtances particulieres obligent à recourir à des remedes plus actifs, on doit n'en uſer qu'avec la plus grande circonſpection.

C'eſt au commencement du troiſieme période que le médecin doit redoubler ſes attentions; l'indication eſt de modérer la chaleur, d'arrêter les progrès de la putridité, de la corriger, de redonner aux ſolides la force & l'action néceſſaires; en un mot, de faciliter les évacuations.

« Enfin, dans le dernier période, lorſque les évacuations critiques ſe font bien, le médecin doit être ſpectateur; ſi elles ſont inſuffiſantes, il doit les exciter; ſi elles ſont troublées, empêchées, il doit

éloigner les obstacles, relever les forces si la nature est trop foible, & faire ensorte que la maladie ne dégénere point, ou n'ait des suites fâcheuses ».

L'article second est consacré aux fievres putrides malignes. Ces fievres marchent plus lentement que les précédentes, la chaleur & la soif n'y sont pas aussi considérables : elles sont précédées par le malaise, le dégoût, &c. M. *de Boissieu* les divise de même en quatre périodes, & il en décrit les symptômes. Comme il seroit trop long de le suivre dans les détails, nous observerons seulement, avec lui, que dans les premiers temps la langue est ordinairement séche, l'altération est quelquefois considérable, mais le plus souvent elle est modérée, & la chaleur est âcre, séche, mordicante. Les choses deviennent plus sérieuses dans le troisieme période : la peau, en apparence comme dans l'état naturel, imprime, au bout de quelque temps, à la main une sensation de chaleur extraordinaire, âcre & mordicante, qui dure quelques minutes après ; la langue est ou humectée avec des aphtes, ou séche avec des gersures. Les évacuations ou les dépôts critiques se font dans le quatrieme période.

L'indication des causes suit la description des symptômes.

« Il paroît certain, dit m. *de Boissieu*, qu'il existe dans ces fievres un mouvement intestin de nos liqueurs, qui tend à une putridité particuliere, & produit une altération qui paroît consister dans une dissolution & une décomposition putride de nos liqueurs, & un relâchement de nos solides. Lorsqu'ils sont portés l'un & l'autre à un certain point, ils donnent lieu à la coction & à la crise ».

Le traitement est ou préservatif, ou curatif. Dans le premier, l'auteur conseille de changer d'air, de s'en procurer un qui soit pur & renouvellé, de faire usage d'une diette végétale ou qui en approche, de prendre un exercice modéré, de favoriser les sueurs par un vomitif, de laver les malades avec de l'eau & du vinaigre lorsqu'ils sont malpropres, de changer de linge, de relever l'ame dans les épidémies où elle est abattue par la terreur.

Le traitement curatif indique d'abord les soins à prendre pour l'air que le malade doit respirer, la maniere de le couvrir, &c. On conseille de laisser passer le frisson sans rien donner, à moins que les accidents d'une fievre maligne épidémique ne soient si graves qu'ils exigent de donner alors un doux vomitif. Dans le temps de la chaleur, un des principaux secours est la saignée; l'auteur distingue

avec beaucoup d'attention les cas où elle convient, & ceux où elle feroit nuifible; il regarde le vomiffement comme indifpenfable en général, mais il indique des circonftances où l'on doit s'en abftenir. Après l'ufage du vomitif on a recours à un émétique doux en lavage, adouci avec la caffe & la manne, & donné feulement dans l'intention de pouffer par les felles. On doit faire ufage des lavements, des boiffons abondantes qui foient du goût du malade, & du nombre defquelles peuvent être celles que l'on prépare avec les fruits frais, comme cerifes, fraifes, framboifes, &c. avec l'attention de ne pas les donner froides dans ce période de la maladie: Quant aux aliments, on doit défendre les bouillons, mais donner la préférence aux crêmes légeres de riz, d'orge, &c. adoucies avec du fucre; ce que l'on permettra de quatre en quatre heures.

Dans le deuxieme période les opinions font plus partagées fur les fecours que l'on doit adminiftrer, & particuliérement fur les purgatifs. M. *de Boiffieu* rapporte différents fentiments, enfuite il s'en tient à l'obfervation qui démontre qu'une diarrhée claire, féreufe, abondante eft très-nuifible dans tous les temps de la maladie; que celle au contraire qui eft légere, qui ne fatigue pas le malade, eft alors tou-

jours avantageuſe, & il croit qu'on doit conclure qu'il ſeroit très-dangereux de trop purger, & nuiſible de ne pas évacuer légérement ou tenir le ventre libre, ce que l'on obtient par l'uſage des lavements, la décoction de caſſe dans le petit-lait, quelques minoratifs ſimples ou aiguiſés avec le tartre ſtibié.

Quoique les évacuations ſpontanées exceſſives ſoient nuiſibles dans les fievres malignes, on ne doit point chercher à les ſupprimer, dans la crainte d'augmenter la fievre, la chaleur, la ſoif, d'occaſionner le délire, &c. encore moins faut-il les exciter par des purgatifs forts ; mais on doit les modérer, & m. *de Boiſſieu* en expoſe les moyens.

« Le troiſieme période eſt le temps le plus orageux ; alors il faut tempérer la chaleur putride, favoriſer ou modérer & quelquefois exciter les évacuations, prévenir, détourner les irritations, les engorgements & les dépôts, corriger la putridité, ou au moins en ſuſpendre les progrès, ſoutenir les forces ».

Contre la chaleur putride & la ſéchereſſe; des boiſſons anti-ſeptiques, du petit-lait avec le ſyrop violat, des tiſanes légérement émulſionnées & nitrées, de la limonnade légere, &c.

Pour favoriſer les évacuations dépura-

toires, les purgatifs avec encore plus de prudence, & plus rarement que dans le second période, de la réserve dans l'usage des lavements, les fomentations, les cataplasmes émollients, les onctions huileuses camphrées quand le bas-ventre est soulevé, tendu, météorisé.

Les sueurs sont favorables, mais il suffit de les aider & de les soutenir par des délayants ou par des cordiaux doux & diaphorétiques. On doit les modérer par les cordiaux, les acides, les anti-septiques quand elles sont abondantes, visqueuses, partielles, froides; car dans ce cas elles annoncent la dissolution, le relâchement, elles abattent les forces & ne sont point l'effet d'une évacuation critique.

On recommande l'application des véficatoires sur-tout lorsque les forces sont presqu'anéanties, & que la chaleur est trop foible, lorsque les parties nerveuses & intérieures sont menacées de quelqu'irritation, engorgement, dépôts, lorsqu'on veut rappeller au-dehors les éruptions rentrées, lorsqu'on craint les métastases; ils sont nuisibles lorsque la diarrhée colliquative & les taches pétéchiales indiquent une dissolution putride du sang.

Contre les taches pétéchiales, les hémorrhagies, les évacuations immodérées, les gangrenes, il faut avoir recours aux

acides végétaux & minéraux, au camphre, au quinquina en ſubſtance, &c.

« Enfin l'évacuation critique s'annonce, le dépôt critique ſe manifeſte, le quatrieme période commence. Ce que l'art doit faire ici ſe réduit à ſoutenir les forces, à favoriſer les évacuations, à corriger la putridité, & à hâter la maturation & l'ouverture des dépôts ».

Les cordiaux, la diete bien entendue, les ſubſtances gommo-réſineuſes, purgatives, les aromatiques, les amers, & ſurtout le camphre & le quinquina.

Pour les parotides, les bubons & autres tumeurs critiques, on emploie les emplâtres réſineux, chauds, irritants, & non point des cataplaſmes émollients; on les ouvre promptement.

M. *de Boiſſieu* conclut avec *Pringle*, « que la méthode rafraîchiſſante ne convient pas dans tous les temps & dans toutes les circonſtances de ces fievres; qu'elle peut, dans les troiſieme & quatrieme périodes, jetter dans l'abattement, ou l'augmenter; que le régime échauffant peut auſſi être très-nuiſible, qu'il peut occaſionner le délire, & un délire furieux, s'il eſt employé trop tôt ».

Il conclut encore « que la chaleur putride, ou la putridité qui l'occaſionne, en diſſipant les molécules ignées, en affoi-

bliſſant les ſolides & diſſolvant les fluides, tend à éteindre la chaleur naturelle ou les cauſes qui la produiſent; & que, pour établir celle-ci, il faut néceſſairement des remedes chauds, c'eſt-à-dire, qui rendent la matiere ignée, fortifient les ſolides & donnent de la conſiſtance aux fluides ».

On paſſe enſuite, dans l'article troiſieme, aux fievres lentes & hectiques, dont on diſtingue deux genres : le premier appellé *fievre hectique ſimple*, ou *eſſentielle*, ou *proprement dite*; le ſecond, *fievre purulente*, ou *hectique ſymptomatique*, ou *lente proprement dite*. D'après ces diviſions tirées des cauſes, la fievre hectique ſimple eſt quelquefois la ſuite des fievres aiguës; d'autres fois elle eſt occaſionnée par les paſſions de l'ame, fortes & longues, par des évacuations immodérées, par les travaux exceſſifs, les contentions d'eſprit, les longues abſtinences, &c. : c'eſt celle à laquelle ſont ſujets les Anglois.

La fievre purulente eſt toujours occaſionnée par un repompement de matiere purulente dans la maſſe du ſang.

La premiere n'a ordinairement aucun redoublement bien caractériſé; la ſeconde en eſt toujours accompagnée. Quoique leurs cauſes ſoient différentes, ces fievres ont des ſymptômes communs; tels ſont la chaleur qui paroît douce dans le pre-

mier inſtant où l'on touche la peau, mais qui imprime bientôt une ſenſation âcre, mordicante particuliere, le maraſme, &c.

La deſcription des trois périodes de ces fievres ſuit l'expoſition de leurs cauſes : le tableau en eſt bien fait, mais il eſt trop court pour être extrait d'une maniere ſatisfaiſante, & trop long pour être copié.

Après avoir recherché quel eſt le ſiége de la chaleur dans la fievre hectique, après avoir diſcuté & apprécié le ſentiment des anciens à cet égard, l'auteur préſume que c'eſt la partie muqueuſe de nos humeurs, & ſur-tout la lymphe, qui eſt principalement altérée dans cette fievre, (partie muqueuſe qui eſt peut-être ce que les anciens appelloient l'humide primitif, radical, élémentaire). Il penſe « qu'une dégénération putride de la lymphe, d'une eſpece particuliere, donne lieu aux fievres hectiques, & que la nature excite la fievre dans ces circonſtances, afin d'évacuer les matieres diſſolvantes & putréfiantes, ou diſſoutes & putrides, & afin de réparer plutôt ce qui a dégénéré en animaliſant plus promptement le corps muqueux que fournit le chyle; mais la nature manque ſon but, ſes efforts le décompoſent ».

La putridité de la lymphe eſt lente; dans la fievre purulente au contraire, les

progrès ſont plus rapides : de cette difficulté qu'a la lymphe à ſe putréfier, ſuit la lenteur que l'on obſerve dans la marche de la fievre hectique ſimple. L'auteur diſtingue, dans ſes trois degrés, la différence de la chaleur, les progrès de l'amaigriſſement juſqu'au maraſme, &c.

« Le premier degré de la fievre hectique, dit m. *de Boiſſieu*, peut aiſément ſe guérir; le ſecond, difficilement; & le troiſieme eſt incurable. La guériſon du premier degré de la fievre purulente eſt difficile, celle du ſecond eſt le plus ſouvent impoſſible, & celle du troiſieme l'eſt toujours ».

Dans le premier degré de ces fievres, il faut arrêter, corriger la dégénération de la lymphe, & la réparer; dans le ſecond, il faut, en outre, remédier aux maux que cette dégénération a produits : la cure du troiſieme n'eſt que palliative.

Dans le traitement particulier de la fievre hectique eſſentielle, l'auteur indique les précautions à prendre quant à l'air, au vêtement, à l'exercice, au ſommeil, aux boiſſons & aux lavements; il paſſe à l'uſage des bains qu'il recommande de prendre tiédes d'abord, en refroidiſſant l'eau par degré.

Quant aux remedes internes, on conſeille, 1°. d'évacuer les mauvais ſucs con-

tenus dans les premieres voies, avec les précautions néceſſaires; 2°. de fortifier les viſceres chylopoiétiques par les ſtomachiques amers, le quinquina en extrait, quelquefois les martiaux, les eaux minérales ferrugineuſes; 3°. de donner des boiſſons & des aliments humectants, nourriſſants & de facile digeſtion; 4°. ſi l'acrimonie domine, d'employer des adouciſſants, les émulſions, les bouillons de tortue, de mou, de ris de veau, de limaçons, de grenouilles, &c. On paſſe enſuite aux cas particuliers dans leſquels un vice ſcorbutique, ou ſyphillitique, ou ſcrophuleux, ou enfin des obſtructions, ſe trouvent joints à la maladie, ou l'ont cauſé.

La fievre hectique purulente offre dans le premier période deux indications générales, 1°. procurer ou entretenir l'évacuation du pus; 2°. prémunir la maſſe humorale contre l'infection.

Dans le deuxieme degré il faut modérer les ſueurs & la diarrhée, ſoutenir & ranimer les forces.

Dans le troiſieme degré ou le maraſme, on ne peut que retarder la mort; les analeptiques & quelques cordiaux ſont les ſeuls remedes dont on doive ſe ſervir.

La troiſieme ſection traite des maladies phlogiſtiques inflammatoires: la chaleur

qui accompagne ces maladies porte le nom de *brûlante*.

On divise, en général, les maladies inflammatoires en internes & en externes ; mais il vaut mieux les diviser en maladies inflammatoires vraies, légitimes, pures ou simples, & sans matiere, & en bâtardes, fausses, impures ou compliquées, & qui sont souvent avec matiere.

La chaleur qui accompagne les maladies inflammatoires pures est la brûlante ; dans le commencement des impures c'est ordinairement la même : ensuite elle est compliquée avec la putride, quelquefois elle est caustique, telle est celle qui accompagne les charbons, certaines dispositions gangréneuses, les gangrenes séches, &c.

Par l'extrait, peut-être trop détaillé, que nous avons donné des maladies précédentes, on a dû voir quelle est la maniere dont m. *de Boissieu* expose les symptômes & le traitement, dans les différents périodes d'une maladie, ses causes, sa terminaison & ses suites ; qu'il nous suffise d'assurer ici que dans l'histoire & la curation des maladies inflammatoires, il apporte le même soin, la même précision, sans cesser de donner des vues générales,

& qui peuvent s'appliquer, par une main habile, à tous les cas particuliers : nous ne le ſuivrons pas dans les détails. La terminaiſon & les ſuites des inflammations pures ſont la réſolution que l'on doit avoir toujours en vue, la ſuppuration, le dépôt critique, & quelquefois le ſquirrhe. C'eſt parmi les maladies inflammatoires impures que ſont placées les maladies contagieuſes, la peſte, la petite-vérole, ſur leſquelles l'auteur s'appeſantit un peu; & il finit ainſi ce qui regarde la méthode rafraîchiſſante.

» Je n'ai pas beſoin d'avertir que j'ai paſſé ſous ſilence bien des maladies qu'on peut appeller chaudes; mais leur nombre eſt trop conſidérable pour pouvoir faire mention de toutes; c'eſt pourquoi j'ai cru qu'il ſuffiſoit de parler des principaux genres auxquels les autres peuvent ſe rapporter, & dont ils ſe rapprochent pour le traitement, il ſemble qu'il vaut mieux, dans une matiere auſſi importante, laiſſer quelques parties intactes, que de ne faire que les effleurer ».

Cette premiere partie de l'ouvrage eſt terminée par un *tableau des rafraîchiſſants*, dans lequel ſe trouvent rangés avec le plus grand ordre tous les remedes indiqués dans la méthode rafraîchiſſante. En jettant un coup-d'œil ſur ce tableau,

on se rappelle en un instant toutes les divisions & subdivisions des remedes, faites par l'auteur.

(*La suite au journal prochain*).

LETTRE

A L'AUTEUR DU JOURNAL DE MÉDECINE,

Relative à celle qui lui a été adressée par m. GARNIER, *médecin du roi, doyen du college de médecine de Lyon; par m.* BAUMES, *docteur de la faculté de Montpellier, médecin à Lunel.*

MONSIEUR,

Le reproche tacite d'avoir méconnu la vraie indication du diabete, que j'ai reçu de m. *Garnier*, dans sa lettre insérée dans le journal d'octobre dernier, me procure l'honneur de vous adresser la présente. Quoique très-porté à faire un sacrifice de mes premieres idées, à la voix des médecins, qui, comme m. *Garnier*, ont vieilli dans la pratique de la médecine, je crois néanmoins devoir attendre encore que des observations ultérieures prononcent sur la prééminence des secours curatifs qui ont réussi à ce praticien respectable,

table, & ceux que j'ai proposés dans mon mémoire sur le diabete, publié dans le cahier d'août 1781, *pag.* 130.

Ce n'est pas qu'il se soit élevé dans mon esprit le doute le plus léger sur la fidélité de l'observation qui concerne le diabétique guéri avec des doses réitérées d'émétique (l'ipécacuanha) par m. *Garnier*, sous les auspices de m. *Rast*. Mais si l'habitude de réfléchir sur les faits est capable de donner du poids à mes assertions, je me crois fondé à rejetter la méthode de m. *Rast* comme infidelle dans le diabete essentiel : je n'ose trancher le mot en la disant très-dangereuse.

Il est une espece de diabete sympathique dépendant de l'embarras des organes de la digestion, qui peut être susceptible des secours appropriés à quelques especes de diarrhée. Les vomitifs, en enlevant, presque d'un seul coup, les amas de saburres, peuvent mettre fin à tous les symptômes qu'enfantent cette cause spéciale. Mais quelques nombreux que soient les cas de diverses affections dont le foyer morbifique réside dans les premieres voies, n'est-ce pas généraliser vicieusement un fait clinique, que de dire d'une maniere vague, que le diabete doit être regardé & traité comme une forte diarrhée.

La dénomination de diarrhée urineuse,

que des auteurs graves ont donné à cette étonnante maladie, auroit-elle été capable d'en imposer ? Ce n'eſt point au nom d'une maladie que le praticien obſervateur s'arrête ; mais ſes avides regards tâchent de pénétrer dans le dédale des cauſes pour ſaiſir les véritables indications qu'elles offrent. Il ſait qu'un ſeul genre de maladie reconnoît pour cauſes probables une infinité d'agents qui diverſifient le traitement, en établiſſant des eſpeces très-différentes entr'elles.

En effet, quel peut être l'effet des émétiques dans ces diabetes déterminés par l'uſage abuſif des eaux minérales, par des diurétiques forts, ou autres remedes trop actifs, comme l'ont vu *Hildan*, *Willis*, *Liſter* ? Quels ſuccès pourront-ils produire dans les circonſtances où une forte irritation nerveuſe aura donné naiſſance à cette affection, ainſi que *Whytt* & *Tiſſot* l'ont apperçu chez les enfants pendant les douleurs de la dentition ? Enfin que doit-on attendre lorſqu'une obſtruction hépatique, ſplénique, triſtes réſultats d'une maladie aiguë ou chronique, aura produit les germes du redoutable diabete ? Je n'ai pas encore nommé ces eſpeces qui ſont produites par la morſure du *dipſas*, comme l'a dit *Galien* ; par un excès de vin, ainſi qu'il s'en trouve un exemple dans le troi-

ſieme volume de la collection académique ; par une métaſtaſe de l'humeur goutteuſe, comme nous l'apprend *Sydenham*, &c.

Il eſt donc vrai de dire que les cas qui néceſſitent les vomitifs dans la cure du diabete, doivent être très-rares, & qu'il faut être bien aſſuré par tous les ſignes diagnoſtics des ſaburres exiſtantes dans les premieres voies, que cette maladie n'eſt qu'un ſymptôme du mauvais état des organes de la digeſtion. Peut-être même dans ces dernieres occaſions, il faut quelquefois préférer aux vives ſecouſſes de l'émétique des purgations douces & sûres, qui, outre qu'elles nettoyent & balayent la fiſtule inteſtinale, n'en operent pas moins une révulſion certaine, efficace, quoique moins ſubite. *Bordeu* guérit un diabete de cette nature par l'uſage des eaux de Bareges.

J'ai cru devoir faire cette réponſe à la lettre & à l'obſervation de m. *Garnier*, parce que je n'y ai point trouvé une ſage diſtinction, & que l'autorité d'un médecin qui pratique depuis 60 ans, peut induire à erreur des jeunes médecins qui ne ſe décident que trop ſouvent d'après des faits qui nous viennent d'auſſi bonne part.

Lunel, le 17 décembre 1781.

OBSERVATION

Sur une fievre putride compliquée de goutte vague ; par m. Sobaux, *chirurgien à Neuve-Maison en Thiérache.*

Le nommé *Pierre Foucampré*, habitant de Neuve-Maison en Thiérache, eut le sommeil interrompu vers une heure du matin, le 13 juillet 1780, par une violente douleur de tête fixée à la partie supérieure de la tempe droite, & une douleur semblable à la région lombaire : ces douleurs étoient gravatives & un peu lancinantes ; le corps & les membres étoient engourdis & affectés de lassitudes spontanées. Cet état fut suivi, dans l'heure même, de la distorsion de la bouche & des yeux, de mouvemens convulsifs des muscles du bras, de la jambe, du dos & des lombes, & de l'apparence d'une dyarrhée bilieuse. On vint me chercher vers les six heures du matin pour le voir : arrivé auprès de lui, je l'interrogeai & les assistants sur ce qu'ils avoient observé depuis la chûte jusqu'à ce moment ; ils me rendirent compte des symptômes que je viens de détailler, & que je reconnus en examinant le malade. Les convulsions duroient une & deux minutes, & les ré-

miſſions autant ; il falloit un homme pour contrebalancer l'action muſculaire & ſoutenir le bras, & un ſecond pour les mêmes offices à la jambe. Ces mouvements ſe faiſoient ſelon la flexion de l'avant-bras, du poignet & des doigts ; cependant la main ſe tournoit en ſupination ; les mêmes effets ſe paſſoient à la jambe, au pied & aux orteils. Le ſpaſme affectoit les muſcles dorſaux & lombaires du côté gauche, & tiroit le corps vers ce côté, l'élevant & le tenant roide. La diſtorſion de la bouche & des yeux, auſſi vers le côté gauche, précédoit ces mouvements ; celle de la bouche me parut être le *ſpaſmus cynicus ;* la bouche étoit tournée obliquement de bas en haut vers l'oreille ; la mâchoire inférieure en fréquents mouvements, étoit tirée vers cette partie ; le ſpaſme de quelques muſcles du col & de la face donnoit certains mouvements à la tête & certaines grimaces au viſage, & le tout enſemble rendoit aſſez bien, cette figure difforme qui annonce la méchanceté d'un chien en colere, & le malade ſembloit vouloir dévorer ſon oreiller. Dans cet état convulſif, le pouls étoit au bras affligé, dur, petit & preſqu'imperceptible, à cauſe des geſticulations fréquentes des tendons qui l'environnent ; & quoiqu'aſſez naturel au bras ſain, quel-

ques mouvements des tendons se faisoient sentir de temps en temps, les yeux étoient furieux & hagards, ils sortoient des orbites, la pupille se dilatoit & se resserroit brusquement, comme dans des mouvements de colere; le col roide & tirant la tête vers la gauche; la respiration étoit assez bonne, mais le cœur un peu serré, disoit le malade; la transpiration étoit abondante, ainsi que les urines qui étoient aqueuses : la bouche & les yeux reprenoient leurs sieges naturels dans les rémissions; mais les paupieres étoient toujours en mouvement, & l'on voyoit fréquemment des petites grimaces dans le visage; le pouls devenoit plein, dur & élevé; le bras & la jambe étoient sans mouvement, mais sensibles, & les doigts restoient fléchis. Le malade parloit & raisonnoit encore bien.

Voilà l'invasion, premiere époque de cette maladie; mais ce diagnostic, ce vrai caractere, où le trouver; ce qu'il y avoit de certain alors, c'étoit que tous ces signes & symptômes assimilés offroient un pronostic très-fâcheux. On proposa les sacremens, & j'y consentis bien volontiers. Dans leur administration, qui demanda un certain temps, survint un spasme que l'on me dit avoir été universel, accompagné de frissons, pendant lequel

le malade fut regardé des aſſiſtans comme étant à ſa derniere heure. De retour chez lui, je trouvai le pouls plein, fréquent, moins dur; mais toujours les ſoubreſauts des tendons, la tête & les reins embarraſſés & ſenſibles, la reſpiration haute, la bouche ſeche, grande ſoif, ſueur abondante, univerſelle & ſentant l'aigre : le malade n'éprouvoit plus de convulſions depuis une demi-heure, quoique non exempt de petites ſecouſſes que l'on obſervoit de temps en temps dans ſes membres; cependant il fut queſtion des ſecours que l'on attendoit de moi. Dans un cas ſi dangereux & ſi obſcur au premier début, je ſaiſis avec une certaine confiance ces maximes d'Hypocrate : *Convulſiones & tetanicas diſtenſiones febris accedens ſolvit.* Coac. prænot. *Convulſiones ſolvit febris superveniens acuta quæ priùs non fuit.* Ibid. & je conſeillai ſeulement l'uſage d'une eau de poulet chicoracée, & celui du petit-lait légérement nitré, que le malade prit & but abondamment. Le lendemain matin, je le trouvai un peu abattu, ayant eu un ſommeil pénible, la tête & les reins toujours embarraſſés & ſenſibles, les yeux hagards & brouillés, la langue couverte d'un limon jaunâtre, la région épigaſtrique élevée & un peu tendue; il y avoit des nauſées & de la

répugnance pour les bouillons ; le pouls étoit dur, petit, fébrile & convulsif, [cet état convulsif étoit confirmé par de légeres constrictions spasmodiques des muscles de la face, & de légeres secousses qu'essuyoient les membres lésés.] Le cours des urines étoit diminué, ainsi que la sueur ; & la diarrhée qui avoit paru dans l'invasion, avoit cessé. La rémission de la fievre m'offroit le moment d'agir, & je m'y déterminai d'autant plus, que la nature sembloit être opprimée de toutes parts : *Medicina auxiliatrix est naturæ laborantis*; mais auparavant il faut au moins être fondé sur quelque principe : le voici tel que je l'ai posé. Dans cette foule de signes & symptômes propres & communs à grand nombre de maladies, je fis mon diagnostic en combinant ceux que je viens de détailler & que je trouvai dans le temps de rémission ; ensuite je dirigeai mes vues sur l'empâtement des visceres par une humeur abondante & tellement dépravée, qu'elle indiquoit par l'irritation qu'elle causoit au ventricule & au duodenum, la nécessité de l'évacuer. En conséquence, je fis prendre au malade une dose de tartre stibié & de sel de saignette étendus dans une bouteille d'eau commune. Ce remede évacua abondamment du haut, une bile verte & acide,

& du bas, une bile jaune, saburreuse & fétide. Cette opération ranima la nature & soulagea beaucoup le malade : *Si qualia oportet purgentur, confert, & facilè ferunt.* Hyp. Cependant la fievre redoubla vers les quatre heures après-midi, & les convulsions revinrent aux mêmes parties, aussi fortes & aussi fréquentes que dans leur premiere invasion ; ce qui alarma beaucoup : *Convulsioni febrem accedere satius est, quam febri convulsionem.* Hyp. L'eau de poulet & le petit-lait étant continués, je donnai, le soir, un julep composé des eaux de fleurs de tilleul, de mélisse, de camomille, de sureau, le syrop de menthe, la liq. anod. min. d'*Hoffmann* & le sel sédat. d'*Homberg*. Ce remede rendit les rémissions moins courtes, & procura un peu d'assoupissement ; mais les convulsions éloignant le sommeil de demi-quart en demi-quart d'heure, la nuit fut très-mauvaise.

Le matin, troisieme jour, je trouvai le malade avec le visage rouge, les yeux gros & étincelants, & la conjonctive un peu enflammée, la langue sale & seche, la respiration grande, le pouls fort élevé & bondissant, beaucoup de chaleur & d'altération, une sueur contrainte, l'évacuation de bile supprimée, & fort peu d'urines, lesquelles étoient alors d'un clair

brillant & de couleur citrine; les convulſions ne laiſſoient preſque plus de rémiſſions, & dans celles-ci, les membres affectés étoient ſans mouvements, mais toujours ſenſibles. Réflexion faite, je vis l'érétiſme monté juſqu'au point à me faire craindre l'apoplexie, d'autant plus que le malade eſt de tempérament ſanguin-bilieux, âgé de cinquante-cinq ans, ayant de l'embonpoint, aimant la bonne chere, le vin, l'eau-de-vie, &c.; d'une vie oiſive & ſouvent ſédentaire, quoique fort vif & vaporeux mélancolique; très-incliné à la pêche, où il ſouffroit ſouvent le froid, le corps plongé dans l'eau juſqu'aux aiſſelles, de maniere qu'il ne récuperoit ſa chaleur que par le vin, les liqueurs & le feu. D'ailleurs, j'appris qu'il fut une fois l'eſpace de quinze jours ſans pouvoir introduire un des bras dans ſa manche d'habit; une autre fois, qu'une cuiſſe lui faiſoit tant de douleurs, qu'il ne pouvoit reſter au lit; d'autres fois, c'étoit une douleur qui ambuloit çà & là, tantôt dans quelques articulations, tantôt dans les chairs. Cela étant, étois-je donc bien fondé dans ma crainte? Ne pouvois-je pas dire ici du vice arthritique mêlé avec des miaſmes putrides, ce que dit *Drawaſius* du ſel volatil corbutique corrompu & tranſporté par le génie d'une goutte vague ſur les

viſceres ? *Si ad cerebrum ſcandit, æger vertiginem, epilepſiam, apoplexiam alioſque truculentos capitis morbos incurrit. Ad pulmones delatum, ſpirandi anguſtiam, anxietates præcordiorum, ferinas & ſuffocatorias tuſſes, hæmoptiſes, &c. affert. ex verſione celeberrimi Hoffmann.* En conſéquence, je propoſai la ſaignée du pied, qui fut faite ſur le champ, par une large ouverture ; le ſang étoit fort épais & noirâtre, jailliſſant & bavant alternativement en ſortant du vaiſſeau : je ceſſai d'en tirer lorſque je ſentis un peu de molleſſe dans le pouls, & que je vis le viſage un peu décoloré ; ce qui arriva par une évacuation de douze à quatorze onces de ſang. Cette opération déchargea la tête inſtantanément, les membres devinrent moins roides, & les convulſions moins fortes & moins fréquentes. Je continuai l'uſage de l'eau de poulet, du petit-lait nitré, & j'ajoutai un gobelet d'apozeme, de quatre en quatre heures, fait avec la bourrache, la pimprenelle & la chicorée ſauvage, &c. Je conſeillai un lavement d'eau ſimple à prendre dans le courant du jour, & je réiterai mon julep antiſpaſmodique vers les neuf heures du ſoir.

Le lendemain matin, quatrieme jour, je trouvai le malade tout ſtupéfait dans les rémiſſions, la tête & les reins em-

barrassés, le pouls un peu relâché & assez bien réglé, quoique fébrile, les convulsions allant toujours leur train, des sueurs symptomatiques, point d'évacuations, excepté l'urine qui couloit un peu, laquelle approchoit de l'état naturel. D'après cette observation je rendis l'apozeme laxatif par le tamarin & la manne, & je le fis prendre à même dose, de quatre en quatre heures, continuant l'eau de poulet & le petit-lait dans les intervalles. J'obtins par ce moyen une évacuation de sept à huit selles de bile jaune, verte & glaireuse, & des matieres fécales bien liées; ce qui procura un peu de soulagement & de sommeil.

Le lendemain, cinquieme jour, les convulsions étant les mêmes, & le malade dégoûté d'apozeme, je le mis à l'usage d'une légere infusion de bourrache & de gramen, du petit-lait, & de son eau de poulet ordinaire; j'ajoutai à ce régime une cuillerée de potion antispasmodique, à prendre de deux en deux heures, & je conseillai des demi-lavements, à prendre dans le jour, faits avec les plantes émollientes.

Je soutins cette méthode les sixieme & septieme jour, où je fus obligé de recourir à un bain d'eau tiede, pour obvier à la luxation du poignet & du pied affec-

tés, tant les convulſions étoient fortes, & pour calmer les douleurs qui occaſionnoient un ſpaſme univerſel. Le malade y reſta une demi-heure, ſoutenu par pluſieurs perſonnes, & flottant dans l'eau juſqu'aux épaules. Ce bain calma effectivement les douleurs & les convulſions, & les borna ſur les membres ordinairement affectés : la fievre ne fut pas plus forte que les autres jours; car elle avoit conſtamment, chaque jour, quelques redoublements plus ou moins forts, & la nuit ſe paſſa en aſſoupiſſements & en convulſions.

Hoffmann, autoriſé par l'expérience des anciens, employoit les bains d'eau modérément chaude, dans les affections de la tête & des nerfs, même dans les accès & les ſymptômes les plus formidables. *Celſe* & *Proſper Alpin* rapportent que les Egyptiens ont conſtamment conſeillé les bains dans les fievres continues & intermittentes, excepté les fievres peſtilentielles.

Le huitieme jour, le matin, je trouvai la tête & les reins fort embarraſſés, tout le corps en ſtupeur, un ſommeil profond, & quelquefois ſtertoreux dans les rémiſſions des convulſions, qui étoient toujours fortes; la langue ſale & ſafranée, une tranſpiration toujours forcée, point de fonc-

tions du corps ; les clyſteres étoient auſſi-tôt rendus que reçus, mais ſans effes ; les urines qui couloient un peu, étoient d'un jaune verd, avec une ſuſpenſion gélatineuſe, & l'on commençoit à s'appercevoir de la fonte des chairs. Je purgeai, à cette époque, avec une médecine compoſée de ſéné, de rhubarbe en infuſion, & dans la collature on faiſoit fondre de la manne & de la crême de tartre. Les évacuations durerent juſqu'au ſoir, le malade conſervant ſes forces, ayant même plus de courage ; il rendit copieuſement d'une bile jaune rouillée, ſaburreuſe & fétide, & ſur la fin des matieres fécales bien liées ; puis il dormit aſſez tranquillement juſque vers une heure après minuit, où il fut réveillé par les convulſions ordinaires : je lui trouvai le matin le viſage un peu affaiſé, point tant de chaleur, le pouls moins plein ; mais toujours convulſif, un peu de délire, les urines avoient aſſez bien coulé, après le ſommeil, & les membres étoient comme paralyſés dans les rémiſſions ; ce qui me détermina à appliquer un emplâtre véſicatoire ſur le bras & la jambe affectés : en effet, il rendit le mouvement à l'un & à l'autre membre. Le lendemain, la tête étant toujours embarraſſée, le ſpaſme cynique & les contorſions des membres fréquens, j'appliquai un même emplâtre

à la nuque, qui donna une très-forte suppuration, ainsi que les autres. J'entretins cette suppuration cinq à six jours, pendant lesquels le malade ne vécut que de petit-lait, étant dégoûté de toute autre boisson, & je donnai pour tout remede, d'une potion antispasmodique, dans laquelle entroient le camphre, le nitre purifié, &c. Je répétai cependant ma purgation. Le douzieme jour, dans le temps de la suppuration des vésicatoires, & malgré les convulsions, qui étoient encore fortes & longues, mais laissant aussi des rémissions au moins de la même longueur; je repurgeai, dis-je, étant absolument contraint par la fonte des humeurs. L'évacuation de bile fut la même que ci-devant, & sur la fin, beaucoup de matieres stercorales liées & un peu dures; puis le malade dormit paisiblement jusque vers les deux heures après minuit. Les vésicatoires ont réveillé les membres de leur engourdissement, ils ont calmé le délire & empêché le sommeil stertoreux; mais ils ne produisirent aucun calme ni soulagement marqué, à l'égard des convulsions.

Du douzieme au quatorzieme jour parut une éruption milliaire avec rougeur, chaleur & démangeaison sur la poitrine, au col & sur les bras : ces pétéchies, qui

étoient de la grosseur d'une forte tête d'épingle, contenoient une sérosité lympide; en se desséchant, la peau devint grise & rude au toucher, & l'épiderme s'en sépara en forme de son très-menu : il se fit en même-temps une autre éruption, le long de la colonne vertébrale & aux gros des fesses, qui étoit semblable à la petite-vérole ; les pustules se terminerent en partie par résolution, & en partie par suppuration, notamment aux environs du coccix, où il y eut une escarre assez considérable. Pendant tout le temps de cette irruption, les sueurs furent très-abondantes & puantes.

La séparation du sang & la sortie d'une humeur si active, sembleroit devoir produire un mieux être, si l'on ne savoit, par expérience, qu'elle est un symptôme de la plus grande dépravation des fluides : en effet, la tête resta toujours embarrassée, ainsi que les reins, la langue chargée & noirâtre sur sa base; point d'évacuation, excepté les urines qui couloient un peu; elles étoient alors tantôt claires, couleur de maron, & tantôt moins claires, couleur d'un jaune verd, avec un sédiment gélatineux : les convulsions toujours les mêmes; mais la fievre étoit un peu modérée dans ses redoublemens.

Au

Au ſeizieme jour, il me parut que le principal foyer des humeurs exiſtoit toujours dans les premieres voies ; je réitérai le purgatif ordinaire, & ce remede évacua, comme ci-devant, la même bile & un peu de matieres fécales avec des glaires ſur la fin. Le malade dormit enſuite une bonne partie de la nuit & de la matinée.

A ſon réveil, dix-ſeptieme jour, il fut repris de ſes convulſions, qui monterent à un ſi haut degré, que je fus encore contraint, vers midi, de le faire ſuſpendre dans un bain d'eau tiede, où il reſta une heure, & en reçut beaucoup de ſoulagement : j'obſervai enſuite que les convulſions des membres, qui, juſques-là, ne commençoient qu'après le ſpaſme cynique, commencerent au contraire alors par le tarſe & le métatarſe, le carpe & le métacarpe, bien entendu des membres léſés : du pied, elles ſembloient s'étendre juſqu'aux muſcles ſolaire & gémeaux ; de la main, aux muſcles biceps & deltoïde ; de-là, aux muſcles du col & de la face ; puis s'enſuivoit la diſtorſion de la bouche & des yeux. Les convulſions duroient alors quatre à cinq minutes, & les intermiſſions un quart-d'heure. A cette époque je dis intermiſſions ; car juſques-là il n'y avoit eu que des rémiſſions.

Le lendemain matin, dix-huitieme

jour, les convulſions étant encore les mêmes, le malade s'aſſoupiſſoit dans les intermiſſions, il touſſoit fort, & crachoit une matiere épaiſſe, la déglutition des boiſſons étoit pénible, la gorge & la poitrine étoient très-embarraſſées; la fievre avoit encore des redoublemens marqués, la tête étoit peſante, le viſage & les yeux pleins & enflammés, & le pouls, tantôt plus ou moins dur & fréquent, étoit encore convulſif. Cet incident me fit appréhender l'accès du vice arthritique mêlé aux miaſmes putrides, ſur la poitrine & la congeſtion du poumon : *Si ad pulmones delatum, ſpirandi anguſtiam, ferinas & ſuffocatorias tuſſes affert.* Dans ce cas, je donnai, de quatre en quatre heures, un gobelet d'eau de régliſſe nitrée & camphrée, en éteignant dedans une doſe de camphre enflammé juſqu'à réduction; puis le petit-lait non nitré, qui tenoit toujours lieu de bouillon. La gorge & la poitrine ſe débarraſſerent très-bien dans les vingt-quatre heures, par des crachats plus épais, mais ſans coction parfaite; par une ſalivation gluante, par la tranſpiration, & plus encore par les urines, quoiqu'elles fuſſent encore crues.

Le vingtieme jour, je trouvai les convulſions ordinaires, tantôt plus, tantôt moins fortes & longues, la tête & les

reins toujours embarrassés, le pouls fébrile & un peu convulsif, la langue sale, noire & humide, les urines d'un jaune verd avec un sédiment gélatineux. Un clystere donné la veille avoit produit de grosses matieres par pelotons; je répétai ma purgation ordinaire, excepté qu'au lieu de joindre ma rhubarbe à l'infusion, je la délayai en poudre dans la solution & la collature de la manne. Cette opération produisit encore une grande quantité de bile saburreuse, mais un peu glaireuse & brune; & sur la fin des matieres fécales pelotonées; le malade passa une nuit assez bonne, & les convulsions changerent de nature. Ces convulsions commençoient cependant toujours par les membres; mais la distorsion de la bouche & des yeux n'étoit plus si difforme; la paupiere droite recouvroit presque tout l'œil par son relâchement; les mouvements de la tête, du corps & des membres étoient épileptiques, & duroient depuis un demi-quart jusqu'à un quart-d'heure; puis la respiration étoit suspendue un moment, le cœur palpitoit, & le malade sortoit de ces détresses par une grande inspiration, avec un ton plaintif & comme un homme surpris & étonné; ensuite il s'assoupissoit un moment. Les intermissions duroient depuis une heure jusqu'à une heure & demie &

deux heures, pendant lesquelles le malade dormoit quelquefois ; les urines couloient en petite quantité, de couleur de feu, avec une suspension gélatineuse ; le pouls étoit assez bon, quoique fébrile & comme suspendu de tems en tems, par les soubresauts des tendons. Ces mouvements épileptiques, qui finissoient par le poumon, le cœur & le diaphragme, annonçoient clairement la correspondance qu'entretenoit notre vice arthritique entre le cerveau & les visceres : *Si ad cerebrum scandit, æger vertiginem & epileptiam incurrit : ad pulmones delatum, spirandi angustiam, & anxietates præcordiorum affert.* Le malade resta trois jours dans cet état, pendant lesquels il vécut de bouillons aux herbes, de petit-lait, & prit pour tout remede, d'une infusion théiforme, de racines de valériane & de fleurs de tilleul. Dans le courant de ce temps, il survint des évacuations d'une quantité de matieres fécales pelotonées ; les urines, qui coulerent bien, étoient naturelles avec le même sédiment, & la transpiration devint réguliere.

Le vingt-quatrieme jour, au matin, je trouvai mon malade dans une tristesse profonde, pensant à ses affaires, sur-tout à la mort : le peu de sommeil qu'il avoit eu la nuit, fut troublé par des rêves sinis-

tres, & interrompu par des mouvements convulsifs qui commençoient par un grand bâillement, en tournant cependant encore un peu la bouche & les yeux; puis ils parcouroient les membres, & alloient se réunir, tantôt dans le pied, tantôt dans le genoux & tantôt dans les reins; mais souvent au poignet; le malade faisoit des grimaces en parlant, les yeux étoient fixés, la pupille se dilatoit & se resserroit fort à chaque mot qu'il proféroit, & les paupieres étoient dans un mouvement continuel; la langue étoit noire & un peu humide, & les urines très-claires; cependant le pouls étoit assez bon, quoiqu'un peu concentré. Je conseillai un lavement d'eau simple, qui fut rendu aussitôt, sans effet; je prescrivis une infusion de valériane, de bourrache, de chicorée sauvage, pimprenelle & pourpier, légérement nitrée; je repris, à cette époque, l'usage des bouillons de veau ou de poulet chicoracés, des bouillons maigres aux mêmes herbes, & toujours du petit-lait simple à volonté; puis je prescrivis des liniments avec l'huile de laurier, sur la colonne vertébrale, notamment sur la région lombaire, sur les membres affligés, & sur le poignet & le pied qui étoient contournés & à demi disloqués

& ſur les doigts & orteils qui reſtoient fléchis. Ces liniments adminiſtrés trois fois en trois jours, rendirent la ſoupleſſe naturelle aux tendons & aux ligaments, & le ton aux muſcles extenſeurs, qui étoit perdu à cauſe qu'ils avoient ſupporté toute la force des rétractions ſpaſmodiques de leurs antagoniſtes ; enfin ils ſoulagerent beaucoup le malade. Dans ces trois jours, les mouvements convulſifs diminuerent par degrés, & laiſſerent des intermiſſions plus tranquilles ; ils commençoient toujours par un grand bâillement en tournant fort peu la bouche ; puis ils s'étendoient dans les membres & alloient ſe réunir au poignet affecté, lequel fut tuméfié pendant quelques jours : le pouls étoit un peu dur & fébrile le matin, & il y avoit un redoublement de fievre, avec de légers friſſons, le ſoir ; cette fievre étoit quotidienne intermittente, elle n'empêcha pas le ſommeil ; au contraire, il fut plus long par degrés, de nuit en nuit, à meſure que les mouvements convulſifs diſparurent. Ce ſommeil, tout bon qu'il étoit, mettoit le malade dans un état fort ſingulier, en ſe réveillant, quoiqu'il fût ſeulement relatif au laxum qui ſuivit néceſſairement le ſtrictum que le cerveau & les nerfs éprouverent ſi long-temps. En ſe réveillant, dis-je, les yeux devenoient hagards,

la pupille se dilatoit fort, les paupieres étoient en de fréquents mouvements, ainsi que la mâchoire inférieure & les levres, mais sans contorsion de la bouche & des yeux, la vue étoit dépravée jusqu'au point, qu'un homme de moyenne taille lui sembloit être de celle d'un pied; la terre lui sembloit être creuse de six pieds dans ses environs; il retenoit souvent les draps & la couverture de son lit, parce qu'à ses yeux, ils s'échappoient du côté droit; il ne pouvoit souffrir l'impression du soleil, de la chandelle & du bruit.

Ces accidents arriverent dans la matinée du vingt-cinquieme jour, où il entra dans une espece de manie ou de mélancolie, à l'occasion du refus qu'on lui fit d'une prise de tabac, sachant que je lui en avois interdit l'usage : cette manie fut marquée par une fureur passagere qui l'inclinoit à la volonté de s'étouffer dans son lit. N'étoit-ce pas encore une étincelle de notre vice qui pétilla dans le cerveau, puis se dispersa? *Si cerebrum scandit, morbos capitis truculentos incurrit æger.* Cependant elle se dissipa peu à peu; il reprit sa figure naturelle, rentra en raison dans le courant du jour, & passa la nuît fort tranquillement.

Le lendemain, vingt-sixieme jour, à son réveil, il se leva furtivement, &

manqua de tomber de sa hauteur ; on retint, puis on le recoucha. Je trouvai à ma visite, le pouls fort ému, les tendons un peu roides, l'air furibond, l'esprit un peu troublé, comme s'il eût fait un grand crime. Il étoit survenu des évacuations glaireuses-bilieuses & noirâtres ; la raison se rétablit, & la figure devint naturelle dans le courant du jour. La nuit se passa dans un sommeil de neuf heures sans interruption ; il dormit paisiblement, se réveilla doucement comme en santé, & il eut, peu de temps après, une selle glaireuse & brune.

Ce matin, vingt-septieme jour, je lui trouvai le pouls encore un peu dur & fébrile, le visage assez naturel en toutes ses parties, la langue noire & chargée sur sa base, des borborygmes, la peau seche & les urines assez naturelles. Le malade se trouvant bien, il demanda une soupe, & en réponse, je lui fis part de mon dessein, qui étoit de le repurger auparavant ; ce que je fis sur le champ, en faisant fondre deux onces de manne, & en délayant un gros de rhubarbe dans un gobelet de son infusion de bourrache, chicorée, &c. Cette purgation dura jusques vers le soir, & produisit une copieuse évacuation de bile jaune & verte. Il y eut insomnie pendant la nuit, causée par le

bruit & les éclairs d'un violent orage, par l'accès de la fievre quotidienne, par les douleurs du poignet affecté & des reins; cependant le malade se contint assez bien; il rendit cette nuit des urines rouges qui teignoient l'urinoir; elles étoient couvertes d'un nuage assez semblable à l'huile de petrole, & le sédiment étoit une espece de furfur blanc.

Le lendemain matin, vingt-huitieme jour, je trouvai la tête un peu évaporée, la langue un peu safranée, mais très-humide, le pouls bon, cependant un peu ferme & fébrile, les tendons un peu roides, & on les surprenoit quelquefois en de petites gesticulations; le poignet étoit toujours sensible, & se fléchissoit de temps en temps par des rétractions spasmodiques. Le malade desirant des aliments, je lui permis de manger quelques pruneaux cuits; je continuai les bouillons aux herbes, & j'ajoutai le kina aux plantes des infusions ci-dessus mentionnées, pour en faire un apozeme, duquel il prit un gobelet de deux en deux heures, & du petit-lait simple à volonté.

Le vingt-neuvieme jour, le matin, le malade ayant passé la nuit en dormant & rêvant, je trouvai la tête encore un peu échauffée, le pouls petit & fébrile, les tendons encore un peu roides & gesticu-

lant de temps en temps, mais la langue nette; la fievre d'accès n'avoit pas reparu la veille, il y eut un cours d'urines fréquent, mais en petite quantité chaque fois, avec un peu d'ardeur & de sensibilité dans les voies urinaires; cependant elles étoient de couleur naturelle, contenant un léger sédiment gélatineux; il avoit eu une selle de matieres délayées, & les douleurs étoient bornées au poignet & au pied affectés, qui me parurent sans engorgement. L'estomac étant affaissé & le malade foible, je permis une soupe aux herbes, & je continuai l'apozeme & le petit-lait.

Le trentieme jour, il y avoit eu peu de sommeil la nuit, la tête étoit chargée & un peu échauffée, la langue bonne, le pouls petit, serré & fébrile, le poignet toujours sensible, le corps libre, & les urines encore un peu crues : le malade étant levé sur le midi pour faire son lit, il tomba dans une syncope qui dura trois quarts d'heures; puis il se plaignit d'une cruelle douleur de tête, & d'une certaine horripilation spasmodique universelle; ensuite il tomba dans cette affection soporeuse de l'espece du coma; ainsi que je pus voir en ma visite du soir, où je trouvai le pouls moins dur, plus fréquent & plus élevé qu'à l'ordinaire, les tendons

aſſez tranquilles, la reſpiration bonne, le malade ſans plainte, & dans une ſueur univerſelle. Il reſta dans cet état juſqu'au lendemain matin, trente-unieme jour, ſans rien prendre ; je le trouvai éveillé de ſoi-même, avec la tête aſſez bonne, la langue belle, le pouls mol & bien réglé, la peau humide, les urines abondantes, & donnant pour la premiere fois une idée de coction, étant alors plus épaiſſes & ayant plus de ſédiment que d'ordinaire ; le malade ſe plaignoit très-fort d'une douleur vive à la main affectée, & je reconnus qu'elle étoit cauſée par l'engorgement aſſez conſidérable de toutes les articulations des doigts *index* & *medius* qui étoient gros & roides. Je conſeillai ce jour-là, pour toute nourriture, le bouillon de poulet chicoracé, & pour tout remede, une tiſane commune, dans laquelle entroient quelques feuilles de bourrache & un peu de nitre.

Le mouvement & la ſituation qu'il fallut donner au malade encore foible, pour l'élever, n'excitoit-il pas la nature qui commençoit à ſe réveiller, à mettre en mouvement le reſtant de l'humeur morbifique qui étoit en ſtaſe, faute d'oſcillation ſuffiſante de la part des ſolides. Quoi qu'il en ſoit, il fut ſuivi de la ſyncope, & enſuite de la fievre ; mais enfin, la liberté

fut rendue à tous les organes essentiels à la vie : *Febris quod maximè mirum videri potest, sæpè præsidio est.* Celse, lib. 2, cap. 8.

Le trente-deuxieme jour au matin, le sommeil avoit été interrompu la nuit par quelques rêves effrayants ; je trouvai la tête un peu pesante, le pouls petit, un peu resserré & frébrile ; des petits points se faisoient sentir sous le *sternum* & aux environs, avec une tussicule gênante, le corps libre, les voies urinaires sensibles, les urines abondantes & glaireuses, charriant de temps en temps quelques gouttes de sang épais & noir, & les douleurs de goutte n'étoient plus si violentes. Le régime fut continué ; on ajouta la racine de guimauve à la tisane ordinaire, & l'on supprima le nitre.

Le malade vécut de cette maniere, trois jours, pendant lesquels il fut fort foible ; la langue se chargea d'un limon jaunâtre, le desir de manger se perdit, il y eut une insomnie accablante, la tête devint pesante & douloureuse, & la fievre se réveilla par degrés ; de sorte, qu'elle donna un fort accès éphémere, qui prit sur le trente-quatrieme jour, & finit avec le trente-cinquieme, par une évacuation de trois ou quatre selles billeuses, d'un jaune poracé, par une légere

transpiration, par l'expectoration de crachats gluants, & un écoulement abondant d'urines, de l'épaisseur & couleur de petit-lait naturel.

Le trente-sixieme jour le matin, le malade ayant un peu dormi la nuit, je trouvai la tête encore un peu pesante, la langue jaune & humide, la poitrine débarrassée, le pouls foible & fébrile, les urines couloient toujours abondamment, l'appétit revint. Je conseillai ce jour-là d'ajouter à son bouillon de poulet ou de veau, un peu de tranche de bœufs, & d'y faire nager une soupe quelquefois dans le courant du jour, & selon le goût, aussi une soupe dans un bouillon aux herbes, & pour boisson la derniere tisane.

Ce régime fut continué jusqu'au quarantieme jour, quoiqu'au trente-huitieme, je trouvai le malade, après avoir goûté tout le plaisir que procure le sommeil le plus doux, fort gai, sans fievre, le pouls dans un état purement naturel, la tête & la poitrine de même, la langue nette, le corps faisant bien ses fonctions de toutes parts, les urines abondantes, & approchant de la consistance & couleur naturelle; enfin, l'enflure gouteuse presque résolue & sans douleurs.

Le quarantieme jour, le malade allant constamment bien, il se leva de son lit

de lui-même, pour la premiere fois, & resta sur son fauteuil sans aucune peine. Il n'éprouva, en marchant, aucune difficulté dans les mouvemens de la jambe, ni du pied qui souffrirent les rétractions spasmodiques mentionnées ci-dessus; non plus que du bras & de la main, dont les mouvemens sont rétablis dans toutes leurs parties, avec la résolution des engorgements arthritiques. Cependant, en discutant ces raisons sur une certaine foiblesse qu'il ressentoit dans ses membres en les mouvant, je conçus que c'étoit une espece d'inertie des fibres musculaires qui furent tendues au-delà de leurs tons, & que je devois laisser la réparation à faire au temps & à la nature.

Le quarante & unieme jour, il entra en convalescence, pleinement satisfait de son état, & ayant toute disposition propre à remplir ses cellules adipeuses presque oblitérées.

La nature mise en désordre promptement par des causes si actives & si puissantes, perdit totalement ses loix; ses fonctions étoient les unes dissimulées, & les autres, en partie abolies, & en partie dépravées; jusqu'à celles de l'ame qui subirent un trouble relatif à celui du corps; elle étoit enfin opprimée par le poids d'une humeur viciée & turgescente.

Dans cette confusion, que pouvoit-on attendre de son méchanisme ? Il n'y avoit vraisemblament que l'art seul qui pût la réveiller & la faire sortir de ses entraves. L'on vit dans le cours de cette maladie, que les crises salutaires furent l'ouvrage de l'art; que la nature, comme engourdie & enchaînée, ne put subjuguer l'humeur morbifique, & lui donner cette coction avantageuse & si desirable dans les maladies aiguës; qu'il fallut que l'art y suppléât en atténuant les humeurs, & en leur donnant à propos une issue par les voies qu'elles devoient prendre, relativement aux endroits où elles étoient embarrassées. L'on vit que les miasmes putrides, étendus dans le sang, donnerent beaucoup de force au vice arthritique; & que celui-ci, par sa vélocité, attaqua tout le genre nerveux, bouleversa toute l'œconomie animale, & que par ses effets il masqua la marche de la fievre putride. L'on vit que le sommeil fut contraire aux convulsions, & qu'il n'y fût convenable qu'autant que leur cause fût diminuée & dissipée : qu'à cet effet une diete sévere, la saignée, les délayants & les calmants furent préparatoires, & que les purgatifs ont décidé du salut du malade. L'on vit enfin que la matiere arthritique restante ne céda qu'aux efforts

critiques de la nature seule, après qu'elle fût rendue à elle-même par les ressources de l'art, & que ces mouvements critiques furent exécutés avec cette harmonie propre au rétablissement de la santé, époque où l'art cesse d'opérer.

LETTRE du frere BERNARD, *religieux Feuillant, éleve & successeur du frere* COSME, *sur un remede qui peut guérir les cancers du visage.*

MONSIEUR,

Depuis que vous avez inséré dans le journal de méd. (1) la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser, au sujet d'un moyen propre à guérir les cancers du visage, j'ai été sollicité par un grand nombre de personnes de l'art de différents endroits du royaume, de leur communiquer promptement ce moyen, en répondant à leurs lettres. Mais comme il seroit gênant, pour ne pas dire ennuyeux, de n'être, pour ainsi dire, occupé qu'à répondre au desir empressé de tous ceux qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, en leur écri-

(1) Novembre 1781, *pag.* 478.

vant

vant moi-même à chacun en particulier, j'ai cru devoir me hâter de vous envoyer la composition de ce remede qu'ils me demandent, me réservant de vous communiquer, par la suite, les observations que j'ai promises à ce sujet, auxquelles je joindrai mon opinion sur la nature du *noli me tangere*, sur la préférence que mérite le remede que je publie sur tous les autres que l'on a pu employer, ou que l'on croiroit pouvoir l'être. Ainsi, je ne m'arrêterai maintenant ni à décrire le cancer & ses différences, ni à faire l'histoire de tous les moyens que l'on a conseillés ou mis en usage pour la guérison de cette cruelle maladie; mon but, dans ce moment, étant seulement de faire parvenir, par la voie de votre journal, aux personnes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, la recette du remede qu'ils me demandent avec tant d'instance.

Ce remede ne m'appartient qu'autant que le frere *Cosme*, mon respectable maître & confrere, en avoit fait l'acquisition, ainsi qu'il conste par les papiers que j'ai trouvés dans son porte-feuille, & dont je rendrai compte dans le temps avec exactitude. Depuis l'achat de ce remede (qui se trouve néanmoins décrit dans plusieurs ouvrages, quant au fond), le frere *Cosme*

le communiqua à quelques personnes de l'art; & depuis neuf ans que ce remede a mérité ma confiance, je me suis fait un devoir de le communiquer de même: ensorte que beaucoup de chirurgiens l'emploient avec succès, entr'autres m. *Espiaud*, chirurgien de mérite à Soissons, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer une quinzaine d'observations sur ce sujet. Je les joindrai aux miennes dans le temps.

Enfin, le remede dont il est question, a pour base l'arsénic blanc; ce seroit à tort que l'on craindroit de traiter les canccers avec cette substance, parce que premiérement elle n'entre qu'à très-petite dose dans le remede; secondement, parce qu'on ne l'emploie qu'extérieurement, jointe avec d'autres substances qui l'étendent à volonté: cependant, en général, les proportions indiquées ne doivent point changer; & depuis que je me sers de ce remede, je n'ai pas encore varié les doses, excepté pour certains vieux ulceres des jambes, où je l'emploie avec avantage (1). Ainsi ceux qui

(1) M. *Bergeret*, chirurgien de cette ville, connu avantageusement de plusieurs savants, m'avoua, il y plusieurs années, qu'il employoit aussi avec succès l'arsénic dans pareille circonstance.

ne ſont pas eſſentiellement de l'art, & qui pourroient être effrayés, ceſſeront de l'être, s'ils font attention, ou s'ils apprennent que depuis très-long-temps les médecins & les chirurgiens ont conſeillé & employé l'arſenic avec ſuccès; qu'il ne peut pas nuire, lorſqu'il eſt manié par des mains prudentes, ainſi que d'autres poiſons auſſi actifs, ou preſqu'autant, & deſquels on retire ſouvent de grands avantages. Il y auroit une infinité de choſes à dire ſur ce ſujet; mais je m'arrête à ce qui me ſemble plus preſſant. C'eſt à la formule du remede, & à la maniere de l'employer,

FORMULE.

Prenez Cinnabre artificiel . . . 2 gros.
Cendre de ſemelles de vieux ſouliers brûlés . 8 grains.
Sang-dragon . . . . . 12 grains.
Arſenic blanc . . . . . 40 grains.

Mettez le tout en poudre fine, & faites-en un mêlange exact dans un mortier de verre ou de fayance; renfermez enſuite

---

M'ayant toujours fait part, depuis ce temps, de ſes obſervations à ce ſujet, je me fais un devoir de lui témoigner ici toute ma reconnoiſſance.

ce tout, pour pouvoir vous en ſervir au beſoin, & de la maniere ſuivante.

Maniere d'employer la poudre ci-deſſus pour les ulceres chancreux du viſage.

Quoique cette poudre ſoit très-avantageuſe dans le traitement de pluſieurs maladies chirurgicales, cependant il n'eſt queſtion ici que de ſon application ſur les ulceres chancreux du viſage, dont le vice en général eſt local, comme l'expérience le démontre; néanmoins le malade ſera mis au régime du lait, autant que cela ſera poſſible; on le purgera une fois avant & après le traitement. Cette prudence ne peut être condamnable, de même que celle de faire un cautere, ſi l'ulcere chancreux a beaucoup de ſurface, & qu'il paroiſſe d'un mauvais caractere. L'application du remede ſe fait comme il ſuit. On met plus que moins de la poudre dans un petit vaſe de fayance ou de verre; l'on verſe pardeſſus quelques gouttes d'eau; & avec un petit pinceau de poil, on la detrempe, & on en fait une eſpece de boue, point trop liquide, afin que l'arſenic ne puiſſe ſe précipiter au fond du vaſe; ce qui romproit l'exactitude du mélange, & donneroit occaſion d'employer plus ou moins d'arſenic dans un endroit de l'ulcere que

dans l'autre. Ayant donc détrempé la poudre, comme il a été dit, l'on trempe le pinceau dans le petit vaſe, & l'on porte ſur l'ulcere préalablement bien nettoyé (1), une couche du remede, de l'épaiſſeur environ d'une piece de ſix liards. L'on *barbouille* ainſi tout l'ulcere, y compris ſes bords; après quoi, l'on recouvre le tout avec de l'agaric de chêne cardé, de la toile d'araignée, ou plutôt, comme nous le pratiquons toujours, avec le *byſſus* qui croît ſur les vieux tonneaux, & qui eſt improprement nommé par pluſieurs agaric de cave. C'eſt le *byſſus cryptarum* des botaniſtes (2). Nous le préférons à la toile d'araignée & à l'agaric de chêne cardé, parce qu'étant noir, ou d'un brun noirâtre, il ſemble flatter davantage les malades, qui préferent toujours, comme l'on ſait, cette couleur à toutes celles qui n'ont pas le coup-d'œil des mouches de taffetas. Ayant donc appli-

(1) Il faut qu'il ne reſte ſur l'ulcere, de même qu'aux environs, aucunes croûtes; ainſi on les enleve toutes: cela devient facile ſi l'on a eu ſoin, la veille, d'appliquer par-deſſus un emplâtre d'onguent, tel que celui de la mere.

(2) *Byſſus capillava perennis cinerea tenax rupi innata.* LINNEUS, *ſyſt. plant.* nov. édit. 1780, tom. 4, page 595.

qué l'une ou l'autre de ces choſes, on les humecte, en y portant deſſus quelques gouttes d'eau, ſoit avec le doigt, ſoit avec l'extrémité des pinces à anneaux, ou de la ſpatule, & on laiſſe ſécher le tout. Ce tout forme une croûte qui tient très-bien d'elle-même, qui ne tombe qu'avec l'eſcarre. Le malade ainſi panſé, on le prévient ſur les douleurs qu'il éprouvera bientôt à l'ulcere & dans les environs, auxquels il ſurviendra un gonflement inflammatoire, qui ne doit point inquiéter, & qui ſe diſſipe ordinairement peu de jours après, lorſque l'eſcarre commence à ſe détacher. Cette eſcarre s'ébranle & tombe aſſez communément le 17[e] ou le 20[e] jour de l'application; mais on peut aider ou accélérer ſa chûte, lorſqu'il eſt preſqu'entiérement détaché. Alors l'on applique ſur le nouvel ulcere, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'une plaie ſimple, un emplâtre de Nuremberg. On le renouvelle une fois par jour, ayant grande attention de bien nettoyer, à chaque fois, les environs de l'ulcere, & l'ulcere lui-même. L'on parvient, par ce moyen, à le conduire à cicatrice, ſe ſervant toutefois, dans le beſoin, de charpie rapée, de pierre infernale, &c. pour réprimer les chairs qui pourroient s'oppoſer, ou retarder la ci-

catrifation. Or fi, avec ces moyens, l'on ne parvenoit pas à la cicatrifation parfaite de l'ulcere, il faudroit faire une feconde application du remede, laquelle auroit l'effet defiré, comme je l'ai éprouvé plufieurs fois.

Telle eft la méthode de traiter les ulceres chancreux, que les anciens avoient nommés *noli me tangere*. Je defire ardemment que cette méthode parvienne à toutes les perfones de l'art, afin que, par ce moyen, elles puiffent délivrer l'humanité d'une maladie dégoûtante, & qui, malheureufement, eft fort commune dans les campagnes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

QUESTION DE PHYSIOLOGIE.

L'électricité augmente-t-elle la vîteffe du pouls ?

LA plûpart des phyficiens électrifants qui ont écrit fur les effets de l'électricité appliquée à l'économie animale, ont avancé que la vîteffe du pouls eft évidemment accélérée chez ceux qui, montés fur un ifoloir, fe foumettent un certain temps à une électrifation continuée. Des expériences faites à deffein de m'affurer de ce fait, m'ayant fait connoître que cette af-

ſertion étoit des plus haſardées, je m'étois inſcrit en faux contre cette prétendue accélération, dans mon premier ouvrage ſur l'électricité appliquée à la guériſon de la paralyſie, *pag.* 136 *& ſuivantes*; & j'avois pluſieurs fois, avec m. *Marigues*, chirurgien-major de l'infirmerie royale de Verſailles, qui cultive la phyſique par délaſſement, rejetté ces expériences, & obtenu des réſultats différents de ceux qui ſont énoncés par les phyſiciens. Je concluois donc de ces expériences, que le nombre des battements du pouls, ſoit qu'on fût électriſé, ou qu'on ne le fût pas, n'étoit pas plus grand, & que la viteſſe du mouvement des arteres, dans l'un & l'autre cas, étoit parfaitement uniforme. Mais ayant trouvé dans quelques ouvrages ultérieurs la confirmation des opinions des phyſiciens cités plus haut, je penſai que je pouvois m'être trompé, & je préſumai que m'étant ſervi d'une machine à globe qui ne donnoit pas une éléctricité bien forte, la matiere électrique pouvoit n'avoir pas été aſſez abondante dans les ſujets électriſés pour produire cette augmentation de viteſſe.

Pour me convaincre, il s'agiſſoit de répéter les expériences que j'avois déjà faites; &, pour les faire avec plus de ſuccès, je ſubſtituai au globe un plateau de glace de 24 pouces de diametre qui, frotté

par des coussins bien enduits d'amalgame, & dans un temps où le vent étoit au nord, devoit me donner une électricité très-forte. Mais, pour mesurer le temps avec exactitude, j'avois besoin d'une pendule à secondes dont la marche fût bien réglée. M. *Thyerry de Ville-d'Avray*, premier valet-de-chambre du Roi, qui en possede une telle que je pouvois la desirer, me permit de porter ma machine chez lui, & d'y faire mes expériences. Je fis avertir m. *de Cubieres*, m. *de Crécy*, m. *Cornet* de l'académie des sciences, & m. *Hévin* fils, premier chirurgien de Madame, en survivance, tous amateurs de la physique, afin qu'ils fussent témoins de ces expériences & des résultats qui devoient s'ensuivre.

Je commençai par toucher mon pouls un quart d'heure de suite, je reconnus qu'il avoit quatre-vingt pulsations par minute; je montai ensuite sur l'isoloir, je me fis électriser positivement pendant un quart d'heure, & je trouvai que mon pouls battoit exactement quatre-vingt fois par minute. Je puis donc conclure, d'après cette expérience, comme je l'ai fait il y a dix ans, d'après plusieurs autres, que l'électricité positive n'augmente point le nombre des battements des arteres, & que ce nombre est toujours le même, que l'on soit électrisé, ou qu'on ne le soit pas.

Suivant les idées reçues, l'électricité positive augmentant dans ces vaisseaux le nombre des pulsations, l'électricité négative paroissoit devoir les diminuer ; pour m'en assurer, je m'électrisai négativement le même temps. Dans cette expérience la vîtesse de mon pouls n'a pas été ralentie, j'ai toujours compté quatre-vingt pulsations par minute. J'ai fait de la même maniere répéter ces expériences par mm. *Cornet* & *Hévin*, & les résultats se sont trouvés absolument les mêmes.

Il résulte de ces faits qui sont incontestables, que l'électricité, soit positive, soit négative, n'augmente ni ne diminue dans un temps donné le nombre des pulsations des arteres, & que ce nombre est constamment le même, soit que l'électricité agisse sur le corps, ou qu'elle n'y agisse pas. On peut présumer de-là que le fluide électrique, mis en action par une bonne machine, n'agit pas directement sur les arteres, mais seulement sur les esprits animaux, dont il rectifie les radiations dans les nerfs, quand elles sont viciées en plus, comme dans les convulsions, ou en moins, comme dans les paralysies.

J'ai fait voir ensuite à cette assembée, qu'une jeune personne dont les nerfs sont très-vibratiles, & que j'avois fait venir à dessein, pouvoit recevoir des convulsions

de l'électricité positive, aidée des secousses qu'excite la traction des étincelles, & que je pouvois les faire disparoître sur-le-champ par l'électricité négative. J'ai fait successivement, sur cette demoiselle, ces deux expériences; la premiere lui a donné effectivement des convulsions, la seconde les a fait cesser dans l'instant.

Ces faits, qui détruisent une erreur accréditée par des auteurs estimables, me paroissent trop intéressants pour tarder plus long-temps à les faire connoître. C'est dans cette vue que je prie l'auteur du journal de médecine de vouloir bien les insérer dans un des 1ers cahiers. *Signé*, SANS.

Versailles, 7 janvier 1782.

EXTRAIT des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 15 *janvier & 4 février* 1782. *

LA constitution de l'air ayant été la même pendant tout le mois de janvier que pendant les mois de novembre & de décembre, les maladies dominantes, quelques variées qu'elles aient été en apparence, ont été du même genre; elles étoient toutes les effets d'une affection catharrale. Ses principaux symptômes ont été des toux, des maux de gorge, des

* Par m. DESESSARTZ.

gonflemens douloureux des gencives, des points de côté, des douleurs rhumatiſmales, des coliques ſuivies de dévoiemens, ou même ſéches, &c.

On a obſervé que les rhumes & les toux ont été très-communs parmi les enfans, & que chez pluſieurs la toux avoit, par ſon opiniâtreté, ſa précipitation & ſa durée, quelque reſſemblance avec la coqueluche. Les rhumes ſimples cédoient aux apéritifs béchiques & aux minoratifs. Mais lorſqu'ils étoient opiniâtres, avec une toux ſéche, la poitrine ſouffrante, le pouls ſerré, dur, & à plus forte raiſon lorſque les crachats étoient ſanguinolens, avec oppreſſion, il a été néceſſaire d'employer la ſaignée; elle paru plus avantageuſe en ne tirant que peu de ſang à la fois, & en la réitérant à des diſtances peu éloignées. Lorſque la toux reſſembloit à la coqueluche, les adouciſſants & même les apéritifs inciſifs & expectorants faiſoient peu d'effet, ſi l'on n'y joignoit pas l'ipécacuanha d'abord comme vomitif, enſuite comme inciſif, donné à petites doſes, mais réitérées, ſous la forme, ſoit de pilules, ſoit de tablettes, ſoit de ſirop. Ce remede détruiſant la viſcoſité de l'humeur, préparoit la coction & facilitoit l'effet des purgatifs, qui, chez la plûpart des malades, ont dû être un peu actifs. Après avoir diviſé l'humeur

& purgé une ou deux fois, la thériaque donnée le ſoir à des doſes proportionnées à l'âge & à la ſenſibilité des ſujets, a évidemment diminué la durée de ces toux.

En général, il a été prouvé par les obſervations uniformes des membres de la faculté, faites, ſoit à l'Hôtel-dieu par m. *Majault*, ſoit dans les colleges, couvents & penſions, ou chez les particuliers par d'autres médecins, que ces maladies catharrales dépendoient de matieres gluantes, épaiſſes, qui ne pouvoient être évacuées qu'autant qu'on avoit, dès le commencement, rompu leur ténacité par des remedes incifiſs, appropriés aux circonſtances & à la conſtitution des malades. La ſaignée a été quelquefois néceſſaire ; mais on a dû la modérer, parce que les remedes n'operent pas, ſi la nature manque de forces. La fibre étoit-elle ſeche, aride, tendue, les vrais incifiſs, tels que l'hyſope, le lierre terreſtre & le kermès, l'oignon de ſcille, auroient augmenté cet état. La raiſon vouloit qu'on fit précéder les adouciſſants, les relâchants. Y avoit-il au contraire trop de molleſſe, trop de lâcheté dans la fibre, les incifiſs toniques ont bien réuſſi.

Nous ſommes entrés dans ce court expoſé des traitements différents, pour deux raiſons ; 1°. pour préſenter la ſomme

des obſervations communiquées & confirmées par un grand nombre de docteurs; 2°. pour prévenir certains lecteurs contre l'erreur qu'un même traitement doit guérir toutes les maladies qui ont un ſymptôme principal, d'où elles tirent leur nom : erreur qui n'eſt que trop commune, & dont pluſieurs médecins ſe ſont plaints de n'avoir pu réparer les mauvais effets.

M. *Duhaume*, médecin de l'Hôtel-dieu, a remarqué que les maladies aiguës de la poitrine, cédoient plus aiſément aux remedes, lorſqu'on débutoit par des ſaignées, (proportionnées à l'intenſité de la maladie & aux forces des malades) que lorſqu'on commençoit par les évacuants, & ſur-tout par les émétiques. En général, ces maladies étoient ſuſceptibles d'une guériſon aſſez prompte, au lieu que les affections chroniques de la même capacité, ont été plus opiniâtres, ou devenoient plus promptement mortelles.

Les dévoiements ont été plus funeſtes que dans les mois paſſés. M. *Dumangin*, médecin de l'hôpital de la Charité, a vu un grand nombre de fievres putrides, dont pluſieurs étoient accompagnées de dévoiement dyſenterique. La tête eſt dans un état d'hébêtement, (*hebetudo*) cependant ſans délire marqué, la langue un peu ſeche, jaune dans ſon milieu &

humectée sur les bords ; le ventre tuméfié, douloureux : les urines sont, tantôt pâles, tantôt enflammées. La peau devient aride, les extrémités froides avec une moiteur gluante, il survient un saignement de nez qui ne change point l'état en mieux. Mais quelques malades ont eu un gonflement des glandes parotides, ou maxillaires, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre. La formation de ces tumeurs étoit suivie d'une diminution notable dans les symptômes. Cette maladie s'est adoucie sur la fin du mois, & elle n'avoit point de suites fâcheuses, lorsque les malades étoient secourus assez à temps pour qu'on pût placer, dès le commencement, les émético-cathartiques.

M. *Sollier de la Romillais*, médecin de l'Hôtel-dieu, a eu à traiter de pareilles fievres ; les matieres évacuées étoient très-fétides ; il a employé l'eau de riz avec la décoction de quinquina, & acidulée avec l'eau de rabel. Quoique la dose de cette liqueur astringente fut très-modérée, il a observé qu'elle produisoit de l'agacement à la poitrine ; ce qui doit rendre très-circonspect dans son usage, sur-tout chez les sujets dont la fibre est susceptible d'irritation.

Quelques dévoiements se sont terminés malheureusement, non-seulement par des

évacuations ſanguinolentes, mais par des évacuations de ſang noir & très-viſqueux. Confirmation de la vérité du diagnoſtic établi par pluſieurs docteurs, & ſpécialement par mm. *Majault*, *Salin*, *des Eſſartz*, *Dumangin*, *Coutavoz*, *le Tenneur*, qu'une des cauſes les plus graves de ces maladies, étoit la gêne & l'arrêt de la circulation du ſang dans les vaiſſeaux du ventre.

M. *Salin* a eu lieu d'obſerver que quoique l'air fut très-humide pendant tout le cours du mois de décembre, cependant la bile couloit auſſi difficilement que ſi la température eût été très-ſeche; mais que depuis le commencement de janvier le ventre eſt plus libre, & la bile cede mieux aux apéritifs & aux purgatifs : il a remarqué auſſi que dans cet état de relâchement du ventre, la peau eſt plus douce, & devient plus aiſément humide.

C'eſt à l'épaiſiſſement viſqueux, non-ſeulement du ſang, mais de la lymphe, de la bile & des autres humeurs, que m. *des Eſſartz* a cru devoir attribuer auſſi les paralyſies, qui n'ont pas été rares, les peſanteurs de tête & les engourdiſſements avec preſque perte de ſenſibilité dans les extrémités ſupérieures, au moins par inſtants : incommodité qui a été fort commune, & pour la guériſon de laquelle les

ſaignées

faignées du bras, & même du pied, étoient peu efficaces. Ces engourdiſſements ne cédoient qu'à des inciſifs long-temps continués & alliés aux toniques, chez les malades dont la fibre étoit molle & lâche.

Il y a eu quelques fievres putrides-malignes dans la derniere quinzaine de janvier. Les principaux ſymptômes étoient un accablement avec ſtupeur, un pouls mol, les fibres muſculaires lâches, une langueur générale. Tout annonçoit l'engouement des vaiſſeaux & des organes ſecrétoire, dépendant d'humeurs épaiſſes, gluantes, qui, ne pouvant fournir de l'activité à la circulation, ſe dépravoient par le repos & la ſtagnation. L'oxymel, qui eſt en même-temps apéritif, cordial, tonique & anti-ſeptique, réuſſiſſoit auſſi bien dans ces ſortes de fievres, que dans celles qui ſont inflammatoires. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les qualités phyſiques & médicinales de ce remede, ſi juſtement vanté par les anciens, on ſera convaincu qu'il en eſt peu qui réuniſſe d'auſſi grands avantages. Nous ſommes fâchés de ne pouvoir entrer dans tous les détails qu'une longue & judicieuſe expérience a ſoumis au ſujet de ces maladies, & de ce remede à m. *Majault*, auteur de cette obſervation. Il a ajouté que ces ſortes de fievres n'avoient point attaqué les enfans,

ni les adultes, qui ſont parvenus au-delà de vingt ans, mais les jeunes gens, depuis quinze juſqu'à vingt.

Les exemples des mauvais effets produits dans ces fievres, & même dans pluſieurs autres maladies, par le tartre ſtibié, mêlé en petite doſe, à toutes les boiſſons, ont été fortement préſentés par cet ancien praticien, & confirmés par mm. *Morizot Deſlandes*, *Salin*, *Deſeſſartz*, *le Tenneur*. Ce remede ſi utile, nous pouvons dire ſi héroïque, quand il eſt adminiſtré comme vomitif, n'eſt pas auſſi avantageux, que la plûpart le croient, employé par fractions, comme fondant inciſif, dans toutes les boiſſons. Ces qualités, cette action qu'on lui ſuppoſe, ne ſeroient-elles pas imaginaires, ou, ſi elles exiſtent, préjudiciables? M. *Majault* avoit été frappé, depuis long-temps, de la fétidité des évacuations, le jour que le tartre ſtibié avoit été ainſi adminiſtré; tandis que leur odeur étoit moins piquante, moins forte les autres jours. M. *Moriſot* avoit fait la même remarque, & l'avoit communiquée à ſon confrere. Il eſt vrai que les boiſſons émétiſées procurent des évacuations, mais les matieres qu'elles forcent de ſortir par l'action continuelle du tartre ſtibié ſur l'eſtomac & ſur le canal inteſtinal, ſont crues, & dès-

lors très-fétides. Cette irritation perpétuelle s'oppose à la coction des humeurs ; il n'est plus permis d'en attendre : par conséquent plus de crises. La maladie devient beaucoup plus longue & plus difficile, parce que, contre la méthode d'*Hippocrate*, on trouble sans cesse le travail de la nature, que ce prince de la médecine avoit appellée, d'après l'expérience & l'observation, *morborum medicatrix*. M. *Desessartz* a assuré que depuis 14 ans qu'il a renoncé à donner le tartre stibié par fractions, il a eu le plaisir de voir les maladies qu'on appelle putrides, & même malignes, se terminer plus réguliérement & plus promptement. M. *le Tenneur* a assuré la même chose. Ce point de pratique nous a paru trop intéressant pour n'en pas présenter au moins l'essentiel, dans ce temps sur-tout où l'on prodigue si fort ce remede, que l'on a vu des malades en prendre 4 & même 5 grains par jour, & jusqu'à 80 grains dans le cours de leurs maladies.

Cet extrait est déja si long, que nous sommes forcés de renvoyer à un autre cahier, les réflexions importantes faites sur la croûte couenneuse du sang, & plusieurs observations particulieres très-intéressantes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JANVIER 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	*A 2 h. du soir.*	*A 9 h. du soir.*	*Au matin.*	*A midi.*	*Au soir.*
	Deg.	*Deg.*	*Deg.*	*Pou. Lig.*	*Pou. Lig.*	*Pou. Lig.*
1	3, 6	4, 4	4, 2	27 10, 3	27 11, 5	27 11, 5
2	7, 5	9, 8	8, 7	11, 1	10, 7	10, 4
3	6, 0	8, 0	5, 5	10, 5	11,11	28 1, 4
4	5, 6	8, 0	7, 8	28 1, 8	28 1, 4	0, 9
5	7, 2	8, 1	6, 0	27 10, 8	27 10, 2	27 11, 0
6	4, 4	7, 3	4, 4	28 0, 0	28 0, 9	28 1, 5
7	2, 8	5, 0	5, 7	27 11,10	27 11, 2	27 8, 0
8	3, 0	7, 2	4, 9	10, 2	11, 2	11, 5
9	5, 7	6, 9	7, 3	7,10	4, 7	1, 4
10	1, 3	3, 3	2, 3	6, 5	7, 8	11,10
11	-1, 0	2, 4	-0, 6	28 3, 0	28 3, 3	28 3, 8
12	-2, 5	1, 4	1, 2	4, 0	4, 0	4, 8
13	-0, 0	2, 7	0, 2	4, 6	4, 4	4, 6
14	-0, 7	1, 3	-1, 5	4, 0	3, 3	3, 0
15	-2, 9	-1, 5	-2, 0	2. 0	1, 6	1, 4
16	-0, 0	3, 0	4, 5	27 11, 6	27 9, 2	27 6, 6
17	1, 2	3, 7	0, 6	4, 9	5, 0	5, 6
18	-1, 0	2, 6	-2, 4	7, 1	8, 3	10, 1
19	0, 4	2, 5	3, 3	10, 5	10, 6	11, 2
20	5, 0	6, 6	6, 7	11, 2	10, 3	8,10
21	5, 1	7, 5	4, 1	9, 0	10, 1	28 0, 0
22	0, 9	6, 9	6, 5	28 2, 1	28 1,10	1, 8
23	7, 2	8, 5	7, 2	2, 1	2, 4	2, 7
24	6, 3	6, 9	6, 2	1, 4	0, 0	27 11, 0
25	5, 7	6, 2	3, 7	27 9, 0	27 9, 8	11, 3
26	5, 7	6, 2	2, 5	5, 2	7,10	9,11
27	3, 0	7, 7	3, 7	4, 6	4, 4	5, 0
28	3, 3	5, 6	3, 0	3, 6	3, 4	4, 5
29	2, 3	5, 0	1, 5	1, 9	2, 6	2, 2
30	2, 8	2, 4	2, 0	1,11	2,10	0, 2
31	-0, 4	3, 0	-0, 0	8, 7	9,11	10,11

Vents et État du Ciel.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. couv. vent.	N-E. cou. pet. pl.	E. couvert.
2	S-O. *idem*. doux.	S-O. couv. doux.	S-O. *idem*. doux.
3	S-O. n. v. pet. pl.	S-O. nuages.	S-O. nuages.
4	S-O. cou. pl. vent.	N-O. couv. pluie.	O. couvert.
5	S-O. *idem*.	N-O. *idem*.	O. *idem*.
6	O. nuages.	N-O. beau.	N-O. beau.
7	S-O. c. pl. vent.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. gr. v.
8	O. nuages, vent.	O. nuages, pluie.	O. beau.
9	S-O. c. gr. vent.	S-O. c. pl. *temp*.	S-O. couv. *temp*.
10	S-O. nuag. froid.	O. couv. pl. vent.	O. beau, froid.
11	N. beau, froid.	N-E. beau, froid.	N-E. *idem*.
12	N. & N-E. *idem*.	N. nuages, froid.	N. couvert.
13	N. beau.	N. nuages.	N. *idem*.
14	N. & N-E. c. br.	N-E. c. br. froid.	N-E. *id*. br. froid.
15	N-E. & E. *id*. fr.	N. & E. *idem*.	N. & E. *idem*.
16	N-O. c. br. *gresil*.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. couvert.
17	S-O. nuag. vent, pluie, *grêle*.	N-O. nuag. pluie, vent, *tonnerre*.	O. beau.
18	N-O. beau, *neige* la nuit.	N-O. beau, froid.	N. *idem*. froid.
19	S. couv. brouill.	S. couv. brouill.	S. c. brouil. dégel.
20	S. *idem*.	S. cou. vent doux.	S. c. vent doux.
21	N-O. be. pet. pl.	N-O. n. doux, bru.	O. nuages.
22	O. nuages, vent.	S-O. c. pl. & vent.	S-O. couvert.
23	S-O. couvert, pl.	S-O. couvert.	S-O. *idem*.
24	S-O. couv. doux.	S-O. & S-E. *id*.	S-O. *idem*.
25	S-O. nuag. pluie, *grêle*, *tempête*.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.
26	S-O. c. pl. *temp*.	N-O. *idem*.	N-O. beau.
27	S-O. n. pl. *neig*. v.	O. *idem*. pluie.	O. nuages, vent.
28	O. nu. pl. *temp*.	O. *id*. gr. vent.	S-O. beau.
29	S-O. nua. gr. v.	S-O. beau, vent.	S-O. *idem*.
30	S. couv. *neige*.	O. & E. couvert.	O. couvert, pluie.
31	N-E. & N. b. *nei*.	N. beau, froid.	N. beau, froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	9, 8 deg. le 2
Moindre degré de chaleur	−2, 9 le 15
Chaleur moyenne	3, 8 deg.
Plus grande élévation du Mercure	*pou. lig.* 28, 4, 8 le 12
Moindre élévat. du Mercure	27, 1, 4 le 9
Elévation moyenne	27 p. 10, 3
Nombre de jours de Beau	5
de Couvert	15
de Nuages . . .	11
de Vent	16
de Tonnerre . . .	1
de Brouillard. . .	4
de Pluie	17
de Neige	4
de Grêle	3
Quantité de Pluie	24, 9 lignes.
D'Evaporation	15, 0
Différence	9, 9
Le vent a soufflé du N.	5 fois.
N.-E.	3
N.-O.	4
S.	2
S.-E.	0
S.-O.	12
E.	2
O.	6

TEMPÉRATURE : Extraordinairement douce, humide & orageuse.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er février 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de janvier 1782, par m. BOUCHER, médecin.

LE froid n'a pas été plus rigoureux ce mois que le précédent. La liqueur du thermometre n'a été obſervée que dans trois matinées au-deſſous du terme de la congélation; encore n'eſt-elle guere deſcendue plus bas que ce terme: ce n'eſt que le 12 du mois qu'elle a été obſervée à 1 ½ degré au-deſſous.

Il n'eſt preſque point tombé de neige de tout le mois; mais le temps a été à la pluie depuis le premier juſqu'au 10, & depuis le 22 juſqu'au 31. Le vent a été le plus ſouvent *ſud*.

Le mercure, dans le barometre, a eſſuyé des variations conſidérables. Le 8 du mois il a été obſervé, le ſoir, au terme de 28 pouces 1 ligne; & le 29, à la même heure, il étoit deſcendu à celui de 27 pouces 2 ½ lignes: le 11 il étoit monté à 28 pouces 4 lignes. Au reſte, depuis le premier juſqu'au 16, il a toujours été obſervé au-deſſus du terme de 28 pouces, ſi l'on en excepte trois jours; & depuis le 16 juſqu'à la fin du mois, il s'eſt tenu conſtamment au-deſſous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 7 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & ſon plus grand abaiſſement a été de 1 ½ degré au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 8 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 2 ½ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 2 ½ lignes.

Le vent a soufflé	2 fois du nord.	7 fois du sud.
	2 fois du nord vers l'est.	10 fois du sud vers l'ouest.
	2 fois de l'est.	6 fois de l'ouest.
	1 fois du sud vers l'est.	7 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couvert ou nuageux.

22 jours de pluie.	2 jours de grêle.
4 jours de neige.	

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de janvier 1782.

DEUX genres de fievre continue ont été observés ce mois ; la fievre bilieuse, putride & vermineuse, telle qu'elle a régné dans les mois précédents ; (elle étoit encore la maladie la plus commune) ; & la fievre inflammatoire de la tête, qui devoit être traitée par la méthode anti-phlogistique, le sang tiré des veines se trouvant toujours ou couenneux, ou d'un rouge brillant. La véritable crise de cette fievre étoit une grande hémorrhagie. Un jeune homme robuste, à qui on avoit prescrit quatre grandes saignées dans le commencement de la maladie, a failli être la victime de l'imprudence d'un chirurgien qui, par le moyen d'une poudre astringente, lui supprima une hémorrhagie survenue au septieme jour, & dont l'abondance avoit alarmé les assistants : il s'en ensuivit un refoulement de sang dans le bas-ventre, qui ne céda qu'au bout de plusieurs jours à l'administration des remedes convenables.

Nous avions encore des fluxions de poitrine & des esquinancies catarrheuses, mais en moindre quantité que dans les deux mois précédents.

Les fievres intermittentes de toute espece étoient toujours en vigueur, & généralement très-opiniâtres. Des fautes graves dans le régime ou dans la cure les faisoient dégénérer, les tierces en continues ou en doubles-tierces, & les quartes simples en doubles-quartes.

ÉLOGE historique de JEAN BASEILHAC, *dit* Frere Côme, *religieux Feuillant & chirurgien Lithotomiste, avec des détails sur les instruments qu'il a inventés, perfectionnés ou appropriés pour la taille dans le haut & le bas appareil, & autres opérations chirurgicales, pour servir à l'histoire de la chirurgie; par m.* DE CAMBON, *chirurgien du corps de feue S. A. R. la Princesse Charlotte de Lorraine.*

Multis flebilis occidit.

A Paris, chez la veuve Ballard *& fils, imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.* M. DCC. LXXXI.

Nos lecteurs liront avec plaisir quelques fragments de cet éloge.

« Le *Frere Côme*, aidé de mm. *Grandclas*, docteur-régent de la faculté de Paris; *Menjon*, maître en chirurgie; & *Baseilhac* son neveu, devenu depuis chirurgien-major adjoint de l'hôpital de la Charité, s'assura parfaitement avec eux du véritable effet du lithotôme caché sur les parties qu'il

divise en les incisant. Les avantages étoient si sensibles à chaque essai, qu'il se convainquit de plus en plus de l'utilité de la nouvelle méthode, & la forme de son instrument lui parut si avantageuse *qu'il n'a jamais cru devoir y faire le plus léger changement* ».

« L'invention du lithotôme caché, n'est pas la seule que nous devons à l'intelligence & aux recherches laborieuses de ce zélé religieux. Son génie actif s'exerçoit sans cesse à perfectionner tout ce qui lui paroissoit susceptible de correction dans son art. Indépendamment de ses découvertes en chirurgie, il a inventé plus de vingt instruments, & perfectionné plusieurs autres. Ces instruments, en partie, sont gravés ou décrits dans ses ouvrages, mais il n'a pas fait mention de ceux qui sont étrangers à la taille ».

« Ayant reconnu l'imperfection de l'opération de la cataracte par abaissement, il imagina qu'on pouvoit extraire de l'œil le crystallin cataracté, & il inventa des instruments propres à cette nouvelle opération. Il en fit usage pour la premiere fois, le premier juillet 1750, sur la belle-mere du sieur *Fessard*, graveur en taille-douce. Il fut aidé dans cette opération par mm. *Merlin*, maître en chirurgie à Lyon, & *Baseilhac* son neveu ».

« *Frere Côme* a inventé un trois-quarts courbe, pour faire la ponction de la vessie par l'hypogastre dans les rétentions d'urine. Tous ses trois-quarts ont une cannelure qui regne depuis la base de leur poinçon jusqu'au manche. Leur canule est percée d'un petit trou qui répond au commencement de cette canelure. L'instrument parvenu jusqu'au fluide, son issue contre son manche avertit l'opérateur qu'il est dans son foyer ».

« Il a aussi perfectionné l'instrument de m. *Garangeot*, pour arracher les dents, ainsi que les tenettes, pour l'extraction des pierres dans la

vessie : il a su approprier pour le même objet le méchanisme du forceps de m. *Levret*, & inventé une tenette pour casser les pierres dans la vessie lorsqu'elles se trouvent d'un volume trop considérable ».

« Les liens en étrier qu'il a imaginés, en supprimant ceux dont on se servoit avant lui pour assujettir les malades dans l'opération de la pierre, sont d'une utilité reconnue ».

« Il a démontré que la situation horizontale des pierreux, pendant l'opération, étoit préférable à l'ancienne, & il leur a épargné de très-grandes souffrances par la suppression des pansements dont il a reconnu l'inutilité & les dangers. Il les a bannis pour toujours de la taille au bas appareil, ne s'en servant même dans le haut appareil, que dans le cas où la suppuration avoit peine à s'établir ».

« On lui doit encore une méthode nouvelle pour guérir les fistules lacrimales, & pour traiter les ulceres des paupieres, en les cautérisant avec des instruments de son invention ».

« Son porte-agaric donne une grande facilité pour arrêter l'hémorrhagie de l'incision dans l'opération de la taille, & on se sert avantageusement de sa colle de gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre, dont l'application méthodique suffit pour réunir les plaies, sans être obligé d'avoir recours aux aiguilles & aux sutures ».

« Enfin, il a perfectionné l'opération au haut appareil dans les deux sexes, au moyen des instruments qu'il a inventés pour cet objet. On en trouve la description dans sa nouvelle méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis » (1).

---

(1) Elle a été publiée en 1779, avec fig. & se vend chez *d'Houry*; imprimeur, rue Hautefeuille, ainsi que la collection de tous les ouvrages du *Frere Côme*.

« L'ardeur d'acquérir de nouvelles connoissances dans l'art de guérir, le dominoit tellement qu'elle lui faisoit faire de grands sacrifices ».

« Persuadé que le sieur *Chonet*, chirurgien, possédoit un spécifique pour cette espece d'ulcere qui ronge les chairs du visage; il en auroit fait l'acquisition, si un particulier zélé pour le bien public, auquel il en parla, ne l'avoit pas prévenu, en le payant 3000 livres. Deux ans après, celui-ci parut regretter son argent; *Frere Côme* n'hésita pas de le lui rendre, il venoit de recevoir la même somme d'une personne riche dont il avoit achevé la cure » (1).

« Jamais on ne le vit esclave des préjugés : on étoit généralement persuadé que les emplastiques ne devoient jamais être employés dans le traitement des ulceres inflammatoires à la cornée transparente. Il brava cette opinion, & par le moyen de quelques suppuratifs détersifs, il a conservé la vue à quantité de personnes qui l'auroient infailliblement perdue sans ce secours ».

« Après avoir appliqué un vésicatoire, il se servoit, pour le traitement de ces ulceres, de l'onguent de la mere, de celui de l'*abbé Pipon*, ou de la pommade de m. *Gaulard*. Après les avoir étendus légérement sur un morceau de linge figuré en ovale de la longueur & largeur de l'orbite, cousu sur une compresse longuette fixée au bonnet du malade, il arrêtoit l'emplâtre sur l'œil, à la faveur d'un bandeau simple peu serré. Il renouvelloit le pansement de vingt-quatre en vingt-quatre heures, pendant douze ou quatorze jours, sans jamais ouvrir l'œil, se bornant à en essuyer les environs, avant d'y appliquer un nouvel emplâtre. Le traitement fini, il ôtoit l'appareil le soir

---

(1) *Voyez* la lettre du *Frere Bernard*, pag. 256.

en couchant le malade après avoir éteint sa lumiere. Le lendemain, lorsqu'il étoit jour, il faisoit placer sur les yeux une feuille de papier bleu ou noir, fort basse, en forme de garde-vue, & laissoit ainsi l'œil s'ouvrir de lui-même, sans faire aucune épreuve, ni déplacer le papier, jusqu'à ce que la lumiere n'occasionnât plus d'impression douloureuse. Pour ne pas renouveller l'inflammation de l'œil, il s'abstenoit des purgatifs, & tenoit même le malade long-temps après le traitement, à l'usage des gruaux, de la soupe au lait, du riz, & des œufs au lait, ou à la coque. La quantité de pain se régloit sur l'appétit, & il permettoit l'usage des fruits bien murs ».

« Il a amputé une infinité d'hémorrhoïdes charnues, dont les pédicules tenoient fort avant dans le rectum. Une canule d'ivoire, de métal, ou de buis, un peu longue, introduite dans l'anus, arrêtoit l'hémorrhagie lorsqu'elle survenoit, & elle favorisoit en même temps l'issue du sang & des vents, qui, sans cette précaution dont on lui est redevable, occasionnent un grand surcroît de douleurs dans cette opération. Entre ses mains elle a toujours été suivie du succès le plus complet ».

« Sa derniere opération fut faite le 30 juin 1781, huit jours avant sa mort. C'étoit l'extirpation d'un polype dans le nez; il s'étoit convaincu, par une foule d'expériences, que la plûpart des auteurs avoient effrayé mal-à-propos les gens de l'art, en leur faisant craindre des hémorrhagies difficiles à arrêter dans cette sorte d'opération : il a constamment observé, pendant le cours de sa longue pratique, que les plus rebelles cédent assez facilement en faisant gargariser & renifler de l'eau froide aux malades, d'abord après l'extraction du polype ».

« Quoiqu'il fut d'un abord facile, son activité étonnante, l'extrême précision de son esprit, la

multiplicité de ses occupations lui donnoient des instants de vivacité & d'impatience, lorsqu'on vouloit l'entretenir de futilités, ou de choses peu importantes en comparaison de l'objet dont il étoit occupé. C'étoit aussi la crainte de perdre un temps précieux qui l'empêchoit de rechercher la netteté & les graces du style, dans les ouvrages qu'il livroit à l'impression. Il se persuadoit avoir assez bien écrit, lorsqu'il croyoit pouvoir être entendu ».

« L'honnêteté de ses mœurs, sa simplicité, sa modestie, sa candeur, un caractere ouvert, une conversation enjouée, beaucoup d'esprit naturel, des saillies heureuses, & une curiosité sans bornes pour toutes les connoissances utiles, l'avoient lié avec des savants distingués. MM. *Falconet*, *la Peyronnie*, *de Jussieu*, *de Parcieux*, *Winslow*, *Loriot*, *Morand*, *Duhamel*, *Réaumur*, *Perchet* depuis chirurgien du roi d'Espagne, d'*Osembray*, *Petit*, *Garangeot*, *&c.* étoient ses amis : ils avoient une haute estime pour sa personne & pour ses talents ».

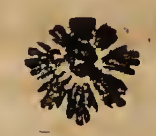
« Jamais il n'abusa de son crédit chez les grands & chez les personnes en place. Il ne s'en servoit que dans des occasions où il s'agissoit d'obliger essentiellement ses amis, ou pour obtenir des actes de justice, ou quelques graces en faveur des malheureux dignes de leur compassion ».

« Ses liaisons avec des personnes riches & bienfaisantes, le mettoient en état de faire beaucoup de bien, & il le faisoit toujours avec discernement. Sa bienfaisance ne se bornoit pas à ses malades, ni à ses éleves en chirurgie, elle s'étendoit aussi sur de jeunes gens destinés à différents états, arts & métiers, sans que jamais il ait fait acheter ses dons par des humiliations qui dégoutent de les recevoir ».

« Sa vie étoit austere : il ne se nourrissoit ordinairement que de légumes, & supportoit sans ses

les rigueurs de l'hiver. Ce ne fut que vers la fin de sa carriere qu'il commença à faire quelqu'usage du vin, à la sollicitation de ses supérieurs dont il posséda l'estime & l'amitié jusqu'à sa mort. On peut dire qu'ils ont toujours vu avec plaisir le public profiter de ses talents. Loin d'en tirer quelqu'intérêt pour eux, ou pour leur maison, ils l'aidoient dans sa bienfaisance, en donnant gratuitement le logement & la nourriture à plusieurs de ses éleves. *Frere Côme* les chérissoit comme ses enfants, veillant sur leurs mœurs & sur leur conduite. Il se faisoit rendre compte journellement des instructions qu'ils avoient reçues dans les écoles & dans les hôpitaux ».

« Une maladie catarrheuse, habituelle depuis long-temps, a terminé la vie de cet homme précieux, le 8 juillet 1781. Il n'a gardé la chambre que huit jours, pendant lesquels sa patience & sa résignation, ont édifié tous ceux qui avoient accès auprès de lui. Après avoir satisfait à tous ses devoirs de chrétien & de religieux, il ne s'est occupé, dans les derniers moments, que de l'intérêt de ses pauvres. Il leur a donné, avec la permission de son supérieur, le peu qu'il avoit en réserve, & il les a recommandés vivement à la charité du sieur *Baseilhac*, son neveu, en lui remettant tout ce qu'il avoit d'instruments d'un art qui lui doit beaucoup, & qu'il n'a jamais exercé que pour leur soulagement ».



TABLE

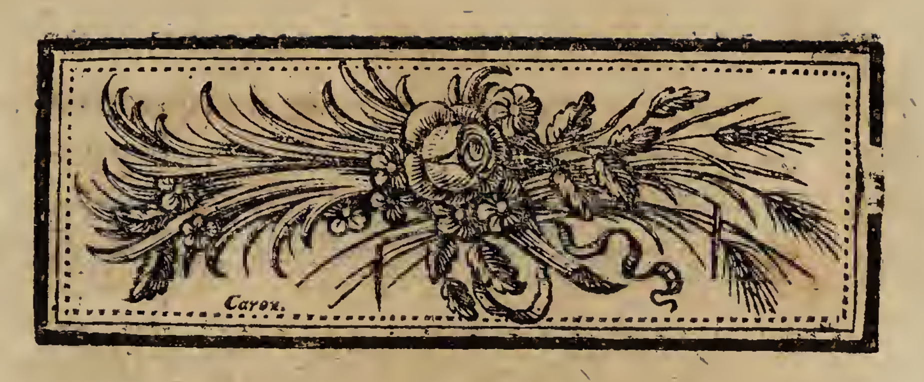
DU MOIS DE MARS 1782.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de mars 1782. A Paris, ce 24 février 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1782.

SECOND EXTRAIT

Du mémoire sur les rafraîchissants & échauffants.

SECONDE PARTIE.

De la méthode échauffante.

« LA méthode échauffante, dit m. *de Boissieu*, est une prudente administration des remedes, ou de tous les *m*oyens propres à augmenter la chaleur dans le corps humain ».

La chaleur animale diminue en pro-

portion de la diminution de la quantité des molécules ignées, de leur développement & de leur mouvement. La sensation de froid vient du défaut ou d'une moindre action de ces molécules sur les fibres nerveuses, ou de ce que ces fibres sont moins disposées à recevoir les impressions que ces molécules peuvent leur communiquer : de-là le froid réel & le froid apparent. On fait le détail des causes de l'un & de l'autre.

La sensation de froid peut être générale, ou locale; on en explique les effets pour passer ensuite *à la nature & à la maniere d'agir des remedes échauffants.*

« La nature, l'essence & le caractere de ces remedes consistent à augmenter la quantité des molécules ignées, à faciliter leur développement, à accélérer leur mouvement; ce qui fournit trois ordres d'échauffants, que je nommerai échauffants *phlogistiques*, échauffants *septiques*, ou *extricants*, & échauffants *accélérants* ».

1°. *Des échauffants phlogistiques* les uns s'opposent à la perte que nous pouvons faire des molécules ignées, ce sont les phlogistiques *improprement dits*; les autres en fournissent une plus ou moins grande quantité, & ce sont les phlogistiques *proprement dits.*

Les premiers défendent de l'impreſſion des milieux froids, tels ſont les vêtements multipliés, le poids & la qualité des couvertures, des fourrures, &c. Le ſéjour dans les appartements bien calfeutrés.

Les ſeconds nous fourniſſent des molécules ignées par toutes les voies poſſibles. Ces molécules ſont, dans leur état élémentaire, développées & extraites des corps dont elles étoient un élément, & ce ſont les échauffants *actuels*, ou bien ces molécules ſont encore contenues dans ces corps, & ce ſont les échauffants *potentiels*.

Les échauffants actuels ſont la chaleur du ſoleil, du feu ordinaire, des corps échauffés, les bains chauds, l'application des linges chauds, &c. les boiſſons & autres aliments plus ou moins échauffés.

Les échauffants potentiels ſont *diététiques* & *médicamenteux*, ou *pharmaceutiques*.

Les échauffants potentiels diététiques ſont les aliments qui fourniſſent une grande quantité de corps muqueux. Les analeptiques, principalement ceux qui ſont tirés des animaux, les gelées, les bouillons, &c. les huileux, les viandes rôties ou grillées, les ragoûts épicés, le café, les boiſſons vineuſes & ſpiritueuſes, &c.

Parmi les pharmaceutiques on compte

les ſubſtances réſineuſes, &c. les aromatiques, &c. les liqueurs ſpiritueuſes, les alkalis, les eſprits ſulphureux, aromatiques, huileux.

2°. *Les échauffants ſeptiques* ou *extricants* augmentent de trois manieres le mouvement inteſtin d'animaliſation, 1°. en fourniſſant des ſucs déja animaliſés, ce ſeront les *animaliſés*; 2°. en rendant les cauſes d'animaliſation plus actives, ils ſeront appellés *animaliſants*; 3°. en évacuant les humeurs crues & ſéreuſes qui s'oppoſent à l'animaliſation, & ces troiſiemes porteront le nom d'*évacuants*.

Les animaliſés ſont fournis par les ſubſtances tirées des différents animaux terreſtres, aquatiques, végétorores, carnivores ou végéto-carnivores, les végétaux cuits ou apprêtés avec ces ſubſtances.

Les animaliſants ſont ceux qui rétabliſſent les digeſtions & la ſanguification, en remédiant à la foibleſſe des organes qui operent ces fonctions. Tels ſont les abſorbants terreux, le ſel marin, &c. les ſtomachiques chauds, amers, aromatiques, les ſubſtances réſineuſes, aſtringentes; les boiſſons froides, les vins rouges de Bourgogne, &c. le fer & ſes préparations; les apéritifs, l'exercice, les frictions, &c. l'application des linges chauds, les onctions aromatiques.

Les évacuants seront pris parmi les émétiques, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques chauds, les sialogogues, les béchiques incisifs, les errines, &c.

3°. *Les échauffants accélérants* sont ceux qui augmentent le mouvement des solides & des fluides, & par conséquent l'action des molécules ignées sur les nerfs. Ceux qui agissent principalement sur les solides portent le nom d'accélérants *proprement dits*, & on donne celui d'*incrassants* ou *improprement dits*, à ceux qui corrigent l'état des fluides.

Les incrassants ou échauffants improprement dits, réparent ou augmentent la partie muqueuse ou gélatineuse du sang. Cette partie manque quelquefois, ou est trop délayée, ou est dissoute putridement. Dans le premier cas les incrassants seront les analeptiques; dans le second, ce seront les animalisants, les évacuants; dans le troisieme, les anti-septiques, soit diététiques, soit pharmaceutiques.

Parmi les échauffants accélérants proprement dits, les *toniques* augmentent l'élasticité des solides, & les *irritants* mettent en jeu leur irritabilité.

Les toniques sont l'eau froide, la neige, la glace, les bains, les fomentations, &c. les amers, les substances résineuses, gommo-résineuses, aromatiques, astringentes,

les préparations martiales ; l'exercice, les frictions, l'air frais, froid, pur, &c. les irritants sont ou externes, & alors ce sont les vésicatoires, les synapismes, l'évulsion des poils, les pincements de la peau, l'urtication, l'électricité, &c. ou internes, savoir, les émétiques violents, les purgatifs drastiques, les sels neutres, &c. les alkalis, les acides minéraux, les æthers, les spiritueux ; les huiles aromatiques & empireumatiques ; certaines substances végétales résineuses, âcres, plusieurs plantes vénéneuses.

M. *de Boissieu* se propose ensuite d'examiner *dans quels temps & dans quelles circonstances des maladies, on doit employer la méthode échauffante.* Il applique cette méthode aux maladies qu'il appelle froides, parce qu'un de leurs symptômes généraux est la diminution ou le défaut de chaleur ; il divise les maladies froides en trois ordres, les *maladies d'épuisement*, lorsque la quantité de molécules ignées est considérablement diminuée ; les *maladies séreuses* ou *cachectiques*, dans lesquelles il y a abondance d'humeurs séreuses, défaut de la partie rouge, relâchement des solides ; & les *maladies adinamiques*, ou *par défaut de mouvement*, qui sont caractérisées par l'affoiblissement ou la perte du mouvement, soit vital,

ſoit muſculaire. Ces maladies ont trois périodes dont le premier ſe guérit aſſez aiſément; le ſecond difficilement, & le troiſieme eſt incurable.

Dans la ſection premiere l'auteur traite *des maladies d'épuiſement*, il indique leurs cauſes, parmi leſquelles il range les longues abſtinences, les hémorrhagies ou les ſaignées exceſſives, les pertes lymphatiques, les excès vénériens, les évacuations énormes dans les longues maladies fébriles, les exercices immodérés, les contentions d'eſprit trop longues & trop aſſidues, les mauvais aliments.

Il décrit les ſymptômes dont les principaux ſont dans le premier période, difficulté de remplir les fonctions, fatigue pour un exercice modéré, diminution de chaleur, foibleſſe du pouls, perte d'appétit, mauvaiſes digeſtions, rapports, reſſerrement du ventre avec des urines pâles & crues.

Dans le ſecond période les ſymptômes précédents augmentent, la reſpiration devient plus gênée, plus courte, plus fréquente, le malade eſt triſte, hébêté; après la perte totale de l'appétit, il ſurvient des diarrhées, des ſueurs, &c.

Le troiſieme période eſt manifeſté par une plus grande intenſité dans les accidents; la voix & la vue s'éteignent, il y

a des défaillances, des syncopes, des tintements d'oreilles, l'imagination est égarée, le froid aux extrémités, aux joues, au nez, annonce une mort prochaine.

Dans la curation, m. *de Boissieu* s'occupe d'abord de la diete & du régime qu'il faut observer au premier période; il distingue les cas où ces moyens suffisent, & ceux où il faut avoir recours aux médicaments proprement dits.

Son premier soin est de rétablir l'estomac; parmi les évacuants, lorsqu'il est nécessaire de les employer, il place de préférence l'ipécacuanha, la rhubarbe, l'aloës, parce qu'ils sont stomachiques-toniques; il recommande en général les amers, comme le quinquina, la myrrhe, le cachou, &c. quelquefois l'usage des absorbants. M. *de Boissieu* s'occupe ensuite de la sanguification, & donne les moyens de favoriser cette fonction.

Le second période exige les mêmes secours avec plus de soins & plus de circonspection.

Le troisieme période est un état désespéré; les cordiaux, les échauffants irritants & les analeptiques soulagent le malade & prolongent ses jours.

La section seconde est consacrée *aux maladies froides*, *séreuses* ou *cachectiques*, qui succedent quelquefois aux maladies

phlogistiques, & souvent à d'autres maladies rebelles mal traitées, comme fievres intermittentes, affections catarrhales, maladies de peau répercutées, suppuration arrêtée, ou bien ces maladies sont causées par les ravages d'un virus, soit scrophuleux, soit cancéreux, &c. L'énumération des autres causes est très-longue, plusieurs ressemblent à celles des maladies d'épuisement.

Les premiers symptômes se rapprochent aussi de ceux du commencement des maladies d'épuisement; les autres en different, & le malade est amené par des degrés très-bien décrits à l'enflure des extrémités inférieures, tandis que les supérieures tombent dans l'atrophie; quelquefois cependant la bouffissure est générale dans toute l'habitude du corps dès le second période.

Au troisieme degré, outre les autres accidents, l'enflure des jambes est quelquefois telle, qu'elles éclattent & s'ulcerent, les sérosités en coulent abondamment; &, si l'on n'y prend pas garde, la gangrene ne tarde pas à paroître. On doit attribuer ces effets à un vice dans la constitution du sang, & à la lésion de la sanguification. C'est d'après de longues réflexions sur ces causes, & d'après le rapport qu'elles ont avec les symptômes que

m. *de Boiſſieu* ſe fait un plan de méthode curative.

Les maladies froides, ſéreuſes, pituiteuſes ſont très-difficiles à guérir, parce que la nature agit foiblement avec des organes affoiblis : ici l'art eſt néceſſaire pour réveiller l'action de la nature.

« Les indications générales que préſentent ces maladies, ſont de rétablir la digeſtion & la ſanguification, d'aider l'action des cauſes qui operent ces deux fonctions, & d'éloigner les obſtacles qui s'y oppoſent, &c. ».

« Les indications particulieres du premier degré ſont principalement de remédier au dérangement des digeſtions, le ſang n'étant pas encore vicié à un certain point. Pour y réuſſir il faut, 1°. évacuer les matieres glaireuſes, ſéreuſes & acides, qui tapiſſent ordinairement, dans ces maladies, les parois de l'eſtomac & des inteſtins; 2°. donner les aliments convenables; 3°. augmenter la chaleur & l'action de ces viſceres; 4°. remédier aux obſtructions, engorgements ou affections quelconques des autres viſceres du bas-ventre ».

M. *de Boiſſieu* entre enſuite dans tous les détails qu'exige le traitement qu'il vient d'annoncer, avec toutes les précautions néceſſaires, ſoit pour le choix des médi-

caments ou la maniere de les adminiſtrer, ſoit pour les aliments, ſoit enfin pour tous les moyens acceſſoires, & qui peuvent aſſurer le ſuccès des remedes principaux. Rien n'échappe à notre auteur dans les trois périodes de la maladie, mais l'extrait que nous en ferions ne ſerviroit qu'à tronquer & à dénaturer ſes préceptes, à moins de lui donner une extenſion qui ne nous eſt pas permiſe.

La ſection troiſieme traite des *maladies froides adinamiques, ou par défaut de mouvement*; celles où le ſeul mouvement muſculaire eſt léſé, ſeront les *paralytiques*, & on donnera le nom de *léipothimiques* à celles dans leſquelles le mouvement muſculaire & le mouvement vital s'affoibliront ou s'éteindront.

1°. *Des paralyſies.* M. *de Boiſſieu* expoſe rapidement leurs ſymptômes & leurs cauſes, pour l'explication deſquelles il admet l'exiſtence, la ſécrétion & la circulation du fluide nerveux.

Il reconnoît l'impoſſibilité de tracer un plan de curation générale, curation qu'il ſuit cependant dans tous les degrés des paralyſies; la ſaignée, les émétiques, les purgatifs, les lavements âcres, &c. pour le premier période; les ſudorifiques, les anti-ſcorbutiques, les anti-vénériens dans

de certains cas, & dans d'autres, les toniques, les apéritifs, les martiaux, certaines opérations chirurgicales, &c.

Dans le second degré, rarement la saignée, mais plus souvent les remedes déjà indiqués, des bouillons de viperes, des eaux minérales chaudes extérieurement & intérieurement, les vésicatoires, &c. les douches, les bains, les frictions, &c. enfin l'électricité.

Dans le troisieme période, les cordiaux, les aromatiques, les analeptiques, &c.

2°. *Des maladies de défaillance.* M. *de Boissieu* les définit toute diminution ou perte subite de tout mouvement & de tout sentiment.

Le premier degré est la *léipothimie.*

Le second degré est la syncope, que l'on peut regarder avec *de Sauvages*, dit m. *de Boissieu*, comme une éclipse de la vie.

Le troisieme degré est l'asphyxie ou extase, ou mort apparente.

Les symptômes de ces maladies ne different que par le plus ou le moins de violence; les causes sont aussi les mêmes, & ne different que par leur intensité ou leur action. Les plus fréquentes sont toutes celles qui peuvent donner lieu aux maladies d'épuisement; quelquefois cependant ce

ſont les contraires, comme la pléthore. Il y a d'autres cauſes, telles que la préſence des matieres putrides, des vers, des aliments indigeſtes, &c. l'action des virus peſtilentiels ou varioliques, la goutte remontée, les vomitifs, toutes les eſpeces de mofettes ou exhalaiſons malfaiſantes des différents gaz, la vue des objets déſagréables, &c.

Les indications générales qui ſe préſentent ſont, 1°. de ranimer les forces, & de rappeller à la vie; 2°. de prévenir le retour de ces maladies; 3°. de remédier aux maux qui en ſont la ſuite. C'eſt par l'expoſition des moyens propres à remplir toutes ces indications, & par le *tableau des échauffants*, que m. *de Boiſſieu* finit ce qui regarde la méthode échauffante.

Ainſi donc, après avoir expoſé la nature & les effets de la chaleur naturelle, m. *de Boiſſieu* en fait connoître les degrés d'augmentation : ces degrés & leurs phénomenes lui ſervent à claſſer les maladies qu'il appelle *chaudes* ou *phlogiſtiques*, & qu'il diviſe en *ſimples*, en *putrides*, & en *inflammatoires*. La différence dans la chaleur, qui fait le caractere principal de ces maladies, conduit naturellement l'auteur à preſcrire la méthode rafraîchiſſante dont il a précédemment fait l'expoſé, & dont

il fait une heureuse application dans la curation des maladies chaudes, pour terminer la premiere partie de son ouvrage par le *tableau des remedes rafraîchissants.*

Au contraire les degrés de diminution, dans la chaleur naturelle, exigent l'usage de la méthode échauffante dans les maladies que l'auteur nomme *froides*, & qu'il distingue en maladies d'*épuisement*, maladies *séreuses* ou *cachectiques*, & maladies *adinamiques* ou *par défaut de mouvement.* Le *tableau des remedes échauffants* fait le complément du mémoire; ouvrage qui doit laisser des regrets éternels de ce qu'une mort prématurée a enlevé m. *de Boissieu* à la médecine.



OBSERVATION

Sur l'opération de la paracenteſe qu'on a pratiquée aux deux côtés de la poitrine ; par m. LURDE, *docteur en médecine à Auch.*

Le ſieur *Laſſerre*, âgé de 43 ans, doreur de profeſſion, & grand mangeur, ſe rendit à Condom, au commencement de février 1754, pour l'exécution d'un ouvrage qu'il avoit entrepris. A peine y fut-il arrivé qu'il reſſentit une grande chaleur d'entrailles ; ſes urines étoient fort échauffées, & la ſoif étoit conſidérable ; ce qui l'obligea à boire abondamment de l'eau de puits, qui eſt la plus commune dans cette ville.

Il prétend que la quantité des urines répondoit aſſez à celle de la boiſſon ; cependant il lui ſurvenoit de temps de temps, & ſur-tout pendant la nuit, des difficultés de reſpirer qui le réveilloient en ſurſaut. Il ſentoit, dit-il, quelque choſe qui lui montoit au goſier & qui l'engouoit : il prenoit une goutte de vin ; au moyen de quoi il touſſoit, il crachoit quelque phlegme gluant, & l'embarras du goſier ſe diſſipoit. Il ignore ſi la fievre étoit jointe à ces accidents.

Quoi qu'il en ſoit, il ſe retira à Auch, le 6 mars, & ſe mit entre les mains d'un chirurgien qui, le croyant attaqué d'une fievre de pourriture, & imputant aux rehauſſemens de la fievre, l'oppreſſion de poitrine qui le prenoit dans la nuit, le purgea neuf fois dans le courant du mois, après l'avoir ſaigné une ou deux fois.

Je fus appellé vers le commencement du mois d'avril; je lui trouvai une petite fievre, la reſpiration un peu gênée, le pouls plein & dur, la langue extrêmement chargée, & ſe plaignant qu'il n'avoit pu ſe tenir au lit depuis trois jours, à cauſe de l'oppreſſion que lui donnoit conſtamment toutes les nuits le rehauſſement de la fievre.

Je lui dis de ſe faire ſaigner la nuit prochaine, lors de l'oppreſſion, & de ſe purger le lendemain; cependant, comme par la gêne que j'apperçus dans ſa reſpiration, je ſoupçonnai, de même que ſon chirurgien, quelque épanchement de ſéroſités dans la poitrine, qui pourroient plus vraiſemblablement être la cauſe des étouffements nocturnes, que les prétendus rehauſſements, j'ordonnai une tiſane diurétique avec le bruſcus, le capillaire, la régliſſe & le nitre purifié; je recommandai en même-temps qu'on altérât, avec une poignée de creſſon d'eau & une demi-

poignée

poignée de cerfeuil ſon bouillon ordinaire, dans deux priſes duquel on écraſât vingt cloportes, matin & ſoir.

Le ſang qu'on lui tira étoit couenneux comme dans la pleuréſie; le pouls demeura dur & plein, la langue toujours chargée. Je lui dis de ſe faire tirer une palette de ſang lors des étouffements, & de ſe purger de deux jours l'un. Ce dernier remede fut employé quatre ou cinq fois juſqu'au 11 d'avril, où la fievre parut réduite à peu de choſe, & où le pouls ceſſa d'être dur; mais les extrémités inférieures devinrent œdémateuſes, l'oppreſſion de poitrine faiſoit des progrès & devenoit de temps à autre ſi conſidérable, ſur-tout pendant la nuit, que le malade craignoit de ſuffoquer.

Le 12 Avril, il y avoit quinze jours que le malade n'avoit pu ſe mettre dans ſon lit, & il y en avoit huit que les extrémités inférieures avoient commencé de s'enfler. Sa reſpiration étoit ſi gênée, qu'il lui étoit impoſſible de ſe tenir ailleurs que ſur ſon fauteuil, la poitrine un peu courbée en avant, ſes bras appuyés ſur ceux du fauteuil; il n'y avoit ni toux ni ſifflement, comme dans les fluxions de poitrine & les aſthmes. Il ſentoit une douleur gravative, une tenſion circulaire autour du corps, (ſans doute aux attaches du diaphragme); mais cette douleur étoit

plus considérable à la région épigastrique & aux hypochondres, où le foie & la rate paroissoient avoir beaucoup plus de dureté & de volume que dans l'état ordinaire, apparemment parce que le poids des eaux de la poitrine obligeoit le diaphragme à se porter plus bas dans cet endroit (1), & que la respiration étant extrêmement gênée, l'action du diaphragme & des muscles du bas-ventre, ses antagonistes, n'étoit pas suffisante pour aider, par leur pression alternative, le cours des liqueurs à travers la substance de ces visceres.

Cependant, comme cette douleur & cette pesanteur se faisoient sentir plus vivement à l'hypocondre gauche, je présumai que l'épanchement étoit plus considérable dans le côté gauche de la poitrine; & comme le malade n'avoit pu rester sur aucun côté, lorsqu'il lui étoit encore permis de faire quelque tentative pour se coucher, je présumai encore qu'il y avoit de l'eau dans les deux côtés de la poitrine.

Tous ces symptômes réunis dans un sujet où il n'avoit paru aucune cause antécédente d'empyéme, me donnerent donc un diagnostic non équivoque de l'hydropysie des deux côtés de la poitrine,

---

(1) Voyez SAVIARD, *observ.* 115.

& ſur-tout du gauche. Le malade ne ſut point me dire s'il y avoit jamais ſenti la fluctuation ou le balottement des eaux, & il n'étoit pas dans un état à ſoutenir l'agitation néceſſaire pour en faire l'épreuve : en effet, il avoit le pouls fort petit, la voix foible & entrecoupée, & les extrémités couvertes d'une ſueur froide.

Dans ces triſtes circonſtances, je me trouvai fort indéterminé, ſi je ferois faire la paracenteſe à la poitrine, moins, à la vérité, dans l'eſpoir de guérir le malade, qui étoit preſqu'auxs abois, que dans la vue de lui prolonger la vie. Je ſavois qu'*Hypocrate*, *Sennert*, *Zacutus Luſitanus*, *Silvius de Laboë*, *Willis Ettmuler*, *Boerrhave* conſeilloient cette opération, & que feu m. *Bergeron*, fameux médecin de Pau, l'avoit fait pratiquer, il y a vingt-huit ans, ſur un côté de la poitrine avec beaucoup de ſuccès; mais il paroît auſſi que *Riviere* & *Barbeyrac* la rejettoient, & que le célebre m. *Chirac* dit en propres termes : « Que » tous ceux à qui on l'a faite meurent quel» que temps après ».

Parmi cette variété de ſentiments, jugeant qu'il n'y auroit rien de plus contraire au progrès de l'art & au bien de l'humanité, qu'une timidité mal-entendue, je pris mon parti ſur cette maxime de

Celse, connue de tout le monde : *In certo mortis periculo, ſatius eſt anceps experiri remedium quàm nullum.*

Je repréſentai au malade que l'unique moyen d'éviter la mort dont il ſentoit les approches, étoit de faire la ponction à la poitrine, pour en tirer les eaux qui le ſuffoquoient. Ma propoſition l'épouvanta d'abord ; mais il devint plus traitable, & il y conſentit à la fin, après que je l'eus raſſuré ſur la douleur de l'opération, dont il s'étoit formé une idée affreuſe, & que je l'eus encouragé par l'eſpoir du ſoulagement qu'il en devoit attendre. Je conſeillai en même temps à m. *Gimbrere* ſon chirurgien, & chirurgien-major du régiment d'Auch, d'appeller quelques-uns de ſes confreres pour l'aider en cas de beſoin. Il fit venir m. *Bauduer*, lieutenant de m. le premier chirurgien ; m. *Pardiac*, chirurgien de l'hôpital ; & m. *Bagneris*, autre habile chirurgien de cette ville.

On porta le malade ſur ſon lit, où étant aſſis, on fit la paracentèſe au côté gauche où l'on ſoupçonnoit la plus grande extravaſation, à quatre travers de doigt au-deſſous de l'angle inférieur de l'omoplate, & à cinq grands travers de doigt de diſtance de l'épine ; ce qui répond à l'interſtice de la troiſieme & quatrieme des fauſſes-côtes, à compter de bas en

haut, & qui eſt préciſément le lieu d'élection où ſe fait l'opération de l'empyème.

M. *Gimbrere* plongea le trois-quarts avec ſa dextérité ordinaire : il n'eut pas plutôt retiré le fer, que l'eau jaillit par la canule auſſi loin & d'un mouvement auſſi uniforme que lorſqu'on fait cette opération pour l'hydropiſie du bas-ventre. A meſure que l'eau couloit, le jeu de la reſpiration ſe développoit au point que quand on en eut tiré environ une livre, le malade s'écria avec enthouſiaſme, qu'il ſe ſentoit guérir.

Je faillis être la dupe de cette exclamation, parce que ſans cela, j'aurois fait arrêter l'évacuation à cette quantité, ſoit à cauſe de l'extrême foibleſſe du ſujet, ſoit à cauſe de l'obſervation d'*Hippocrate* (1), en conſéquence de laquelle nos anciens recommandent de ne faire les évacuations qu'à différentes repriſes, non-ſeulement dans le cas dont il s'agit ici, mais encore dans l'ouverture des grands abcès, & même dans la ponction du bas-ventre; en quoi cependant on s'eſt fort aguerri : car qui met à préſent pluſieurs jours à vuider une aſcite ?

Je laiſſai donc couler les eaux : leur ſortie, uniforme juſqu'alors, commença à

(1) Aphor. 27, ſect. 6.

ſe faire principalement, lors de l'expiration, avec un ſifflement conſidérable par l'ouverture. Mais quand on en eut tiré encore une demi-livre, le malade dit qu'on arrêtât, qu'il étouffoit, & qu'il ſe mouroit. J'ordonne qu'on applique exactement le bout du doigt ſur l'embouchure de la canule pour la boucher; malgré cela il lui prend une foibleſſe, dans laquelle cependant il ne perd ni la parole, ni la connoiſſance. Privé, par l'eſpece de la maladie, du ſecours le plus prompt dans la ſyncope, qui eſt de faire coucher le malade la tête baſſe, je lui fais donner un peu de vin d'Eſpagne, on lui fait flairer du vinaigre, au moyen de quoi il recouvre le peu de forces qu'il avoit avant l'opération.

Revenu de ſa ſyncope, il me parut preſque tout auſſi oppreſſé qu'auparavant; de ſorte que l'extrémité où il demeuroit toujours réduit, exigeant un prompt ſecours, je me déterminai à faire continuer l'évacuation, dans l'eſpérance que ſi elle pouvoit rendre la reſpiration plus libre, le malade en prendroit de nouvelles forces, comme il arrive à ceux qui ſont prêts à ſuffoquer dans une attaque d'aſthme violente, & qu'une ſaignée rappelle ſur le champ, pour ainſi dire, de la mort à la vie.

Quoiqu'il fût tout ſimple d'attribuer cette ſyncope & à l'état de débilité où le malade étoit parvenu depuis quelques jours, & au défaut de jeu du poumon gauche, par la preſſion de l'air qui entra dans la cavité de la poitrine, après qu'il en fut ſorti une livre d'eau, je regardai néanmoins comme une des principales cauſes de cet accident, l'eſpece d'inertie ou le manque de dilatation du poumon droit, ſur lequel tout le méchaniſme de la reſpiration devoit rouler pendant tout le temps que l'air entroit dans la cavité gauche de la poitrine; & je préſumai que le poumon droit ne pouvoit ſe dilater ſuffiſamment, parce qu'il devoit être preſſé par les eaux qui étoient épanchées dans ce côté.

Sur ce principe je formai le deſſein, en achevant de vuider le côté gauche, d'uſer d'une manœuvre à la faveur de laquelle le poumon gauche pût, durant cette opération, partager avec le poumon droit le travail de la reſpiration, & prévenir ainſi la ſuffocation qui avoit été le prélude de la ſyncope.

Dans cette idée je recommandai au chirurgien de prendre ſi bien ſon temps pour laiſſer couler les eaux, qu'il n'ôtât ſon doigt de la canule que lors de l'expiration, laquelle étant finie, il l'y appli-

quât tout aussi-tôt, afin que dans l'inspiration suivante, l'air fût obligé d'entrer par la trachée-artere.

On revint donc à l'évacuation au bout d'un gros quart d'heure; l'eau ne sortit plus que dans l'expiration, & avec le même sifflement qu'auparavant : mais soit que la méthode que j'avois prescrite pour empêcher l'air d'entrer par la canule, fût difficile à exécuter, soit que les forces du malade se refusassent à une évacuation ultérieure, à peine en eut-on tiré encore environ une demi-livre, qu'il s'écria, comme ci-devant, qu'il suffoquoit, qu'il se mouroit. Nous vîmes en effet la pâleur de la mort se peindre sur son visage; & de peur que ce ne fût-là son dernier moment, on arracha la canule, & on mit sur la plaie un peu d'emplâtre aglutinatif. Il revint pourtant de cette seconde syncope, encore plus facilement que de la premiere.

Le lendemain 13 du mois, le malade parut moins oppressé; mais il demeura toujours si foible, que, quand même la canule auroit resté en place, je n'aurois osé tenter de continuer l'évacuation. J'examinai l'eau qu'on avoit tiré : il y en avoit bien deux livres; elle étoit lympide, & il surnageoit vers le fond du vaisseau un gros flocon semblable à la gelée

de coing, & qui avoit presque la consistance de la thérébentine claire, quoique le malade continuât toujours le bouillon dont j'ai parlé ci-dessus, & dans lequel on écrasoit vingt cloportes matin & soir; ce qui entretenoit assez bien le cours des urines. Je lui ordonnai de prendre encore, deux fois le jour, dans deux cuillerées de ce même bouillon, un demi-gros de sel polycreste.

Le 14, même état, même remede.

Le 15, le malade eut une si grande suffocation, avec le visage plombé & la froideur des extrémités qui avoit toujours subsisté, qu'on crut qu'il alloit mourir. Il ne sentoit plus, depuis l'opération, la douleur gravative à la région de la rate, mais à celle du foie; ce qui me confirma dans l'opinion où j'avois toujours été, qu'il y avoit de l'eau dans le côté droit de la poitrine.

Le 16, je lui trouvai le pouls meilleur & les extrémités réchauffées. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à lui faire faire la ponction au côté droit, avec la ferme résolution de ne tirer que peu d'eau à la fois, de faire boucher la canule à chaque inspiration, & de la laisser dans le côté, pour reprendre l'évacuation quand les circonstances le permettroient.

Il en sortit un bon gobelet & demi, mais d'un jet uniforme, sans impétuosité ni sifflement : l'eau couloit, au contraire, sur la fin, avec tant de lenteur, que le tiers de toute celle qui sortit, fut absorbé par les linges qu'on fut obligé de mettre sur la peau, au-dessous de la canule. Nous laissâmes là le malade, après avoir bouché la canule avec une bougie fine, & nous recommandâmes qu'on lui donnât un peu de bouillon. Nous revînmes au bout de trois heures, pour voir s'il étoit resté de l'eau. On ôta la bougie; il n'en sortit plus : on eut beau passer un stylet par la canule, il n'en vint pas davantage; on l'enleva & on ferma la plaie avec un morceau d'emplâtre diapalme.

Le 17 au matin, j'allai voir mon malade : il me dit qu'il venoit de passer la meilleure nuit qu'il eût eue depuis long-temps; qu'il avoit pu se tenir au lit, où il avoit dormi deux heures. Je lui fis faire de grandes inspirations, & il me parut que l'air entroit dans sa poitrine avec assez de liberté. Il ajouta qu'il avoit eu quatre selles, & qu'il sentoit des grouillements. Sur cela je le purgeai avec une demi-once de sel d'epsom & une once & demie de manne délayée dans un verre de sa tisanne apéritive. Ce léger purgatif le fit aller douze fois dans la journée, & tout autant la nuit suivante.

Le 18, je lui trouvai le pouls foible, cependant les extrémités étoient chaudes; & comme il étoit couché, je pus lui palper le ventre à mon aise; je le lui trouvai beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, & j'y sentis de la fluctuation : les pieds, les jambes & les cuisses étoient extrêmement enflés. Le soulagement qu'il venoit de retirer de la ponction à la poitrine, lui faisoit demander qu'on lui en fît une autre au ventre, tant il s'étoit familiarisé avec cette opération. Je lui répondis qu'il étoit trop foible, & qu'au surplus, le volume des eaux n'étoit pas à beaucoup près suffisant, & je recommandai qu'il ne se négligeât point sur la continuation des remedes déja prescrits, c'est-à-dire, des bouillons & de la tisane.

Le 19, le volume du ventre & des extrémités inférieures est encore plus considérable; le scrotum commence à s'enfler.

Le 20, je fais ajouter 10 gr. de jalap à la derniere médecine. Ce remede le vuide beaucoup & l'affoiblit un peu. Il éprouve quand il est couché une difficulté de respirer, qu'il attribue autant à l'ascite qu'à la premiere maladie.

Le 21 l'oppression est plus grande & l'empêche de se tenir au lit.

Le 22, je le mets à l'usage du bol fondant & hydragogue qui suit:

℞ Tartar. chalyb. ſolub.
Rhæi elect.
Sal. polychr. ana ℈ I.
Aquil. alb.
Jallap. ana gr. X.
Syrup. quinq. rad. q. ſ. m. f. l. a. bol. pro unâ doſi.

Ce remede lui donna de grandes angoiſſes ; & quoiqu'il évacua dix fois, il n'en fut pas moins obligé de paſſer la nuit ſur ſon fauteuil, tout auſſi oppreſſé qu'auparavant.

Le 23, toutes les enflures ſemblent groſſir à vue d'œil ; la poitrine même paroît ſe remplir de nouveau. Entreprendre de vuider toutes ces eaux par le moyen des hydragogues, me parut un ouvrage auſſi long que difficile ; c'eſt pourquoi je ſuſpends l'uſage du bol ci-deſſus ; & prenant une voie plus courte & moins laborieuſe, j'ordonne qu'on faſſe une ſcarification à la partie du métatarſe qui répond au petit orteil, comme l'endroit le plus déclive, mais à l'un des pieds ſeulement, de peur qu'un écoulement trop abondant n'affoiblît trop le malade.

Cette ſcarification qui avoit une ligne & demie de profondeur ſur trois pouces de longueur, me parut beaucoup trop grande par la difficulté que je prévis de la faire cicatriſer ; nous verrons après

ce qui en arriva : cette incision rendit six livres d'eau chaque 24 heures.

Trois jours après on en fait une semblable, mais plus superficielle, à l'autre pied, & qui rendit tout autant ; ce qui rétablit le ventre, le scrotum, les cuisses & les jambes presque dans l'état naturel ; mais le malade ne pouvoit se coucher à cause de son oppression ; & la soif, médiocre au commencement, devorante quelque temps après l'opération, diminue à mesure que les sérosités s'écoulent.

Au bout de trois autres jours le dévoiement le prit, & la petite fievre qui n'avoit jamais discontinué & qui sembloit fondre le sang en eau, devient plus forte.

Le 30, je voulois le purger, mais il se trouva trop foible pour y consentir ; il eut un léger délire pendant la nuit.

Le 1 mai, il fut assez bien purgé avec une demie-once de sel d'epsom, & une once & demie de manne ; mais il passa toute la nuit suivante dans une oppression & dans des inquitétudes qui l'obligerent à se faire porter du fauteuil au lit, & du lit au fauteuil.

Le 2, la fievre a diminué, l'oppression se soutient, les extrémités sont un peu froides, quoiqu'il ne paroisse d'enflure qu'au tour des malléoles & aux pieds qui n'ont jamais diminué de volume.

Le 3, je le trouve moins mal; il a paſſé quelques heures de la nuit précédente dans ſon lit, mais il n'a pu s'y tenir que les rideaux & les fenêtres ouverts.

Le 4 ſe paſſa comme le 3.

Le 5, je le purge avec une once & demie de manne, & demi-once de ſel d'Angleterre par-deſſus un bol de 15 grains de mercure doux, & de huit grains de jalap.

Le 6, il me paroît mieux qu'il n'avoit été depuis long-temps.

Le 7, *idem*. Cependant, comme la fievre ſubſiſte toujours, & que je crois qu'il eſt néceſſaire de donner du reſſort aux ſolides, je preſcris un bol compoſé de vingt grains de quinquina, quatre de caſcarille, & quatre de ſafran de mars apéritif, avec une ſuffiſante quantité de ſyrop d'abſynthe pour une priſe. Il prit, matin & ſoir, un de ces bols pendant ſix jours; & tout ce temps là, il paſſa aſſez tranquillement les nuits dans ſon lit.

Le 14, la fievre s'eſt modérée; mais les urines qui avoient toujours bien coulé, ne ſont rendues qu'en petite quantité, enflammées & avec ardeur, charriant un peu de ſable rouge, à quoi le malade eſt quelquefois ſujet : le ventre eſt extrêmement pareſſeux. J'ordonne une tiſane,

avec le chiendent, le fraiſier, la guimauve & le nitre purifié, & je fais ajouter un nouet de ris à ſon bouillon dont on avoit déja ſupprimé le creſſon.

Et comme il ne ſort preſque plus de ſéroſité par les iſſues qu'on avoit pratiquées aux pieds, les jambes & les cuiſſes s'enflent de nouveau; & par ſurcroît, la premiere ſcarification qu'on avoit faite trop grande, comme je l'ai déja dit, occaſionne une chaleur brûlante, avec de vifs élancements à cette partie, dont les bords ſont devenus calleux, & l'intérieur pâle & filandreux. Le malade ne peut y ſupporter ni la douce chaleur du lit, ni l'application du digeſtif ſimple, qu'il ne ſoit noyé dans beaucoup d'huile d'hypéricon. On couvre le pied d'un cataplaſme, avec la mie de pain & l'eau; par ce moyen, on tempere une ardeur inſuportable : car le malade n'eſt jamais plus content que quand il a le pied froid comme la glace.

Tous ces accidents joints au mauvais état de l'ulcere, me firent appréhender que la gangrene ne s'y mît. En effet, quelques jours après, la chaleur & les élancements ſe réveillerent, les bords devinrent livides & exhaloient une puanteur cadavéreuſe; il fallut les découper en frange & laver l'ulcere avec la dé-

coction d'aristoloche ronde, de scordium, d'absynthe & de petite centaurée.

Je reprendrai cette digression chirurgicale, que j'ai été bien aise de rapporter ici, pour faire voir la circonspection dont il faut user quand on fait des scarifications dans l'hydropisie, par la difficulté qu'il y a de mener à cicatrice les ulceres qui servent d'égout à la sérosité.

(La suite au journal prochain).

LETRRE à m. SAILLANT (1), *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris ; par m.* BAUMES, *docteur de la faculté de Montpellier, médecin à Lunel.*

TRÈS-CHER & HONORÉ CONFRERE,

L'estime que doivent s'accorder mutuellement toutes les personnes qui cultivent l'art de guérir, est à mes yeux un titre suffisant pour vous adresser cette lettre. Elle renferme, dans tous ses détails,

(1) M. *Saillant* a entrepris un travail sur l'épilepsie, annoncé dans le second volume des *mémoires de la société*, & a engagé toutes les personnes de l'art à lui faire part de leurs observations sur cette matiere.

une

une obſervation ſur cette maladie cruelle, que vos travaux, entrepris ſous les auſpices de l'illuſtre ſociété royale de médecine, doivent éclaircir; car que ne devons-nous pas attendre de ce génie délicat qui brille dans toutes vos productions? Je ne lui deſire qu'aſſez d'utilité pour que vous la receviez avec autant de plaiſir que j'en trouve à vous la communiquer.

Mlle *Lauger* avoit reçu de la nature une complexion aſſez heureuſe. Son enfance ne préſenta jamais de maladies graves, & la révolution de la puberté, bien loin d'être pour elle une époque funeſte, parut au contraire apporter un ſurcroît de vivification dans la machine, qui annonçoient des jours auſſi longs que proſperes.

Avec de pareils attributs, cette fille étoit faite, ſans doute, pour le mariage: auſſi s'engagea-t-elle dans ſes liens à l'âge de dix-ſept ans avec m. *Chay*, un des bons habitants de Saint-Gilles. Elle fut mere dans la premiere année de ſon hymen, & trop inſtruite de l'importance des devoirs qui en dépendent, elle voulut que ſon fils trouvât dans ſes mamelles, le ſoutien de cette exiſtence qu'il avoit puiſée dans ſes entrailles.

Cette tendre épouſe, fidelle à ces inſtitutions primitives, qui trouvent leur ſource dans la nature, donna ſucceſſive-

ment & le jour & le lait à ſix enfants également bien conſtitués : une conduite auſſi exemplaire méritoit-elle un ſort auſſi funeſte ? Ce fut dans le cours de la ſixieme groſſeſſe qu'on s'apperçut d'une altération radicale dans la conſtitution, dont le germe préparé ſans doute par les groſſeſſes antérieures, & les allaitements ſubſéquents, devoit produire une ſérie de calamités. On ſe flattoit que l'accouchement rameneroit le calme qui effectivement auroit pu ſurvenir, ſi un ſixieme allaitement n'eût pas aggravé des maux que, ſans contredit, d'autres avoient fait naître.

Le début des infortunes de l'épouſe de m. *Chay*, ſe fit par une violente colique hépatique, qui détermina un ictère qu'on combattit par des moyens appropriés, ſans doute, mais qui ne ſont point parvenus à ma connoiſſance. Cette colique fut intercurrente, & toujours accompagnée d'une douleur à l'endroit de l'épigaſtre qu'on appelle *la foſſette du cœur* ; mais la couleur jaune de la peau fut long-temps la même, quoiqu'avec des nuances relatives au temps de ſes ſouffrances. J'ignore ſi l'on ſoupçonna des calculs biliaires, & ſi l'on dirigea ſes vues vers cette indication ſpéciale.

Ce fut-là, pour cette mere tendre, l'in

vitation forcée d'appeller au ſecours de ſon enfant une nourrice mercenaire. Fatiguée par le poids de ſes maux, elle ne deſiroit leur ceſſation que pour reprendre bientôt cette fonction chere à ſon cœur. Mais ce doux eſpoir s'évanouit avec la perte totale de ſon lait, qu'on n'attribua qu'au défaut des ſucs propres à le réparer, tandis que peut-être on auroit pu reconnoître des mouvements erronés de la nature qui *dévia*, au détriment de l'économie animale, cette liqueur ſi précieuſe.

Il eſt certain qu'un état cachectique décidé, vint bientôt ſe mêler à la jauniſſe qui même ne fut pas toujours l'affection dominante. La malade traîna dans les langueurs huit ſaiſons conſécutives. N'eſt-il pas étonnant que, malgré la chaîne de ces infirmités, les regles reparurent avec plus d'abondance que dans l'état naturel. Je dois, monſieur, vous obſerver qu'elles garderent néanmoins un périodiſme qui empêcha de ſuſpecter le mauvais état de la matrice.

Des attaques épileptiques, très-féroces, mirent le comble à ces événements déjà trop fâcheux : elles eurent lieu exactement tous les mois, pendant la ſeconde nuit qui ſuivoit l'époque où la lune entroit dans ſa plénitude. On crut qu'elles étoient l'effet de la ſuppreſſion des men-

ſtrues qui ne parurent plus les 4 premiers mois qui ſuivirent la déclaration de l'épilepſie ; mais on renonça à cette idée lorſqu'on s'apperçut que les accès de ce cruel mal augmenterent en intenſité, malgré un flux très-irrégulier des menſtrues qui ſe fixerent enfin à ne paroître que de deux en deux mois.

Un vain ſcrupule doit-il, monſieur, m'obliger à taire la conduite du médecin qui fut avant moi chargé du traitement, parce que je ne ſaurois que lui prodiguer des reproches ? Je voudrois qu'en toute occaſion, on m'adreſsât ceux que je puis mériter ; ils ſeroient des correctifs capables d'étendre ou d'épurer la ſomme de mes connoiſſances. Ce traitement conſiſta, dans les intervalles des accès épileptiques, en puiſſants apéritifs, parmi leſquels je ne nommerai qu'un vin de ſcille extemporané ; &, pendant la fureur des paroxyſmes, en émétiques fortement doſés, véſicatoires, errhines, lavements âcres, ſecouſſes bruſques & violentes, ſaignées du pied. Je ne balance pas à mettre ſur le compte de cette méthode l'ingraveſcence de tous les ſymptômes.

Ce fut le 13 du mois de mars de 1781, qu'après trois années paſſées dans l'amertume, la malade réclama mes ſoins : elle s'y détermina après une derniere attaque

d'épilepſie, qui fut compoſée de onze accès preſque ſub-intrans & très-longs. Avant d'aſſeoir mon jugement dans un cas auſſi épineux, je dus ſonder ſcrupuleuſement tous ceux qui pouvoient me donner des éclairciſſements : c'eſt d'après eux que j'ai détaillé l'hiſtoire des faits que vous avez déja lus.

Je l'avouerai, les indications me parurent obſcures : cependant, au travers des épiphénomenes qu'un mauvais traitement avoit enfanté, je crus reconnoître dans le foie la ſource premiere des accidents morbifiques, puiſque depuis la diſparition des coliques hépatiques dont j'ai parlé, la malade s'étoit plaint d'un affoibliſſement & d'une eſpece de douleur permanente (qu'on croyoit rhumatiſmale) dans le côté droit de l'épigaſtre, dans tout le bras, & dans le genou du même côté. L'examen de l'hypochondre droit montra une rénitence obſcurément douloureuſe, & celui de la région de la matrice laiſſoit ſoupçonner ou l'éréthiſme de ce viſcere qui l'élevoit en tumeur, ou l'engorgement de ſes parois qui pouvoient conſtituer le même phénomene, ou bien l'amas de ſang, ou autres liquides, dans ſa cavité, d'où naiſſoit l'élévation circonſcrite de l'hypogaſtre. Dans les efforts que je fis pour que les moindres événements n'échappaſſent

point à mon examen, j'appris que la plaie faite par la lancette, dans une saignée du pied pratiquée depuis quatre semaines, n'étoit point encore consolidée, mais laissoit suinter une sérosité jaunâtre dont on reconnoissoit l'âcreté par ces effets.

Réintégrer la masse pervertie des liquides; fondre, sans irritation, les obstructions des visceres; émousser cette bile acrimonieuse qui, arrivant par la circulation dans tous les points de la machine, étoit un stimulus puissant pour le genre nerveux; fixer le cours naturel des évacuations périodiques, me parurent former le total des indications que les circonstances actuelles demandoient à remplir. Dans cette multiplicité d'effets à attendre, vous sentez combien les succès devoient être incertains. Une seule idée animoit cependant encore mon espoir; c'est que les dérangements successifs provenant d'un seul principe, en l'attaquant avec persévérance, je pourrois opérer la destruction des accidents secondaires.

Encouragé par l'attente du succès dont nous devons nous persuader dans les cas épineux, pour surmonter la répugnance qu'ils inspirent, je commençai par recommander un régime presque tout végétal. Vous sentez le besoin qu'il y avoit de fournir aux organes digestifs des substances

qui n'occupassent pas trop leurs forces; & au sang, des sucs doués d'une propriété anti-scorbutique. Je voulus ensuite que la malade prit deux fois le jour, pendant long-temps, une mixture dont le véhicule seroit le petit-lait, & dont les ingrédients se trouveroient être les sucs de cresson d'eau & de chicorée de jardin, tirés par expression & dépurés par résidence, la terre foliée végétale, à défaut de la minérale, & le jus de cloportes exprimés vivants. J'ordonnai en troisieme lieu l'usage quotidien des lavements d'eau dégourdie, toutes les fois que la paresse du ventre sembleroit les exiger; & pour boisson ordinaire, hors les repas, j'adoptai les eaux acidules de Vals, prises avec modération.

Tels furent les moyens préliminaires sur lesquels je comptai pour remplir éminemment mes vues. En approchant du terme de la pleine lune, je desirai que ma malade prît, pendant plusieurs jours, un bol composé de valériane en poudre, & de quelques grains de kina & de crême de tartre, le tout lié avec un syrop céphalique. Mon but étoit de suivre le conseil de *Van Swieten* qui recommande de tâcher de prévenir l'attaque épileptique afin de détruire l'aptitude à leur renouvellement.

Ces remedes dûrent être très-appropriés

aux causes maladives, puisque leurs effets furent victorieusement enchaînés. La plaie qu'avoit fait la lancette se cicatrisa totalement dans l'espace de onze jours; les accès d'épilepsie ne parurent plus aux époques critiques; les selles s'assujettirent à un cours régulier qui fit négliger la gêne des lavements; mais le meilleur indice des vertus fondantes des remedes adoptés, fut, après six semaines de leur usage, une perte très-abondante par le vagin, d'un sang noirâtre fétide, qui sortoit quelquefois par caillots d'une odeur putride, & au milieu desquels s'évacua une masse mi-membraneuse, mi-parenchymateuse, ayant trois pouces de long sur un & demi de large. Elle n'offrit, après la macération & des lavages réitérés, qu'un corps informe & inorganique, sans pédicule.

Cette heureuse révolution, qui arriva le 30 du mois de mars, parut être l'époque d'une nouvelle vie. La nature manifesta sa victoire par le retour périodique des regles, par la disparition des symptômes antécédents, & par l'aisance apparente de toutes les fonctions de l'économie animale. Mais la couleur de la peau, légérement tachée de jaune, n'inspiroit qu'une fausse sécurité au milieu de tant de signes heureux. De-là une nécessité de continuer encore les secours curatifs

qui les avoient successivement amenés. Je ne me permis d'autres changements que de substituer aux eaux alkalines de Vals, les ferrugineuses de Forges; de tenter les pilules de savon qui, produisant un gonflement extraordinaire dans l'épigastre & le dégoût, furent bientôt abandonnées; & d'accorder un régime plus substantiel.

La malade, incapable de cette constance nécessaire dans les traitements longs, cessa, contre mon avis, tout remede à la fin de mai. Je me proposois de lui faire essayer le spécifique de m. *Durande* pour les concrétions biliaires, déterminé par l'embarras du foie annoncé par la teinte de la peau, & une espece de poids dans l'hypochondre, lorsque vaincu par des sollicitations pressantes, & l'aspect d'un avenir plus riant, je fus décidé de préférer le séjour de ma patrie à celui de Saint-Gilles. Avant de quitter madame *Chay*, je lui recommandai vainement de suivre mes conseils; à la vérité elle n'eut aucun lieu de s'en repentir pendant plus de six mois, au bout desquels l'appétit diminua de nouveau, les menstrues se dérangerent, & la couleur ictérique prit une nuance plus remarquable. Ces symptômes ne faisant pas de progrès inspirerent de la négligence à me consulter, lorsque la nuit du 31 décembre dernier, le second

jour de la pleine lune, apprit qu'il n'en étoit plus temps. La malade, âgée pour lors de trente-cinq ans, perdit la vie dans un accès épileptique des plus violents. La bile se répandit, au moment de la mort, avec tant de profusion sur tout le cadavre, que les assistants étoient presque convaincus qu'on l'avoit à dessein coloré en jaune. Le couteau anatomique ne fut pas chercher dans les entrailles la cause de cette fatale issue.

Voilà, très-cher & honoré confrere, la malheureuse observation que j'ai l'honneur de vous adresser. Destinée pour tout autre, je la ferois suivre de quelques réflexions, peut-être très-utiles pour les jeunes médecins; mais la déférence que vos lumieres méritent, ne me laisse que la liberté d'avoir analysé les faits que je viens de vous décrire.

Lunel, le 9 de février 1782.



RÉPONSE de m. LAUVERJAT, membre du college & de l'académie royale de chirurgie, adjoint au comité perpétuel de ladite académie, chirurgien major du régiment national de Limoges, professeur en l'art & science des accouchements, aux Réflexions & observations de m. DALIGNI, sur l'abus de la saignée pendant la grossesse, & sur-tout pour s'opposer aux accouchements prématurés.

JE n'ai jamais envié l'honneur des découvertes de personne; jusqu'ici je n'ai pas même été assez jaloux des miennes. Plusieurs de mes disciples (1), & autres, s'en sont parés; je me suis tu, j'en ferois autant à votre égard, si je n'avois cru nécessaire de discuter publiquement les réflexions que vous avez fait insérer dans le journal de médecine d'octobre 1781, sur l'abus, &c.

(1) J'en excepte mm. *Bamps* & *Stok*; le premier a publié un ouvrage sur la section de la symphyse; le second a fait un mémoire sur la maniere de tirer l'enfant par les pieds : tous deux ont eu l'honnêteté de me citer comme auteur du fond de la doctrine.

Vous avez eu l'honnêteté de citer une de mes observations, à laquelle vous avez adroitement donné une aînée. Je passerois sous silence cette petite ruse, si mille témoins ne pouvoient attester que depuis treize ans que j'enseigne l'art des accouchements, je me suis toujours élevé contre l'abus qui vous a fait prendre la plume, & contre une infinité d'autres : j'en appelle à vous-même, vous l'avez entendu.

D'ailleurs vous pouvez consulter la thèse que j'ai soutenue au college royal de chirurgie en 1774, elle vous apprendra que la découverte dont vous vous parez est un des fruits de mes veilles.

Je serois flatté que nous nous fussions rencontrés dans cette découverte ; & je l'avouerois si, lors de votre séjour à Paris, une infinité d'entretiens que nous avons eu sur l'art des accouchements, ne m'eussent intimement persuadé du contraire.

Quoi qu'il en soit, monsieur, entrons en matiere.

C'est avec raison que vous vous récriez contre l'abus de la saignée faite pour s'opposer à l'accouchement prématuré dont les femmes sont menacées à la suite d'un coup, d'une chûte, &c.

Convaincu depuis long-temps du danger de ce moyen, usité en pareille circonstance, j'ai cherché à m'écarter de la

route ordinaire ; j'ai ſecoué le joug de l'erreur accréditée, & en me frayant un ſentier inconnu, j'ai atteint le but deſiré.

Je pourrois citer une infinité de faits qui appuyent notre opinion : je me bornerai à un.

Mme *J.* (1) étoit accouchée deux fois prématurément : elle avoit été ſaignée chaque fois. Le même accident la menaçoit étant enceinte d'environ trois mois ; elle reſſentoit des douleurs vives qui lui étoient trop familieres pour ne point lui faire craindre l'accouchement qu'elle redoutoit.

Une peſanteur ſur l'anus, un écoulement d'eau, par intervalle, toujours précédé d'une douleur plus ou moins forte, & d'une conſtriction de la matrice, accompagnoient les douleurs dont j'ai parlé.

Ces ſymptômes n'étoient point équivoques pour l'accoucheur le moins inſtruit : l'accouchement paroiſſoit donc inſtant. La perſonne avec laquelle je conſultois opinoit pour la ſaignée qui ſembloit d'autant mieux indiquée que la malade avoit un violent mal de tête, & le pouls plein.

Je me livrai à l'indication principale, celle de conſerver la groſſeſſe ; en conſéquence je preſcrivis tout ce qui pouvoit

(1) Rue Bourg-l'Abbé.

remplir cet objet. Pendant quarante-huit heures les choſes reſtérent dans le même état; l'accouchement étoit regardé comme inévitable. Je n'inſiſtai pas moins ſur le danger de la ſaignée; elle ne fut point faite : peu à peu les douleurs diminuerent, l'écoulement d'eau ceſſa, & ſix jours ſe paſſerent dans la plus parfaite ſécurité.

Croyant la dame *J.* à l'abri de l'accident qui l'avoit menacée, & le mal de tête étant le même, je permis une ſaignée très-légere. Le ſang à peine écoulé, les douleurs utérines ſe firent reſſentir, l'écoulement d'eau reparut, & l'accouchement fut terminé ſous trente-ſix heures.

Quoique ce fait prouve inconteſtablement le danger de la ſaignée en pareil cas, il ne nous reſte pas moins, monſieur, à diſcuter :

1°. Si la prohibition de la ſaignée & le repos, auxquels vous bornez le ſalut des enfants & celui des meres menacées d'accoucher prématurément, ſuffiſent; 2°. ſi vous ne proſcrivez pas trop abſolument la ſaignée.

Je n'ai jamais enſeigné & je ne penſe pas que l'omiſſion de la ſaignée & le repos ſuffiſent pour s'oppoſer à l'accouchement prématuré. Vous avez oublié, ſans doute, que je preſcris en outre de faire garder une ſituation horizontale à la malade; de

faire régner dans sa chambre & dans les environs, le plus de fraîcheur possible; de la mettre à l'usage des boissons simplement froides en hiver, & à la glace en été; sur-tout de lui faire boire des acides abondamment: ce qui doit être varié selon les circonstances.

Les cas pour lesquels nous sommes mandés, peuvent se réduire à quatre.

Le premier, c'est lorsque la cause n'a point été violente; qu'il y a peu de temps qu'elle a eu lieu, & que la perte utérine ne s'est point encore manifestée.

En ce cas on doit être moins strict sur les moyens curatoires. La limonnade légere, bue pendant quelques jours, suffit ordinairement.

Le second a lieu quand, à la suite d'un accident qui peut occasionner l'accouchement prématuré, il y a perte légere. La saignée est alors regardée comme remede indispensable; j'ai même souvent vu verser le sang avec une espece de profusion, pour faire, à ce qu'on disoit, révulsion.

Ce n'est point ici le lieu d'exposer ce que je pense sur la circulation du sang utérin. Ce que je puis assurer, c'est que l'expérience m'a convaincu que la saignée ne produisoit pas d'aussi bons effets dans les maladies de la matrice, que dans celles qui affectoient les autres parties, & qui

étoient analogues aux premieres, telles que les hémorrhagies, les engorgements, les inflammations, &c.

Si l'homme de l'art veut faire attention à la cause qui détermine la perte utérine, il appréciera bientôt l'inutilité, le danger de la saignée. Les coups, les chûtes, &c. deviennent causes éloignées ou médiates; la seule décortication du placenta est cause immédiate. Eh ! que peut la saignée contre cette cause ? elle fait perdre ce dont on n'a déjà que trop perdu.

Je veux même que la pléthore occasionne la perte; la saignée devient encore inutile. Qui pourroit mieux & plus promptement enlever cette cause, que la perte utérine dont l'effet est local ? Il suffiroit en ce cas de laisser couler le sang pour que tout rentrât dans l'ordre.

Mais cet écoulement, qui est quelquefois curatoire, peut devenir la source d'une infinité de maux, & de la mort.

Soyez donc en garde contre l'événement, ralentissez la vélocité de la circulation par tous les moyens recommandés ci-dessus; doublez au moins la dose des acides, & soyez presque certains du succès : j'ai fréquemment eu cet avantage par ces moyens.

Le troisieme cas, c'est celui où le sang a coulé & coule abondamment, quelqu'en

qu'en ait été la cauſe ; où la malade eſt décolorée, affoiblie, &c., & où il reſte cependant encore quelqu'eſpoir de conſerver la groſſeſſe. J'ai quelquefois joui de cette douce ſatisfaction en preſcrivant quatre onces de ſuc de citron pur, pris en deux doſes, à deux heures de diſtance l'une de l'autre; d'autres fois j'y ai mêlé deux gros d'alun de roche. Ce dernier remede ne doit être employé que lorſque la continuation de la perte peut devenir mortelle. Les remedes preſcrits plus haut ne doivent point être négligés.

Enfin on reconnoît le quatrieme cas, lorſque la perte a été & eſt ſi conſidérable qu'elle a fait périr l'embrion ; lorſque la femme eſt dans un état de foibleſſe extrême, qu'elle a eu, ou a des douleurs, dites de reins ; une peſanteur ſur l'anus, des ſoubreſauts dans les tendons, des mouvements irréguliers dans les muſcles des levres & autres, les extrémités froides ; enfin quand ſes jours ſont imminemment menacés, que l'on trouve le col de la matrice déformé, & que ſes orifices béants ont permis à l'embrion de s'y engager.

Dans cet état, où tout paroît déſeſpéré, il faut oublier l'enfant pour conſerver la mere ; & le ſeul moyen, c'eſt d'extraire le premier.

Je ſais que pluſieurs écrivains célebres,

contraires à cette opinion, préferent d'abandonner cette opération à ce qu'ils appellent la nature.

Les praticiens trop crédules ont adhéré à ce sentiment : s'ils n'exposent point toujours les jours de la malade, elle devient au moins sujette à des accidents très-fâcheux.

Je n'ignore point que l'extraction de l'embrion ne présente quelques difficultés; c'est peut-être la seule raison pour laquelle on se refuse à ce moyen salutaire : je l'ai rarement tenté deux fois inutilement, & les femmes soumises à mes soins ont été conservées sans être fatiguées (1).

Ceux que l'expérience n'a point mis à portée d'agir avec autant de facilité & de succès, prescriront avec soin les secours usités pour le troisieme cas, & introduiront dans le vagin une éponge trempée dans le vinaigre, jusqu'à ce qu'elle bouche l'orifice externe de la matrice.

Par-là ils opposeront une digue au sang, le col & les orifices seront dilatés par les caillots qui s'y accumuleront, & l'accouchement deviendra plus prompt & plus facile.

---

(1) Les bornes prescrites par cette lettre ne me permettent pas d'exposer ici la maniere d'extraire l'embrion.

On doit même se servir de ce dernier moyen pour le troisieme cas, lorsque les autres secours seront insuffisants (1).

On ne s'imagineroit peut-être pas que j'ai vu des gens assez peu instruits, disons assez inhumains, pour verser du sang lors du quatrieme cas.

Mme.... enceinte d'environ trois mois, étoit épuisée par la quantité considérable de sang qu'elle avoit perdu. La sage-femme qui lui donnoit des soins fit appeller un chirurgien; il pratiqua la saignée, le sang utérin ne coula pas moins: les accidents décrits ci-dessus furent bientôt la suite funeste du mal & du remede.

Une seconde saignée fut réputée nécessaire; un de mes écoliers s'y refusa, & me manda: je trouvai la malade dans le plus grand danger. Je fis l'extraction de l'embrion, la perte cessa, les accidents se dissiperent peu à peu, si l'on en excepte la foiblesse extrême qui a subsisté très-long-temps: le visage n'a point repris son coloris naturel, ni le tempétament son ancienne vigueur.

Je souscris volontiers à l'opinion de

---

(1) Je desirerois pouvoir placer ici les éloges que l'on doit à m. *Leroux* qui nous a donné sur cet objet l'ouvrage peut-être le mieux fait que nous ayons.

m. *Daligni* sur l'abus de la saignée pendant la grossesse (1), & sur-tout pour obvier à l'accouchement prématuré après les coups, les chûtes, &c.; mais je n'adopte point avec lui la proscription absolue de ce moyen dans ces cas.

La gravité des accidents rend quelquefois la saignée indispensable; la stupeur des vaisseaux, la contusion de la partie frappée, celle de la matrice sur-tout, peuvent être l'effet d'un coup, d'une chûte, &c.

L'engorgement, l'inflammation, la gangrene sont quelquefois la suite des premiers accidents, tantôt pendant la grossesse, d'autres fois à l'instant de l'accouchement.

M. *Normand de Sogni* (2) a donné des soins à une femme qui, à sept mois de grossesse, étoit tombée d'environ trois pieds de haut sur un pieu fiché en terre. Il en résulta une contusion considérable à quatre ou cinq travers de doigt de l'ombilic du côté gauche; les douleurs furent vives, il y eut aussi-tôt hémorrhagie uté-

(1) Un double abus s'est glissé à cet égard. On ne consulte, pour saigner les femmes enceintes, que certains termes de la grossesse, & non l'indication qui peut faire rejetter la saignée à ces termes, ou la faire adopter dans d'autres.

(2) Maître en chirurgie à Courtisols près de Châlons-sur-Marne.

rine; trois ſaignées du bras furent faites, la perte ceſſa; les douleurs continuerent en ſe propageant vers l'aîne gauche & la partie interne de la cuiſſe. Les remedes convenables furent appliqués ſur les parties ſouffrantes, ils procurerent un peu de calme, mais les mouvements de l'enfant renouvelloient les douleurs.

Le cinquieme jour, des efforts pour aller à la garderobe déterminerent une douleur violente à l'endroit où le pieu avoit porté; la femme tomba en ſyncope, il ſortit de l'eau par la vulve; l'orifice de la matrice n'étoit point dilaté, ſon col étoit épais : les accidents qui ſuivirent firent craindre pour les jours de la malade.

La douleur perſiſta juſqu'à l'inſtant de l'accouchement qui fut terminé heureuſement, le 29 du mois d'août, 75 jours après l'accident.

La ſage-femme tira le placenta auquel adhéroit une portion d'inteſtin qui en fut ſéparée & réduite à travers une ouverture qui étoit à la partie latérale gauche de la matrice, près de ſon fond : c'étoit l'endroit qui avoit porté ſur le pieu, & où la contuſion, l'inflammation & l'abcès avoient eu certainement lieu.

Il eſt ſurvenu d'autres accidents combattus par m. *de Sogni* qui a eu la ſatiſ-

faction de tirer la malade d'un pas ſi périlleux (1).

L'épouſe du ſieur *Profit*, enceinte de huit mois, tomba de ſon cabriolet; la partie latérale droite de l'abdomen porta violemment ſur un pavé obtus & élevé; la chûte fut accompagnée de ſyncope, les parties contenantes communes & propres étoient légérement affectée : il n'en étoit pas de même de la matrice.

Je preſcrivis la ſaignée & le bain, ils furent refuſés; les choſes parurent ſe civiliſer, la groſſeſſe parvint au terme déſiré, l'accouchement & la délivrance furent faciles : à peine le placenta fut-il ſorti, que l'accouchée jetta les cris les plus perçants.

Je portai la main ſur l'endroit où je préſumai qu'étoit alors le point de la matrice qui avoit été frappé; la douleur y étoit inexprimable, les lochies étoient ce qu'elles devoient être; je ne propoſai pas moins le bain pour obvier aux accidents qui pouvoient ſurvenir, & dont je n'avois point perdu de vue la cauſe : ce moyen fut rejetté.

La malade paſſa la nuit dans les cris &

(1) Cette obſervation a été communiquée à l'académie royale de chirurgie.

dans la douleur; le lendemain matin, le pouls étoit agité, la matrice tendue : j'insistai sur l'avis que j'avois donné, on s'y refusa. Je demandai un conseil : quelle fut ma surprise de voir un homme de mérite substituer au bain un topique émollient appliqué sur les parties souffrantes! Ce secours, qui flatta davantage, fut accepté; la saignée ne plut pas au consultant. Je n'insistai pas sur ce dernier remede, dans lequel je n'ai pas une entiere confiance, pour combattre les inflammations de la matrice : le bain mérite la préférence.

Le topique ne procura point de soulagement; cinq jours & cinq nuits furent aussi orageux que la premiere nuit. Pendant ce temps je demandai avec instance une seconde consultation : elle fut faite le cinquieme jour.

La fievre, la tuméfaction, l'inflammation de la matrice avoient pris de l'intensité : le bain fut mis en usage. A peine l'accouchée y eut-elle resté un quart d'heure qu'elle cessa de souffrir; elle dormit tout le temps qu'elle y resta.

Chacun s'applaudissoit du bien-être qu'elle éprouvoit; j'étois le seul qui ne fût pas satisfait : la crainte d'un abcès en maturité, d'un épanchement ou de la gangrene, m'empêchoit de prendre part à la joie qui m'environnoit.

Mes craintes étoient fondées; la douleur avoit cédé trop ſubitement, l'orage qui ſuivit de près le calme ſéduiſant convainquit bientôt du danger qui menaçoit : les avis étoient partagés ſur la cauſe, perſonne n'étoit du mien. Les gens de l'art penſoient qu'une fievre putride, compliquée d'une fluxion de poitrine, devoit faire ſuccomber la dame *Profit*. J'atteſtai que ces maladies n'étoient que ſymptomatiques, & occaſionnées par l'abcès gangreneux de la matrice : je ne fus point cru (1).

L'accouchée mourut le quarante-unieme jour de ſa couche.

L'ouverture du cadavre devoit mettre la vérité en évidence : je fis cette ouverture en préſence de deux médecins, & d'un chirurgien parent de la défunte.

La matrice à découvert ne nous offrit d'abord rien d'extraordinaire; mais en déſuniſſant le tiſſu cellulaire pour la retirer du baſſin, il ſourça de l'excavation une très-grande quantité de pus, dont une partie avoit fuſé par l'échancrure iſchiatique, & s'étoit portée juſqu'à la peau de la cuiſſe extérieurement. S'il s'y fût déclaré de la douleur & de la tuméfaction, l'ouverture

(1) J'ai cité ce fait dans ma thèſe ſoutenue aux écoles de chirurgie en 1774.

qu'on y auroit faite, & les injections appropriées aux circonstances, auroient pu opérer la guérison.

Le foyer de l'abcès étoit à la partie latérale droite de l'utérus, entre les deux membranes de ce viscere, dont l'intérieur étoit très-sain; d'où l'on peut conclure que l'accouchement n'avoit contribué en rien aux accidents qui avoient eu lieu, & que la chûte violente dont il a été parlé en a été la seule cause.

Ces deux observations suffisent pour convaincre de la nécessité de la saignée dans les cas cités. Il est cependant essentiel de ne point se borner à ce moyen, par les raisons que j'ai alléguées, mais de prescrire en outre des boissons anti-phlogistiques, des bains sur-tout, & dans leur intervalle, des topiques émollients: le repos ne doit point être négligé.

Par ces précautions sages on eût peut-être évité les accidents graves qui ont affecté la femme qui fait le sujet de la premiere observation, & la mort de celle citée dans la seconde.

Je terminerai cet article par dire que si les physiologistes & les accoucheurs veulent sortir de l'illusion où ils sont sur la cause premiere de l'accouchement, les derniers s'opposeront souvent aux accouchements prématurés, & aideront plus

avantageusement les femmes à terme & en travail.

J'ai fait sentir à mes disciples le danger d'admettre pour cause premiere de l'accouchement, *l'irritation dépendante de l'extension extrême des fibres de l'utérus, &c.* Je leur ai mis sous les yeux celle qui est d'accord avec tous les événements de la grossesse, du travail, & de l'accouchement prématuré ou à terme : il n'en est aucun qui ne soit convaincu de l'évidence de cette cause.

M. *Daligni* n'a point été des derniers à y prêter l'oreille. En homme instruit, il a desiré avoir sur cette matiere des conférences avec moi, dans lesquelles j'ai satisfait à ses objections.

Depuis son départ, un grand nombre de lettres ont fait le sujet de cette matiere, celui des points les plus importants de l'art des accouchements, & sur-tout celui des découvertes que j'y ai faites. Je puis même dire que ces lettres sont autant de chapitres sur ces points, & que m. *Daligni* (vraiment homme de mérite) peut en tirer le plus grand parti pour la discussion & pour la pratique des accouchements.

En répondant à ses réflexions j'ai eu en vue :

1°. De remettre sous ses yeux les choses

essentielles qui lui ont échappé sur l'objet en question.

2°. De prévenir le jeune praticien qu'il ne doit pas se borner à la proscription de la saignée & au repos qui s'opposeroient rarement à l'accouchement prématuré.

3°. De prouver que, s'il est dangereux de saigner toutes les femmes menacées d'accoucher prématurément après un coup, une chûte, &c. il seroit préjudiciable de n'en saigner aucune.

4°. Enfin de démontrer que c'est par le concours des moyens que j'ai proposés que l'on conservera la grossesse, ou du moins la vie des femmes menacées d'accoucher prématurément.

Je me suis borné aux cas cités par m. *Daligni;* il en est d'autres où la saignée n'est pas moins pernicieuse pendant la grossesse : tel est celui où les pertes utérines dépendent de la décortication du délivre adhérent sur les bords de l'orifice interne de la matrice. La difficulté de reconnoître cette circonstance est cause des fautes que l'on commet ; il est cependant des signes qui peuvent nous dessiller les yeux sur cet objet, & nous mettre à l'abri de l'erreur.

Les praticiens qui tiennent à la nécessité de la saignée pendant la grossesse, croient, par ce moyen, éviter les pertes

utérines à l'inſtant de l'accouchement ou de la délivrance. Si je voulois en occaſionner, je ferois verſer du ſang abondamment; la perte utérine alors ne peut être occaſionnée que par la décortication prématurée ou inconſidérée du placenta, ou par l'inertie de la matrice.

La ſaignée ne peut être le remède de la premiere cauſe, & déterminera ou augmentera la ſeconde; c'eſt une vérité dont il eſt eſſentiel que tout praticien ſoit convaincu, pour qu'il abdique, pendant la groſſeſſe, l'abus de la ſaignée qui n'a que trop prévalu juſqu'à ce jour. Rarement les femmes vigoureuſes & ſanguines ont des pertes après l'accouchement; nous devons au contraire preſque toujours les redouter dans les femmes délicates & valétudidaires.

La dame *Floyet* avoit eu cinq enfants à terme; chaque accouchement avoit été ſuivi immédiatement d'une hémorrhagie ſi conſidérable, qu'on avoit été obligé d'étendre l'accouchée ſur le carreau, & de lui jetter de l'eau froide ſur le corps, même en hiver. Elle avoit été ſaignée, ſur-tout aux trois dernieres groſſeſſes, cinq & ſix fois, pour éviter les pertes citées: la foibleſſe qui les ſuivoit étoit ſi grande, que madame *Floyet* ſe trouvoit forcée de garder le lit deux mois & plus.

Je lui donnai des ſoins à ſa ſixieme

grossesse. On l'avoit si bien imbue de la nécessité de la saignée, en lui assurant que sans elle, elle seroit morte, qu'elle ne manqua pas de me prévenir qu'il falloit souvent réitérer ce moyen pendant sa grossesse.

J'obtins de sa confiance qu'elle n'en feroit rien que je ne l'eusse décidé. Deux palettes de sang seulement furent tirées dans le cours des neuf mois; l'accouchement fut aussi prompt qu'heureux : l'accouchée sortit en parfaite santé le douzieme jour de sa couche.





EXTRAIT *des* prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 15 *février & 4 mars* 1782.*

SUIVANT le rapport uniforme de tous les docteurs qui ont assisté à ces *prima mensis*, la constitution catarrhale qui régna depuis le mois de décembre, a été le principe de presque toutes les maladies qui ont régné, & a beaucoup influé sur celles qui dépendoient essentiellement d'une cause différente.

On a donc vu beaucoup de rhumes, de maux de gorge, de fluxions qui occupoient toute la tête ou seulement quelques parties; des fluxions sur la poitrine, des douleurs rhumatisantes & même goutteuses.

Dans le commencement du mois de février, ces affections, pour parler le langage des anciens (qui en général est plus significatif que le langage des théoriciens modernes), ces affections, dis-je, étoient plus froides; elles n'avoient pas besoin de saignées, elles cédoient aux incisifs, aux diaphorétiques légers. Mais on a observé que depuis que le froid s'est fait sentir vivement par un vent du nord très-violent, ces affections étoient devenues

* Par m. DESESSARTZ.

plus aiguës, plus chaudes, que les fluxions sur la poitrine approchoient davantage de la diathèse inflammatoire. En conséquence les points de côté étoient plus vifs, plus poignants, la difficulté de respirer plus fatigante, les crachats plus rares & plus sanglants: aussi les saignées, même répétées, ont été non-seulement plus avantageuses, mais indispensablement nécessaires dans le principe. Cependant on ne devoit pas perdre de vue que le vice primordial, avant le froid, étoit la viscosité, la glutinosité du sang & de la lymphe, & que la concrétion inflammatoire n'étoit qu'accidentelle; qu'en tirant trop de sang on ôtoit à la nature des forces précieuses, pour, à l'aide des incisifs, rompre la tenacité des humeurs, & en procurer l'atténuation & la résolution. Le point où il falloit cesser de faire usage de la lancette, étoit lorsque le pouls commençoit à être plus souple, plus développé, & que les crachats, quoiqu'encore sanguinolents, avoient plus de consistance, & soulageoient la poitrine. Dès ce moment on s'appercevoit, d'une maniere non équivoque, par l'état de la langue, par la nature des déjections, que la saburre des premieres voies compliquoit l'affection de poitrine, & exigeoit par conséquent les minoratifs.

Lorsque, dans les points de côté, la saignée ne faisoit pas cesser la douleur, quoiqu'elle eût rendu le pouls plus mou & plus développé, l'emplâtre de ciguë, ou, s'il ne suffisoit pas, un vésicatoire, appliqué sur la partie souffrante, dissipoit ce symptôme.

Plusieurs docteurs ont remarqué avec m. *Majault*, que le kermès n'a pas produit de bons effets, & qu'au contraire les malades ont retiré le plus grand soulagement de l'usage de l'oxymel simple.

Le froid ayant diminué, les rhumes & catarrhes ont été accompagnés d'accidents moins graves, & ont été moins opiniâtres. Chez plusieurs malades la crise s'opéroit par la sueur qu'il falloit alors seconder par des boissons incisives & diaphorétiques. On a observé la même terminaison critique dans la plûpart des fievres catarrhales. Ces fievres débutoient par une lassitude douloureuse dans tous les membres, une pesanteur de tête avec des frissons irréguliers, des toux importunes. Si l'on négligeoit ces premiers symptômes, bientôt la fievre s'allumoit avec plus de chaleur à la peau que dans les catarrhes ordinaires, la langue se couvroit d'un limon épais, tantôt d'un blanc sale, tantôt jaune, tantôt d'un brun noirâtre, & plusieurs éprouvoient alors des

envies

envies de vomir. Les vomitifs, les évacuants placés dans le principe, ont empêché ces maladies de devenir plus graves. Lorsque le médecin étoit appellé trop tard, & que déja les accidents étoient aggravés, il falloit avoir recours aux adoucissants, aux incisifs animés par l'oxymel. La coction, dans ce cas, se faisoit plus lentement, & la maladie avoit plus d'analogie avec la fievre putride. La langue devenoit séche, aride, le ventre se gonfloit, se météorisoit. Après les incisifs, dès que le ventre devenoit libre, on employoit, avec un fruit notable, la casse, les tamarins & le sel de *Glauber* en lavage : on passoit ensuite aux minoratifs plus forts. Les crachats qui avoient été très-abondants, diminuoient à mesure que l'on évacuoit la saburre des premieres voies.

M. *Dumangin*, médecin de la Charité, a observé que les malades de cet hôpital, souffrant de ces fievres putrides catarrhales, éprouvoient, au moins le plus grand nombre, des douleurs qui augmentoient par le tact, & s'étendoient depuis les clavicules jusqu'au bas des fausses côtes. Le traitement dont nous avons parlé ci-dessus, & qui avoit été très-efficace à l'Hôtel-dieu, ne l'a pas moins été dans l'hôpital de la Charité.

Pendant le cours de ce mois les maux

de gorge ont été de deux especes, les uns véritablement inflammatoires, & les autres de simples gonflements de la luette, des amygdales & des glandes, tant du larynx que du pharynx : on conçoit que le traitement a dû être très-différent. Les saignées faisoient le plus grand bien aux premiers, & les purgatifs aux seconds.

Les rhumes ont continué à être communs chez les enfants, & beaucoup ont eu en même temps des rougeurs au nez, des gonflements, avec boutons, aux levres & des ophtalmies : l'humeur paroissoit de la même nature que celle qui, dans les mois précédents, avoit produit des érysipeles. Les lotions, les collyres, dont on retire ordinairement beaucoup d'avantage, ne procuroient aucun soulagement sensible, tandis que les purgatifs, placés après suffisante quantité de délayants incisifs, diminuoient visiblement ces maladies : cependant il y a eu des sujets qui n'ont dû leur guérison qu'aux vésicatoires appliqués à la nuque.

Les poitrines foibles & délicates ont beaucoup souffert par des toux opiniâtres, des crachements de sang : celles qui étoient menacées de phthisie ont succombé assez promptement aux funestes progrès de cette maladie.

M. *Doublet*, médecin de l'hospice de

Saint-Sulpice, qui avoit déja fait part de ses obſervations ſur le genre d'engorgement de la poitrine, auquel ſont expoſés les hommes qui travaillent aux carrieres, a employé avec avantage les inciſifs, les vomitifs, l'ipécacuanha, l'oxymel ſcillitique, la racine d'aunée & les véſicatoires aux bras.

Suivant l'obſervation de m. *Dumangin*, il y a encore eu quelques dévoiements dans l'hôpital de la Charité; mais ils ont été peu rebelles aux adouciſſants mucilagineux, & aux minoratifs. Chez ceux en qui la ſaburre étoit abondante, il étoit à propos de débuter par des vomitifs ou des émético-cathartiques; & les dévoiements finiſſoient plus promptement. On a auſſi vu des dyſenteries qui, chez les jeunes gens, ont exigé plus ou moins de ſaignées, & ont enfin cédé aux remedes indiqués contre le dévoiement.

On n'a rien ajouté à ce qui avoit été dit les mois précédents ſur les affections rhumatiſmales.

Il y a encore eu quelques fievres tierces & quartes. La plûpart ou exiſtoient déja depuis pluſieurs mois, ou étoient des rechûtes : les premieres ont été opiniâtres, mais les dernieres cédoient aux apéritifs & aux purgatifs.

Le nombre des petites-véroles paroît beaucoup diminué; mais celles qui existent sont singuliérement irrégulieres : l'éruption a été lente, les boutons ne se sont point gonflés, ou ne se sont remplis que pour très-peu de temps; ils se sont détachés, & sont ensuite tombés en farine. Cinq jours, ou même plus tard, après la chûte des farines, la plûpart des malades ont éprouvé de nouveaux mal-aises, des agitations, & il s'est formé sur plusieurs parties du corps des furoncles qui ont fait beaucoup souffrir. On ne peut attribuer la formation de ces furoncles au défaut de purgation; car plusieurs malades avoient été purgés trois & même quatre fois pendant & après la desquamation des pustules varioliques.

M. *Majault* a rapporté plusieurs faits confirmatifs des bons effets d'un épispastique qu'il avoit annoncé il y a déjà plus d'un an, & qu'il emploie dans les leuco-phlegmaties. Cet épispastique est une espece de cataplasme fait avec du cresson pilé, arrosé d'eau-de-vie, & chargé d'une once de sel ammoniac; on le continue jusqu'à ce qu'il éleve des phlyctenes par où les eaux infiltrées s'écoulent.

M. *Levacher*, premier médecin de l'armée du roi dans l'isle de Corse, à lu l'hist-

toire d'une ſinoque terminée par une exſudation ſanguine à la tête. M. *Deſeſſartz* en a cité un exemple ; le malade étoit une demoiſelle de ſeize à dix-ſept ans : elle étoit au vingt-ſeptieme jour d'une fievre maligne.

Les étourdiſſements, les engourdiſſements dans les extrémités, les embarras dans la langue ont continué, & ils ont été funeſtes à ceux qui en avoient déjà été attaqués les années précédentes. Il y a eu un aſſez grand nombre de morts précipitées, & même de paralyſies ſur une moitié du corps.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
FÉVRIER 1782.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	-2, 2	3, 1	-0, 0	28 0, 0	28 0, 0	28 0, 4
2	-1, 5	1, 9	0, 3	27 11, 11	27 11, 3	27 10, 5
3	-0, 0	2, 0	0, 1	27 8, 6	27 7, 4	27 6, 0
4	-0, 2	3, 6	0, 6	27 4, 10	27 5, 1	27 5, 5
5	-0, 2	1, 5	0, 9	27 3, 0	27 1, 5	27 1, 9
6	0, 3	2, 8	-0, 5	27 5, 2	27 7, 4	27 9, 0
7	-2, 0	....	0, 5	27 10, 0	.. ....	27 10, 0
8	-1, 4	1, 8	-1, 5	27 9, 10	27 9, 11	27 10, 0
9	-3, 2	-0, 2	-1, 6	27 9, 10	27 9, 11	27 9, 10
10	-1, 0	0, 8	-1, 7	27 9, 7	27 9, 11	27 10, 4
11	-5, 0	-0, 5	-4, 3	27 10, 0	27 9, 4	27 8, 8
12	-6 3,	2, 0	-6, 2	27 8, 10	27 8, 3	27 10, 3
13	-8, 4	-3, 1	-6, 2	27 10, 10	27 10, 8	27 11, 0
14	-7, 8	-0, 7	-2, 8	27 10, 2	27 10, 3	27 10, 6
15	-6, 0	-0, 0	-8, 0	27 10, 2	27 10, 4	27 11, 0
16	-10, 6	-5, 6	-9, 0	28 0, 0	28 0, 2	28 0, 8
17	-11, 0	-2, 5	-5, 3	28 1, 0	28 1, 6	28 2, 2
18	-7, 2	0, 7	-1, 6	28 2, 6	28 2, 4	28 2, 3
19	-1, 3	3, 5	0, 5	28 2, 0	28 2, 0	28 2, 4
20	-2, 6	3, 8	-0, 5	28 2. 6	28 2, 0	28 1, 9
21	-4, 3	3, 7	1, 2	28 0, 8	27 11, 11	27 10, 10
22	3, 2	5, 0	4, 0	27 7, 10	27 7, 5	27 8, 0
23	3, 7	7, 9	7, 6	27 6, 2	27 5, 0	27 5, 6
24	1, 9	7, 6	3, 3	27 9, 0	27 11, 0	28 0, 8
25	1, 5	6, 2	5, 5	28 1, 0	28 1, 9	28 3, 6
26	5, 0	7, 7	7, 3	28 3, 9	28 3, 9	28 3, 6
27	3, 6	8, 6	6, 7	28 2, 1	28 0, 8	27 11, 10
28	3, 5	6, 8	2, 5	28 1, 0	28 2, 4	28 2, 10

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N. nuages, froid.	N. nuages, froid.	N. nuages, froid.
2	E. & N. couvert, brouillard.	E. couvert.	S-O. couvert.
3	S-O. *id. neige.*	S. *idem. neige.*	S. *idem.*
4	S-E. *id.* dégel.	S. couv. pl. vent	O. beau.
5	E. couv. *neige.*	E. couvert, pluie.	E. couvert, pluie.
6	N. nuages, pluie.	N. be. *nei.* le soir.	N. beau, froid.
7	N. beau, froid.	N-O. nuages.	O. couvert.
8	N. & N-O. couvert, *neige.*	N. couvert.	N. beau, froid.
9	N. c. fr. brouill.	N-O. *idem.*	N. *idem.*
10	N. & O. c. *neige.*	N. *idem.* froid.	N-O. couv. froid.
11	N-E. beau, froid.	N-E. beau, froid.	N-E. be. tr. froid.
12	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
13	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
14	N-E. couv. froid.	N-O. couv. froid.	N-E. couv. froid.
15	N-E. beau, froid.	N-E. nuages, vent très-froid.	N-E. beau, vent très-froid.
16	N-E. *id.* vent piq.	N-E. b. v. tr. fr.	N-E. *idem.*
17	N-E. beau, vent très-froid.	E. *idem.*	N-E. *idem.*
18	N-E. beau, froid.	N-E. be. assez fr.	N-E. b. assez fr.
19	N. couv. *dégel.*	N. couv. doux, bruine.	N. couvert, assez doux.
20	N-E. beau, froid.	E. beau, froid.	E. beau, froid.
21	E. be. vent froid.	S. beau, v. froid.	S. *idem.*
22	S. c. vent, bruine.	S-O. c. *vrai dég.*	S-O. couv. doux.
23	S. couvert, doux.	S. n. v. doux, brui.	S. *id.* gr. vent.
24	S-O. beau, vent.	S-O. beau.	S-O. beau.
25	S-O. couv. *gelée bl.* petite pluie.	S-O. couv. doux.	S-O. couv. doux.
26	S-O. c. v. doux.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
27	S. couv. brouill.	S. be. très-doux.	S. beau, doux.
28	N-O. couvert.	N. couvert.	N. couvert.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	8, 6 deg.	le 27
Moindre degré de chaleur	11, 0	le 17
Froid moyen	0, 0 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	pou. lig. 28, 3, 9	le 26
Moindre élévat. du Mercure	27, 1, 5	le 5
Elévation moyenne	27 p. 10, 7	

Nombre de jours de Beau 11
de Couvert . . . 13
de Nuages 4
de Vent 6
de Tonnerre . . . 0
de Brouillard. . . 5
de Pluie 4
de Neige 6

Quantité de Pluie . . . . 3, 6 lignes.
D'Evaporation 9, 0
Différence 5, 6

Le vent a soufflé du N. . . . . 5 fois.
N.-E. 8
N.-O. 2
S. 4
S.-E. 0
S.-O. 4
E. 3
O. 1

TEMPÉRATURE : Très-froide & très-féche.

MALADIES : Beaucoup de rhumes qui n'ont point été dangereux, & qui ont été occasionnés par le passage subit d'une température très-douce à un froid très-vif.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er février 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de février 1782, par m. Boucher, *médecin.*

Le temps, depuis le premier du mois jusqu'au vingt-trois, a toujours été à la gelée; mais elle n'a été considérable que du 11 au 19. La liqueur du thermometre est descendue, le 16 & le 17, à $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation: le 18 au matin, elle se trouvoit encore à 6 degrés au-dessous de ce terme. Le dégel absolu a eu lieu le 23.

Il n'est tombé que très-peu de neige, & presque point de pluie.

Le vent a été *nord* du 8 au 18, & *sud* le reste du mois.

Le mercure, dans le barometre, a été observé le plus souvent au-dessus du terme de 28 pouces, ou très-près de ce terme. Le 17, il s'est élevé à celui de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barométre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lign.

Le vent a soufflé		
	3 fois du nord.	9 fois du sud.
	8 fois du nord vers l'est.	4 fois du sud vers l'ouest.
	2 fois du sud vers l'est.	3 fois de l'ouest.

Il y a eu 17 jours de temps couvert ou nuageux.

2 jours de pluie.	7 jours de brouillards.
3 jours de neige.	

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de février 1782.

LA maladie aiguë dominante, dans le peuple, étoit toujours la fievre putride, maligne dans le plus grand nombre. Il étoit plus essentiel, au commencement de la cure, d'insister sur les remedes propres à évacuer les premieres voies par le vomissement & par les selles, que sur les saignées qui, en général, devoient être ménagées. Dans le progrès de la maladie les vésicatoires ont été souvent indiqués, & ont fait de bons effets.

Nombre de personnes ont été attaquées de la pleuro-pneumonie légitime. On a vu aussi des fausses pleuro-pneumonies qui avoient un caractere de malignité. Dans cette derniere espece de maladie on devoit être circonspect sur la saignée: souvent un émétique y étoit indiqué de préférence dans le premier période. Elle a régné notamment dans le régiment Royal-vaisseau en garnison en cette ville.

Les rhumes de poitrine persistoient. Il y avoit encore beaucoup de fievres intermittentes, récidives dans un grand nombre de personnes, de celles qui avoient régné l'automne précédent, & qui avoient paru guéries.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Cours complet d'agriculture théorique, pratique, économique, & de médecine rurale & vétérinaire; suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes; ou Dictionnaire universel d'agriculture. Par une société d'agriculteurs, & rédigé par m. l'abbé ROZIER, *prieur commendataire de Nanteuil-le-Haudouin, seigneur de Chevreville, membre de plusieurs académies, &c.* TOME PREMIER. *A Paris, rue & hôtel Serpente.* M. DCC. LXXXI.

Premiere livraison contenant le premier volume in-4°. *de 704 pages, avec des planches. Prix* 12 ₶ *en feuille, qu'on ne paie qu'en recevant chaque volume. On souscrit à Paris chez* Cuchet, *libraire, rue & hôtel Serpente, & chez les principaux libraires de l'Europe.*

Nous ne pouvons mieux faire connoître les avantages de ce dictionnaire, que par l'avis même de l'éditeur dont le savoir & le mérite sont reconnus à de justes titres.

« Le discours sur la maniere d'étudier l'agriculture par principes, & d'après une méthode simple, annoncé par le *prospectus*, étoit fait depuis plus de dix-huit mois; mais à mesure qu'on imprimoit ce premier volume, les idées se sont multipliées, & je me suis apperçu que les objets

n'étoient pas assez liés les uns avec les autres, ni l'ordre assez méthodique. Ces raisons m'ont déterminé à publier ce discours à la fin du dernier volume de ce cours. En effet, comment assembler les pieces du toit d'un bâtiment ? comment les soutenir, si les fondements & les murs ne sont pas élevés ? D'ailleurs, il auroit été d'une utilité médiocre jusqu'après l'impression de tous les volumes. Comme les articles sont disposés par lettres alphabétiques, le lecteur auroit été forcé de passer d'un objet à un autre sans voir leur liaison. Celui qui voudra devancer cette époque, peut jetter un coup-d'œil sur le tableau général des objets relatifs à l'agriculture, imprimé, pag. 254, au mot AGRICULTURE ».

« Ceux qui ont écrit, soit sur le jardinage, soit sur la culture des grains, &c. ont toujours parlé du canton où ils habitoient, comme si la méthode de ce canton pouvoit & devoit être celle de tout le royaume. J'ai mis, autant qu'il a été possible, en parallele celle des provinces des environs de Flandre, & celle de Provence & de Languedoc, ce qui forme les deux extrêmes du royaume. Ainsi chacun, en partant de ces points, peut, par progression, appliquer à son pays ce qui est dit dans cet ouvrage, sur-tout en étudiant la maniere d'être du climat qu'il habite. Il étoit impossible de parler de chaque climat, de chaque abri en particulier. D'ailleurs tout homme qui dira, en parlant en général : *Adoptez ma méthode, adoptez mon systême*, dira une sottise. C'est au particulier à l'étendre ou à la restreindre suivant les principes qui conviennent à son pays ».

« La lecture de cet ouvrage offrira plusieurs mots *techniques* & relatifs aux objets que l'on traite ; ils paroîtront même barbares à ceux qui n'en ont aucune connoissance. Ils seront tous expliqués dans le courant de cet ouvrage, suivant leur or-

dre alphabétique. Eſt-ce notre faute, ſi la langue n'en fournit pas d'autres pour rendre les idées, & ſur-tout pour définir ? »

« Lorſque j'ai emprunté quelques articles des auteurs qui avoient parlé avant moi ſur le même ſujet, ces auteurs ſont toujours cités; & ſi, par le plus grand des haſards, je ne l'ai pas fait, c'eſt un oubli bien involontaire. Ils ne peuvent me faire un crime de les avoir copiés en certains endroits, puiſque je conviens par cet aveu, que ce qu'ils ont dit valoit mieux que ce que je pouvois dire. »

« On avoit annoncé dans le *proſpectus* de cet ouvrage, que le premier volume paroîtroit à la fin de l'année 1780. Mon changement de domicile de Paris à Béziers, eſt la cauſe de ce retard, que le public pardonnera en faveur du motif. J'ai préféré vérifier les faits ſur les champs mêmes avant de lui en préſenter le réſultat : ce nouvel examen m'a engagé à refondre pluſieurs mots ».

« Il n'y aura plus aucun délai dans la livraiſon des volumes qui ſont encore à publier. Il faut quatre mois pour en imprimer un, & un mois, à-peu-près, pour en raſſembler les feuilles, les collationner, &c. Ainſi, réguliérement, tous les cinq ou ſix mois au plus tard, un nouveau volume ſera délivré au public ».

« On ne doit pas être étonné ſi les mots compris ſous la lettre *A*, compoſent le premier volume; ils ſont très-nombreux, ainſi que ceux des lettres *B* & *C*; d'ailleurs, quelques-uns demandoient de très-grands détails, & preſque tous un développement de principes, qui ſervira pour les mots des volumes ſuivants : un ſimple renvoi aux premiers mots, évitera des répétitions inutiles ».

Dictionnaire des merveilles de la nature ; par m. A. J. S. D. 2 *volumes* in-8°, *le premier de* 493 *pages, & le second de* 476 *pages. A Paris, rue & hôtel Serpente.* M. DCC. LXXXI. *Prix* 7 ₶ 10 *s brochés, & 9* ₶ *reliés.*

«Tout est merveille dans la nature, dit m. *S. D.* la reproduction de l'être le moins organisé, les phénomenes qui l'accompagnent & qui la suivent seroient autant de merveilles, si nous n'étions habitués à les observer. On ne regarde donc comme merveilleux que ce qui contrarie les loix connues de la nature, ou que ce qui s'en éloigne au point qu'il ne paroît pas possible de l'y ramener. On range cependant encore assez communément dans cette classe ces faits extraordinaires, qui ne se montrent que rarement, & qui pour cela seul sont merveilleux aux gens du vulgaire. Les uns & les autres sont l'objet de cet ouvrage que nous avons distribué par ordre alphabétique, parce que les matieres étant isolées ne sont pas susceptibles d'un ordre plus commode & plus suivi. Si notre travail, continue m. *S. D.*, a dequoi satisfaire la curiosité du lecteur, par la singularité des objets qu'il présente, il ne manquera pas d'exercer la sagacité des physiciens qui veulent tout expliquer & tout ramener à l'opinion chérie qu'ils ont embrassée; mais les difficultés insurmontables, qui se présenteront en foule, révolteront sans doute ceux qui mesurent la puissance de la nature à la foible portée de l'esprit humain; &, le dépit suivant de près, ils crieront à l'imposture, ou à la bonne crédulité du rédacteur».

Si le *dictionnaire des merveilles de la nature* peut servir à désabuser ces *physiciens qui veulent tout expliquer & tout ramener à l'opinion chérie*

qu'ils ont embrassée, il produira lui-même une merveille ; mais s'il ne fait qu'entretenir & augmenter la crédulité des personnes des deux sexes, de tout âge & de tout état, son influence ne sera point assez merveilleuse pour que l'auteur ne puisse pas s'en rendre raison. — m. *S. D.*, avantageusement connu en physique, n'auroit-il pas mieux fait de publier un ou deux volumes faits pour tempérer l'enthousiasme de ceux qui aiment les merveilles ?

PRIX.

La société royale de médecine a tenu au Louvre sa séance publique le 19 février 1782, dans l'ordre suivant.

M. *Vicq d'Azyr*, secrétaire perpétuel, a dit : La société avoit proposé dans sa séance publique du 6 mars 1781, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, la question suivante : *Quels sont les moyens les plus sûrs de préserver les enfants en nourrice des accidents auxquels la dentition les expose, & d'y remédier lorsqu'ils en sont atteints ?* Ce prix a été partagé entre messieurs *Baumes*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, résident à Lunel en Languedoc, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante : *Hoc autem de quo nunc agimus, idipsum est quod utile appellatur.* Cicer. de officiis, lib. 2. & m. *Marigues*, chirurgien-major de l'infirmerie royale de Versailles, associé de l'académie royale de chirurgie, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi, auteur du mémoire remis avec cette épigraphe : *La gloire d'avoir fait certains efforts reste, quand même l'événement ne répondroit pas au travail.* Guy-Patin.

La société ayant reçu sur cette question impor-

tante un grand nombre de mémoires bien faits, n'a pu s'empêcher de partager aussi l'*accessit* entre m. *Sumeire*, docteur en médecine à Marignane en Provence, correspondant de la société, & qui a déjà été couronné par elle, auteur du mémoire portant la devise suivante : *Il meurt plus de la dixieme partie des enfants par la sortie des dents.* Arbuthnot, essai sur les alim. — M. *Cusson* fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société des sciences de la même ville, & médecin de la Charité, auteur du mémoire envoyé avec cette épigraphe : *Infantes tot morbis eorum teneræ ætati propriis, præter alios qui illis cum provectioribus ætate communes sunt, vexantur, ut, &c.* Forbes, de Tuss. convulf. disp. ad morb. histor. Hall. tom. 2. — & m. *Mathieu*, chirurgien à Conze en Sarladois, dont le mémoire porte l'épigraphe suivante : *Sat cito, si sat bene.* Le mémoire de m. *Sumeire* contient des principes trop abrégés, mais cependant exacts, sur la dentition; celui de m. *Cusson* fils est écrit sagement & avec une grande méthode. M. *Mathieu* a inséré dans le sien quelques critiques inutiles.

II. La société avoit proposé, dans sa séance publique du 20 août 1780, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, dû à un de ses membres qui ne s'est point fait connoître, le programme suivant : *Quelles sont les femmes qui doivent s'abstenir de nourrir elles-mêmes leurs enfants?*

Les avantages de l'allaitement maternel avoient été développés dans les meilleurs ouvrages de médecine, de physique & de morale; ils sont si nombreux & si évidents, qu'aucune personne instruite ne peut les révoquer en doute; mais on n'avoit point déterminé les exceptions à cette regle générale : elles ont servi de réponse à la question que l'on vient d'énoncer. Ce prix a eté remporté par m. *Landais*, médecin & correspondant de la société, aux Essarts en bas Poitou, auteur du mémoire ayant

ayant l'épigraphe suivante : *Multis signis natura declarat quid velit, ac quærat ac desideret, &c.* Lælius. Aucun mémoire n'a mérité l'*accessit*. La société a cru devoir faire une mention honorable de deux mémoires dont les auteurs ne se sont point fait connoître, ayant pour épigraphe, l'un ce vers de Virgile : *Infelix nati funus crudele videbis*; l'autre, la phrase suivante : *L'amour du bien public qui conduit ma plume ne me répond pas du succès.*

Le mémoire envoyé avec cette épigraphe : *Si autem mater ob morbum, debilitatem aliamve causam infantem lactare non possit.... tunc optimum est si nutrix eligatur qui præbeat ubera*, (Van Swieten) : est arrivé beaucoup trop tard, & n'a point été admis au concours ; on y a remarqué des observations bien faites, & qui donnent une idée avantageuse des connoissances de l'auteur.

III. La société avoit annoncé dans sa séance publique du 28 août 1781, que la description & le traitement des maladies épidémiques étant un des travaux les plus importants de la compagnie, elle croyoit devoir le joindre aux autres sujets pour lesquels elle proposoit des prix d'encouragement. Elle a reçu, depuis cette époque, un mémoire de m. *Gastellier*, associé régnicole à Montargis, qui contient une suite d'observations météorologiques & nosologiques, faites sans aucune interruption depuis douze années. La constitution des saisons & les épidémies qui ont régné dans cet intervalle y sont décrites avec soin. La compagnie a cru devoir adjuger à l'auteur de ce mémoire une médaille de la valeur d'un double jeton d'or, comme un témoignage public de sa satisfaction.

IV. La société a publié dans le second volume de ses mémoires, un état des inoculations pratiquées en Franche-Comté, dont le total est de 1771 pour les années 1776 & 1777 ; elle a reçu depuis les états pour les années suivantes, & celui de

1781 se monte à 1350. Des médecins & des chirurgiens résidants dans la province, y pratiquent l'inoculation dans les différents districts qui leur sont confiés. Les tableaux dressés par chaque inoculateur contiennent le nom du bailliage, celui de la communauté, celui du pere de l'enfant inoculé, son âge, la marche & la terminaison de la maladie. C'est, d'après les principes établis en Franche-Comté, lorsque la petite-vérole commence à régner épidémiquement dans un village, que l'on y a recours à l'inoculation : l'on est sûr, par ce moyen, de diminuer en même temps & la somme des dangers & la durée de la contagion. Cette maniere de procéder est d'autant plus intéressante qu'elle n'est presque susceptible d'aucune des objections que l'on a coutume de faire contre l'inoculation. La ville de Salins est une de celles où il y a le plus de personnes qui ont été inoculées. Il y régna en 1777 une petite-vérole épidémique, dont aucune de celles qui l'avoient été, ne fut atteinte. On trouvera ces tableaux & leurs résultats dans nos volumes. C'est à m. *Girod*, notre associé-régnicole, & inspecteur pour les épidémies de la Franche-Comté, que l'on doit cet établissement utile. C'est lui qui l'a créé, & qui, depuis 1765, y donne ses soins, sous les auspices & avec la protection de m. l'Intendant de la province, dont le zele & la bienfaisance méritent l s plus grands éloges. Ce médecin étant le premier qui ait fait adopter l'inoculation en France aux peuples des campagnes, la société a arrêté qu'elle instruiroit le public de ses succès, & qu'elle lui offriroit une médaille de la valeur d'un double jeton d'or.

V. Il ne suffit pas que les médecins qui ont un grand nombre de malades à traiter, aient le desir de se rendre utiles, en conservant les résultats de leurs observations ; comme elles sont très-nombreuses, & qu'ils ont d'autant moins de temps, qu'ils sont plus occupés, ils ont besoin d'un re-

gistre dont la forme & les distributions soient exactes ; commodes, & exigent peu de travail de leur part. Les tables nosologiques de m. *Razoux*, notre associé-régnicole à Nismes, auxquelles l'académie royale des sciences a donné son approbation, remplissent ces vues. M. *Razoux* ayant continué de nous envoyer ses observations cliniques rédigées de cette maniere, la compagnie a cru devoir à son zele & à ses lumieres un prix d'encouragement. Elle lui a en conséquence adjugé une médaille de la valeur d'un double jeton d'or.

VI. Le révérend pere *Cotte*, notre associé-régnicole à Montmorenci, a bien voulu, depuis plusieurs années, se charger de rédiger les observations météorologiques envoyées par nos correspondants ; il a de plus présenté à la société une nouvelle suite de mémoires sur la meteorologie ; dans lesquels il a exposé tout ce qui a rapport aux phénomenes, aux variations de l'atmosphere & aux instruments que l'on doit employer dans ces observations. La compagnie, satisfaite de ces divers travaux, le prie d'agréer une médaille de la valeur d'un double jeton d'or, comme une marque authentique de son estime & de sa reconnoissance.

VII. La société desire toujours qu'on lui envoie, pour concourir aux prix d'encouragements, des mémoires, 1°. sur la constitution médicale des saisons, & sur les épidémies régnantes ; 2°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons ; 3°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales ; 4°. sur les maladies des artisants ; 5°. sur celles qui sont le plus répandues parmi les bestiaux.

VIII. Elle adjugera aussi des prix d'encouragements aux auteurs des mémoires qui, sans traiter de ces différents objets, lui paroîtront propres à contribuer d'une maniere marquée aux progrès de la médecine.

IX. Nous rappellerons ici le programme des prix proposés par la société.

Premier programme. Prix de 1200 livres. *Déterminer quel est le meilleur traitement de la rage.* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1783.

Deuxieme programme. Prix de 300 livres. *Exposer la nature, les causes, le méchanisme & le traitement de l'hydropisie, & sur-tout faire connoître les signes qui fixent d'une maniere précise les indications des différents genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses especes d'épanchement.* Les mémoires seront envoyés avant le premier juin 1782.

Troisieme programme. Prix de 600 livres. *Déterminer quels sont les signes qui annoncent une disposition à la phthisie pulmonaire, & quels sont les moyens d'en prévenir l'invasion, ou d'en arrêter les progrès.* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1783.

Quatrieme programme. Prix de 300 livres. *Déterminer par l'analyse chymique quelle est la nature des remedes anti-scorbutiques tirés de la famille des plantes cruciferes.* Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1783.

Cinquieme programme. Prix de 400 livres. *Indiquer quelles sont les maladies qui régnent le plus souvent parmi les troupes pendant l'été, & en général dans les temps des grandes chaleurs; quelle est la méthode la plus simple & la moins dispendieuse de les traiter; quels sont les moyens d'en prévenir ou d'en diminuer les effets dans les pays très-chauds, comme dans les isles du Vent & sous le Vent.* Les mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1783.

DANS un programme, publié en 1780, la société avoit demandé des renseignements sur les maladies auxquelles les troupes sont le plus exposées pendant l'automne, le nombre des mémoires envoyés au concours a été si grand, & la compagnie

en a été si satisfaite, que le prix & l'*accessit* ont été partagés.

Ce succès l'a engagée à proposer aujourd'hui une question qui peut être regardée comme une suite de la premiere. On doit la considérer sous deux rapports : 1°. la nature & le traitement des maladies qui régnent dans les pays & dans les temps chauds en général, seront l'objet des recherches des concurrents. La chaleur peut être combinée avec la sécheresse ou avec l'humidité, & les vapeurs sont elles-mêmes de différente nature ; 2°. des maladies meurtrieres enlévent annuellement un grand nombre d'hommes dans les colonies chaudes de l'Amérique. On desire sur-tout que les principes généraux, établis sous le premier rapport, soient appliqués au second, & qu'il en résulte des conseils utiles sur la maniere de prévenir les dangers auxquels les troupes du roi sont exposées dans ces climats. La méthode *préservative* a principalement, dans des cas de cette nature, un grand avantage sur la *curative*, qui ne doit cependant pas être négligée. MM. les chirurgiens-majors sont invités à concourir. Ce prix, dû à la bienfaisance d'un militaire distingué, sera distribué dans la séance publique du premier mardi de Carême 1784. Les mémoires seront envoyés, *francs de port*, avec un billet cacheté contenant le nom de l'auteur & l'épigraphe du mémoire, à m. *Vicq d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la société royale de médecine, avant le premier décembre 1783.

M. *Varnier* a lu un précis des nouvelles expériences sur l'irritabilité & la sensibilité du poumon.

M. *Mauduit* a lu un mémoire sur les propriétés de l'électricité appliquée au traitement des maladies dont le gonflement des glandes lymphatiques est un symptôme.

Le secrétaire perpétuel a lu une notice sur la vie & les ouvrages de mm. *Bonafos* & *Bernard*,

associés régnicoles, & *Planchon*, correspondant de la société.

M. *Jean Roy* a lu un mémoire sur une espece particuliere de gangrene, sur les signes qui peuvent en faire soupçonner l'invasion, & sur les moyens de la prévenir.

M. *d'Aubenton* a lu un mémoire sur la pierre à lancette, dont la nature n'avoit point encore été déterminée, sur la classe à laquelle elle doit être rapportée, & sur les moyens de s'en procurer en France.

M. *Vicq d'Azyr* a lu l'éloge de m. *Gaubius*, associé étranger de la société, professeur de médecine à Leyde, où il a succédé à *Boerhaave*.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire de mm. *Lassone* fils, & *Cornette*, sur l'analyse de l'ipécacuanha, & sur les propriétés médicales des différentes substances qui le composent.

La société royale de médecine a distribué un TROISIEME AVIS AU PUBLIC, concernant les rémedes & autres préparations qu'elle a examinées, & auxquels elle n'a point accordé son approbation.

PRIX de physique proposé par l'académie royale des sciences, pour l'année 1784.

L'ACADÉMIE se trouvant à portée de disposer d'un fonds suffisant pour donner un prix tous les deux ans, a résolu, en 1777, de joindre un prix de physique, aux prix des mathématiques qu'elle est dans l'usage de décerner annuellement.

Parmi les différents sujets de prix, elle a cru devoir préférer ceux qui non-seulement tendoient à éclaircir quelque théorie, mais qui pouvoient en même temps être utiles à la pratique des arts & subvenir à leurs besoins.

Les matieres ſalines ſont un grand objet de commerce, parce qu'elles ſont d'un grand uſage dans les manufactures : & comme, malgré les travaux & les découvertes de pluſieurs chymiſtes modernes ſur le *borax & le ſel ſédatif*, il reſte encore beaucoup de connoiſſances eſſentielles à acquérir, principalement ſur la nature & la compoſition du *ſel ſédatif*, l'académie propoſe en conſéquence, pour le ſujet de ſon prix de phyſique de l'année 1784 : 1°. *de faire un examen chymique du borax, du ſel ſédatif, & de la terre du borax brut des Indes.* 2°. *De faire artificiellement, s'il eſt poſſible, du borax ou du ſel ſédatif, ou quelqu'autre matiere ſaline qu'on puiſſe employer auſſi avantageuſement que le borax, dans les arts, & ſur-tout pour la ſoudure des métaux.*

3°. *De rechercher s'il exiſte du ſel ſédatif naturel, ailleurs que dans l'eau du lac de* MONTE-ROTONDO, *en Italie, dans laquelle on en a déjà fait la découverte.*

L'académie ſentant la difficulté de répondre d'une maniere entiérement ſatisfaiſante à toutes les queſtions qu'elle propoſe ſur le borax & ſur le ſel ſédatif, déclare que ſi, parmi les piéces qui lui ſeront envoyées, il ſe trouve quelque bon mémoire qui contienne des faits nouveaux & des obſervations importantes, la circonſtance que l'auteur n'auroit dirigé ſes recherches que ſur une partie des objets énoncés, n'empêcheroit pas qu'elle ne lui décernât le prix.

Ce prix ſera de 1500 livres. L'académie proclamera la piéce qui l'aura mérité dans ſon aſſemblée publique de Pâques 1784. Mais comme elle ſe propoſe de vérifier les faits & les obſervations qui lui ſeront communiquées, & ſur leſquels elle exige, par cette raiſon, tous les détails néceſſaires, les mémoires ne ſeront reçus, pour le concours, que juſqu'au premier novembre de l'année 1783.

Les ſavants de toutes les nations ſont invités

à travailler sur ce sujet, même les associés étrangers de l'académie. Elle s'est fait la loi d'exclure les académiciens régnicoles de prétendre aux prix.

Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin. On les prie que leurs écrits soient fort lisibles.

Ils ne mettront pas leurs noms à leurs ouvrages; mais seulement une sentence ou devise. Ils pourront, s'ils veulent, attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux, où seront, avec cette même sentence ou devise, leur nom, leurs qualités, & leur adresse; & ce billet ne sera ouvert par l'académie, qu'en cas que la piéce ait remporté le prix.

Ils adresseront à Paris leurs ouvrages, francs de port, au secrétaire perpétuel de l'académie.

PREMIER MUSÉE, autorisé par le Gouvernement, sous la protection de MONSIEUR *& de* MADAME, *établi par m.* PILATRE DE ROZIER, *premier professeur de chymie de la société d'émulation de Reims, attaché au service de* MADAME, *belle-sœur du Roi, &c. &c.*

EXTRAIT.

LE détail des avantages que présente cet établissement, fera suffisamment connoître sa supériorité sur tous ceux qu'on a tentés jusqu'à présent.

I. Dans un vaste hôtel, on a distribué, outre les salles, des cabinets d'étude très-commodes pour les personnes qui desireront travailler séparément.

II. On a décoré un laboratoire de tous les vaisseaux, appareils & agents de chymie.

III. Une autre salle renferme les machines & instruments de physique.

IV. Près de-là eſt la collection des ouvrages les plus eſſentiels dans les arts & les ſciences. On y verra auſſi tous les ouvrages périodiques ſur cette matiere.

V. Il y a une ſalle deſtinée à recevoir les machines ou ouvrages curieux qu'on deſireroit faire connoître gratuitement aux ſavants & aux amateurs. On pourra auſſi y dépoſer les étoffes, & tout ce qui, étant d'un nouveau goût, doit mériter l'attention des chymiſtes & des artiſtes. Il y a des hangars deſtinés à placer les objets les plus volumineux, tels que voitures, pompes & autres inventions utiles & agréables. Pluſieurs perſonnes ayant confondu l'entrepriſe de m. *de la Blancherie* avec le muſée, qui manqueroit eſſentiellement à la délicateſſe, en s'appropriant un projet qui appartient à ce citoyen zélé, nous prions inſtamment ces perſonnes, intéreſſées à connoître la grande différence qui exiſte entre ces deux établiſſements, de prendre la peine de les viſiter.

VI. Ce n'eſt point aſſez d'offrir aux ſavants & aux amateurs des cabinets & des laboratoires dans leſquels ils pourront étayer leurs découvertes par l'expérience; il faut encore enſeigner aux commençants à faire uſage des machines, & leur en démontrer les applications pour la fabrication de toutes les choſes néceſſaires à la vie; c'eſt pour cet effet que le muſée a fait choix de pluſieurs profeſſeurs qui, chaque année, donneront les cours ſuivants en faveur des ſouſcripteurs des deux ſexes.

1°. M. *Vallot*, aſtronome de l'Obſervatoire, correſpondant de l'académie royale des ſciences, donnera un cours de mathématiques, dans lequel il s'appliquera particuliérement aux différentes branches de la méchanique.

2°. Après ce cours, il commencera l'aſtronomie, qu'il démontrera ſur les machines de l'Obſervatoire, m. *Caſſiny* ayant accordé cette faveur au muſée.

3°. M. *Pilatre de Rozier*, chef du musée, donnera un cours de physique & de chymie, dont il prouvera l'utilité dans les arts & métiers.

4°. La cause des effets surprenants de l'électricité & de l'aimant n'étant pas encore connue, le musée a cru devoir séparer ces deux parties de la physique, & en faire un cours particulier dans lequel on donnera toutes les expériences utiles ou agréables qu'on a imaginées. La physique & la chymie divisées en plusieurs branches, seront, comme on le voit, traitées d'une maniere très-vaste, & capable d'intéresser les amateurs de toutes les classes.

5°. M. *Suë*, professeur d'anatomie de l'académie royale de sculpture & peinture, &c. donnera un cours d'anatomie & de physiologie, dans lesquels il enseignera toutes les parties qui peuvent flatter les amateurs des sciences & des beaux-arts. L'ordre qu'il a établi dans son cabinet d'anatomie, facilitera infiniment l'étude de cette science, qu'il a, pour ainsi dire, dépouillée de tout ce qu'elle a de désagréable.

L'école royale vétérinaire voulant aussi contribuer à donner au musée la consistance dont il est susceptible, y enseignera tout ce qui est relatif à la connoissance du cheval, considéré intérieurement & extérieurement.

6°. M. *Flandrin*, directeur particulier de l'école de Paris, s'est chargé de donner des démonstrations gratuitement.

7°. M. *Vincent*, professeur, pensionné par le Roi, fera, avec le même désintéressement, un cours dans lequel il s'étendra sur toutes les parties qui peuvent concourir à la fidelle représentation des animaux, tant pour la sculpture que pour la peinture.

9°. M. *Pilatre de Rozier* développera tous les procédés de la teinture & des apprêts; il indiquera les moyens de reconnoître, par différents dé-

bouillis, les couleurs de bon & de faux teints.

M. *de Romé de l'Isle* préparant une nouvelle édition de sa Christallographie, nous sommes forcés de remettre ce cours après l'impression de cet ouvrage.

C'est en dirigeant ainsi les connoissances des sciences vers les arts & le commerce, & en traitant leurs branches sous différents points de vue, qu'on doit espérer d'inspirer aux amateurs le goût du travail, aux seigneurs comme aux esprits éclairés, les moyens d'agrandir une entreprise qui intéresse la patrie.

Beaucoup de personnes sont étonnées que, moyennant trois louis par année, nous permettions à un amateur de suivre tous ces cours, de se servir des machines & des livres, & de présenter toutes les personnes qui desireront suivre les assemblées gratuites : nous ne craignons cependant pas d'avancer que, malgré la modicité de cette souscription, nous étendrons encore cet établissement si on continue de l'accueillir.

Le musée étant redevable de son établissement aux travaux utiles de mm. les académieiens de toutes les classes, s'empresse de leur offrir tous les droits des abonnés.

Les académies, sociétés, colleges, communautés religieuses & les amateurs de la province paieront trois louis pour correspondre avec le musée qui les informera des découvertes faites en France ou dans les pays étrangers. Les personnes qui voudront des détails, on les leur procurera à un prix qui sera fixé au rôle.

Les mercredi & samedi, à cinq heures du soir, il y aura une assemblée gratuite pour les savants, artistes & amateurs nationaux ou étrangers. Ce sont ces jours qu'on pourra déposer au musée les objets curieux, ou les nouveautés qu'on voudra publier. L'entrée du musée sera publique les fêtes & dimanches, depuis onze heures jusqu'à deux.

Les personnes qui ont des cabinets ou bibliotheques dont elles permettent l'entrée ; sont priées d'envoyer au musée les jours & les heures auxquelles on pourra jouir de cette permission.

On s'adressera, pour souscrire,

A M. PILATRE DE ROZIER, *chef du musée, rue Sainte-Avoye, où l'on distribuera gratuitement le* prospectus, *ainsi que les jours des différents cours.*

AVIS

SUR l'utilité d'une nouvelle machine fumigatoire, inventée par le sieur FREDERICH HILDEBRAND, Suisse, demeurant à Lyon, place du Petit-change, de présent à Paris.

Extrait des registres de la société royale de médecine.

MM. *Mauduit*, *Varnier* & *Fourcroy*, ayant été nommés commissaires pour examiner une machine fumigatoire présentée par le sieur *Hildebrand*, méchanicien de Lyon, en ont fait un rapport avantageux dans la séance tenue, par la société royale de médecine, au Louvre le 27 avril 1781. Après avoir fait la description de la machine, ils ont ajouté ce qui suit :

« Quoique les meilleurs médecins aient regardé les bains de vapeurs & les fumigations comme des remedes utiles dans un grand nombre de cas, quoiqu'il soit démontré que les médicaments ainsi administrés sont capables de produire, dans quelques circonstances, des effets plus prompts & plus marqués que ceux que l'on est obligé d'administrer en substance, on ne peut cependant disconvenir que l'on n'en a pas fait un usage aussi étendu que

leur efficacité auroit semblé l'exiger ; ne peut-on pas soupçonner que cela dépend de la difficulté que l'on a éprouvée dans l'administration de ces moyens ? on se contente le plus souvent de volatiliser ou de brûler à feu ouvert les substances que l'on ordonne en vapeurs ou en fumigations, & de les recevoir à l'aide d'un entonnoir, ou seulement en exposant la partie malade couverte d'un linge au-dessus d'un fourneau : cette simple opération fait dissiper en pure perte la plus grande partie de la vapeur. Les machines proposées par le sieur *Hildebrand*, nous ont paru capables de lever cette difficulté ; on peut concentrer dans un seul point la matiere volatilisée, on peut l'appliquer à une grande surface, on est maître de l'employer en plus ou moins grande quantité dans des degrés différents de chaleur ou d'atténuation ».

« D'après ces considérations, elles ont réellement, sur la méthode ordinaire, des avantages qu'il est facile d'apprécier : on peut même espérer que des médicaments réduits en vapeurs & administrés par ce moyen, produiroient des effets que l'on attendroit en vain de la méthode ordinaire dans toutes les maladies, dont le siége peut être exposé à leurs vapeurs, comme dans les douleurs externes, les rhumatismes, les maladies de peau, de l'ouïe, des narines, de la bouche, des poumons, de la vessie, de la matrice, des intestins, &c. ».

« Nous pensons donc que la société peut donner son approbation aux *machines* du sieur *Hildebrand* ; mais comme le but de cette approbation, & sans doute le desir de ce méchanicien, sont de contribuer au soulagement des malades, & au bien de l'humanité, pour remplir ces vues nous croyons devoir ajouter les réflexions suivantes ».

« Premiérement, le sieur *Hildebrand* ne doit jamais se permettre de tenir le fourneau de ces machines destinées à administrer les bains de vapeurs dans la chambre des malades. Le feu de

charbon que l'on eſt obligé d'y faire, eſt capable d'altérer l'air, d'exhaler une vapeur qui peut devenir nuiſible; il lui eſt très-facile de parer à cet inconvénient en alongeant le tuyau, deſorte que le fourneau ſoit dans une autre chambre que celle qu'habite le malade, ou au moins en plaçant le fourneau dans une cheminée qui tire bien : il nous a aſſuré qu'il avoit eu la précaution d'en agir ainſi, & cette précaution eſt trop importante pour qu'il ne néglige jamais de la prendre; elle n'eſt pas néceſſaire pour les machines fumigatoires, dans leſquelles on n'a beſoin que de très-peu de feu ».

« Secondement, comme les matieres des vapeurs volatiliſées par ces machines ont une action ſinguliérement énergique, ce dont nous nous ſommes pluſieurs fois aſſurés en les recevant ſur les mains & ſur les bras; & comme, à plus forte raiſon, cette action doit être beaucoup plus vive ſur des organes ſenſibles, comme la bouche, la veſſie, la matrice, &c. & peut par conſéquent être dangereuſe, nous penſons qu'il doit être défendu au ſieur *Hildebrand* de les adminiſtrer ſans l'avis d'une perſonne de l'art, qui doit être appellée dans tous les cas, pour preſcrire la matiere de ces vapeurs, pour en régler l'adminiſtration & en ſuivre les effets ».

« Troiſiémement, il eſt des cas dans leſquels ces fumigations ne peuvent être employées ſans expoſer les malades à des accidents, comme dans les douleurs aiguës, & qui ne permettent pas que l'on change le malade de place, ce qui eſt abſolument indiſpenſable dans l'uſage de ces machines ».

Je certifie que la ſociété royale de médecine ayant entendu dans ſa ſéance, tenue au Louvre le 27 avril 1781, la lecture du rapport ci-deſſus, l'a entiérement adopté, & qu'il eſt conforme à ſon jugement & à ce que contiennent les regiſtres

de cette compagnie, qui a principalement insisté sur les deux conditions suivantes : 1°. que le sieur Hildebrand *ne fera jamais aucun usage des susdites machines, que par les ordres & sous les yeux des gens de l'art ; 2°. qu'il ne supprimera & n'ajoutera rien au présent extrait de nos registres, en le rendant public, & qu'il ne fera rien imprimer, relativement à ses machines, sans l'approbation de la société. Paris, le 23 juin 1781.*

Signé, VICQ D'AZYR, secrétaire perpétuel.

La demeure du sieur HILDEBRAND est hôtel de Saint-Pierre, rue du Four-Saint-Honoré.

Annonce de Livres.

Rud. Aug. VOGEL academicæ præsentationes de cognoscendis & curandis præcipuis corporis humani affectibus, editio nova emendatior, & cui præfatus est. S. A. D. TISSOT. Lausannæ Helvet. 2 vol. *in*-8°. 1781. *A Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Augustins. Prix* 7 ₶ 4 *s brochés.*

CAROLI LINNÆI philosophia botanica in qua explicantur fundamenta botanica cum definitionibus partium, &c. adjutis figuris æneis, editio nova revisa, curante Joa. Got. GLIDITSCH. Berolini, 1780. *in*-8°. *Chez le même. Prix* 6 ₶ *broché.*

On trouve aussi chez le sieur *Didot jeune* les différents autres ouvrages de botanique du célebre *Linné.*

TABLE
DU MOIS D'AVRIL 1782.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'avril 1782. A Paris, ce 24 mars 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1782.

EXTRAIT.

Leçons élémentaires d'hiſtoire naturelle & de chymie, dans leſquelles on s'eſt propoſé, 1°. de donner un enſemble méthodique des connoiſſances chymiques acquiſes juſqu'à ce jour; 2°. d'offrir un tableau comparé de la doctrine de Stahl, *& de celle de quelques modernes, pour ſervir de réſumé à un cours complet ſur ces deux ſciences. Par m.* de Fourcroy, *docteur de la faculté de médecine de Paris, & de la ſociété royale*

de médecine. A Paris, rue & hôtel Serpente. 1782. 2 *vol.* in-8°. *Prix* 12 ₶ *broché*, & 14 ₶ *relié.*

L'HISTOIRE NATURELLE & la chymie intéreſſent trop la médecine, pour que nous négligions de faire connoître les ouvrages nouveaux qui paroiſſent dans ces deux ſciences. « Nous ne ſommes plus dans ces temps, dit m. *de Fourcroy*, auteur de l'ouvrage dont nous allons rendre compte, *tom.* 1., *pag.* 6, où quelques hommes enthouſiaſtes, fiers des merveilles qu'ils créoient par leur art, prétendoient aſſujettir la pratique de la médecine aux ſeules lumieres de la chymie, & attribuoient les maladies à des acides qu'il falloit neutraliſer, ou à des efferveſcences qu'il étoit néceſſaire de calmer. Les médecins chymiſtes de notre ſiécle, plus ſages que ceux du dernier, ſavent, à l'exemple du grand *Stahl*, reſſerrer l'empire de la chymie, & la contenir dans de juſtes bornes; mais ils ne peuvent s'empêcher de croire que cette ſcience doit éclairer la médecine ſur la nature & les propriétés des humeurs animales, ſur leur altération dans les maladies, ſur les ſubſtances alimentaires, médicamenteuſes & vénéneuſes, ſur la preſcription des formules, &c. ils penſent que la chymie animale,

ſuivie comme l'avoient fait mm. *Rouelle* & *Bucquet*, & comme le font encore quelques chymiſtes, mais malheureuſement en petit nombre, donnera des lumieres qu'elle ſeule peut fournir, & ils ſont juſtement étonnés d'entendre tous les jours des praticiens s'élever dans le monde contre une ſcience qu'ils ne connoiſſent pas aſſez pour juger de ſon utilité, & contre ceux qui la cultivent ». Quoique ces réflexions ſoient vraies en général, elles ne doivent cependant pas être appliquées à tous les médecins. En effet, s'il en eſt quelques-uns qui, entiérement étrangers à la chymie, diſent autant de mal qu'ils peuvent de cette ſcience, il en eſt auſſi d'autres qui en reconnoiſſent l'utilité, & qui ſavent apprécier ſon influence ſur la médecine. *Ganganelli*, dont l'eſprit étoit ſi orné & le jugement ſi ſain, a dit dans l'une de ſes lettres, que la philoſophie ſans géométrie étoit comme la médecine ſans chymie. La réputation médicale des *Hoffman*, des *Stahl*, des *Boerhaave*, des *Gaubius*, &c. a dû une grande partie de ſon éclat aux travaux chymiques relatifs à la médecine dont ils ont enrichi l'art de guérir. Sans ajouter plus de réflexions ſur cet objet, on convient aujourd'hui que les connoiſſances de chymie donnent, à mérite égal d'ailleurs, de l'avantage aux mé-

decins qui les possedent, sur ceux qui n'ont point assez approfondi cette science : aussi les jeunes médecins l'étudient-ils depuis quelques années avec beaucoup plus de soin qu'on ne le faisoit autrefois. C'est dans la vue d'être utile à ces derniers, ainsi qu'aux amateurs des sciences accessoires à la médecine, que nous allons donner un extrait de l'ouvrage de m. *de Fourcroy*.

L'auteur, dans une préface bien faite, dans laquelle il fait connoître l'ordre de son travail avec beaucoup de méthode, nous apprend qu'il a suivi l'exécution d'un projet conçu par feu m. *Bucquet* & lui. Son association avec un homme aussi distingué par ses connoissances, & par l'art de professer qu'il avoit porté à un si haut degré, est bien faite pour donner une bonne idée de son ouvrage.

Après la préface on trouve une dissertation sur les affinités chymiques, propre à servir d'introduction aux éléments de cette science. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet, depuis *Geoffroy* jusqu'à m. *Bergmann*, la dissertation de m. *de Fourcroy* présente cependant un nouveau point de vue. Ce médecin, au lieu de rechercher la cause de la force d'affinité, en examine avec soin tous les phénomenes, & il croit devoir donner le nom de loix

à ceux qui lui paroissent constants & invariables. Il fait monter le nombre de ces loix à dix, qu'il indique les unes après les autres, & dont il donne des exemples bien choisis. On trouvera dans ce mémoire des vues très-intéressantes sur la dissolution, sur les précipités, sur les propriétés des composés entiérement différentes de celles de leurs principes, sur les affinités doubles, &c.

M. *de Fourcroy*, après avoir parlé de la maniere de définir la chymie, de son objet, de ses moyens, de son utilité, trace un tableau fort abrégé de son histoire qu'il dirige en six époques, & il passe à l'examen des affinités, & des principes des chymistes. Ces différents articles sont courts, clairs & méthodiques. Les propriétés des quatre corps élémentaires l'occupent ensuite. Il traite de la lumiere, de la chaleur & de la raréfaction, trois phénomenes dont l'ensemble font reconnoître ce que les physiciens ont appellé feu. L'auteur adopte l'opinion de *Bacon* & de m. *Macquer* qui ne reconnoissent point l'existence du feu comme l'ont entendu la plûpart des physiciens, & il paroît pancher pour celle de m. *Macquer* qui a substitué la lumiere à ce fluide non démontré.

L'article qui traite de l'air, n'excite pas

moins d'intérêt; l'art avec lequel l'auteur offre les différences de ce corps d'avec les autres fluides élastiques & aériformes, différences fondées sur ses propriétés d'entretenir la combustion & la respiration dont il jouit seul parmi tous ces autres fluides, annonce un observateur exact & un esprit méthodique. Il insiste sur ce que l'air pur, considéré chymiquement, n'est point celui de l'atmosphere qui n'en contient qu'une petite portion, mais celui que l'on retire des corps dans lesquels il s'est fixé pendant la combustion, tels que les chaux métalliques, &c.

L'eau, considérée dans ses trois états de glace, de liquide & de vapeur, suit l'histoire de l'air. Quant à la terre élémentaire, m. *de Fourcroy* observe qu'il n'y a aucun corps qui puisse mériter ce nom, & qu'il est appliqué à plusieurs substances très-différentes, quoiqu'elles jouissent toutes des propriétés générales attribuées à la terre.

C'est à cet article que commence la minéralogie dont l'auteur s'occupe avant les végétaux & les animaux. Toutes les substances qui constituent le regne minéral, sont divisées en trois classes dans son ouvrage; savoir, les matieres terreuses & pierreuses, les matieres salines & les matieres combustibles.

La premiere classe, qui comprend les substances terreuses & pierreuses confondues ensemble par l'auteur, offre deux divisions de ces matieres; l'une fondée sur les propriétés physiques & apparentes, l'autre établie d'après la nature chymique de ces substances. La premiere est celle de m. *Daubenton*, à laquelle m. *de Fourcroy* donne la préférence sur celles de tous les autres lithologistes. La méthode chymique, qui suit la division de m. *Daubenton*, étant absolument nouvelle, nous croyons devoir en présenter un extrait.

Les terres & les pierres y sont partagées en trois sections; la premiere, sous le nom de terres & pierres simples, comprend quatre ordres: le premier ordre de cette section comprend les pierres vitreuses, dont le plus grand feu n'altere ni la nature, ni l'aggrégation. Le crystal de roche & quatre pierres pécieuses, la topaze orientale, le saphir, l'améthyste, & l'hyacinthe orientale, sont les genres renfermés dans ce premier ordre. Dans le second ordre sont comprises les pierres quartzeuses qui, exposées au feu, perdent leur aggrégation, & deviennent opaques: ce second ordre contient cinq genres, le quartz, le caillou & l'agathe, les matieres organiques agathifiées, le jaspe & le grès dont les sables ne sont que des variétés. Le

troisieme ordre des terres & pierres simples est destiné aux argilles : ces matieres durcissent au feu, ne font point feu avec le briquet, se délayent la plûpart dans l'eau, & forment de l'alun avec l'acide vitriolique. Cet ordre est divisé en quatre genres ; les argilles ductiles, les argilles séches ou tripolis, le schiste ou ardoise, & le feld-spath. Nous observerons sur cette derniere pierre, que sa forme crystalline, sa cassure, sa fusibilité & sa propriété de faire feu avec le briquet, semblent l'éloigner des argilles & la rapprocher des pierres composées : M. *de Fourcroy* ne l'a rangée avec les argilles que d'après m. *Bucquet* qui la regardoit comme formée presque entiérement de terre argilleuse. Enfin dans le quatrieme ordre des pierres simples, m. *de Fourcroy* a placé des pierres dont la nature est peu connue. Quoiqu'elles aient quelques caracteres des argilles avec lesquelles la plûpart des naturalistes les ont rangées, m. *Bucquet* n'a pu en retirer, par l'acide vitriolique, qu'un sel très-différent de l'alun, & d'ailleurs elles fondent au feu. M. *de Fourcroy* a donc cru devoir leur donner un nom particulier qui pût les distinguer des argilles proprement dites ; il a adopté celui de *fausses argilles*. Cet ordre, entiérement nouveau, contient quatre genres, les

pierres ollaires dures, les pierres ollaires tendres ou ſtéatites, le talc ou mica, & les amiantes & les asbeſtes.

La ſeconde ſection des pierres eſt formée de toutes celles qui contiennent pluſieurs corps combinés par la nature, ſoit pluſieurs terres enſemble, ſoit des terres & des ſels, ſoit ces deux matieres avec quelque ſubſtance combuſtible. Le nom de pierres & de terres compoſées, donné à cette ſection, déſigne leur nature chymique : en général elles ſont toutes plus ou moins fuſibles, & l'analyſe en démontre les principes compoſans. Les genres de cette ſection, qui n'eſt point ſubdiviſée en pluſieurs ordres comme la premiere, ſont les ocres, la zéolite, le ſchorl, les macles, le trapp, le lapis lazuli, les pierres gemmes fuſibles, les cryſtaux de volcans, les pierres ponces & le verre de volcans. Il s'en faut de beaucoup que toutes ces pierres aient été analyſées comme il convient, & qu'on connoiſſe exactement leurs propriétés chymiques ; m. *de Fourcroy* a donné ce qu'il y a de fait ſur cet objet, & a eu le plus grand ſoin d'indiquer ce qui reſte à faire.

Dans la troiſieme ſection l'auteur a placé toutes les terres & pierres qui ſont formées par le mélange de celles des deux premieres ſections ; l'aſpect ſuffit pour

reconnoître ces ſubſtances, & pour juſtifier leur dénomination de pierres mélangées. Quoique leur formation ne ſoit pas entiérement connue, m. *de Fourcroy* a cru, d'après m. *Bucquet*, devoir les diviſer en deux ordres, eu égard à leurs propriétés : le premier renferme celles qui paroiſſent formées par l'eau, telles que le petro-ſilex, le pouding, le granit, le porphyre & l'ophites ; le ſecond comprend les terres & les pierres dont le mélange eſt manifeſtemeut dû à l'action du feu. Les cendres de volcan, les laves, les baſaltes & les ſcories de laves, ſont les quatre genres qui conſtituent ce ſecond ordre.

La ſeconde claſſe des minéraux renferme les ſubſtances ſalines ; l'auteur examine les quatre caracteres généraux qui diſtinguent ces matieres de tous les autres minéraux ; ces caracteres ſont la ſaveur, la diſſolubilité dans l'eau, la tendance à la combinaiſon, & l'incombuſtibilité : cette derniere propriété eſt fondée ſur l'hiſtoire & les phénomenes de la combuſtion, dont le réſultat eſt toujours, ſuivant l'auteur, une combinaiſon de la ſubſtance combuſtible avec l'air pur. Les expériences des modernes, & ſur-tout de m. *Lavoiſier*, apprennent que beaucoup de matieres combuſtibles deviennent ſalines après leur

combuſtion, & c'eſt ſur ce changement de propriétés, qu'eſt fondé le caractere d'incombuſtibilité que m. *de Fourcroy* donne aux ſels : cette idée nouvelle mérite l'attention des chymiſtes. Les ſels ſont diviſés en deux ordres; le premier comprend les ſels ſimples ou primitifs; le ſecond, les ſels neutres ou ſecondaires : les ſels ſimples ſont diviſés en trois genres, qui ſont les ſubſtances ſalino-terreuſes, les alkalis & les acides. Trois ſortes, ſavoir, la terre peſante, la magnéſie & la chaux conſtituent le premier genre. Le ſecond renferme les deux alkalis fixes purs, & l'alkali volatil cauſtique. Les acides ſont au nombre de ſept, l'acide crayeux ou l'air fixe, l'acide marin, l'acide ſpathique, l'acide nitreux, l'eau régale, l'acide vitriolique, & l'acide du borax ou ſel ſédatif. Chacun de ces ſels eſt examiné en détail, & l'auteur inſiſte ſur l'air pur qu'ils paroiſſent contenir tous en plus ou moins grande quantité, & qui les conſtitue acides.

Le ſecond ordre, ou celui des ſels neutres, eſt diviſé en ſix genres; le premier renferme, ſous le nom de ſels neutres parfaits, les combinaiſons des acides avec les deux alkalis fixes. Les ſortes de ce genre ſont au nombre de douze; ſavoir, le tartre vitriolé, le ſel de *Glauber*, le nitre, le nitre cubique, le ſel fébrifuge de *Syl-*

vius, le ſel marin, le borax, le borax végétal, le tartre ſpathique, la ſoude ſpathique, le tartre crayeux, & la ſoude crayeuſe. Les cinq ſortes de ſels que nous venons d'indiquer ont reçu des noms nouveaux, & encore inconnus. Cette ſorte de licence devoit être permiſe à l'auteur, pour déſigner & faire reconnoître des combinaiſons ſalines, dont on n'avoit encore parlé dans aucun ouvrage élémentaire : deux de ces ſels neutres, le tartre crayeux & la ſoude crayeuſe ſont très-néceſſaires à bien connoître, ſur-tout pour ne les point confondre avec les alkalis fixes purs & cauſtiques. Ces ſels, dont l'acide crayeux eſt le principe neutraliſant, ont été, juſqu'à mm. *Black* & *Prieſtley*, regardés comme les alkalis fixes purs, & quelques perſonnes ne ſaiſiſſent point encore bien cette différence.

Le ſecond genre des ſels neutres comprend les ſels formés par l'union des acides avec l'alkali volatil. Ils ſont appellés *ſels imparfaits* ou *ſels ammoniacaux ;* il y en a ſix ſortes, le ſel ammoniacal vitriolique, le ſel ammoniacal nitreux, le ſel ammoniac, le borax ammoniacal, le ſel ammoniacal ſpathique, & le ſel ammoniacal crayeux. Nous ferons, ſur la dénomination nouvelle des trois dernieres ſortes, & ſur la nature neutre du ſel ammoniacal

crayeux, appellé jusqu'actuellement du nom très-impropre d'alkali volatil concret, les mêmes réflexions que nous avons faites sur plusieurs sels neutres parfaits du premier genre, & sur-tout sur le tartre crayeux & la soude crayeuse.

Dans le troisieme genre sont rangés les sels calcaires & les combinaisons de la chaux avec les acides. Les six sortes de ce genre sont le vitriol de chaux ou la sélénite, le nitre calcaire, le sel marin calcaire, le borax calcaire, le spath vitreux ou fluor spathique, ou la combinaison de la chaux avec l'acide spathique de m. *Scheèle*, & le spath calcaire. Ce dernier, qui résulte de l'union de l'acide crayeux à la chaux, comprend sous lui toutes les matieres calcaires en général, depuis la terre coquillere jusqu'à l'albâtre.

Le quatrieme genre contient les sels neutres à base de magnésie. Les six sortes de ces sels sont le vitriol de magnésie ou sel d'Epsom, le nitre de magnésie, le sel marin de magnésie, le borax à base de magnésie, la magnésie spathique, & la magnésie crayeuse: tous ces sels sont très-peu connus, & m. *de Fourcroy* a réuni tout ce qu'on sait sur leurs propriétés.

Le cinquieme genre est composé des sels à base de terre pesante; savoir, du spath pesant, qui est la combinaison de

l'acide vitriolique avec la terre pesante, du nitre de terre pesante, du sel marin à base de terre pesante, du borax à base de terre pesante, de la terre pesante spathique, & de la terre pesante crayeuse. Ces six sortes de sels sont encore moins connues que celles à base de magnésie.

Enfin dans le sixieme & dernier genre des sels sont placés ceux à base d'argille. Ce genre contient six sortes; savoir, l'alun, le nitre argilleux, le sel marin argilleux, le borax argilleux, l'argille spathique & l'argille crayeuse. L'alun est le seul de ces sels sur lesquels on a des connoissances exactes.

D'après cet exposé on s'apperçoit facilement que l'histoire des matieres salines est complette dans l'ouvrage de m. *de Fourcroy*; nous croyons même qu'il n'existe dans aucun livre de chymie un tableau aussi étendu des substances salines. Les propriétés de celles qui sont bien connues y sont examinées dans le plus grand détail. Quant aux autres, la maniere dont elles sont classées forme un cadre auquel on pourra facilement adapter les connoissances qu'on acquierra par la suite sur leurs propriétés.

La troisieme classe des minéraux renferme les corps combustibles de ce regne. Après un résumé sur la combustion &

l'exposé des opinions des différents chymistes sur ce grand phénomene, m. *de Fourcroy* divise les corps combustibles en cinq genres, le diamant, le gaz inflammable, le soufre, les matieres métalliques & les bitumes. On trouve dans l'histoire du diamant tout ce qu'on sait aujourd'hui à ce sujet; celle du gaz inflammable offre une théorie nouvelle sur la nature de l'acide crayeux que l'auteur soupçonne être un composé de ce gaz & d'air pur. Il pense que le gaz inflammable est à l'acide crayeux ce qu'est le soufre à l'acide vitriolique, le phosphore à l'acide phosphorique, c'est-à-dire, un des principes de cet article.

L'article des matieres métalliques est traité avec beaucoup de soins : c'est une des parties les plus considérables de l'ouvrage. L'auteur commence leur histoire par une dissertation sur la nature & les propriétés de ces substances en général. Il s'occupe, dans six paragraphes, 1°. de leurs propriétés physiques, telles que l'opacité, la couleur, la pesanteur, la ductilité sous le marteau & à la filiere, qui y sont très-bien distingués, la *crystallisabilité*, la saveur & l'odeur; 2°. de leurs propriétés chymiques, ou de la maniere dont elles sont altérées par la lumiere, la chaleur, l'air, l'eau, les terres, les alkalis, les

acides, les sels neutres, le gaz inflammable, & le soufre; 3°. de leur histoire naturelle, ou des différents états dans lesquels la nature nous les présente; 4°. de l'art d'essayer leurs mines, ou de la docimasie, utile pour apprendre à connoître, par l'analyse, la nature, la quantité & l'état des matieres métalliques & des diverses substances qui leur sont unies dans les mines; 5°. de l'art d'extraire & de purifier en grand les métaux, ou de la métallurgie; 6°. enfin de la maniere dont on doit classer les substances métalliques. Ce qu'il y a de plus nouveau dans cette dissertation préliminaire, c'est une théorie sur la calcination des métaux, qui differe un peu de celle de m. *Lavoisier*, & que m. *de Fourcroy* propose comme une hypothèse d'accord avec tous les faits nouvellement connus sur ce phénomene. Elle consiste à regarder les métaux comme des corps combustibles simples, & leur combustion comme l'acte même de la combinaison de ces corps avec l'air pur ou déphlogistiqué de l'atmosphere; d'où il suit que les chaux métalliques au lieu d'être des corps simples, sont des composés des métaux avec l'air pur, auquel elles doivent leur couleur, leur excès de pesanteur, leur incombustibilité & leur saveur souvent voisine de la saveur saline. Quoique

que cette théorie ſoit de la plus grande ſimplicité, & bien d'accord avec la plûpart des faits, nous penſons qu'il eſt encore impoſſible de nier entiérement l'exiſtence du phlogiſtique, & que la belle théorie de m. *Macquer*, qui accorde celle de *Stahl* avec les découvertes ſur l'air, mérite plus de confiance, juſqu'à ce qu'il y ait encore beaucoup de faits mieux connus, qui confirmeront ou détruiront ſon hypothèſe. Au reſte nous nous faiſons un devoir de faire obſerver que m. *de Fourcroy* a eu la ſageſſe de dire dans pluſieurs endroits de ſon ouvrage, que la théorie de m. *Macquer* étoit ſouvent préférable à la ſienne pour l'explication de pluſieurs faits.

Les matieres métalliques dont l'auteur examine enſuite les propriétés en particulier, ſont au nombre de quinze; ſavoir, l'arſenic, le cobalt, le biſmuth, le nickel, la manganèſe, le régule d'antimoine, le zinc, le mercure, l'étain, le plomb, le fer, le cuivre, l'argent, l'or & la platine. Chacune de ces ſubſtances eſt examinée dans le plus grand détail; c'eſt ſur celles dont les arts & la médecine retirent le plus d'avantage, que m. *de Fourcroy* a le plus inſiſté : tels ſont le régule d'antimoine, le mercure & le fer, relativement à la médecine; le zinc, l'étain, le plomb, le cuivre, l'or & l'argent, relativement

aux arts. Ce ſeroit paſſer les bornes de ce journal, que d'entreprendre de faire connoître chacun de ces articles en particulier; nous nous bornerons à indiquer les faits les plus ſaillants qu'ils nous ont préſentés. Les cryſtalliſations des métaux y ſont décrites avec ſoin; les détails ſur les chaux d'arſenic, de zinc, de mercure, de plomb, de fer & de cuivre, ſur les diſſolutions de ces métaux par les acides, ſur la forme & les propriétés des ſels métalliques, y ſont en général très-complets & très-bien expoſés. L'hiſtoire du kermès, des ſels mercuriels, du bleu de Pruſſe, des préparations médicinales de l'antimoine, du mercure, du fer, offrent un grand nombre de faits nouveaux; telles ſont l'action de l'eau de chaux ſur l'antimoine qu'elle réduit à froid en une eſpece de kermès, la décoloration du bleu de Pruſſe par la magnéſie & l'eau de chaux, celle de ce même produit chymique par les alkalis en différents états, la nature du ſafran de mars apéritif, qui n'eſt qu'une craie de fer, ou la combinaiſon de ce métal avec l'acide crayeux, &c.

Le cinquieme genre des ſubſtances combuſtibles minérales comprend les bitumes. L'auteur en reconnoît ſix ſortes qui ſont le ſuccin ou ambre jaune, l'aſphalte ou bitume de Judée, le jayet ou jais, le char-

bon fossile, l'ambre-gris & le pétrole.

Le regne minéral est terminé par une dissertation sur la nature, l'analyse & les propriétés des eaux minérales. Cette dissertation contient en abrégé tout ce qu'il est important de savoir sur ces fluides.

Le regne végétal n'est pas traité avec autant d'étendue que le minéral. M. *de Fourcroy* en a donné les raisons dans sa préface. Les végétaux ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien connus par les chymistes que les minéraux; leur analyse est beaucoup plus difficile, & par cela même beaucoup moins avancée. L'auteur passe successivement en revue les organes des végétaux, leurs fonctions, leurs sucs, les extraits des plantes, leurs sels essentiels, acides & sucrés, la manne, les gommes & les mucilages, les huiles grasses & essentielles, le principe camphré, l'esprit recteur, les baumes, les résines, les gommes-résines, la gomme élastique ou *caoutchouc*, les fécules & les farines, les trois principes constituants de ces dernieres, ou la partie glutineuse, l'amidon & l'extrait muqueux, les matieres colorantes. Il s'occupe ensuite de l'analyse des végétaux à feu nud, de la nature & des propriétés du charbon végétal, des sels fixes des plantes, & de leurs terres. Il passe de-là aux mouvements intestins, connus sous le nom de fermen-

tations, auxquels les végétaux ſont ſujets. Il décrit les conditions, les phénomenes de la fermentation ſpiritueuſe, les diverſes matieres végétales ſuſceptibles de l'éprouver. Il s'attache ſpécialement à faire bien connoître l'eſprit ardent qui eſt le produit de cette fermentation, & le tartre qui ſe ſépare du vin. Les phénomenes de la fermentation acide, la nature du vinaigre & ſes combinaiſons diverſes, ſont expoſés avec les détails qu'exigeoit l'importance & les uſages de cet acide. Enfin le regne végétal eſt terminé par l'hiſtoire de la putréfaction des végétaux, & de leur deſtruction. Comme ces différents articles ne contiennent que peu de faits qui ne ſoient connus des chymiſtes, nous n'en dirons rien en particulier, nous ferons ſeulement obſerver que cette partie de l'ouvrage de m. *de Fourcroy*, quoiqu'aſſez courte, comparativement au regne minéral, nous a paru offrir tout ce qu'il y a de connu ſur les végétaux, & qu'elle préſente ſpécialement les nouvelles découvertes faites ſur les fluides élaſtiques que ces corps organiques exhalent dans différentes circonſtances, ſur les ſels acides des plantes, ſur celui du ſucre, ſur la gomme élaſtique, &c. Nous remarquerons encore que les propriétés médicinales des diverſes ſubſtances du regne minéral & du regne végétal, ſont

aſſez bien indiquées par m. *de Fourcroy*, pour conſtituer enſemble, ſi elles étoient toutes réunies, une matiere médicale chymique.

Il n'en eſt pas du regne animal comme du végétal. Le plan que l'auteur a ſuivi dans l'examen des corps de ce regne eſt nouveau. Il préſente d'abord les méthodes des naturaliſtes, à l'aide deſquelles on peut diſtinguer les animaux. L'homme, les quadrupedes, les cétacés, les oiſeaux, les amphibies, les poiſſons, les inſectes, les vers & les polypes, conſtituent les neuf claſſes d'animaux, que m. *de Fourcroy* examine les unes après les autres. Il a réuni, ſoit dans le cours de l'ouvrage, ſoit dans des tables placées à la fin du ſecond volume, les méthodes données par pluſieurs naturaliſtes pour diſtinguer chaque claſſe d'animaux.

Après l'hiſtoire naturelle, m. *de Fourcroy* préſente un tableau phyſiologique des fonctions des animaux conſidérés depuis l'homme juſqu'aux polypes : c'eſt l'extrait d'une thèſe qu'il a ſoutenue aux écoles de médecine, au mois de mars 1779, & qui a pour titre : *De anatome comparatâ.*

La partie la plus étendue & la plus importante du regne animal, eſt ſans contredit celle qui ſuit l'eſquiſſe phyſiologi-

que dont nous venons de parler. Cette partie traite de l'analyſe chymique de toutes les matieres animales, liquides & ſolides. Le ſang, le lait, la graiſſe, la bile, les calculs biliaires, la ſalive & le ſuc pancréatique, l'humeur ſéminale, l'urine, les ſels fuſibles, l'acide phoſphorique, les calculs urinaires, les excréments, les parties molles & blanches des animaux, les muſcles & les os y ſont examinés en détail; on y trouve le réſultat des travaux de mm. *Margraf*, *Rouelle*, *Bucquet*, *Poulletier de la Salle*, *Prouſt*, *Scheèle*, *Thouvenel.* M. *de Fourcroy* lui-même les a expoſés dans un ordre méthodique, & avec une clarté telle que l'étudiant en médecine le moins avancé eſt capable de les entendre. M. *de Fourcroy* a bien ſenti que l'analyſe des ſubſtances animales étoit un des travaux les plus capables de reculer les limites de la phyſiologie, & de la pathologie. Il a bien exprimé cette penſée lorſqu'il a dit dans ſa préface: « Quoique l'analyſe des matieres animales ſoit encore moins avancée que celle des produits des plantes, je ne puis diſſimuler que le travail auquel je me ſuis livré ſur le regne animal, m'a paru plus ſatisfaiſant que le premier, ſoit que tout ce qui appartient à ce regne fût plus capable d'intéreſſer particuliérement un médecin, ſoit

que l'enſemble des faits que j'ai réunis ſur les animaux m'ait ſemblé plus frappant & plus propre à piquer la curioſité, & à faire naître l'amour de l'étude ».

On trouve à la fin de ce regne l'hiſtoire abrégée d'un aſſez grand nombre de matieres animales employées dans la médecine & dans les arts; telles ſont le caſtoréum, le muſc, la corne de cerf, le blanc de baleine, les œufs, la tortue, la grenouille & la vipere, l'icthyocolle, le miel & la cire, la réſine lacque, le kermès & la cochenille, les pierres d'écreviſſe, le corail & la coralline. Les analogies chymiques entre les végétaux & les animaux, & les phénomenes de la putréfaction & de la deſtruction totale des ſubſtances animales, terminent tout l'ouvrage. Cette eſquiſſe de l'enſemble de la grande quantité de faits qui conſtituent le regne animal, doivent faire preſſentir qu'il étoit ſuſceptible d'une extenſion beaucoup plus conſidérable; auſſi m. *de Fourcroy* nous apprend-il, dans une note de ſa préface, qu'elle n'eſt que le plan d'un ouvrage plus étendu qu'il ſe propoſe de donner au public, & qui ſera ſpécialement deſtiné aux étudians en médecine.

SUITE ET FIN

De l'obſervation ſur la paracenteſe, &c. par m. Lurde.

Le 20, les jambes & les cuiſſes furent prodigeuſement enflées ; & quand le malade étoit couché, il ſentoit quelque choſe qui lui montoit au goſier & lui donnoit des étouffements.

Le 21, il prend ſa médecine ordinaire.

Le 22, l'enflure fait des progrès & gagne de nouveau le ſcrotum. Je fais faire une moucheture ſuperficielle à côté des premieres ſcarifications : ces deux mouchetures rendirent abondamment pendant trois jours, au bout deſquels elles ſe fermerent, après avoir conſidérablement diminué le volume des extrémités inférieures & du ſcrotum.

Malgré cela, le 26, la reſpiration eſt fort gênée : on tenta deux nouvelles mouchetures ; celles-ci ne rendirent rien : l'œdeme n'étoit pas aſſez conſidérable.

Le 27, je fais prendre vingt-cinq grains de poudre de crapeau (1). Ce remede dont j'ai vu quelquefois de bons effets, ne rendit les urines guere plus abondantes.

---

(1) Ce ſel n'eſt autre choſe qu'un ſel alkali fixe.

Le 28, ſa médecine ordinaire, c'eſt-à-dire, une once & demie de manne, demi-once de ſel d'epſom, & dix grains de jalap en poudre.

Le 29, voyant que, malgré tous ces remedes, la maladie s'aggravoit, je mis le malade à l'uſage de l'arcanum duplicatum, un demi gros chaque matin, dont je pouſſai enſuite la doſe juſqu'à trente-ſix grains, le purgeant chaque ſixieme jour avec ſa médecine ordinaire. Cette médecine le purge toujours bien, & ne lui donne point les feux & les angoiſſes que lui donnoient les autres hydragogues, & l'arcanum entretient l'écoulement des urines. Par cette méthode à laquelle je m'en ſuis tenu tout le mois de juin, il ſe trouve conſidérablement déſenflé. Il eſt vrai que ce qui contribue encore beaucoup à diminuer l'enflure, c'eſt que les féroſités coulent toujours plus ou moins & par la ſeconde ſcarification à laquelle on a mis le baſilicum pour empêcher qu'elle ne ſe fermât entiérement, & par une petite crevaſſe qui s'eſt faite au bas de la jambe du côté où on fit la premiere ſcarification qui a tant fait ſouffrir le malade, & enfin, par cette même ſcarification qui rend une humeur fort puante.

Mais la fievre lente subsiste toujours; une toux seche fatigue de temps en temps le malade; & il est aisé de connoître qu'il y a de l'eau dans la poitrine, soit par la parole un peu entrecoupée, soit par l'oppression que le malade éprouve, surtout quand il est couché, soit par le poids & le tiraillement douleureux qu'il ressent à la derniere des fausses côtes sur la région de la rate, principalement dans l'inspiration, soit encore par la pesanteur circulaire qu'il éprouve autour de la poitrine; & que ce malade qui est d'un caractere jovial, appelle le cordon de saint François; comme il donne le nom de stimagtes aux scarifications de ses pieds: il a depuis quelques jours le visage un peu bouffi.

Le 9 juillet, il lui prit, vers les minuit, une fievre considérable, avec beaucoup de chaleur & d'altération, sans qu'on puisse en deviner la cause.

Le 10, un dévoiement séreux & abondant se joint à la fievre.

Le 11, le dévoiement continue, & la fievre diminue.

Le 12, le dévoiement subsiste. Le malade continue, malgré sa diarrhée, l'usage du sel de duobus.

Le 13, il prend la médecine ordinaire,

où l'on ſubſtitue vingt grains de rhubarbe en poudre, aux dix grains de jalap.

Le 14, le dévoiement eſt modéré, le viſage eſt plus bouffi, la main droite un peu enflée, peut-être parce que le malade eſt toujours penché ſur ce côté; il eſt aſſoupi, foible & dégoûté.

Nous avons laiſſé plus haut la gangrene à l'un des pieds. Les ſcarifications des bords de l'ulcere & les lotions dont nous avons fait mention, en arrêterent le progrès; cela n'empêche pas que le malade n'y ſente encore, de temps en temps, des feux & des élancements très-vifs; il ne put y ſupporter l'onguent *apoſtolorum*, ni même le mondificatif d'ache qu'on y appliquoit pour en déterger le fond baveux & filandreux, & pour y faire venir de bonnes chairs. Le chirurgien ſe tourna du côté de l'onguent de litharge, afin de deſſécher l'ulcere, & le faire cicatriſer. Cet onguent a emporté la douleur & l'ulcere en va mieux. Cependant les tendons des extenſeurs des doigts paroiſſent preſque à découvert, & les levres ſe ſont retirées au point que ſa largeur eſt de trois travers de doigt; les chairs ſont très-lentes à revenir; de ſorte qu'il eſt fort mal aiſé de décider ſi on pourra jamais parvenir à obtenir

la cicatriſation. C'eſt ce qui inquiete le plus le malade; car, pour ce qui eſt de l'eau qu'il ſent bien à ſa poitrine, une nouvelle ponction, nous dit-il derniérement, nous en fera raiſon.

Reſte qu'il y a préciſément, aujourd'hui 14 juillet, trois mois & deux jours que la paracentheſe de la poitrine fut pratiquée, ſans laquelle le malade n'auroit peut-être pas eu plus de vingt-quatre heures à vivre.

Il me ſemble qu'on peut inférer de tout ceci, que l'hydropiſie de poitrine, ainſi que l'aſſure *Hoffmann*, eſt une maladie plus fréquente qu'on ne penſe communément; qu'elle n'eſt pas aſſez connue, & qu'elle eſt encore trop négligée quand on vient à la connoître : car on eſt malheureuſement dans l'uſage d'abandonner comme ſans reſſource les malades qui en ſont atteints, ou, tout au plus, de les traiter par des apéritifs, des diurétiques & des hydragogues, qui ſont tous ſeuls des remedes inſuffiſants pour les guérir; au lieu que ſi on avoit recours à la même opération qu'on pratique dans l'hydropiſie du bas-ventre, on en retireroit le même ſuccès, ſur-tout ſi on la mettoit en œuvre avant que le poumon fût flétri ou altéré par les eaux qui l'inondent.

On auroit encore l'avantage, en pra-

tiquant cette opération d'abord que la maladie eſt bien conſtatée, de prévenir l'épaiſſiſſement des liqueurs & d'entretenir l'élaboration naturelle du ſang, en facilitant le jeu du poumon, qui eſt le principal organe de la ſanguification.

En effet, quand on ſe repréſente que dans l'inſpiration il entre dans les poumons un cylindre d'air d'une peſanteur égale à un cylindre d'eau de la hauteur de 32 pieds, ou à un cylindre de mercure de la hauteur de 27 pouces, & dont la baſe ſeroit d'environ 100 pouces quarrés, parce que la ſomme de la ſurface interne de toutes les véſicules du poumon eſt à peu près égale à 100 pouces quarrés. Quand on ſe repréſente encore que cet air, à la façon de tous les corps graves, accélere ſon mouvement en deſcendant; que l'accélération de ce mouvement eſt équivalente à une vraie percuſſion, dont l'énergie eſt bien plus forte que celle de la preſſion; qu'enfin la chaleur du poumon doit faire raréfier & dilater trois ou quatre fois autant l'air qui y eſt entré; quelle idée ne ſe fera-t-on pas de la preſſion immenſe que l'air doit faire ſur les véſicules du poumon?

Si, d'un autre côté, on fait attention que dans l'expiration l'air eſt chaſſé du poumon avec la même force qu'il y eſt

entré, attendu que la réaction est toujours égale à l'action, & que l'air n'en peut être chassé que les parois de la poitrine ne fassent une forte compression sur les poumons & leurs vésicules; quand on se représente, dis-je, cette alternative de mouvemens, pendant lesquels les vaisseaux sanguins qui forment une espece de réseau sur la surface extérieure des vésicules, tantôt dilatées, tantôt resserrées avec une force immense, sont à leur tour, tantôt développés, tantôt comprimés avec la même force, de maniere qu'il n'y a pas deux instants successifs dans la vie où les vaisseaux du poumon conservent la même forme, la même capacité, la même action (1), peut-on s'empêcher de voir combien il est nécessaire que la respiration se fasse librement, afin de broyer, de triturer, d'affiner le sang, & de le rendre par ce moyen plus fluide, plus chaud, plus vermeil, artériel, en un mot, & tel qu'il revient du poumon par la veine pulmonaire.

La nécessité d'une respiration libre une fois établie pour entretenir la fluidité du sang, il est d'une conséquence infaillible, que, lorsque la respiration demeurera gênée pendant quelque temps, les li-

---

(1) BOERHAAVE, *instit. med.* §. 625.

queurs contracteront un degré d'épaississement capable, non-seulement d'entretenir les obstructions des vaisseaux qui ont donné lieu à l'épanchement de la sérosité; mais encore de former de nouveaux embarras dans toutes les parties du corps. Je crois que c'est là une des principales raisons pourquoi l'hydropisie de poitrine se trouve rarement seule, mais qu'elle est bientôt suivie de l'ascite & de l'anasarque, & pourquoi toutes ces hydropisies surviennent si souvent à l'asthme.

Ce n'est pas seulement dans la vue des maux à venir qu'il ne faut pas différer cette opération, mais encore pour aider l'effet des remedes dans le mal présent: *Neque enim sanat emissus humor; sed medicinæ locum facit* (1). Ces remedes sont sur-tout les apéritifs: leur action sur le poumon sera d'autant plus efficace, qu'ils se porteront & qu'ils circuleront plus librement dans le viscere, lorsque les eaux ne mettront plus d'obstacle à sa dilation & à sa contraction alternative; mécanisme d'ailleurs très-propre par lui-même à broyer, à pétrir & à exprimer des vaisseaux capillaires les sucs gluants, qui sont le germe des obstructions.

On sent bien que si ces obstructions

(1) Celse, *lib.* 3, *cap.* 21.

ſont invétérées, ou que ſi les glandes de la poitrine ſont ſquirrheuſes, cette opération ſera tout auſſi infructueuſe que celle qu'on fait dans l'aſcite, lorſque celle-ci dépend de cauſes auſſi rebelles : mais, dans l'incertitude de l'état de ces mêmes cauſes, quelle ſatisfaction pour un médecin qu'un véritable zele conduit, de prolonger du moins les jours d'un malade prêt à ſuffoquer.

D'ailleurs cette opération n'a rien de redoutable que par le préjugé qui tire uniquement ſa ſource du non-uſage. La douleur eſt légere & inſtantanée ; elle peut ſe comparer à celle de la ſaignée ordinaire. Il n'y a pas d'accident à craindre (1) ; le ſeul qui ſoit ſurvenu au malade qui fait le ſujet de cette obſervation, eſt la ſyncope, qui arrive ſi ſouvent dans la ſaignée, & à laquelle il eſt tout auſſi facile de porter remede.

On peut même la prévenir en ſe réglant ſur les forces du malade par le tact de ſon pouls, & en ne tirant les eaux qu'à différentes repriſes, ſe contentant, par exemple, d'une demi-livre à la fois. Je conſeille cette précaution, & j'en aurois uſé moi-même, si la rareté de l'opération, qui eſt la ſeule que j'aie vu faire,

(1) Lorſqu'il n'y a point d'adhérence.

&

& la premiere qu'on ait pratiqué dans cette ville, ne m'eût empêché d'avoir une plus grande expérience ſur cet article.

Je crois même que s'il n'y avoit eu de l'eau dans les deux côtés de la poitrine, il ne ſeroit point ſurvenu de ſyncope, puiſque dans les plaies pénétrantes & dans l'opération de l'empyeme, on tire ſouvent, & d'une ſeule repriſe, une bien plus grande quantité de ſang ou de pus, lorſque l'épanchement n'eſt que d'un côté, ſans qu'il arrive de pareil accident.

Enfin, après le peu de danger dont cette ſyncope a été ſuivie, chez un ſujet qui n'étoit pas fort loin de rendre le dernier ſoupir, & qui, par conſéquent, étoit dans un état de foibleſſe où on n'auroit oſé entreprendre la ponction du bas-ventre, il me paroît que la paracentheſe peut être pratiquée tout auſſi hardiment & auſſi familiérement à la poitrine, qu'au bas-ventre.

Et dans la ſuppoſition qu'il ne ſe trouvât point d'eau dans la poitrine, je ne vois pas que l'introduction du trois-quarts pût attirer d'autre inconvénient que celui de s'être trompé dans le diſcernement d'une maladie qui n'étant pas du reſſort des yeux, rend l'erreur bien excuſable.

En partant du principe certain, qu'on doit faire l'ouverture de la poitrine auſſi-

bas qu'il eſt poſſible, ſans intéreſſer le diaphragme, afin de rendre l'écoulement plus aiſé, *Heiſter* (1) & *Vanſwieten* (2) veulent qu'on faſſe cette opération une côte plus bas dans le côté gauche, c'eſt-à-dire, entre la deuxieme & la troiſieme des fauſſes-côtes, parce que, diſent-ils, la cavité de la poitrine deſcend plus bas dans le côté gauche que dans le droit, où le volume du foie fait monter le diaphragme. *Scultet* (3) le penſoit ainſi : cependant *Verduc* (4) dit expreſſément que c'eſt une erreur dont chacun peut ſe déſabuſer par ſes propres yeux ; & les chirurgiens de Paris, qui ont porté leur art au plus haut degré de perfection où il ſoit parvenu juſqu'ici, ne font aucune diſtinction à cet égard.

Heiſter & *Vanſwieten* prétendent encore que pour la paracentèſe de la poitrine, on doit ſe ſervir du biſtouri & non du trocart : *Inſtrumento ſecante, non pugnente* (5), de peur de bleſſer le poumon : mais outre que ces auteurs parlent

---

(1) Inſtitut. chirurg. *pag.* 696.

(2) *Comment. in* BOERHAAVE, aphor. tom. I, pag. 461.

(3) Explication de la table 37 de l'arcenal de chirurgie.

(4) Opérat. de chirurg. *chap.* 15.

(5) *Loco citato.*

principalement de l'extraction du pus & du ſang, dont les grumeaux demandent une plus grande ouverture, ils ſuppoſent, pour établir le danger de bleſſer le poumon avec le trois-quarts, que le poumon ſoit adhérent à la plevre, ce qui arrive ſouvent, à dire le vrai, après la pleuréſie, la péripneumonie & l'empyéme.

Cette adhérence ſe forme parce qu'une chaleur inflammatoire a diſſipé cette fine roſée qui tranſſude de toutes les membranes, & qui empêche leur union : mais dans l'hydropiſie de poitrine, non-ſeulement cette chaleur inflammatoire n'a pas lieu, mais encore les eaux épanchées rendent cette roſée plus abondante, en envoyant des vapeurs juſqu'au plus haut de la poitrine.

Un célebre profeſſeur de l'univerſité de Padoue (1) a levé cette difficulté, comme s'il l'avoit prévue, & nous a bien

---

(1) *Fabricius ab aquapendente*, operat. chirurg. cap. 46. Il eſt vrai que c'étoit entre la cinquieme & la ſixieme côte qu'il faiſoit cette introduction, parce qu'il prétendoit que c'étoit-là que devoit ſe faire l'opération de l'empyème, & qu'on devoit choiſir le temps de l'expiration pour enfoncer le fer; mais dans quel endroit de la poitrine que ce ſoit, & quel temps de la reſpiration qu'on choiſiſſe, on ſait aſſez aujourd'hui que le poumon remplit toujours également la cavité de la poitrine, ſans y laiſſer de vuide.

raſſurés ſur cette crainte, quand il a dit qu'il avoit introduit pluſieurs fois en plein amphitéatre, la lancette entre les côtes, ſans intéreſſer le poumon : *Vidimus enim neque diaphragma neque pulmones læſos fuiſſe, ſed ad utriuſque terminum gladiolam perveniſſe.*

Avec combien plus de ſécurité ne pourra-t-on donc pas employer le trois-quarts, dont la pointe n'a pas, à beaucoup près, le tranchant aigu de la lancette ? Ajoutons à cela que la ſurface liſſe du poumon & la ſubſtance ſpongieuſe de ce viſcere, le feroit fuir ſous le coup qu'on lui porte, quand bien même les eaux extravaſées ſe plaçant entre la plevre & le poumon qu'elles affaiſſent, ne mettroient pas celui-ci hors de portée de toute atteinte; ſur-tout quand le trois-quarts eſt dirigé par un chirurgien entendu, qui modere la force avec laquelle il pouſſe cet inſtrument, en tenant le doigt indice allongé ſur la canule, comme il eſt d'uſage dans la ponction du bas-ventre (1), & qu'il l'enfonce doucement juſqu'à ce que, ne trouvant plus de réſiſtance à la pointe, il juge qu'il eſt entré dans la cavité de la poitrine.

(1) LAFAYE, dans les opérat. de chirurgie de *Dionis.*

Tout ce qu'on peut objecter de plus raisonnable, c'est que si l'adhérence est formée par des maladies qui aient précédé la naissance de l'hydropisie de poitrine; & que si cette adhérence se rencontre précisément au point où donne le trois-quarts, les eaux ne viendront point; & qu'enfin si cet instrument est trop enfoncé, ou qu'il soit plongé brusquement par une main peu précautionnée, il pourra intéresser le poumon.

La force de l'objection tombera alors sur la possibilité de l'adhérence. Dans ce cas, je laisse aux chirurgiens expérimentés à décider si, se servant du bistouri, comme il le faut nécessairement pour extraire le pus ou le sang, ils peuvent bien exécuter leur dessein quand ils la rencontrent; & si la séparation du poumon avec la plevre, qu'on recommande de faire en mettant le doigt dans la plaie, est aussi aisée dans la pratique que dans la théorie.

Pour moi, je me rappelle parfaitement que dans l'ouverture de quelques sujets, morts d'une phthisie pulmonaire, le poumon étoit si étroitement uni à la plevre, qu'on ne pouvoit l'en séparer qu'en usant de beaucoup de violence, & que dans certains endroits, la membrane extérieure

ſe déchiroit plutôt par lambeaux que de s'en détacher.

Concluons donc que la meilleure méthode de vuider les eaux dans l'hydropiſie de poitrine, eſt de ſe ſervir du trocart ; & que la crainte d'une adhérence que la nature de cette maladie ne donne jamais lieu de ſoupçonner, & qui rendroit également difficile la paracentèſe, quand on ſe ſerviroit du biſtouri, ne doit pas ôter la préférence à une opération plus ſimple encore & plus aiſée qu'une ſaignée ordinaire, ſur une opération cruelle, dont la plaie large de trois ou quatre travers de doigt, eſt fort long-temps à ſe fermer, & qui ſe termine ſouvent par une fiſtule incurable.

Il m'eſt ſans doute bien douloureux, & le préjugé ne me ſera rien moins que favorable, de me trouver en contradiction avec deux auteurs les plus célebres que le ſiecle ait produit, & dont les écrits ſont certainement marqués au coin de l'immortalité. Mais ſi ces grands hommes ont le privilege de parler avec un génie infiniment plus éclairé que le mien, il me reſte du moins l'avantage de parler d'après l'expérience qui doit captiver tous les raiſonnements.

Je crois avoir décidé deux points

d'une extrême importance dans la médecine & dans la chirurgie. Le premier, qu'on doit néceſſairement & qu'on peut en toute sûreté faire la paracentèſe ou l'ouverture de la poitrine pour en tirer les eaux, lorſqu'il y en a un volume, que les remedes ne ſont pas en état d'épuiſer. Le deuxieme, qu'on doit par préférence ſe ſervir du trocart pour cette opération.

OBSERVATION

SUR les effets du ſublimé corroſif dans les maladies de la lymphe; par m. BAUMES, docteur de la faculté de Montpellier, & médecin à Lunel.

L'OBSERVATION que je vais rapporter eſt faite pour prouver que ſi la pratique de la médecine offre chaque jour des cas rebelles à des ſecours méthodiques, c'eſt quelquefois faute de tenter des médicaments aſſez actifs pour opérer une révolution ſenſible.

M. *de Saint-Vincent*, chanoine de Saint-Gilles, étoit parvenu à ſa quarantieme année avec un enchifrénement dont l'origine ſe perdoit dans les premiers jours de ſon enfance. Cette incommodité, qu'il croyoit avoir quelque choſe d'héréditaire,

ne se bornoit pas à le priver entiérement du sens de l'odorat, & à lui gâter le son de voix, mais il contribuoit encore à lui faire passer de très-mauvaises nuits; ce qui ne servoit pas peu à troubler plus ou moins les fonctions de l'économie animale.

Parmi les médecins qu'il a consultés, soit à Nismes, soit à Paris, il y en eut qui, n'envisageant que la dégénération muqueuse des humeurs dans un tempérament pituiteux, s'attacherent à résoudre ces liquides épais qui s'opposoient à une libre circulation dans les vaisseaux du nez, ou stagnoient dans les sinus & le tissu cellulaire qui tapisse les parties voisines. D'autres ayant principalement égard à l'affection locale, dirigerent leurs vues d'après cette indication particuliere, & oserent attendre une guérison complette des remedes portés directement sur la membrane de *Schneider.*

La classe immense des altérants & des apéritifs offrit aux premiers une multiplicité de secours curatifs, dont l'inefficacité ne dût point être attribuée à l'inconstance de celui qui en supporta le fatigant usage; & dans l'usage des errhins, que les seconds adopterent, on ne put que se louer de la patience du malade qui l'a continué, malgré la désorganisation apparente des nerfs olfactifs. Je condamne au silence

l'énumération faſtidieuſe des remedes de l'un & l'autre genre ; mais je nommerai l'eau des Carmes employée comme ſternutatoire, parce que m. *de Saint-Vincent* en fit un ſingulier abus.

Ce fut à la mi-ſeptembre de 1780 que je fus conſulté.

Je l'ai déjà fait preſſentir, l'enchifrénement de m. *de Saint-Vincent* étoit un mal héréditaire. Monſieur ſon pere étoit mort d'une hydropiſie de poitrine, après avoir été long-temps préludée par le ſymptôme dont il eſt ici queſtion; ſon fils, qui appréhendoit un ſort auſſi funeſte, n'avoit pas encore éprouvé la moindre altération de poitrine qui pût faire ſoupçonner de voir cette crainte ſe réaliſer. Il joignoit à un tempérament qui tenoit beaucoup plus du pituiteux que d'aucun autre, un embonpoint parfait, & un bon appétit. Mais, inſtruit depuis long-temps que la bonne chere fomentoit la cauſe de ſon affection, il avoit retranché le repas du ſoir, auquel il ſuppléoit par une colation très-frugale. Malgré cette précaution, m. *de S. Vincent* voyoit perſiſter ſon enchifrénement avec la même intenſité, & en toute ſaiſon. Ce mal étoit caractériſé par l'impoſſibilité de ſe moucher, par une reſpiration naturellement laborieuſe, & plus pénible au moindre exercice; par le ſon de la parole vi-

ſiblement changé; enfin par l'impuiſſance de pouvoir paſſer une ſeule nuit ſans éprouver des ſymptômes analogues à ceux du cochemar; il étoit réveillé dans les premieres heures de ſon ſommeil, & obligé de paſſer le reſte de la nuit ſans dormir ſur une chaiſe. En outre, le malade avoit des fontes d'humeurs qui s'annonçoient par une douleur gravative dans la tête, un engourdiſſement remarquable dans tout le corps, & il éprouvoit la ſenſation d'un amas d'aquoſités qui changeoient de place dans l'intérieur du crâne. Ces phénomenes, parvenus à un certain degré, finiſſoient enſuite par une effuſion aſſez bruſque de beaucoup d'humeurs limpides (mais peu gluantes au toucher) par les deux narines, quelquefois par les tuyaux ſalivaires, rarement par les conduits de l'oreille. M. *de Saint-Vincent* reſſentoit alors très-ſenſiblement un vuide dans le cerveau, & n'éprouvoit plus, pour quelque temps, les ſymptômes auxquels l'engorgement de ce viſcere donnoit naiſſance. Ce temps de calme étoit d'autant plus durable, que l'évacuation avoit été plus copieuſe.

En réfléchiſſant ſur ces phénomenes, on voit s'anéantir le ridicule que les modernes ont voulu jetter ſur la théorie des anciens, relativement à l'origine des co-

ryza, & autres maladies analogues. Heureuſement les lumieres de l'anatomie ont montré, de nos jours, les voies de communication établies entre l'intérieur du crâne & les dehors de cette boîte oſſeuſe. Le doute philoſophique s'eſt élevé ſur les aſſertions tranchantes de nos nouveaux théoriciens, & la poſtérité, après avoir recueilli les preuves de conviction, jugera l'opinion de nos anciens maîtres.

Quoi qu'il en ſoit, il eût été difficile de reconnoître d'autres indications que celles qu'offroient à l'obſervateur ces congeſtions lentes & habituelles dans le cerveau, d'où provenoienr les fluxions irréguliérement périodiques dont j'ai parlé. Pour décider une guériſon durable il falloit un fondant énergique continué très-long-temps à petites doſes, & établir un centre d'irritation capable d'opérer une révulſion ſalutaire : je me propoſai de remplir ces vues de traitement avec l'uſage du ſublimé corroſif ſecondé par des purgatifs héroïques, placés avec ſageſſe à des intervalles que la nature ſeule des accidents morbifiques pouvoient régler? Tel fut le plan curatif que j'adoptai d'après des ſuccès antérieurs dans des maladies analogues.

M. *de Saint-Vincent* m'oppoſa une répugnance extrême pour le ſublimé, ce re-

mede fameux par les malheurs de l'imprudence, sans cesse décrié par l'organe de la prévention, & trop généralement applaudi par quelques enthousiastes. Je combattis avec douceur des préjugés qui cédent toujours au tribunal de la raison; &, après avoir résout de nouvelles objections qu'un excès de prudence avoit fait naître, je fis commencer l'usage du sublimé dissous dans un véhicule spiritueux, & étendu dans une écuellée de bouillon léger, d'eau de riz, ou de lait coupé avec une décoction de véronique, le 12 d'octobre, après avoir débarrassé les premieres voies avec un purgatif dans lequel entroit le séné, la rhubarbe, l'agaric de chêne, l'iris de Florence, le sel cathartique amer, la manne & le tartre stibié.

Pour opérer un double avantage, & ramener le principe vital à l'ordre de ses mouvements naturels, j'eus besoin de rappeller & de soutenir l'insensible transpiration. Pour remplir cette indication nouvelle, j'employai la décoction des tiges de douce-amere pour l'usage interne, & les frictions séches sur l'habitude du corps, principalement sur la colonne vertébrale. Je voulus encore que mon malade reniflât souvent de l'eau tiéde pour assonplir les membranes du nez, racornies sans doute par l'abus de l'eau de mélisse composée,

Huit jours s'écoulerent à peine que le nez fut plus libre, & les nuits furent absolument exemptes de ce trouble qui les rendoit si disgracieuses. Ce bien être sensible étaya l'espoir d'une guérison radicale; le malade crut pouvoir en hâter les instants en doublant les doses du sublimé; mais il en fut puni par une salivation douloureuse qui se dissipa en six jours par la suspension totale du remede qui l'avoit causée, & par une boisson copieuse de douce-amere. Cet orage calmé, le sublimé fut repris avec modération; car ce n'étoit pas tant ici le cas d'introduire dans le corps une certaine quantité de mercure, que celui d'entretenir sans cesse dans les humeurs un aiguillon apéritif capable de changer l'altération invétérée des liquides.

L'effet des purgatifs coopéroit si visiblement au bien-être du malade, en fixant vers les glandes intestinales la direction des humeurs fondues ou surabondantes, qu'il arriva plus d'une fois que le sublimé eut un effet évacuant. Il vuidoit sur-tout une bile mousseuse dont l'expulsion donnoit toujours un sentiment intérieur d'un bien-être remarquable.

Une guérison, dont six mois de calme permanent annoncent la stabilité, est l'ouvrage de ces médicaments qui parurent

d'abord n'être que palliatifs. M. *de Saint-Vincent* a été exposé aux chaleurs de l'été, aux inclémences de l'automne & aux rigueurs de l'hiver, sans voir renaître les accidents qui le fatiguoient autrefois sans relâche.

Je m'arrête après les détails de cette observation remarquable. Il me paroît inutile de détruire tout soupçon de cause vénérienne, pour expliquer minutieusement le *modus agendi* des remedes employés. Les vrais praticiens n'ont pas besoin de ces preuves; les ignorants ou les faux observateurs les traiteroient de subtilités. Les premiers savent trop bien que des altérations identiques des humeurs peuvent dépendre de causes très-diverses entr'elles; tout comme une seule & même cause peut exciter une foule de phénomenes très-opposés, & qui n'ont rien de relatif entr'eux.



EXPOSÉ succinct de l'état de Jeanne Pouble, *native de Pau en Béarn, résidant à Dax, pour concourir à fixer la vraie cause de la maladie extraordinaire de feu m.* Pierre Pouble *son frere; par m.* GRATELOUP, *médecin à Dax.*

JEANNE POUBLE, sœur aînée du défunt, âgée de cinquante-sept ans, d'une taille alongée, d'une constitution maigre, & d'un tempérament mélancolique, devint parfaitement hémiplégique à l'âge de trois ans. Cette paralysie, qui affectoit le côté gauche, s'annonça par un mouvement violent de fievre, & se confirma par des degrés sensibles quoiqu'assez rapides. La malade fut envoyée bientôt après à Bagneres; mais n'y éprouvant point de succès, on se détermina à l'envoyer chez ses parents de même nom à Dax, pour y prendre les bains & les boues, dont la réputation constante & bien méritée n'a presque jamais frustré, à certains égards, l'espérance de cette sorte de malades.

Jeanne y éprouva en effet beaucoup de succès; elle continua d'aller s'y plonger pendant une vingtaine d'années, lors de la saison convenable. Le changement

fut tel, qu'après certaines reprises de nos bains & de nos boues, elle put marcher, mais avec cette difficulté & cette irrégularité qui résultent nécessairement d'un reste de foiblesse & de résolution dans les parties du corps primitivement affectées.

On espéroit que l'éruption des regles contribueroit à la guérison : mais inutile espoir ! les regles ne parurent qu'à l'âge de vingt-deux ans, sans influer en aucune maniere sur le *marcher toujours traînant* de la malade. Elle devint au contraire sujette à des dartres vives qui affecterent long-temps, tantôt successivement, & tantôt en même temps, le pied gauche & la main droite. Chaque doigt de ces deux extrémités, en devenant tour à tour le siége de cette humeur âcre & rongeante, prolongeoit cruellement l'état de souffrance de cette infortunée.

Il y a dix-sept à dix-huit ans environ, que le doigt indicateur de la main gauche fut très-maltraité, pendant six mois, par un panaris de mauvaise espece, au point que la premiere phalange se détacha en entier d'elle-même, & tomba ; ce qui donna lieu à une hémorrhagie très-considérable. Ce détachement, opéré par les seules ressources de la nature, amena un calme parfait. Un ongle de la forme d'un quarré long, mais un peu irrégulier, a

pris

pris naissance sur l'extrémité supérieure de la seconde phalange. La racine de cet ongle est disposée de maniere que la malade est souvent obligée de le rogner dans tout son contour, pour prévenir son enfoncement dans la chair environnante.

Cette malheureuse victime de tant d'infirmités essuya derniérement, dans le commencement de l'automne, une fievre continue, simple, qui dura sept à huit jours. Une démangeaison générale, accompagnée de petits boutons rougeâtres non suppurants, se déclara dès le premier jour de cette fievre, & ne laissa aucun doute sur sa nature exanthématique dépurante. La complication d'humeurs saburrales contenues dans les premieres voies, céda promptement à l'administration de l'hipécacuanha suivi de quelques minoratifs. Cette éruption très-prurigineuse résista plus d'un mois à l'usage soutenu d'une tisane appropriée. Enfin sa disparition donna lieu à une fluxion d'un genre érysipélateux sur la jambe gauche pendant plus de deux mois.

Tel est l'exposé précis & fidele de divers états de cette fille infortunée, sœur d'un plus malheureux frere.

Nota. La malade m'a assuré que son pere mourut poitrinaire & jeune.

OBSERVATION

SUR une hernie compliquée d'étranglement, réduite le ſixieme jour; par m. VANDORPE, ci-devant chirurgien juré de la châtellenie de Courtrai en Flandres, actuellement éleve à Paris.

UN homme âgé de 84 à 86 ans, d'un tempérament aſſez fort, mais accablé par les infirmités de la vieilleſſe, avoit une hernie inguinale & ancienne, qui ſortoit & qui rentroit avec aſſez de facilité. Un jour du mois de novembre 1781, après une toux violente, il ne put faire rentrer ſa hernie comme à l'ordinaire; il lui ſurvint des ſymptômes fâcheux, & je fus appellé. Je trouvai le malade attaqué de nauſées, de vomiſſements, & de quelques douleurs momentanées dans l'abdomen; la tumeur étoit aſſez dure ſans être fort douloureuſe, le ventre n'étoit point tendu ni douloureux au toucher. J'eſſayai de réduire la hernie, mais en vain; je fis appliquer deſſus des émollients, & je fis donner un lavement au malade que je retrouvai dans le même état cinq ou ſix heures après. Mes tentatives pour la réduction n'eurent pas alors plus de ſuccès que la premiere fois.

L'âge du malade, l'ancienneté de la hernie, ſa ſortie & ſa rentrée habituelle & facile, ſa dureté avec abſence de douleur, me firent juger que j'avois à combattre un étranglement qui avoit pour cauſe des matieres ſtercorales arrêtées dans le tube inteſtinal, & engagées dans l'anneau des muſcles abdominaux.

En effet, ſuppoſons avec m. *Monro* (1), que ſi, dans le cas d'une hernie ancienne, le reſſort des inteſtins eſt trop foible pour faire remonter & chaſſer du côté de l'anus les matieres arrêtées dans la portion du canal inteſtinal, engagée dans l'anneau, & qu'à raiſon de la foibleſſe de ce reſſort, les matieres ſéjournent dans la hernie; ſi alors leur abord ſucceſſif gonfle l'inteſtin au point d'empêcher qu'il ne repaſſe par l'anneau des muſcles du bas-ventre, il s'enſuivra une hernie que les auteurs s'accordent à nommer *hernie étranglée par engouement de matieres*, & qui paſſe plus lentement des premiers ſymptômes aux ſymptômes menaçants, que la *hernie étranglée & compliquée d'inflammation;* parce que, dans cette derniere, la ſtaſe des liqueurs dans les vaiſſeaux des parties qui compoſent la hernie, à raiſon

(1) Eſſais de médecine de la ſociété d'Edimbourg, édition françoiſe, *tom.* V, *pag.* 349.

de la compreſſion qu'ils ſouffrent, eſt plus forte, de-là le gonflement, l'irritation, l'engorgement, la douleur & la fievre dont l'accroiſſement de tous ces accidents eſt la ſuite ordinaire.

La raréfaction de l'air peut auſſi diſtendre l'inteſtin & former obſtacle à la réduction. M. *Monro* a fait auſſi mention de cette cauſe particuliere dans l'énumération de celles qui produiſent l'étranglement ; *Covillard* en a donné les ſignes diſtinctifs, il y a plus d'un ſiécle : « Il arrive par fois, dit cet auteur dans un livre intitulé, *le chirurgien opérateur*, que l'inteſtin s'enfle tellement qu'il ne peut être repouſſé, ſoit que les flatuoſités le tiennent ainſi bandé, ſoit que les matieres y ſoient endurcies. On diſcernera, ajoute-t-il, les flatuoſités, ſi le reſte de l'abdomen eſt tendu, ſi l'on en rend par la bouche, ſi l'on entend des borborigmes & des rugiſſements dans les inteſtins, & ſi cette douleur eſt accompagnée de peſanteur ».

Je n'apperçus aucune indice de flatuoſités, je crus que les matieres épaiſſies & en ſtagnation dans la portion du canal inteſtinal, engagée dans l'anneau, étoit l'obſtacle principal qui s'oppoſoit à la réduction, & que les remedes un peu actifs pourroient être efficaces, d'autant plus

que la hernie n'étoit alors ſortie que depuis trente-ſix heures, & qu'il ne paroiſſoit aucun ſigne de l'inflammation conſécutive qui ne ſuit que trop ſouvent cet état des hernies.

En conſéquence je propoſai l'injection de fumée de tabac, ſi vantée par m. *Percival Pott* (1), & quelques purgatifs pris intérieurement. Des obſervations de m. *le Grand*, rapportées dans le mémoire de m. *Gourſaud* (2), prouvent l'efficacité des purgatifs dans les premiers temps, & adminiſtrés à propos,

Cependant m. *Ferrant* (3), célebre praticien, n'y a pas grande confiance, & en véritable ami de la vérité, à laquelle il ſacrifie ſon amour-propre, il nous a rapporté (4) des obſervations qui prouvent que l'inflammation ſuit quelquefois l'uſage des remedes de cette nature, qu'ils doivent être employés avec la plus grande circonſpection, & qu'une mépriſe

(1) *Voyez* œuvres chirurgicales de m. *Percival Pott*, chirurgien de l'hôpital S. Barthelemi à Londres, traduction françoiſe, *tom.* I, *pag.* 444.

(2) *Voyez* mémoires de l'académie royale de chirurgie, *tom.* II, *in*-12. *pag.* 417.

(3) Chirurgien-major en ſurvivance de m. *Moreau* à l'Hôtel-dieu de Paris.

(4) Dans un cours particulier qu'il fit à l'Hôtel-dieu pour les chirurgiens, & auquel j'aſſiſtois.

en ce genre peut devenir d'une conséquence très-dangereuse pour le malade. En effet, que l'on applique sur une hernie entéro-épiploïque enflammée l'eau à la glace, la neige, le vin rouge froid, ces remedes ne figeront-ils pas les sucs épiploiques au point d'empêcher la réduction, & ne feront-ils pas tomber subitement les parties enflammées en gangrene? (1) Au contraire quand l'air raréfié distend l'intestin, le gonfle & s'oppose à sa rentrée, ces moyens pourront réussir, soit en condensant l'air, soit, comme le pense m. *Petit* (2), en occasionnant une contraction forte & subite des muscles *cremaster* & *dartos*; contraction, selon lui, suffisante pour faire rentrer les parties.

Si l'on affoiblit considérablement par des saignées, des bains, &c. un vieillard d'un tempérament humide attaqué d'une hernie ancienne & étranglée par engouement des matieres, on le fera tomber dans un état d'inanition, & les liqueurs, en séjournant dans les vaisseaux engorgés, causeront en peu de temps la gangrene,

(1) Mémoires de l'académie de chirurgie, *tome* II, *pag.* 407.

(2) Traité des maladies chirurgicales, ouvrage posthume de m. *Petit*, tom. II, pag. 326.

ſelon m. *Monro ;* mais il convient alors au contraire, ſelon m. *Souville* (1), d'employer la fumée ou même la décoction de tabac injectée par l'anus, & les purgatifs à cauſe du peu de reſſort des inteſtins. Ces moyens, en irritant le tube inteſtinal, augmenteront la ſécrétion des ſucs & le mouvement périſtaltique de ce même tube, ce qui peut contribuer à la réduction, ſoit en délayant les matieres épaiſſies, ſoit en augmentant le reſſort des parties, & en chaſſant conſéquemment les matieres arrêtées.

D'après le ſentiment de ces célebres auteurs, perſuadé qu'une mépriſe ſur le choix des remedes, dans une circonſtance auſſi délicate, pouvoit devenir très-préjudiciable au malade, je demandai à être appuyé de l'avis d'un médecin. Les parents du malade appellerent m. *Defranc*, praticien très-habile, réſidant à Tourcoing; il approuva beaucoup l'injection de fumée de tabac, mais il ne penſa pas de même quant aux purgatifs : il conſeilla en outre de faire uſage d'un topique (dont il dit avoir obſervé de très-bons effets) qui conſiſte dans quelques écheveaux de gros fil de lin crud bouillis dans de la

(1) *Voyez* le journal de médecine, *tome* I., *pag.* 126.

vieille biere, avec une poignée de cendre de bois, & autant de camomille, le tout appliqué chaudement ſur la hernie. Au bout de ſix heures de l'application de ce topique, & de l'injection de fumée de tabac, je revis le malade & je fis de nouvelles tentatives pour opérer la réduction, mais avec auſſi peu de ſuccès que ci-devant.

Le lendemain nous fûmes enſemble chez le malade; c'étoit le troiſieme jour que ſubſiſtoit l'étranglement, la fievre étoit allumée, le vomiſſement & les autres ſymptômes étoient augmentés, la tumeur parut un peu plus volumineuſe, quoique moins dure, & l'on entendoit un petit bruit en la maniant, comme ſi l'on eût chaſſé quelques portions d'air, après quoi la tumeur ſe trouvoit un peu diminuée; mais le même volume reparoiſſoit après le plus léger vomiſſement. Ce fut encore vainement que j'eſſayai de faire la réduction : le quatrieme jour on employa les mêmes moyens, les ſymptômes augmenterent.

Au commencement du cinquieme jour la tumeur étoit très-ſenſible, ſon volume étoit augmenté, & l'on entendoit, en la maniant, un bruit ſemblable à un mélange d'eau & d'air agités enſemble. J'eſſayai de nouveau de réduire la hernie, & même

après avoir employé pendant un certain temps des compresses trempées dans l'eau froide, je ne fus pas plus heureux : enfin les vomissements devinrent plus violents, & les matieres rendues par ces vomissements étoient des plus infectes. La fievre augmenta, le pouls devint petit, accéléré, le ventre tendu, météorisé & douloureux au toucher, l'on entendoit des borborigmes fréquents qui étoient suivis de hoquets; on avoit déja proposé l'opération le jour précédent, mais les parents s'y étoient opposés. D'après les symptômes que je viens de décrire, je crus qu'il y avoit un commencement de gangrene, ou du moins un état qui en étoit bien prochain. Dans la vue d'en éloigner les terribles effets je prescrivis au malade le quinquina en décoction ; je fus le voir au commencement du sixieme jour : je fus fort surpris de trouver la hernie diminuée, elle conservoit cependant toute sa sensibilité, la fievre & les autres symptômes étoient les mêmes. Je tentai encore de réduire la tumeur qui diminua sensiblement; je continuai, & je me crus autorisé à la comprimer un peu plus fortement; enfin, après tant de vaines tentatives, je parvins à la réduire au commencement du sixieme jour.

Je fis augmenter la dose de quinquina,

(le malade en avoit pris environ une demi-once en ſeize heures avant la réduction). Des ſelles abondantes ſoulagerent le ventre, la fievre ſe calma, & les autres ſymptômes ſe diſſiperent ; quelques jours après le malade ſe trouva bien, & fut entiérement débarraſſé des ſymptômes effrayants qui peu auparavant menaçoient ſa vie.

Le quinquina a-t-il contribué à la réduction ? comment agit-il dans ces circonſtances ? je laiſſe ces queſtions à réſoudre par les maîtres de l'art.

EXTRAIT
DU JOURNAL DE PHYSIQUE.

LETTRE de m. le baron DE SERVIERES *aux auteurs du journal de phyſique, ſur un nouveau moyen de déphlogiſtiquer l'air d'un appartement, imaginé par m.* ACHARD, *de l'académie de Berlin.*

MESSIEURS,

La nouvelle doctrine des différents airs offre aux phyſiciens un vaſte champ d'expériences & de recherches. Le célebre *Prieſtley* ayant reconnu que l'*air nitreux*

eſt le plûs ſalubre, tira de cette obſervation les principes de l'eudiometre, que l'illuſtre abbé *Fontana* perfectionna enſuite. La ſubſtance, qui leur ſervoit à reconnoître les degrés de pureté & de *reſpirabilité* des différents airs, eſt devenue, entre les mains de m. *Achard*, de Berlin, un moyen auſſi ſimple que facile de purifier l'air. Vous en jugerez d'après la deſcription de ſon procédé, que je tiens de m. *Guyot*, de l'académie de Bordeaux : le voici comme il me l'a donné dans une lettre de Paſſy, du 16 ſeptembre 1781.

« Les belles obſervations de m. *de Faujas* ſur la ſanté & les maladies des vers à ſoie, jointes à notre converſation ſur les ventilateurs, m'ont rappellé un moyen inventé par m. *Achard*, de l'académie de Berlin, pour déphlogiſtiquer l'air d'un appartement, en le faiſant paſſer au travers du *nitre en fuſion* ».

« Pour cet effet, m. *Achard* ſe ſert d'un vaſe de poterie aſſez ſemblable à un creuſet, garni vers le milieu de ſa hauteur de deux tubes de la même matiere que celle du vaſe. Ces tubes ſont inſérés à l'oppoſite l'un de l'autre, & forment, en remontant, un angle aigu avec les parois extérieures du creuſet. On met dans celui-ci une ſuffiſante quantité de *nitre*, & on le couvre avec ſoin, ne laiſſant ouverts que

les deux tubes; enſuite on place ce vaſe dans la cheminée ou dans le poële de l'appartement. Lorſque le *nitre* eſt en fuſion, il doit s'élever au-deſſus de l'inſertion des tubulures, & l'on force l'air à le traverſer au moyen d'un gros ſoufflet ». (*Voyez* la planche à la fin de ce cahier).

« Ce procédé, comme vous le voyez, monſieur, joint à l'avantage de ne pas refroidir l'appartement par l'intromiſſion de l'air extérieur, celui de donner à volonté un degré de pureté ſupérieur à celui que poſſede ordinairement l'air atmoſphérique, principalement dans les grandes villes. M. *Achard* dit avoir vu & éprouvé des effets très-ſenſibles du bien-être qu'on reſſent dans une chambre ainſi purifiée; ils ſont ſur-tout très-marqués ſur les hypochondriaques, qui s'y trouvent gais & diſpos ».

« Il eſt aiſé de comprendre que, pour éviter le travail d'agiter le ſoufflet pendant une ou deux heures chaque jour, on peut le faire mouvoir par quelque méchaniſme ſimple & peu coûteux «.

« Je ne parle de cet appareil que de mémoire. Je le vis à Berlin l'année derniere, & j'en entendis lire la deſcription, au mois de juin, dans une des ſéances de l'académie. Depuis lors, j'ai toujours eſpéré que quelqu'écrit périodique, devan-

çant la trop tardive publication des mémoires de cette ſociété, feroit connoître cette invention ; mais je ne l'ai vue annoncée nulle part. Si elle eſt nouvelle pour vous, monſieur, & ſi, comme je n'en doute pas, votre ſagacité vous fait reconnoître la choſe & ſes avantages au travers des imperfections de mon eſquiſſe, voyez, je vous prie, s'il ne feroit point utile de la rendre publique, ne fût-ce que pour donner un éveil aux ſavants qui s'occupent de ces matieres, & qui ſavent ſentir, comme vous, le plaiſir d'appliquer au bien immédiat de l'humanité les découvertes de la phyſique ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 mars & 3 avril 1782.* *

LES rhumes & autres maladies catarrhales ont continué dans la même intenſité. Il a été preſque généralement obſervé que les évacuations par les ſelles n'étoient pas les ſeules efficaces pour juger complétement ces maladies; mais que les ſueurs avoient été, ſur-tout depuis le

---

* Par m. DESESSARTZ.

commencement de mars, très-favorables & même parfaitement critiques pour plusieurs malades. Ces sueurs, qui produisoient un si bon effet, survenoient lorsque les principaux symptômes étoient adoucis par les délayants & les minoratifs. Dans ce cas seulement on étoit autorisé à seconder le travail de la nature par de légers diaphorétiques. On a vu des points de côté, des douleurs de tête, des dévoiements, des dysenteries & des affections rhumatismales se terminer de cette maniere.

Parmi les exemples rapportés nous n'en citerons qu'un. Un homme, plus qu'adulte, avoit une fievre ardente, les saignées, les boissons délayantes, rafraîchissantes n'avoient procuré aucun calme; au contraire la fievre devenoit tous les jours plus violente, & les accidents plus effrayants, la peau du col, des épaules devint rouge, enflammée, le mucus du nez, la salive, les urines étoient sanguinolents, les yeux même étoient échymosés. Une boisson abondante de sucs chicoracés, amers & acidulés avec l'acide vitriolique, produisit dès le lendemain un mieux sensible, le rouge de la peau étoit moins vif, les liqueurs dont nous avons parlé moins teintes de sang, la peau ne s'est point élevée comme dans les éréfypeles phlegmoneux;

ce mieux non - ſeulement s'eſt ſoutenu, mais a été augmenté le ſur-lendemain par une décoction de tamarins: cependant les ſymptômes étoient encore graves. Ils ont été tous diſſipés par une ſueur générale; la peau du col & des épaules eſt tombée en écailles furfuracées.

Il paroît que les affections catarrhales ont été, en génétal, plus ſérieuſes & accompagnées d'accidents plus formidables que dans les mois précédents. Les fievres, qui étoient un effet de ces affections, ont été plus inflammatoires, plus fâcheuſes, la peau étoit plus ſéché, plus brûlante, les urines plus rouges & plus rares, la langue plus chargée d'un limon brun & même noir, la tête plus peſante & plus abſorbée; auſſi il a été néceſſaire d'employer & de répéter les ſaignées du pied, d'inſiſter davantage & plus long-temps ſur les délayants apéritifs, & enſuite ſur les minoratifs dont les acides, tels que les tamarins, rendoient l'action plus ſûre. Il y a eu quelques hémorrhagies du nez, & des regles plus abondantes que de coutume, mais ſans un ſuccès marqué pour la diminution de la fievre.

Il y a eu beaucoup de douleurs d'entrailles: lorſqu'elles étoient ſuivies d'évacuations abondantes par les ſelles, la peau devenoit ſéche. On calmoit ces douleurs

avec des boissons adoucissantes, mucilagineuses, des potions huileuses. Si lorsque le calme commençoit, il survenoit des sueurs universelles, les douleurs cessoient entiérement, le dévoiement diminuoit, & les matieres prenoient une bonne consistance.

On a observé chez plusieurs malades, & notamment dans une communauté de religieuses qui, par leur institut, font maigre & n'usent, quand elles sont malades, que de bouillon fait avec de la carpe frite, que la membrane pituitaire, qui étoit le siége de l'affection catarrhale, étoit très-enflammée, & que si on ne calmoit promptement cette inflammation par des saignées répétées dès les premiers jours, la fievre, qui d'abord étoit peu considérable, s'allumoit & étoit suivie d'une oppression à laquelle la malade succomboit, avec les mêmes symptômes & de la même maniere que les hydropiques de poitrine. A l'ouverture du cadavre d'un particulier, mort le quatrieme jour de sa maladie avec les mêmes symptômes, m. *Salin*, auteur de cette observation, a trouvé la membrane pituitaire enflammée, les glandes des bronches & du poumon engorgées, les vaisseaux de ces parties distendus & pleins, & les bifurcations des bronches presque totalement obstruées par le mucus

qui

qui les lubrifie dans l'état de ſanté, & qui alors étoit gluant & viſqueux, & par la membrane même qui étoit gorgée & très-épaiſſe : cependant il n'y avoit point d'épanchement dans la poitrine. Quoique dans le principe de cette maladie il y eut des envies de vomir, il falloit ſe garder d'adminiſtrer des vomitifs ; ils augmentoient l'inflammation & précipitoient la mort du malade. Dans cette eſpece d'affection catarrhale les ſueurs, loin d'être critiques, n'ont pas même été ſuivies du moindre ſoulagement ; au contraire, elles diſpoſoient à l'affaiſſement. Les adouciſſants anti-phlogiſtiques, les mucilagineux étoient les remedes efficaces.

Les narcotiques n'ont été utiles, dans les coliques & les dyſenteries, que quand les accidents les plus graves étoient calmés ; donnés alors pluſieurs fois par jour, & à petites doſes, ils rappelloient le ſommeil, rendoient moins vives les douleurs des entrailles, & diſſipoient les teneſmes. Chez quelques-uns ils ont déterminé une ſueur vraiment critique, puiſqu'elle a fait ceſſer les coliques & les évacuations même ſanguinolentes.

Les fievres intermittentes, tierces, doubles-tierces, ont commencé à devenir très-fréquentes dès les premiers jours de mars, & elles ont, la majeure partie au

moins, cédé plus facilement aux délayants, aux purgatifs & aux amers, que celles du même type, ou les quartes & doubles-quartes des mois précédents.

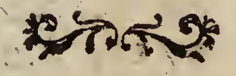
On a vu, chez les enfants, beaucoup d'éruptions à la peau, des dartres, des éryſipeles, des taches rouges ſur différentes parties de l'habitude du corps, des gonflements lymphatiques, & quelques petites-véroles. Au ſujet de cette derniere maladie, m. *Le Tenneur* a confirmé l'obſervation déjà faite par lui & par la plûpart de ſes confreres, que la liberté du ventre empêchoit cette maladie d'être orageuſe, & entretenoit ſa marche douce & réguliere. Il falloit cependant que cette liberté fût modérée & bornée à une ou deux évacuations par jour.

Le nombre des engourdiſſements, des extrémités ſupérieures ſur-tout, & des paralyſies provenant de l'epaiſſiſſement & de l'arrêt de la lymphe, a été conſidérable; & cette derniere (la paralyſie) a été très-opiniâtre. Pluſieurs faits ont prouvé qu'en général ces engourdiſſements & ces paralyſies ne dépendoient pas de l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins, & que les ſaignées étoient, ſinon dangereuſes, au moins inutiles: on croit même pouvoir, avec juſtice, les accuſer d'avoir rendu la maladie plus longue & plus rebelle.

M. *Saillant* a communiqué plusieurs observations isolées sur des maladies singulieres & rares ; pour lesquelles il avoit été mandé.

M. *Varnier* a lu une dissertation sur la maniere de rendre le sel essentiel de quinquina, fait suivant la méthode de la *Lagaraye*, plus efficace contre les fievres intermittentes, c'est de l'allier avec un tiers de l'écorce du Pérou réduite en poudre. Il a cité plusieurs exemples de succès.

M. *Morizot Deslandes* a fait le rapport de l'ouverture d'un malade mort d'un épanchement dans la poitrine. A l'occasion des observations que contient ce rapport, tant sur les signes diagnostics que sur la curabilité de cette maladie, que m. *Morizot* croit possible, m. *Thierry*, médecin consultant du Roi, a rappellé que depuis plusieurs années il avoit communiqué des observations qui ne permettent plus de regarder l'hydropisie de poitrine comme une maladie incurable. M. *Le Tenneur* & m. *Doublet* ont rapporté des faits qui assurent la vérité de cette assertion consolante.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
MARS 1782.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	0, 4	6, 3	3, 8	28 1, 2	28 0, 0	27 11, 0
2	2, 7	8, 6	5, 9	27 9, 3	27 8, 8	27 8, 7
3	4, 9	8, 8	4, 2	27 8, 6	27 9, 2	27 10, 6
4	0, 8	5, 8	2, 5	28 0, 5	28 1, 0	28 1, 3
5	0, 3	8, 5	6, 2	28 0, 2	27 11, 0	27 10, 10
6	4, 9	8, 6	5, 0	27 10, 0	27 9, 2	27 8, 8
7	3, 6	7, 0	2, 9	27 8, 6	27 8, 0	27 7, 5
8	2, 8	7, 0	6, 0	27 6, 6	27 6, 0	27 4, 4
9	3, 0	8, 1	5, 0	27 4, 0	27 7, 0	27 8, 4
10	4, 4	9, 6	6, 9	27 10, 2	27 10, 7	27 11, 0
11	6, 0	10, 5	9, 5	27 10, 5	27 10, 0	27 8, 4
12	8, 0	6, 3	3, 2	27 6, 8	27 7, 2	27 9, 8
13	-0, 0	5, 5	2, 1	28 0, 8	28 1, 2	28 0, 10
14	-0, 9	3, 8	-0, 6	27 11, 5	27 11, 0	27 11, 6
15	-1, 0	2, 0	-1, 3	27 11, 4	27 11, 11	28 0, 3
16	-3, 2	3, 6	-0, 0	28 0, 0	27 11, 2	27 11, 4
17	-1, 7	3, 4	0, 2	27 10, 10	27 10, 8	27 11, 0
18	-1, 7	4, 8	1, 9	27 11, 6	28 0, 0	28 0, 4
19	0, 5	6, 8	4, 6	27 11, 2	27 10, 0	27 9, 9
20	5, 2	6, 7	3, 0	27 7, 8	27 9, 2	27 9, 11
21	2, 5	4, 5	4, 0	27 9, 0	27 7, 3	27 5, 0
22	6, 4	9, 1	7, 2	27 0, 6	26 11, 1	26 10, 3
23	-0, 0	2, 3	-1, 0	26 10, 0	26 11, 7	27 2, 8
24	1, 5	4, 4	1, 7	27 5, 5	27 7, 0	27 7, 0
25	-0, 0	7, 3	2, 6	27 6, 10	27 7, 8	27 8, 6
26	1, 0	8, 3	3, 0	27 10, 2	27 11, 7	28 0, 0
27	0, 8	8, 5	7, 0	28 0, 3	27 11, 10	27 11, 4
28	7, 0	9, 3	9, 3	27 10, 6	27 9, 5	27 9, 0
29	8, 7	12, 3	8, 0	27 7, 1	27 7, 0	27 7, 0
30	5, 7	11, 2	7, 2	27 7, 4	27 8, 0	27 7, 10
31	6, 2	10, 6	5, 5	27 4, 11	27 3, 6	27 4, 8

Vents et État du Ciel.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h*
1	N-O. beau, *glace.*	O. & S-E. couv.	N. & S-E. couv.
2	E. c. br. pl. doux.	E. *idem.*	E. *idem.*
3	N. couvert.	N. *idem.*	N. *idem.* pluie.
4	N. be. pl. la nuit.	N. beau.	N. beau.
5	S-O. be. v. *glace.*	S-O. c. pl. v. fr.	S-O. couvert.
6	O. couvert.	O. couvert.	N-O. & S-O. *id.*
7	N-O. *id.* pl. *grêle.*	O. *idem.* pluie.	N-O. beau.
8	S-O. nuag. gr. v.	S-O. c. gr. vent.	S-O. couv. gr. v.
9	O. nuages, gr. v.	O. *idem.*	O. beau, gr. vent.
10	O. couv. pl. doux.	O. couv. pet. pl.	O. couvert.
11	S-O. cou. bruine.	S-O. couv. doux.	S. beau, doux.
12	S-O. couv. pluie, *tempête.*	O. nuages, pluie, vent, *grêle.*	N-O. beau, grand vent.
13	N-O. & O. beau, froid.	N, & N-O. beau, froid.	N. beau, froid.
14	N-O. nuag. froid.	N. c. vent froid.	N. *idem.*
15	N. nuag. v. froid.	N-E. *idem.*	N-E. *id. aur. bor.*
16	N. c. froid, *neige.*	N-O. nuag. *neige.*	N. beau, froid.
17	N-O. *idem.*	S. nuages.	N-O. nuages.
18	N. nuages, froid.	N-O. *id. giboul.*	N-O. *idem.*
19	S-O. c. gr. v. froid.	S-O. couv. bruine.	S-O. couvert.
20	S-O. c. n. gr. v. br,	N-O. nuag. froid.	N-O. nuag. froid.
21	O. couv. pet. pluie	S-E. couvert.	S-E. couvert.
22	S-O. c. pl. gr. vent.	S-O. *id.* pl. pet. v.	S-O. *idem.*
23	N. c. froid, *neige.*	N. E. & N. c. *neig.*	N. nu. vent froid.
24	N-O. n. *neige,* fr.	O. nuages.	O. couvert.
25	N-O. couv. *neige* la nuit.	S-O. couv. pluie, *giboulées.*	N-O. *idem.*
26	N. nuages.	S-E. & S. beau.	S. beau.
27	S-E. *id.* froid, *par.*	S. nuages.	S. couvert.
28	S. c. pl. gr. vent.	S. couv. gr. vent.	S. *id.* gr. vent.
29	S-O. c. gr. v. doux.	S-O. c. pl. doux.	S-O. couv. doux.
30	S-O. nuag. doux.	S-O. nua. pet. pl.	O. beau.
31	S. *id.* pluie, vent.	S-O. nu. pl. vent.	O. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	12, 3 deg.	le 29
Moindre degré de chaleur	3, 2	le 16
Chaleur moyenne	4, 6 deg.	
	pou. lig.	
Plus grande élévation du Mercure	28, 1, 3	le 4
Moindre élévat. du Mercure	26, 10, 0	le 23
Elévation moyenne	27 p. 8, 10	

Nombre de jours de Beau 2
de Couvert . . . 17
de Nuages . . . 12
de Vent 12
de Tonnerre . . . 0
de Brouillard. . . 1
de Pluie 16
de Neige 4
de Grêle 1

Quantité de Pluie . . . . 15, 1 ligne.
D'Evaporation 30, 0
Différence 14, 11

Le vent a soufflé du N. . . . . 6 fois.
N.-E. 1
N.-O. 6
S. 3
S.-E. 2
S.-O. 8
E. 1
O. 6

TEMPÉRATURE : Froide, humide & orageuse.
MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er *avril* 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de mars 1782, par m. BOUCHER, médecin.

LE temps n'a pas été, ce mois, conforme aux vœux du laboureur pour les semailles de mars : il a été pluvieux, & il est tombé souvent de la neige. Le froid a été même plus fort que de coutume, la liqueur du thermometre ayant été observée, plusieurs jours, au-dessous du terme de la congélation : le 24 elle étoit à deux degrés au-dessous de ce terme.

Il y a eu des variations considérables dans le barometre, quoique le mercure ait été plus souvent observé au-dessous du terme de 28 pouces. Le 22, il est descendu à celui de 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce $\frac{1}{2}$ ligne.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	9 fois du sud vers l'ouest.
4 fois du nord vers l'est.	3 fois de l'ouest.
6 fois du sud.	5 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.	1 jour de tonnerre.
8 jours de neige.	1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mars 1782.

LA pleuropneumonie, tant fausse que vraie, & la fievre putride maligne, ont été les maladies dominantes de ce mois. Nombre de personnes attaquées de cette derniere maladie, y ont succombé; mais beaucoup ont été les victimes d'un traitement mal entendu. Il étoit essentiel, dans tout le cours de la maladie, de tenir le ventre libre, soit par des lavements, soit par des minoratifs du genre des anti-putrides; les boissons les plus convenables étoient de l'oxymel, du syrop de vinaigre délayé dans de l'eau, du petit-lait, de la sérosité du lait de beurre. Dans nombre de malades la peau de la poitrine, du dos, du ventre & des extrémités du corps s'est couverte de pointes miliaires, ou de taches pétéchiales d'un rouge plus ou moins foncé, qui, dans quelques-uns, ont persisté jusqu'au déclin de la maladie : ces taches, loin d'être critiques, étoient un symptôme aggravant.

Quant à la pleuropneumonie, il étoit essentiel de bien distinguer, dès le principe de la maladie, celle qui étoit fausse d'avec la vraie. Celle-là, qui participoit plus ou moins de la fievre putride, demandoit un traitement analogue à cette fievre, & par conséquent un emploi modéré des saignées, & un usage prudent des émético-cathartiques. C'est ici sur-tout que l'application d'un vésicatoire sur le côté, dans le cas d'un point opiniâtre, a procuré des effets salutaires. On s'est encore bien trouvé, en pareil cas, des loochs aiguisés avec le kermès minéral, qui ont procuré des sueurs salutaires, & par fois une expectoration louable : mais c'est bien plutôt par des selles bilieuses que par d'autres évacuations, que se terminoit la maladie.

Nombre de personnes ont été attaquées de la squinancie, & quelques-unes de rhumatisme inflammatoire.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

VUES physiologiques sur l'organisation animale & végétale; par m. DE LA METHERIE, *docteur en médecine*, 1780. *A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez* Didot jeune, *&c.* in-12 *de* 407 *pages, avec épître dédicatoire & discours préliminaire de* 12 *pages.*

La connoissance parfaite de l'économie animale est le secret de la nature dont nous ne pourrons sans doute jamais pénétrer tout le mystere. Mais en cherchant à lever le voile qui nous le cache, nous avons appris à bien observer les phénomenes de la vie & de la santé, à mieux connoître les instruments qui servent à les entretenir, à en calculer avec plus de justesse les forces & les effets, à en saisir plus exactement les rapports, enfin à dissiper également les préjugés de l'ignorance & du savoir, seul moyen de confirmer les vérités qui méritent de l'être, & d'en déconvrir de nouvelles. Parmi ces hommes zélés pour les progrès de l'art, qui ont étendu nos connoissances sur la physiologie, il en est dont le génie vaste a embrassé, par un travail immense, toute l'économie animale; d'autres moins patients, plus hardis, & poussés, pour ainsi dire, par une espece d'inspiration, ont cru saisir avec assez de promptitude les principes du méchanisme de nos fonctions, qu'ils ont développés avec confiance en tout ou en partie; mais le plus souvent leurs idées out été trouvées plus ingénieuses que solides, & leur travail n'a pas même été apprécié à sa valeur. Cependant si les premiers méritent les plus grands éloges, les autres ont aussi

quelque droit à notre reconnoiſſance. La nature eſt un vaſte tableau qui a beſoin d'être conſidéré ſous différents points de vue. Le génie étendu, qui veut en ſuivre & en accorder tous les détails, perd ſouvent des rapports qui frappent celui qui en conſidere ſeulement l'enſemble, & c'eſt peut-être pour cette raiſon que les plus belles découvertes ſe ſont plutôt offertes d'elles-mêmes, après un travail facile, qu'elles n'ont été arrachées par une ſuite de méditations profondes.

C'eſt d'après ces réflexions qu'il nous paroîtroit injuſte de ne pas accueillir toutes les tentatives faites pour avancer la connoiſſance de l'économie animale, ſur-tout quand l'eſprit de ſyſtême n'y marche pas ſeul, & qu'il y eſt ſouvent appuyé par l'obſervation médicale.

Les vues phyſiologiques ſur l'organiſation animale & végétale, nous paroiſſent écrites dans ce deſſein, & nous n'en porterons point d'autre jugement que d'en préſenter fidélement l'extrait, autant qu'il eſt poſſible de faire celui d'un livre, qui pourroit paſſer lui-même pour le ſommaire d'un grand ouvrage.

« On ne peut, dit l'auteur, entrevoir le méchaniſme de la nature, qu'en conſidérant l'enſemble de ſes ouvrages. Ainſi, ce n'eſt qu'en étudiant les différents chaînons qui forment la ſérie des êtres, & en examinant ſucceſſivement leurs propriétés particulieres, leur analogie, leurs différences, qu'on peut ſe flatter de découvrir la marche que ſuit la nature dans leur naiſſance, leur ſoutien, leur accroiſſement & leur réproduction. L'homme eſt le premier & le plus important qui s'offre à conſidérer; mais ſon étude devient d'autant plus intéreſſante, & d'autant plus belle, qu'on le compare aux autres êtres organiſés. . . . ». Il eſt facile de voir combien ce plan eſt immenſe; mais l'auteur cherche à être court, & ſemble avoir

plutôt travaillé à en donner l'esquisse qu'à le suivre dans l'étendue & dans l'exactitude qu'il exigeroit; & il l'annonce par le titre modeste de son ouvrage dont voici le précis.

Il examine d'abord les principes des corps organisés qui sont l'eau, la terre, le feu, l'huile, les sels, &c.

« Les corps organisés contiennent peu de terre, & cette terre est de deux especes; la premiere est la terre des os qu'on a appellée calcaire, mais qui, vu ses propriétés, seroit plus justement considérée comme un sel neutre composé de terre calcaire, & d'acide phosphorique uni à une grande quantité d'air fixe qui lui donne de la solidité; la seconde est la terre des parties molles : on remarque qu'elle est beaucoup moins abondante que la terre dite calcaire, & qu'elle a du rapport avec celle qui entre dans la composition des végétaux ».

« Le feu entre dans la combinaison des corps organisés, non-seulement comme phlogistique, mais comme fluide électrique, & comme lumiere. Car il est très-probable que le fluide électrique n'est qu'une émanation du phlogistique qui se dégage des corps par frottement, & la lumiere paroît avoir sur les corps organisés une action fort analogue à celle du principe igné... Cette assertion est appuyée par l'état de blancheur & de foiblesse des corps organisés qui sont privés de l'action de la lumiere ».

« L'air commun est composé d'un quart d'air, & des trois quarts d'air inflammable, d'air fixe & de différents gaz. L'air fixe & l'air inflammable, qui tiennent l'un & l'autre leurs propriétés du phlogistique, sont fort communs chez les animaux. L'air fixe pénetre les solides, s'unit à l'eau, modere la grande chaleur de l'économie animale, donne de l'onctueux aux huiles, de la solidité aux os... L'air inflammable se combine en partie pour

entrer dans la formation de quelques-unes de nos humeurs, & eſt expulſé d'un autre côté avec les matieres excrétoires ».

« Les huiles, qui à l'analyſe donnent de l'eau & de l'acide, contiennent sûrement un autre principe qu'on ne peut ſaiſir, le phlogiſtique qui en fait vraiſemblablement l'eſſence : quant à l'air fixe, il y eſt très-abondant, ſur-tout dans les huiles douces. Mais ces mêmes huiles dépouillées de leur air fixe, ſoit par vétuſté, ſoit par la diſtillation, perdent leurs qualités pour ſe rapprocher de celles des huiles eſſentielles : on peut donc rapporter les qualités de l'huile douce, telles que l'inflammabilité, la ſapidité, la volatilité, à la préſence de l'air fixe ».

« Les ſels compoſés de terre, de phlogiſtique & d'eau, ſont produits par la chaleur animale & par le travail de l'animaliſation ; ce qu'on peut regarder comme une ſorte de fermentation ».

Après ces prolégomenes chymiques, mais que l'auteur cherche à étayer de l'obſervation médicale, il commence l'hiſtoire de l'homme par la compoſition de la fibre : « La fibre, dit-il, compoſée de quelques parties terreuſes unies par beaucoup de gluten, eſt une cryſtalliſation molle & aqueuſe dans l'enfance, peu cohérente dans la vieilleſſe, & qui n'acquiert de la ténacité que par un principe huileux élaboré dans la vigueur de l'âge, & perfectionné par les émanations qu'il reçoit de l'eſprit animal & ſéminal ». Ces idées ſont développées par la comparaiſon de la fibre dans les différents ſexes, dans les différents âges, dans les différents pays, & les eunuques n'y ſont pas oubliés.

Nous ne ſuivrons pas l'auteur dans la formation du tiſſu cellulaire, dans la compoſition des parties, dans l'hiſtoire des tempéraments, toutes queſtions qu'il fait rapporter aux différentes pro-

priétés de la fibre : nous ne nous arrêterons qu'aux principaux points de l'économie animale.

La formation du fœtus s'explique facilement selon lui... « C'est, dit-il, la cryctallisation des différentes parties du corps, qui s'opere dans la matrice par l'union des germes, qui sont le produit des forces vitales ; & de même, ajoute-t-il, dans le végétal l'esprit prolifique n'est autre chose qu'une lymphe végétale, un corps muqueux subtil très-huileux, qui crystallise & forme tout le tissu de la plante ».

Cette crystallisation est l'idée favorite de l'auteur, elle lui sert encore à expliquer la nutrition... Elle se fait par une lymphe nourriciere qui va se déposer entre les lames du tissu cellulaire, comme les sels crystallisent. L'instrument qui opere cette nutrition est la force vitale, & c'est à la variation & aux irrégularités de cette force, qu'est due l'inégale distribution des parties nutritives, source féconde de maladies.

La considération des visceres & des fonctions, est ce qu'il y a de plus important dans la physiologie, & cette partie est traitée avec autant d'attention & de simplicité que les précédentes.

Rien de remarquable sur le cerveau ; on le regarde comme destiné à la sécrétion des esprits, le sensorium en est le réceptacle, les nerfs en sont les canaux... La sensibilité des nerfs, différemment modifiée, constitue la sensibilité simple, la contractilité, l'irritabilité.

Pour le cœur, on décrit sa structure, on donne les calculs de *Keil* avec beaucoup d'assurance, on assigne les causes auxiliaires de la circulation, & on y joint un chapitre intéressant sur la chaleur animale.

Les autres fonctions sont présentées d'une maniere plus nouvelle.

Selon l'auteur, l'action de la respiration con-

fiste, 1°. à lier & à unir le sang apporté par l'artere pulmonaire, sang à demi décomposé par sa longue stase dans les veines qui l'ont rapporté au ventricule droit; 2°. à raviver la couleur de ce sang, & à en révivifier la nature par l'action de l'air dont une partie est destinée à pénétrer le tissu du poumon; 3°. à le dépouiller du phlogistique dont une autre partie de l'air se charge pour l'emporter avec l'expiration. Chacune de ces assertions est établie sur une suite de faits ou d'observations bien choisis.

La digestion n'est qu'une inversion de substance qui change de l'eau, de l'huile & des sels, en une substance qui contient une lymphe nourriciere, un esprit animal & séminal, &c. C'est un commencement de fermentation.

Cette substance est le chyle, dont la blancheur est due au peu d'union de ses principes, à l'abondance de l'huile & de l'air; ce chyle, avant de s'unir au sang, a déjà reçu dans le réservoir de *Pecquet* un grand nombre de parties animales. Si l'irritation l'appelle aux mamelles il y formera du lait; si c'est à la matrice, ce sera une lymphe nourriciere. Mêlé au sang, & roulant avec lui dans les vaisseaux, le chyle continue l'inversion, ou plutôt la fermentation qu'il y a déjà éprouvée, & il subit une décomposition qui change sa nature en distribuant ses différentes parties dans le lieu où elles sont appellées. Ainsi la lymphe se porte pour opérer la nutrition, les parties bilieuses se portent au foie, les esprits vitaux au cerveau, &c...

Les sécrétions ne se font donc pas par les organes communément nommés sécrétoires; c'est l'opinion de l'auteur. Selon lui, dès les premiers instants de la conception, la liqueur sanguine, c'est-à-dire, destinée à former le sang, contient le germe de toutes les humeurs, & ces humeurs se déposent ensuite dans les différents organes sé-

crétoires, par voie d'affinité & de cryſtalliſation. De cette maniere, l'auteur admet dans le ſang non-ſeulement des parties ſalines, une lymphe végétale & une partie glutineuſe, mais des parties récrémentitielles, ou plutôt des germes de toutes nos humeurs, dont la proportion plus ou moins heureuſe, a tant d'influence ſur la ſanté.

Ainſi, l'auteur des *vues phyſiologiques* commençant d'abord par des idées chymiques, finit par s'appuyer ſur l'obſervation ; & ſon expoſition des humeurs a beaucoup de rapport avec pluſieurs des idées de *Théophile de Bordeu*, dans ſon analyſe médicale du ſang ; mais nous aurions deſiré qu'il eût en même temps marqué quelque connoiſſance des recherches anatomiques & phyſiologiques ſur les glandes, de ce grand médecin. Sans déranger ſon ſyſtême, il auroit ſans doute fait jouer un plus grand rôle aux organes ſécrétoires, dont l'action méritoit bien d'être plus attentivement conſidérée.

L'ouvrage eſt terminé par un parallele des parties intégrantes des végétaux & des animaux ; ce qui amene leur analogie & leurs différences les plus remarquables : enfin en préſentant la série des êtres, ſuivant leurs rapports réciproques, l'auteur remarque que ſi les animaux ſemblent tenir aux végétaux par les polypes, les végétaux ſe rapprochent des animaux par l'animaliſation des cruciferes, & il finit par conclure que dans le regne végétal comme dans le regne animal, il y a trois grands agents, la force des ſolides, l'action des tuyaux capillaires & celle de l'air ; mais qu'il y a entre l'un & l'autre cette grande différence, que chez l'animal la vitalité eſt dans la ſenſibilité, tandis que dans le végétal elle eſt dans les trachées.

Réflexions sur la section de la symphyse des os pubis, suivies d'observations sur l'emploi de l'alkali volatil dans le traitement des maladies vénériennes ; par m. DESGRANGES, gradué, membre du college royal de chirurgie à Lyon. 1781. Brochure de 59 pages.

Nihil opinionis causâ, omnia conscientiæ faciam.
SENEC. de vitâ beatâ, 30.

On pratiqua l'opération césarienne à l'Hôtel dieu de Lyon, sur une femme qui périt le sur-lendemain. Quelques personnes ayant prétendu que la section de la symphyse auroit sauvé cette femme, cela donna lieu à la brochure que nous annonçons.

Pierrette Mornon, d'une petite stature, âgée environ de vingt-sept ans, chez laquelle le vice rachitique avoit laissé des courbures vicieuses dans les os des extrémités inférieures, étoit enceinte & à terme de son premier enfant lorsqu'elle arriva à l'Hôtel-dieu de Lyon le 24 février 1781, à dix heures du soir. Les douleurs se faisoient déjà sentir, elles augmentent, les membranes se rompent, les eaux s'écoulent, la sage-femme reconnoît, par le toucher, un vice d'étroitesse dans le bassin, & remet la femme entre les mains du chirurgien en chef de l'hôpital. Le lendemain, vers les sept heures du matin, m. le chirurgien, dit l'auteur, « s'assure de nouveau du degré d'étroitesse de ce bassin qui ne lui paroît avoir qu'un pouce & demi, ou tout au plus deux pouces d'étendue dans le diametre antérieur de son détroit supérieur par la saillie du sacrum en-devant. La tête, qui se présentoit, étoit placée à gauche, la face tournée en haut, les bosses frontales appuyées sur la symphyse sacro-iliaque gauche, l'occiput portant sur la partie moyenne

moyenne du corps du pubis de ce même côté; l'orifice de la matrice étoit assez dilaté pour permettre ces recherches, mais ni aussi effacé, ni aussi aminci que dans un accouchement ordinaire & naturel, malgré dix heures de douleurs consécutives ».

Vers les cinq heures du soir on fait une consultation de six chirurgiens des plus exercés dans la pratique des accouchements, du chirurgien principal, & de son successeur désigné; *& tout bien considéré*, ajoute m. Desgranges, *mm. les consultants se déterminerent à indiquer l'opération césarienne, & établirent leur raison de préférence* (sur la section de la symphyse). *Elle fut décidée à la pluralité de six voix contre deux.*

L'opération se fait sur-le-champ, & on extrait un enfant dans un état d'asphyxie dont il est bientôt rappellé.

On eut beaucoup de peine à maintenir, pendant l'opération, un paquet d'intestins & d'épiploon qui s'étoit présenté à l'angle supérieur de l'incision; & pour le contenir après l'opération on fut obligé de pratiquer trois points de suture enchevillée.

L'auteur fait ensuite la description des accidents qui suivirent jusqu'au 27 que la malade expira, trente-six heures après l'opération.

A l'instant de la mort on fit la section de la symphyse du pubis : les détails suivants sont si essentiels à la question traitée par m. *Desgranges*, qu'on ne pourroit le juger si nous ne les faisions connoître en entier.

« L'écartement spontané de ces os fut d'abord de treize lignes; & quand deux éleves, en écartant les cuisses, eurent aidé à leur éloignement, il se trouva de deux pouces huit lignes » (les cuisses étoient violemment écartées); il est résulté six lignes $\frac{1}{2}$ à sept lignes d'augmentation pour le diametre *antéro-postérieur*, & plus de 15 lignes pour le transversal ».

« Le bas-ventre étoit très-sain excepté les portions d'inteſtin & d'épiploon ſorties, qui étoient enflammées; la matrice, réduite à un volume médiocre, n'offroit aucune trace de phlogoſe, de gangrene, & ſon parenchyme étoit intact, &c. ».

Le diametre antérieur du détroit ſupérieur du baſſin avoit 2 pouces, & le tranſverſal 4 pouces 8 lignes.

Séparé du cadavre, & dépouillé des parties charnues, voici ce qu'il offre.

« Les trois dernieres vertebres des lombes, & la partie ſupérieure du ſacrum, avancent beaucoup en-devant; la crête de l'os des îles gauche eſt déjettée en-dehors, la foſſe iliaque ſuperficielle de l'os ilion lui-même, en ſe jettant à l'extérieur, paroît tendre à la poſition horizontale; ce qui augmente de ce côté le vuide du grand baſſin, tandis qu'il eſt rétréci au contraire du côté oppoſé, parce que l'os ilion droit s'éleve par ſon bord ſupérieur, & tend à prendre une direction preſque verticale. La concavité iliaque, de ce côté, eſt légere & comme recourbée; cette hanche eſt plus élevée que l'autre ».

La ligne qui ſépare le grand d'avec le petit baſſin, affecte très-irréguliérement la forme d'un cœur de carte à jouer.

« Le diametre antérieur du détroit ſupérieur eſt de 2 pouces 2 lignes, le tranſverſal eſt de 5 pouces; l'oblique, pris de la ſymphyſe ſacro-iliaque droite, eſt de 4 pouces 4 lignes; l'oblique oppoſé eſt de 3 pouces 11 lignes. Du milieu du diametre antérieur à la partie moyenne du bord ſaillant de l'os ilion gauche, il y a 2 pouces 8 lignes $\frac{1}{2}$, & du côté droit 2 pouces 10 lignes. De la partie moyenne du corps du pubis droit à la partie latérale droite de l'angle ſacro-vertébral, 1 pouce 10 lignes; du côté oppoſé & dans le même ſens, 1 pouce 11 lignes $\frac{1}{2}$. La hauteur de la ſymphyſe

des pubis est d'un pouce 7 lignes. Le détroit inférieur est bien conformé ».

» D'une bosse pariétale de la tête de l'enfant, ou de la convexité d'un pariétal à l'autre, il y avoit 3 pouces 4 lignes; des bosses frontales à la tubérosité occipitale, 4 pouces 1 ligne; du vertex au bas du ventre, 5 pouces & quelques lignes; du menton à l'occiput, 4 pouces 7 lignes, & dans sa circonférence, 11 pouces ».

M. *Desgranges* examine quelle peut avoir été la cause de la mort dans le sujet de son observation. Il remarque qu'il n'y a eu ni inertie de la matrice, ni perte de sang, ni hémorrhagie, ni syncope, ni effroi de la part de la femme avant l'opération, ni spasme nerveux, ni convulsion, ni prostration absolue des forces, & que par conséquent l'opération en elle-même n'est point la cause de la mort. Il passe après cela à l'objection faite contre la sortie, & ensuite la réduction & la contention difficile de l'intestin & de l'épiploon; il disculpe le chirurgien qui a fait l'opération, & prétend que l'on doit encore rejetter cette cause de mort; & sans la chercher plus loin, il tâche de réfuter ceux qu'il appelle les fauteurs de la section de la symphyse du pubis, qui prétendent qu'on auroit pu, par cette section, sauver la femme. Après une discussion assez étendue, après différents calculs, après plusieurs observations faites sur les cadavres, l'auteur finit par dire: « En supposant, contre toute vraisemblance, que la séparation des pubis, opérée sur la femme *Mornon* vivante, eût été portée à 2 pouces 8 lignes, le diametre antérieur auroit augmenté de 6 lignes $\frac{1}{2}$ à 7 lignes: ce qui joint à son étendue naturelle de 2 pouces (le bassin considéré frais), lui auroit donné 31 lignes d'ouverture, espace qui n'auroit certainement pas permis le passage de l'enfant

vivant, dont la tête avoit 40 lignes dans son petit diametre ».

M. *Desgranges* s'écrie un peu plus loin : *Suffit-il d'avoir en vie le nouveau-né, & pour parvenir à cette fin, sera-t-il permis d'égorger impitoyablement la mere ?* Ne pourroit-on pas, au lieu de répondre, faire à m. *Desgranges* une autre question ? La section de la symphyse est-elle en elle-même plus meurtriere pour la mere que l'opération césarienne ?

On fait une longue énumératiou de tous les accidents qui peuvent être la suite de la section de la symphyse & des inconvénients insurmontables qui résultent de l'ossification des symphyses sacro-iliaques ; & l'on fait une application de ces principes à l'état de *P. Mornon*, pour conclure que la section césarienne seule devoit être tentée. L'auteur faisant sur lui-même un retour dicté par l'amour de la vérité & de la justice, assure que son intention n'est pas de proscrire la section de la symphyse : *Cette opération*, dit-il, *doit certainement trouver place parmi les secours que fournit la chirurgie dans les cas d'accouchement devenu impossible par le resserrement des détroits du bassin ; mais c'est au temps*, ajoute-t-il avec raison, *& à l'expérience à assigner le degré de confiance qu'elle mérite alors.*

On cherche ensuite dans quels cas il convient d'employer le forceps, & dans quel autre on doit avoir recours à la section de la symphyse. Au-dessous de 2 pouces ½ dans l'étendue du diametre antéro-postérieur, le forceps devient inutile ; depuis 3 pouces jusqu'à 2 pouces ½, la section de la symphyse paroît convenir. « Car il y a lieu de croire que 3, 4 ou 5 lignes d'ampliation pour le diametre antérieur, procurées par l'écartement des pubis porté sans danger à 12, 15 & 18 lignes,

rendroient les voies naturelles accessibles à l'enfant vivant, & permettroient son passage ».

2°. La section de la symphyse est recommandable lorsqu'il y a trop d'étroitesse au petit bassin, à prendre depuis le dessous de l'arcade du pubis jusqu'à l'extrémité du coccyx, soit que ce dernier os soit soudé, soit que sa rétropulsion soit déjà portée aussi loin qu'elle peut aller.

3°. Lorsque l'arcade des pubis n'a pas assez de hauteur, ou, ce qui est la même chose, lorsque leur symphyse a trop d'étendue, &c.

4°. Lorsque l'arcade du pubis est trop étroite, &c.

5°. Lorsque le diametre transversal, qui va d'une tubérosité ischiatique à l'autre, a 2 pouces $\frac{3}{4}$ ou 3 pouces, &c.

6°. Si l'excavation du petit bassin est rétrécie par le défaut de courbure de l'extrémité inférieure du sacrum, par une exostose ou un engorgement froid au bas des connexions ilio-sacrées, par les épines ischiatiques trop alongées, recourbées & rentrées en dedans, &c.

7°. « Si la tête, dit m. *Desgranges*, poussée par des contractions utérines fortes & multipliées, s'engage enfin dans le détroit supérieur rétréci, & s'y enclave de maniere que l'accoucheur ne puisse ni la refouler dans la matrice pour retourner l'enfant, ni la saisir avec le forceps, parce qu'elle est étroitement serrée de toute part, à raison de la défectuosité du bassin & de la tuméfaction des parties, la section symphytique ne seroit-elle pas alors le seul moyen à employer, si toutefois l'enfant étoit vivant? & si en même temps on observoit les symptômes qui donnent lieu de craindre la rupture de la matrice, ne devroit-on pas se hâter de la pratiquer pour agir ensuite avec le forceps? &c. »

8°. Dans la *paragomphose de Roëderer*, si l'enfant est vivant.

Les lumieres & les connoissances de l'accoucheur le décideront à pratiquer la section de la symphyse, ou à faire l'opération césarienne qui, dans la plûpart de ces cas, peuvent suppléer l'une à l'autre.

M. *Desgranges* croit que la section de la symphyse peut être employée une fois, mais que l'opération césarienne convient aux seconds accouchements, à cause du dérangement qui arrive aux connexions ilio-sacrées.

Dans toutes ces réflexions on voit un auteur qui veut être impartial, qui cherche le vrai, & qui, quoiqu'il donne la préférence à la section césarienne, ne refuse point à la *symphysotomie* la justice qui lui est due.

Ce travail, sur la section de la symphyse, est suivi d'observations sur l'emploi de l'alkali volatil dans le traitement des maladies vénériennes; les sujets de deux de ces observations en ont éprouvé des effets salutaires : celui de la troisieme n'a pas été aussi heureux. Ces observations sont suivies de quelques réflexions sur l'usage de ce remede : on examine à quels sujets & dans quels cas il convient.

PRIX proposé par le college royal des médecins de Nancy, sur les eaux potables.

DANS l'ordre des agents physiques, généraux ou communs, qui influent sur la santé des hommes, les eaux douces potables ont mérité, de tout temps, une attention particuliere de la part des médecins. Les modernes ont ajouté peu de chose à ce qu'en avoient dit les anciens; presque tous,

depuis *Hippocrate*, se sont copiés sur cet objet, soit dans leurs ouvrages diététiques, soit dans leurs traités, aujourd'hui très-multipliés, *de aëre, locis & aquis.*

On sent bien qu'une telle traduction successive de connoissances, presque purement rationnelles, sur les qualités génériques des eaux, ne suffit pas, non plus que l'observation purement empirique & souvent isolée, de leurs effets particuliers, pour former cette partie de l'art; il faut encore une étude pratique, éclairée par la chymie, & spécialement fondée, à ces deux égards, sur la comparaison faite en grand, des différentes eaux potables, dans les différents pays, & relativement aux divers foyers de leur filtration, de leur écoulement, de leur stagnation, &c.

Cette étude pourroit fournir une des branches les plus importantes de la chymie diététique. Il existe déjà quelques recherches faites selon cette double vue. On trouve dans le second volume de la société royale de médecine, un mémoire qui contient des observations & des expériences nouvelles sur les eaux potables en général, & qui trace en quelque sorte le plan des recherches ultérieures à faire sur cet objet, pour établir de plus en plus la distinction essentielle des eaux potables, saines & mal-saines. C'est l'auteur de ce mémoire (1), qui a fourni au college royal le sujet du concours qu'il propose, & le prix qui y est attaché. Il s'agit de résoudre les questions suivantes.

Premiere classe. Quelles sont, dans les eaux de neiges & de glaces, dans celles des sols crayeux & gypseux, les qualités qui constituent essentiellement leur insalubrité? Quels rapports & quelles

(1) M. *Thouvenel*, aggrégé-honoraire du college de médecine de Nancy, & associé-regnicole de la société de médecine de Paris.

différences y a-t-il entre ces quatre sortes d'eaux douces, relativement à leur composition chymique, & à leurs effets diététiques ? Pourquoi toutes les eaux qui contiennent de la craie ou du gypse ; pourquoi toutes celles qui proviennent des neiges & des glaces fondues, ne sont-elles pas malsaines ? Pourquoi les deux premieres, si différentes, à plusieurs égards, des deux autres, produisent-elles des effets analogues ?

Seconde classe. Quel est le degré de leur influence, ou commune, ou relative, dans la production de certaines maladies populaires ou endémiques, & notamment des gouétreuses, écrouelleuses & rachitiques ? Cette influence existe-t-elle aussi pour la classe des affections calculeuses & goutteuses ? Peut-on découvrir par-là quelqu'analogie, quelque dépendance entre les altérations du systême glanduleux, lymphatique, & celles du systême osseux & articulaire ? L'impression malfaisante de ces différentes eaux potables, s'exerce-t-elle dans le travail de la chylification, ou bien dans celui des sécrétions, soit muqueuses & nutritives, soit terreuses & excrémentitielles ?

Comme il est difficile que les savants qui voudront s'appliquer à ce concours intéressant, se trouvent à portée d'examiner les différentes especes d'eaux désignées, & d'en observer les effets sur le peuple, on admettra les mémoires qui ne traiteront que d'une seule espece d'eau, ou de plusieurs dans le même continent. On distribuera autant de médailles, de la valeur de cent écus chacune, qu'il y aura d'ouvrages dignes de les obtenir, au jugement des commissaires nommés par le college royal. Ces mémoires seront adressés, francs de port, suivant les usages ordinaires des concours académiques, *à m. Harmant, président du college royal des médecins, à Nancy.* On demande qu'ils soient rendus pour le premier

de mai 1784; & le prix sera proclamé à la rentrée de la Saint-Martin suivante.

Le but de ce concours rentre dans le plan général des travaux de la société royale de médecine de Paris, dont le college de Nancy s'empressera toujours de seconder le zele. Le sujet proposé pouvant intéresser tous les pays, il sera libre à tous les savants d'envoyer des mémoires, pourvu qu'ils soient écrits en françois ou en latin, ou bien que les auteurs se chargent de les faire traduire dans l'une de ces deux langues.

PRIX.

Extrait de la gazette salutaire, n°. V. *1782.*

Le docteur *Hawes*, de Londres, en terminant ses leçons sur l'animalisation, a proposé une médaille d'or, & une autre d'argent, pour les deux meilleurs mémoires en réponse aux questions suivantes: *Y a-t-il des signes positifs de l'extinction de la vie humaine, autres que la putréfaction? Si cela est, quels sont-ils? S'il n'y en a pas, la putréfaction est-elle une marque certaine de la mort?*

SÉANCE *publique de l'académie royale de chirurgie, le jeudi 11 avril 1782.*

M. *Louis*, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par l'annonce de ce qui suit:

L'académie avoit proposé, pour le prix de cette année, la question: *Comment le vice des différentes excrétions peut influer sur les maladies chirurgicales, & quels sont les regles de pratique relatives à cet objet?*

Le mémoire, n°. 4, a été jugé digne du prix;

il a pour devise ce conseil de Seneque : *Stude, non ut plus aliquid scias, sed ut meliùs.* Cet ouvrage est de m. *Camper*, membre de la plûpart des académies de l'Europe, ancien professeur d'anatomie & de chirurgie à Amsterdam, professeur honoraire de médecine des universités de Francker & de Groningue.

Ce prix est le troisieme que m. *Camper* a obtenu de l'académie. En pareille circonstance, feu m. *le Cat* fut prié de cesser de concourir, dans la crainte qu'un si fort athléte n'éloignât de la lice des sujets qu'une utile émulation pourroit former à d'autres travaux. Tous les concurrents ne sentent pas que les efforts qui seroient perdus pour la récompense promise, sont toujours au plus grand profit de celui qui a tâché de la mériter.

M. *Camper*, dans sa lettre de remerciement à l'académie, semble s'excuser sur le motif qui l'a porté à revenir dans une carriere où, avec de grands talents, on pourroit, sur un sujet isolé & circonscrit, voir la palme enlevée par quelqu'un qui n'auroit pas autant de droits à l'estime des gens de l'art & du public. M. *Camper* a trois fils, dont aucun n'a pris parti dans l'art de guérir. Leur éducation & leur fortune leur permettent d'aspirer à des états, moins utiles sans doute, mais moins laborieux & moins ingrats. Cependant leur pere veut qu'ils se souviennent quelle a été la source de la considération qu'ils peuvent acquérir; & il n'a travaillé à gagner trois médailles qu'afin d'en laisser une à chacun de ses enfants, en mémoire de son amour pour la chirurgie qu'il a exercée avec autant d'honneur que de succès.

Le mémoire, n°. 5 a mérité l'*accessit.* Il a pour devise le 21e aphorisme d'*Hippocrate*, section 1. *Quæ ducere opportet, quò maximè natura vergit, per loca conferentia eò ducere.* L'auteur de ce mémoire est m. *Champeaux*, chirur-

gien-gradué, correſpondant de l'académie à Lyon.

Le prix d'émulation, qui eſt une médaille d'or de la valeur de 200 livres, a été accordé à m. *Manne*, démonſtrateur d'anatomie à l'école royale des chirurgiens de la marine, à Toulon. Il a communiqué à l'académie un mémoire intéreſſant ſur la cure radicale de l'hydrocèle. Chirurgien-major du vaiſſeau que montoit m. le comte d'*Eſtaing*, il a été témoin de la valeur héroïque de ce général bleſſé devant Savanha. Ses ſoins lui ont été utiles, & en lui conſervant la vie, il a rempli les vœux de la nation pour un des plus dignes favoris de Minerve, de Mars & de Neptune.

Les cinq autres médailles ont été adjugées à m. *Bouillard*, chirurgien-major de l'hôpital-royal militaire, à Briançon; à m. *Duret*, démonſtrateur de l'école de la marine, à Breſt; à m. *Colombier*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu, à Soiſſons; à m. *Vermillet*, maître en chirurgie à Charicy, près Veſoul en Franche-Comté; & à m. *Thiriot*, maître en chirurgie à Curel, près Joinville en Champagne.

L'académie, dans la vue de completter l'hygiène chirurgicale, dont les différentes matieres ont été ſucceſſivement le ſujet de ſes prix pour les années précédentes, a propoſé pour 1783 la queſtion ſuivante :

Quelle peut être l'influence des paſſions de l'ame dans les maladies chirurgicales, & quels ſont les moyens d'en corriger les mauvais effets ?

Le prix eſt une médaille d'or de la valeur de 500 livres, ſuivant la fondation de m. *de la Peyronie*.

Depuis ſa derniere ſéance publique, l'académie a perdu pluſieurs membres dignes de ſes regrets. M. *de la Faye*, ancien profeſſeur & démonſtrateur royal pour les opérations, ancien directeur de l'académie royale de chirurgie, aſſocié des académ-

mies de Rouen & de Madrid, est mort au mois d'août dernier. M. *Louis* a dit qu'on lui avoit remis fort tard les matériaux nécessaires pour son éloge; & qu'une notice trop peu étendue ne satisferoit ni la compagnie, ni le desir qu'il a de rendre hommage à un collegue qui a fourni avec honneur une longue carriere.

On ne lui a donné aucun renseignement sur m. *Goursaud*, adjoint de m. *de la Faye*, en qualité de professeur royal pour la démonstration des opérations de chirurgie. Il a mérité l'estime & l'amitié de ses confreres dans la place de lieutenant de m. le premier chirurgien du roi, & il s'étoit rendu digne de la confiance & des bontés de m. le procureur-général, chef de l'administration de l'hôpital des Petites-maisons, où il étoit chirurgien en chef. Les premiers magistrats du Châtelet de Paris avoient connu ses lumieres & son équité pendant le temps qu'il a exercé une des charges de conseiller du roi, chirurgien ordinaire de sa majesté en cette jurisdiction.

Enfin, la compagnie a senti vivement la perte toute récente de m. *Bordenave*, professeur royal, ancien directeur de l'académie, associé de celle des sciences, censeur royal, mort en huit jours d'une attaque d'apoplexie & de paralysie, à l'âge de cinquante-quatre ans. Déjà ennobli par la qualité d'échevin de la ville de Paris, la circonstance heureuse de la naissance du Dauphin, venoit de lui procurer le cordon de l'ordre du roi; ce qui mettoit le comble à ses vœux. M. *Louis* se propose de mettre dans un jour convenable les talents qui ont distingué ces confreres estimables, & de faire connoître leurs travaux pour le progrès de l'art; ce qui est l'objet principal des éloges académiques.

A la suite de cette annonce, m. *Louis* a prononcé l'éloge historique de feu m. *Tronchin*, pre-

mier médecin de S. A. S. monſeigneur le duc d'Orléans, ancien inſpecteur général de médecine à Amſterdam, profeſſeur honoraire de médecine à Genève ſa patrie, de la ſociété royale de Londres, de l'académie de Berlin, aſſocié étranger de l'académie royale des ſciences de Paris, & de celle de chirurgie. C'eſt en cette derniere que m. *Louis* a été chargé de faire ſon éloge.

M. *Fabre* a lu un mémoire ſur les tumeurs de caractere froid. On attribue communément la formation de ces tumeurs à l'obſtruction des vaiſſeaux, à l'épaiſſiſſement de la lymphe. Les moyens curatifs ſont déterminés d'après cette théorie; delà l'uſage des fondants, les purgatifs ſi recommandés. M. *Fabre* penſe qu'il y a un principe irritant pour cauſe premiere des engorgements lymphatiques; que c'eſt une illuſion de croire qu'on puiſſe fondre ces tumeurs: elles cédent à l'action des vaiſſeaux, comme on l'obſerve à l'âge de puberté, lorſque cette action devient aſſez énergique pour diſſiper les engorgements. La cure ne peut s'obtenir, en ſuivant m. *Fabre*, que de la deſtruction du principe d'irritation, & rien ne peut autant y contribuer que les exutoires. Un cautere paroît la principale reſſource contre les maladies ſcrophuleuſes: m. *Fabre* emploie, avec des réflexions judicieuſes, les obſervations fournies en faveur du ſyſtême de l'épaiſſiſſement des fluides, & de la néceſſité de fondre, pour établir & ſoutenir ſa nouvelle doctrine concernant le principe irritant, & les voies qu'on peut ouvrir utilement pour s'en débarraſſer.

La lecture de ce mémoire fut ſuivie des remarques de m. *Louis* ſur la néceſſité de prononcer d'une maniere préciſe & ſans équivoque dans les rapports en juſtice. Il vient de ſe préſenter une queſtion relative aux ſignes de la mort. Il étoit intéreſſant de déterminer l'heure préciſe de la mort

d'un bénéficier qui étoit sur la fin de sa carriere dans la nuit du dernier jour du mois, au premier jour du mois suivant. M. *Louis* discute les procès-verbaux qui ont été faits dans cette circonstance fort importante aux yeux de l'intérêt de divers prétendants à ce bénéfice; & il en conclut, pour l'instruction des jeunes chirurgiens, que les experts ne peuvent être trop attentifs aux regles à observer pour faire un rapport solide & équitable. Outre les connoissances de l'art dont il faut faire une juste application au sujet qui est en question, l'esprit de vérité & de justice doit être l'ame d'un rapport pour qu'il soit à l'abri de tout reproche: il faut l'énoncer en termes clairs & précis, afin qu'il ne laisse aucune ressource aux subterfuges ou aux équivoques pour en contester les principes, ou en éluder les conséquences. Enfin, dit m. *Louis*, on ne doit pas se permettre d'épouser les intérêts de l'une des parties, ce seroit au préjudice de la partie adverse. Quelque noble que soit la fonction d'un avocat, elle est subordonnée à celle de juge, & nos rapports sont des jugements.

M. *Faguer* a terminé la séance par un mémoire sur la ruptnre des fibres aponévrotiques & tendineuses à leur origine, près des fibres charnues. L'échymose, ou apparente, ou occulte dans l'interstice des muscles, est un effet de cette rupture, dont les signes & le prognostic sont très-bien établis dans le mémoire, d'après des observations pratiques. Un bandage approprié, & le plus parfait repos sur-tout, sont les moyens curatifs, lesquels négligés dans les premiers temps, faute d'avoir connu le vrai caractere de la maladie, la rendent d'une difficile & très-tardive guérison.

A V I S.

M. *Anglada*, médecin, vient de nous faire passer l'avis suivant. Les bains d'Arles en Roussillon, avoient été jusqu'ici presque impraticables par le mauvais état des bâtiments : les réparations viennent d'être faites par les soins de m. *Raymond de Saint-Sauveur*, intendant de la province. Les malades y trouveront aujourd'hui toutes sortes de commodités, soit pour le logement, soit relativement à l'usage des bains, des douches & des bains en vapeur. L'utilité de ces eaux, dans un grand nombre de maladies, est prouvée par l'analyse qui en a été faite par mm. *Venel* & *Carrere*, & par les observations multipliées de ce dernier : on peut consulter à ce sujet le *traité des eaux minérales de la province du Roussillon*, par m. *Carrere*. On y verra combien ces bains sont utiles dans les rhumatismes, les paralysies, les douleurs & les plaies invétérées, les plaies d'armes à feu, les maladies de la peau, &c. On a découvert depuis peu une nouvelle source d'une chaleur beaucoup inférieure à celle des bains : ces eaux sont analogues aux eaux de Bareges ; on en use avec le même succès. Le Roi, pour y multiplier les secours que les malades peuvent desirer, vient de créer un intendant de ces bains, & a nommé à cette place m. *Companyo*, médecin à Ceret en Roussillon, qui résidera aux bains pendant la saison des eaux.

TABLE DU MOIS DE MAI 1782.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de mai 1782. A Paris, ce 24 avril 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1782.

PREMIER EXTRAIT *.

HISTOIRE de la société royale de médecine, année 1776, avec les mémoires de médecine & de physique médicale, pour la même année, tirés des registres de cette société. A Paris, de l'imprimerie de Philippe-Denis Pierres, *imprimeur de la société royale de médecine, rue Saint-Jacques; & se trouve chez* Didot le jeune, *libraire de la société, quai des Augustins. 1779.*

LA société royale de médecine a dédié ce volume au Roi comme le premier

* Par m. LEROUX DES TILLETS.

hommage de ſes travaux. La méthode qu'elle a employé, & qu'elle deſire que l'on mette en uſage pour la ſeconder, eſt expoſée dans la préface. On y trace le plan de l'ouvrage ; chaque volume ſera diviſé en deux parties, l'hiſtoire & les mémoires : l'hiſtoire contiendra les obſervations qui ne ſeront point aſſez conſidérables pour trouver place dans les mémoires. La ſeconde partie du volume renfermera les mémoires ſur différents ſujets de médecine-pratique, ou de phyſique médicale.

On traite enſuite, dans cette préface, de la maniere de faire les obſervations météorologiques, de la topographie, de la botanique, de l'analyſe des eaux minérales, de la maniere de rédiger une obſervation de médecine-pratique, des maladies endémiques, des épidémies, des épizooties. Les maladies chirurgicales, les obſervations anatomiques, la chymie médicale, l'hiſtoire naturelle, & l'analyſe des différentes ſubſtances alimentaires ſont encore des objets dont les auteurs ſont engagés à s'occuper. De ſorte *que les obſervations de toute eſpece pourront trouver place dans ces différentes ſections où celles de même nature ſeront enſemble ſans aucune confuſion.*

Chaque ſection eſt diviſée en pluſieurs articles qui ſervent à tracer le plan d'a-

près lequel la société a dirigé ses travaux, & celui que les médecins ou physiciens sont invités à suivre dans les mémoires qu'ils lui enverront.

Observations météorologiques.

C'est ainsi que pour bien faire les observations météorologiques, on conseille *de se conduire de la même maniere à Paris & dans les provinces; &, pour avoir de bons instruments, de s'adresser à la société qui indiquera des ouvriers habiles dans ce genre de construction. On tâchera de se procurer des thermometres à mercure, réglés sur l'étalon que la société royale de médecine a fait construire. Cet instrument sera placé à l'air libre & au nord, s'il se peut. On ne l'appuyera point contre un mur, mais il sera isolé.*

Quelques détails sur le choix & l'usage du thermometre, du barometre & de la machine appellée *udometre*, peuvent servir de guide sûr aux observateurs que l'on invite; en outre, à suivre les phénomenes que présente l'aiguille aimantée de déclinaison, sur-tout par rapport à sa variation diurne & périodique.

Topographie.

Pour avoir le plan topographique & médical d'une ville ou d'un canton, on

recommande d'examiner la nature du ſol, s'il eſt ſec ou humide, ſi on y trouve des mines, ſa longitude & ſa latitude, ſon expoſition en général, ſa hauteur relativement au niveau de la mer, s'il eſt ſitué ſur la côte, s'il eſt bas ou élevé, les vents qui y régnent, ſi c'eſt dans certaines ſaiſons & à des périodes déterminées ; ſi c'eſt un pays de montagnes ou de plaines, s'il eſt coupé par des rivieres, quelle eſt leur direction, & ſi elles ſont ſujettes à des inondations : y trouve-t-on des étangs, & le terrein eſt-il couvert de forêts ? y a-t-il des marais qui ſe deſſéchent en été, & en ſort-il des exhalaiſons putrides ? la qualité des eaux, ſur-tout de celles qui ſervent de boiſſon ordinaire, (cet article eſt accompagné de réflexions importantes ſur le différent degré de bonté des eaux, le choix qu'on en doit faire, & la maniere de corriger celles qui ne ſont pas potables), l'état du ciel, celui de l'air qui couvre les lieux bas, la nature des pluies, les plantes potageres ou médicinales qui croiſſent dans ce canton, les grains qu'on y cultive, la maniere de les cultiver, leurs maladies, & à quoi on les attribue ; le tempérament des habitants, leur boiſſon habituelle, leur maniere de ſe nourrir, de ſe vétir, leurs mœurs, leurs occupations, la conſtruction de leurs maiſons, leurs ma-

ladies, particuliérement celles de certains ouvriers; si les personnes du sexe sont réglées de bonne heure, & à quel âge elles cessent de l'être; les especes d'insectes les plus communs, les animaux & principalement les bestiaux; à quel usage on emploie ces derniers, combien de temps ils travaillent dans la journée; si les bêtes à laine parquent, depuis quand & jusqu'à quand: à quelles maladies ces bestiaux sont-ils sujets?

Botanique.

On prie ceux qui s'occupent de la botanique d'examiner, dans le canton qu'ils habitent, les végétaux qui y croissent naturellement. « Ils indiqueront d'abord le nom qui leur est donné par *Tournefort* ou *Linnæus*, celui ou ceux que leur donnent les habitants & gens de la campagne, l'étymologie de ce nom, s'il en a une, les propriétés attribuées à chaque plante, soit en médecine, soit pour quelque usage économique; le lieu & la nature du terrein où on les trouve: il est sur-tout important d'insister sur leurs propriétés ».

Analyse des eaux minérales.

Les conseils donnés pour faire l'analyse des eaux minérales, mérite la plus grande attention: nous allons les copier pour la

plus grande partie ; il ſeroit inutile de tenter d'en faire l'extrait.

« 1°. Il faut déterminer la peſanteur de l'eau, que l'on examinera à l'aide d'un aréometre, & ſa température par le moyen d'un bon thermometre *conſtruit avec du mercure*. Mais il eſt en même temps néceſſaire de connoître celle de l'air ; ce que l'on fait en ſe ſervant de deux thermometres de comparaiſon : on doit, afin d'éviter toute erreur, répéter l'expérience à différentes repriſes ».

« 2°. On diſtinguera la couleur de l'eau, ſon degré de tranſparence, ſa ſaveur & ſon odeur. On examinera ſi elle dépoſe quelque ſédiment lorſqu'on la conſerve dans des bouteilles ; quelle eſt la couleur, la quantité & la nature de ce ſédiment ».

« 3°. On éprouvera ſi l'eau verdit le ſyrop de violettes ».

« 4°. On eſſaiera s'il ſe fait un précipité, lorſqu'on y jette de l'huile de tartre par défaillance ; on connoîtra la quantité & la couleur du précipité ».

« 5°. On verſera dans l'eau quelques gouttes de diſſolution d'argent, faite par l'acide nitreux, lorſque la liqueur devient légérement trouble & de couleur d'opale, & qu'il ſe dépoſe une matiere ſous la forme de petites écailles blanches ; c'eſt une indice de la préſence de l'acide vitrio-

lique dans l'eau : car ce dépôt n'eſt que du vitriol de lune. Si au contraire l'eau minérale devient d'un blanc mat, par l'addition de la diſſolution d'argent, & qu'il ſe forme un précipité en flocons blancs, c'eſt une preuve que l'acide marin eſt contenu dans l'eau ; car ce dépôt eſt un ſel marin d'argent ou lune cornée. Il arrive ſouvent que les dépôts formés dans une eau minérale, par l'addition de la diſſolution d'argent, commencent par être blancs, & ſe colorent enſuite en violet ou en noir, effet qui doit être attribué à la préſence de quelque matiere graſſe ou phlogiſtiquée, contenue dans l'eau minérale ».

« 6°. L'infuſion de noix de galle, verſée dans une eau minérale, ſert à découvrir la préſence du fer ; l'eau prend alors une couleur plus ou moins rougeâtre, pourpre ou violette ».

« 7°. On découvre les matieres ſulphureuſes ou phlogiſtiquées dans l'eau minérale, en y plongeant une lame d'argent ».

« 8°. Pour connoître l'exiſtence & la nature des différents gas dont l'eau peut être imprégnée, il faut remplir une bouteille de cette eau, lier au col de la bouteille une veſſie flaſque, & chauffer enſuite pour donner lieu au dégagement de l'air qui peut s'y trouver. On doit faire

paſſer le gas que l'on aura obtenu dans une bouteille pleine de teinture de tourneſol, & agiter le mélange. Si la teinture ne change pas de couleur, & ſi aucune portion du fluide aériforme n'eſt abſorbée, il faut renverſer la bouteille, & préſenter à l'orifice une bougie allumée. Si la vapeur qui s'éleve de la bouteille s'enflamme, c'eſt une preuve que l'eau contenoit un gas inflammable; ſi au contraire la vapeur ne s'allume pas, même lorſqu'on plonge la bougie dans la bouteille, c'eſt que le fluide aériforme eſt ou de l'air pur, ou de l'air méphitique. Dans le premier cas, la bougie continue de brûler dans la bouteille; dans le ſecond, la bougie s'éteint. Lorſque le fluide aériforme qu'on a fait paſſer dans la teinture de tourneſol la change en rouge, ce fluide eſt l'acide crayeux, ou l'air fixe de m. *Prieſtley*; mais comme il eſt ſouvent mêlé avec l'air commun, il faut agiter, afin que l'eau abſorbe l'acide, ou détermine enſuite facilement la quantité d'air pur que l'eau n'a pas abſorbée ».

« On rencontre aſſez ſouvent des eaux minérales qui ne contiennent qu'une fort petite quantité de gas ou fluide aériforme, aſſez intimement combiné pour ne pouvoir être dégagé que par l'ébullition. Dans ce cas l'appareil de la veſſie n'eſt pas

ſuffiſant; il faut verſer l'eau dans une cornue de verre à laquelle on ajuſte un récipient, dans lequel on a mis de la teinture de tourneſol. En faiſant bouillir l'eau, le gas ne manque pas de ſe dégager, & de rougir la teinture de tourneſol, s'il eſt acide. Il eſt important d'examiner les eaux minérales qui ont ſouffert l'ébullition, afin de ſavoir ſi leur ſaveur n'eſt point altérée, ſi elles laiſſent dépoſer quelque précipité, & quelle eſt la nature & la quantité de ce dépôt ».

« 9°. On fait évaporer lentement dans un vaiſſeau de verre ou d'argent, dix à douze pintes d'eau minérale qu'on réduit à une pinte, ou qu'on rapproche juſqu'à ce qu'il ſe ſoit formé au fond du vaiſſeau un précipité ſenſible; on filtre alors pour ſéparer l'eau du précipité ».

« 10°. On doit examiner la ſaveur de l'eau minérale rapprochée, eſſayer ſi elle verdit le ſyrop de violettes, & ſi elle fait efferveſcence avec les acides; ce qui indique qu'elle contient un alkali : car ce ſont ordinairement les alkalis & la terre calcaire qui communiquent à l'eau la propriété de verdir le ſyrop de violettes; mais lorſque l'eau a été bien rapprochée par l'évaporation, on eſt aſſuré que toute la terre calcaire eſt précipitée ».

« 11°. En continuant d'évaporer l'eau

lentement & par degrés, on obtient les ſels qu'elle contient, ceux qu'on y trouve le plus ordinairement ſont le ſel de *Glauber.* Il cryſtalliſe en petites aiguilles qui s'effleuriſſent à l'air; il a une ſaveur amere, il ne peut être décompoſé par l'alkali fixe, & il fournit, avec la diſſolution d'argent, un précipité de vitriol de lune ».

« Le ſel *fébrifuge de Sylvius* : il cryſtalliſe en cubes; il ne peut être décompoſé par l'alkali fixe : mais l'huile de vitriol en dégage de l'eſprit de ſel marin, & la diſſolution d'argent eſt précipitée en flocons blancs, ou en lune cornée, par ce ſel ».

« Le ſel d'*Epſom* ou de *Sedlitz* : il cryſtalliſe en aiguilles, comme le ſel de glauber, mais ſes cryſtaux ne s'effleuriſſent point à l'air; ils ont une ſaveur fort amere. Ce ſel eſt précipité par l'alkali fixe, par l'alkali volatil cauſtique, ou eſprit volatil de ſel ammoniac, & même par l'eau de chaux; mais ce précipité étant calciné ne ſe convertit point en chaux vive. La diſſolution d'argent eſt troublée par le ſel d'Epſom, & il s'en précipite un vrai vitriol de lune ».

« Le ſel *marin calcaire* : ce ſel ne prend point de forme réguliere; il ne ſe manifeſte jamais que lorſque la liqueur eſt preſqu'entiérement évaporée. Il a une ſaveur

très-amere, il eſt précipité en blanc par l'alkali fixe, & le précipité n'eſt que de la craie, qui prend, par la calcination, les caracteres de la chaux vive. L'alkali volatil cauſtique, & l'eau de chaux, ne troublent point ce ſel, lorſqu'il eſt bien pur. Si quelquefois il ſe forme un léger précipité, c'eſt parce que le ſel marin calcaire eſt mêlé d'un peu de ſel marin à baſe de terre abſorbante ou de magnéſie, comme celle qui ſe trouve dans le ſel de Sedlitz, ou le ſel d'Epſom d'Angleterre. L'huile de vitriol, verſée ſur le ſel, en dégage de l'eſprit de ſel marin fumant, & la diſſolution d'argent eſt précipitée en lune cornée ».

« Le *vitriol martial* ſe trouve rarement dans les eaux minérales. Lorſqu'il s'y rencontre, il cryſtalliſe en petites aiguilles verdâtres, d'une ſaveur ſtiptique; ces cryſtaux ſe décompoſent au feu, & deviennent rouges. L'alkali fixe précipite ce ſel avec une couleur jaune, verdâtre; l'alkali phlogiſtiqué en dégage du bleu de Pruſſe, & l'infuſion de noix de galles lui fait prendre une couleur pourpre ou violette ».

« Il faut obſerver, à l'égard de l'alkali phlogiſtiqué, que les épreuves que l'on tente avec ce réactif, peuvent induire en erreur, ſur-tout lorſqu'on s'en ſert pour

déterminer la préſence du fer, & la quantité de ce métal contenue dans une eau minérale. L'alkali phlogiſtiqué étant toujours chargé d'une très-grande quantité de bleu de Pruſſe qu'on peut en précipiter à l'aide d'un acide, il arrive ſouvent que le bleu de Pruſſe que l'on obtient par le mélange de l'alkali phlogiſtiqué avec une eau minérale, étoit tout contenu dans l'alkali, & qu'il en a été dégagé par le principe acide de l'eau minérale; enſorte que cette expérience ne peut ſervir à manifeſter la préſence du fer, qu'autant qu'on n'a point ajouté d'acide à l'eau minérale, & que d'ailleurs elle eſt confirmée par l'expérienee de la noix de galles ».

« *L'alkali fixe* : il ne ſe cryſtalliſe point, & ſe trouve mêlé avec le ſel marin calcaire dans les dernieres portions de la liqueur. On le reconnoît par la couleur verte qu'il communique au ſyrop de violettes : en l'uniſſant à différents acides, on en détermine l'eſpece par les ſels neutres qu'il forme ».

« Il arrive ſouvent que les dernieres portions d'une eau minérale qu'on a fait évaporer, ſont dans l'état d'une eau mere ſaline, qui ne fournit point de cryſtaux. Il faut pouſſer l'évaporation juſqu'à deſſécher le réſidu, que l'on fait enſuite diſſoudre dans l'eſprit-de-vin; &, en procédant par

une évaporation lente, on ſépare facilement tous les ſels, qui cryſtalliſent les uns après les autres ».

« 12°. On prend le précipité reſté ſur le filtre, dans l'opération (n°. 9) : il eſt ordinairement compoſé de terre calcaire & de ſélénite. Souvent il contient du fer, ce qu'on reconnoît par la couleur jaune ou brune. Pour ſéparer ces différentes matieres, on lave le précipité avec du vinaigre diſtillé, ayant ſoin d'en ajouter juſqu'à ce qu'il ne faſſe plus d'efferveſcence, & qu'on n'apperçoive plus de diſſolution s'opérer. On filtre la liqueur, & on peſe le réſidu. Le déchet qu'il a éprouvé vient de la terre calcaire que le vinaigre a diſſoute ».

« En évaporant la liqueur on obtient un ſel en aiguilles ſoyeuſes, formées par l'union du vinaigre avec la terre calcaire ».

« Si la portion qui reſte ſur le filtre contient du fer, on peut le ſéparer en verſant deſſus un peu d'eſprit de ſel marin affoibli : il ne reſte ordinairement que de la ſélénite ».

On laiſſe aux lumieres des chymiſtes à ſuppléer à ce qu'on a pu oublier dans les expériences ; on donne enſuite des avis ſur quelques réactifs inutiles ou ſuſpects, que quelques chymiſtes ſont dans l'uſage d'employer, & l'on termine cet

article par inviter les obſervateurs à voir auſſi quel eſt le ſédiment qui ſe trouve dans les ſources ou fontaines d'eaux minérales, & les matieres qui s'en élevent en ſe ſublimant, & à donner en même temps l'hiſtoire naturelle du terrein dans lequel ſourdent ces eaux, & celle des montagnes les plus voiſines, dont on préſume qu'elles deſcendent.

« Il ne ſuffit pas, ajoute-t-on, que la chymie nous éclaire ſur la nature des principes que l'on trouve dans les eaux minérales, il faut encore que la médecine-pratique en détermine les propriétés. On indiquera les maladies dans leſquelles l'obſervation aura prouvé que leur uſage aura été ſalutaire. On indiquera leurs doſes, leurs effets, & la ſaiſon dans laquelle on a coutume de les prendre; ſur-tout on évitera de leur attribuer des vertus trop générales, parce qu'en ſurpaſſant toute croyance, on n'en mériteroit aucune ».

Maniere de rédiger une obſervation de médecine-pratique.

Des obſervations de pratique les unes ſont iſolées & ne contiennent qu'un ſeul fait; les autres en comprennent un plus grand nombre. Pour bien faire les premieres, le médecin doit ſe dépouiller de tout eſprit de ſyſtême, & ne point chercher

à donner des explications, lorſqu'il ne doit s'occuper que du fait & des circonſtances avec leſquelles il a une liaiſon immédiate.

« 1°. On indiquera tout ce qui peut influer ſur la maladie, quoiqu'étranger au malade; tels que la ſaiſon, le climat, l'état du ciel & les maladies régnantes ».

« 2°. On fera mention de la cauſe, s'il y en a une apparente, & on ſe ſouviendra ſur-tout qu'il eſt très-dangereux d'en indiquer une incertaine ».

« 3°. Le tempérament, l'âge, le ſexe, & l'état antérieur & habituel des malades ſeront expoſés avec ſoin ».

« 4°. On fera une attention ſpéciale à l'invaſion de la maladie; on en tiendra un journal, & l'on en décrira jour par jour les ſymptômes ».

« 5°. On indiquera, dans le même ordre, l'adminiſtration des remedes & leurs effets ».

« 6°. Les accès ou redoublements, les intermiſſions, les mouvements critiques & les récidives ſeront notés avec ſoin ».

Toutes ces obſervations ſeront rédigées le plus briévement qu'il ſera poſſible, & ſans y mêler aucune conſidération étrangere.

Maladies endémiques.

« On doit chercher la cauſe des maladies *endémiques* dans la nature du ſol; dans la température du climat, dans les qualités des aliments, de l'eau ou de l'air, dans le genre d'occupations auxquelles les habitants ſe livrent, dans quelques coutumes vicieuſes, ou enfin dans une contagion qui, ſuſpendue pendant quelque temps, pourroit ſe reproduire à certaines époques. Si dans la recherche que l'on fera des cauſes de la maladie, on n'en trouve aucune que l'on puiſſe aſſigner d'une maniere poſitive, on doit ſe faire un devoir d'en convenir. On déterminera l'âge & le ſexe qui y ſont les plus ſujets : il eſt ſur-tout bien eſſentiel de faire la plus grande attention à toutes les circonſtances qui précedent & qui accompagnent le développement de ces maladies ».

La marche eſt la même que pour une obſervation iſolée.

Épidémies.

Pour le traitement des épidémies on aura égard aux obſervations météorologiques, à la topographie médicale du lieu où elles régnent, & on fera grande attention aux ſaiſons qui ont précédé, comme le recommande *Hippocrate*.

« On

« On indiquera dans quelle température l'épidémie aura été la plus meurtriere ; ses progrès & son étendue seront fidélement observés. On remarquera si, dans le canton où elle aura régné, quelques endroits en auront été exempts, ou si elle n'y aura pas été d'une nature différente, & on déterminera la position de ces lieux. Si quelque circonstance notable, telle qu'une inondation, l'affaissement d'une montagne, le desséchement d'un marais ou d'un lac, la disparition de quelque source, ou un tremblement de terre avoient précédé, on en feroit une mention exacte. On observera dans quelle classe de citoyens l'épidémie aura porté les premieres atteintes. On s'informera si dans quelque lieu circonvoisin il n'y aura pas eu de maladie semblable; surtout on doit s'assurer si elle se communique par contagion : c'est une des recherches qu'il importe le plus de faire. On prendra en considération la direction du vent, lors de la naissance de l'épidémie. On examinera le bled, les fruits, les viandes & la boisson en usage dans le lieu où l'épidémie se déclarera. Quelquefois le mal a sa source dans un hôpital ou dans une prison ; l'arrivée d'un vaisseau dans un port de mer, ou le passage de troupes,

peuvent encore être des ſources d'infection; les uſtenſiles que l'on emploie, tels que les vaſes de cuivre ou de plomb, dans leſquels on met le vin, la biere ou le cidre à fermenter, ne doivent pas non plus échapper à l'obſervateur ».

« Les ſymptômes ſeront rapportés dans l'ordre qu'ils auront ſuivi, en ſe ſuccédant les uns aux autres. La deſcription d'une épidémie n'eſt que l'énoncé de réſultats tirés des journaux particuliers de chaque individu. Il ſeroit à deſirer que l'on pût avoir un état des malades guéris & des morts: parmi les premiers, il ne faut pas confondre ceux qui ne doivent leur ſoulagement qu'à la nature avec ceux auxquels on aura adminiſtré des remedes. On dira ſi les criſes auront été complettes ou incomplettes; &, lorſque l'on fera des ouvertures de cadavres, on cherchera avec ſoin les traces de la gangrene & les dépôts ».

Après avoir parlé de la marche variée des épidémies, & de leur différence quant aux dangers qu'elles font courir, & quant à leur durée, on rapporte la diviſion qui ſe trouve dans *Baillou* qui conſidere les maladies fébriles comme ayant leur ſiége les unes dans l'eſtomac, les autres dans les vaiſſeaux.

« Lorſque les fievres offrent des ſymptômes de plénitude, de ſaburre & de putridité dans les premieres voies, c'eſt aux émétiques, aux purgatifs, aux acides & aux anti-ſeptiques qu'il faut donner toute ſa confiance : lorſqu'au contraire les ſymptômes prédominants ſont ceux d'inflammation vive, c'eſt aux ſaignées & aux délayants qu'il faut principalement avoir recours ».

On finit par établir pluſieurs queſtions auxquelles on prie les médecins de répondre, mais dont les détails rentrent dans les conſeils donnés par rapport aux ſymptômes, & dont chaque obſervateur trouvera la ſolution dans ſon journal tenu exactement, & fidélement extrait.

Épizooties.

Pour bien faire une obſervation ſur les épizooties, « on demande 1°. quelle eſt la ſituation du village où regne l'épizootie, & quelle eſt la nature du ſol ? 2°. Quelles ſont les eaux dont on abreuve le bétail, & quelles ſont les dimenſions des réſervoirs qui les contiennent ? 3°. De quelle qualité ſont les pâturages, & quelles plantes y croiſſent le plus communément ? 4°. Quels ſont les fourrages & les grains

qu'on leur donne dans les étables ? 5°. Y a-t-il eu des pluies abondantes & des inondations, & ces inondations ont-elles duré long-temps ? 6°. Y a-t-il eu de la sécheresse, a-t-elle duré long-temps ? 7°. Quelle a été la constitution des temps pendant la fauchaison & pendant la moisson, & qu'en est-il résulté pour la qualité des fourrages & des pailles ? 8°. Les circonstances ont-elles obligé à forcer le travail du bétail ? 9°. La maladie s'annonce-t-elle par des signes avant-coureurs, & quels sont ces signes ? 10°. La maladie débute-t-elle par des frissons, par le froid des cornes & des oreilles, & par la perte de l'appétit ? 11°. La chaleur succéde-t-elle bientôt au froid, ou n'a-t-elle pas précédé le frisson ? 12°. Les animaux restent-ils couchés sans pouvoir se tenir sur leurs jambes ? 13°. Ont-ils la tête basse, & comment la tiennent-ils quand ils sont couchés ? 14°. Leurs yeux sont-ils rouges, larmoyants ou chassieux ? 15°. Leurs naseaux sont-ils secs, ne se fait-il pas par ces ouvertures un écoulement d'une humeur muqueuse ou sanieuse ? 16°. Leur langue est-elle dans l'état naturel, ou très-rouge, ou couverte d'un enduit jaunâtre, ou brun, ou humide, ou séche, ou chargée de quelques tubercules, de quelques vessies ? 17°. Leur gorge est-elle enflam-

mée ou chargée d'aphthes? 18°. Y a-t-il des enchifrénements & des especes d'éternuements? 19°. La toux fatigue-t-elle l'animal, & cette toux est-elle fréquente? 20°. Les flancs battent-ils? 21°. L'animal est-il très-sensible quand on lui touche cette région, l'épine, le ventre ou la croupe? 22°. Y a-t-il sur la surface du corps quelques pustules ou tumeurs? 23°. Le poil est-il terne ou hérissé, ou se détache-t-il aisément sous l'étrille, ou même sous le bouchon de paille dont on frotte le corps? 24°. L'animal est-il beaucoup altéré, ou refuse-t-il toute sorte de boisson? 25°. Rumine-t-il? 26°. Rend-il fréquemment des urines, & quelle est leur consistance & leur couleur? 27°. Ses déjections sont-elles fréquentes ou rares, sont-elles naturelles, ou très-séches, ou très-liquides, quelle en est la couleur & l'odeur; la sortie de ses excréments est-elle précédée ou accompagnée d'une fréquente explosion de vents? 28°. Observe-t-on des petites convulsions au-dessous de la peau, & sur-tout au cou? 29°. Le ventre est-il dans son état naturel, ou boursoufflé, ou mol, ou tendu? 30°. A quelle époque se manifestent les différents accidents, quels sont ceux des différentes périodes? 31°. Comment se termine la maladie,

quels ſont les ſymptômes qui annoncent une terminaiſon heureuſe, quels ſont ceux qui précedent la mort ? 32°. En quel état trouve-t-on les eſtomacs, les inteſtins, l'épiploon, le foie, la rate, les poumons, le cœur & le cerveau ? 33°. Quels remedes ont été adminiſtrés aux bêtes malades ? 34°. Quels effets ſenſibles ont produit ces remedes ? 35°. Enfin à quel régime a-t-on mis les convaleſcents ? »

Nous ſommes entrés avec plaiſir dans tous les détails de cette préface, & nous en avons fait de longues citations, parce qu'elle eſt une ſuite de préceptes dont on ne ſauroit trop recommander la lecture & la pratique à tous ceux qui veulent bien faire des obſervations en médecine. Depuis quelques temps nous avons reçu beaucoup d'obſervations pour la rédaction deſquelles on avoit fait l'uſage le plus avantageux des conſeils qui y ſont donnés : en les répétant dans le journal de médecine, nous eſpérons en étendre la connoiſſance ; ce qui ne peut manquer de tourner au profit de l'art. Cette préface nous paroît un portique dont la diſpoſition eſt belle & ſage, & dont l'architecture eſt ſimple, mais très-exacte dans ſes proportions.

Après la préface on trouve la *table pour l'hiſtoire*. Enſuite l'*hiſtoire de la*

société royale de médecine, qui renferme tout ce que la société a fait depuis sa création jusqu'à la fin de 1776, son établissement, ses travaux particuliers, les programmes des prix qu'elle a distribués ou qu'elle annonce (1), &c. &c.

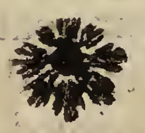
Ensuite *les lettres-patentes du Roi, portant établissement d'une société royale de médecine, données à Versailles, au mois d'août 1778, registrées en Parlement le premier septembre 1778.*

Les lettres-patentes sont suivies du *tableau des membres qui composent la société royale de médecine.*

Les éloges de mm. *Bouillet*, *Lebeau* & *de Haller* font plaisir, mais un éloge doit être lu en entier.

---

(1) Le journal de médecine en ayant fait mention à mesure, nous n'y reviendrons pas.



RÉPONSE de m. SAILLANT, *docteur-régent de la faculté de méd. de Paris, à m.* BAUMES, *docteur de la faculté de Montpellier, médecin à Lunel.*

MONSIEUR & TRÈS-CHER CONFRERE,

Je vous remercie de l'obſervation ſur l'épilepſie, dont vous avez bien voulu me faire part (1). Elle établit une vérité dont on ne ſauroit trop ſe convaincre, que le moyen le plus victorieux pour guérir l'épilepſie, eſt d'attaquer la cauſe du mal ; que ſans cela, le traitement le plus méthodique, les ſpécifiques les plus vantés ne ſont d'aucun ſecours. Votre traitement a quelque rapport avec celui qu'*Hoffman* employa pour une épilepſie du même genre. (*De epil.* obſ. 3.)

Les ſymptômes qu'offre la préſence des calculs biliaires n'ont peut-être pas encore été examinés avec aſſez d'attention. Vous connoiſſez l'obſervation du docteur *Conrad Fabrice* (act. phyſiq. *tom.* x, *obſ.* 36.) ſur une épilepſie produite par cette cauſe.

(1) Dans le journal de médecine, cahier d'*avril* 1782, *page* 320.

La malade mourut dans un accès : on l'ouvrit. La véſicule du fiel étoit remplie de calculs biliaires ; la veine-porte regorgeoit d'un ſang noir, mais on ne trouva pas d'épanchement de ſéroſités dans le cerveau. La ſubſtance de ce viſcere étoit ſéche & compacte, & les vaiſſeaux parfaitement vuides de ſang, circonſtance qui étonna ce profeſſeur d'anatomie, & qui eſt propre à dérouter certains ſyſtêmes ſur l'épilepſie. On remarque quelquefois que les hémorrhagies occaſionnées par la préſence des calculs biliaires, ſe font par l'ouverture de quelqu'un des rameaux de la veine-porte; ce qui n'eſt pas difficile à concevoir.

Vous n'avez pas cru devoir détailler les ſymptômes de l'accès épileptique de votre malade, mais vous ne nous laiſſez pas ignorer un épiphénomene qui eſt propre à cette eſpece d'épilepſie, *la douleur dans le côté droit de l'épigaſtre, dans tout le bras & dans le genouil du même côté.* En effet, dans preſque toutes les épilepſies provenant de la même cauſe, on a remarqué le côté droit plus affecté que le gauche, quelquefois même les convulſions n'attaquent que ce côté, & ſur-tout les muſcles intercoſtaux. C'eſt ordinairement de quelque violent accès de colere que vient le premier germe de la maladie. Il eût été intéreſſant de ſavoir ſi votre ma-

lade n'étoit pas ſujette à cette paſſion. On a encore obſervé que les pierres biliaires étoient du genre de celles qui s'enflamment à la lumiere.

Vous ajoutez une circonſtance que peu de médecins ont rapportée d'une maniere auſſi préciſe ; c'eſt la régularité des accès le ſecond jour de la pleine lune. C'eſt ſans doute quelqu'obſervation ſemblable qui a fait donner à cette maladie le nom de *morbus lunaticus* ; mais quelque perſuadé que fût le docteur *Mead* de l'influence de la lune dans cette maladie, le peu d'obſervations que l'on a ſur ce rapport ſont ſi diſparates, qu'il ne paroît pas encore qu'on puiſſe en tirer aucune conſéquence-pratique. Dans les uns, les accès viennent, dit-on, à la nouvelle lune ; dans les autres, à la pleine lune ; dans d'autres, aux différentes phaſes : en prouvant trop, on ne prouve rien. La *périodité* des accès eſt conſtante chez beaucoup d'épileptiques, & ſi les accès reviennent à telle ou telle phaſe de la lune, ne pourroit-on pas les rapporter à la premiere époque de la maladie, plutôt qu'à cet aſtre ? C'eſt ce que l'obſervation ſeule pourra nous apprendre. *Mead* annonçoit, chez certains épileptiques, le retour des accès avec autant d'aſſurance que le reflux de la mer. A quelle eſpece d'épilepſie conviendroit ce prognoſtic ?

Je sens, monsieur & cher confrere, combien ces courtes réflexions sont inférieures à celles que vous auriez pu développer, & dont votre modestie nous a frustrés; mais je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion de vous témoigner ma reconnoissance, & l'estime avec laquelle j'ai l'honneur, &c.

REMARQUES

SUR l'usage de l'hipécacuanha, & sur les effets du simarouba dans la dysenterie; par m. BAUMES, docteur de la faculté de Montpellier, & médecin à Lunel (1).

VITA brevis, ars longa, occasio celeris; experimentum periculosum, judicium difficile; hinc utimur verè demonstratis aliorum, ut tempori parcamus, hisque instructi ad ulteriora invenienda & demonstranda annitamur (2). C'est d'après ce précepte que j'ai pris la plume. La médecine, comme on l'a dit souvent, est fille

---

(1) Nous avions oublié de prévenir que la *lettre sur le tænia*, par m. *Baumes*, insérée dans le journal de médecine du mois de *novembre* dernier, étoit l'extrait d'un mémoire qui a obtenu l'*accessit* au concours de la faculté de médecine de Paris.

(2) *De Haen*, ratio medendi, *tom.* 3, *p.* 210.

de l'expérience : c'eſt aux travaux ſoutenus des praticiens de tous les âges, qu'elle doit ſa plus grande gloire ; & ce ſont leurs obſervations qui ont enfin permis d'établir des principes fondamentaux. Mais ſi les travaux de nos prédéceſſeurs nous fourniſſent des connoiſſances précieuſes, les âges futurs n'auront-ils pas le droit de nous demander ce que nous avons ajouté à la perfection de l'art de guérir ?

Moins fortuné que ces génies tranſcendants, nés pour réſoudre les queſtions les plus difficiles & les plus importantes, je m'attache à rédiger les cas les plus remarquables de ma pratique ; je les expoſe avec la candeur qui fait le mérite de l'obſervation. Si quelquefois je porte un regard curieux ſur la pratique de mes maîtres, ſi je haſarde de motiver leur doctrine, en un mot ſi je raiſonne, je prie de ne voir dans les réſultats de mes idées, moins le deſir de critiquer, d'innover, de réformer, que l'envie de m'inſtruire à l'aide d'un ſage ſcepticiſme.

La dyſenterie eſt une de ces maladies dont la cure eſt ſouvent auſſi épineuſe pour le jeune praticien, que ſes cauſes difficiles à ſaiſir. Toujours en garde contre la crainte de ſupprimer ſans inconvénient une évacuation établie, il héſite à faire uſage des aſtringents ; que dis-je, il les réſerve pour

ces moments où la nature trop épuisée ne se releve qu'avec les plus grandes difficultés, ou qu'elle a passé le terme qui l'auroit rendue victorieuse si elle eût été secourue. Mais, plein de confiance pour les dogmes des écoles, il fonde, sur les vertus de l'hipécacuanha, un espoir trop souvent démenti par des malheureux effets. Après avoir donné dans de tels écueils, j'ai fait les réflexions suivantes :

Qu'est-ce que la dysenterie (1) ? c'est un flux de ventre plus ou moins copieux, dont les signes pathognomoniques sont des tranchées plus ou moins vives, surtout immédiatement avant chaque selle; des déjections avec ténesme, muqueuses, glaireuses, bilieuses ou purulentes, de couleur blanchâtre, jaune, verte, brune ou

---

(1) Je n'ai en vue que la dysenterie elle-même, faisant abstraction de tous ces flux tormineux, sanglans ou non sanglans, qui en ont l'apparence. De ce nombre sont la vomique du foie qui envoie aux intestins, par le canal choledoque, une matiere ichoreuse, sanguinolente, bilieuse; l'ulcere du pancréas, dont le pus mêlé de sang passe par le canal pancréatique dans les intestins; l'inflammation & la suppuration du mésentere qui se communique ou se décharge dans les intestins; enfin ce flux de sang qu'éprouvent les personnes du sexe qui n'ont pas leurs regles, celles qui sont mutilées, ainsi que les mélancoliques, les hypochondriaques & les *hémorrhoïdaires*.

noire, mais le plus ſouvent rouges ou chargées de plus ou moins de ſang, & dont les ſymptômes acceſſoires ſont la fievre, l'anorexie, la perte du ſommeil, la chûte des forces, les cardialgies, & autres épiphénomenes dont l'abſence, la réunion ou la préſence rendent cette maladie ſimple, compliquée, maligne.

Si cette définition eſt exacte, n'eſt-il pas ſurprenant que les préceptes qui en dérivent aient échappé à la ſagacité de nos obſervateurs ? Les douleurs atroces qui aident à faire le caractere eſſentiel de cette maladie, ſont ſans doute l'indice du ſpaſme le plus violent ? La fixité des tranchées eſt la marque non équivoque d'un état inflammatoire, ou tout au moins de la concentration du ſpaſme ? Les ſelles ſanglantes annoncent un certain degré de virulence des matieres, capable de corroder les vaiſſeaux & ulcérer enfin la ſubſtance membraneuſe des inteſtins ?

Quelle analogie a-t-on apperçu entre les indications à remplir dans ces circonſtances, & la méthode curative aſſez généralement adoptée ? Conçoit-on comment les vives impreſſions d'un émétique pluſieurs fois répété, comment les fortes ſecouſſes de toutes les parties du bas-ventre, exprimant forcément les ſucs qu'elles contiennent, peuvent effacer l'état

ſpaſmodique ou phlogiſtique des ſolides, quand même on ſeroit aſſez heureux pour expulſer tout l'âcre délétere ? Penſe-t-on que l'idée de renverſer le mouvement périſtaltique dénaturé du tube inteſtinal par l'adminiſtration des vomitifs, ſoit puiſée ou étayée par les dogmes d'une ſaine doctrine ?

Ou je ſuis dans l'erreur, ou cette méthode eſt, dans la majeure partie des cas, cruelle, fautive, dangereuſe. J'ai vu des dyſenteries, commençantes & bénignes, acquérir rapidement un degré d'anomalie non équivoque, ſans qu'abſolument on pût l'inculper à un autre effet qu'à celui de l'émétique. M. *Menuret* a obſervé une fievre dyſentérique épidémique, dans laquelle l'obſtination à donner l'hipécacuanha fut la cauſe infortunée de la gangrene & de la mort chez beaucoup de malades ; & l'autorité des *Heiſter*, des *Juncker*, des *Piquer*, des *Robert*, des *Grant*, &c., met un ſceau reſpectable à l'opinion dont je tâche d'établir la vérité.

Ce n'eſt pas que je pouſſe l'intention juſqu'à vouloir rayer les émétiques du traitement de la dyſenterie. Mes deſirs ſe fixent ſeulement à ce qu'on en borne l'emploi aux circonſtances où l'ingurgitation a donné le branle aux ſymptômes dyſentériques ; où les ſignes de la turgeſcence

la plus frappante s'offrent aux regards de l'obſervateur ; enfin où l'on a lieu de croire que l'état inflammatoire des ſolides ne riſque pas d'être décidé, aggravé, rendu irremédiable : ces circonſtances ſont-elles auſſi fréquentes qu'on le penſe communément ? Avant de réſoudre ce point de pratique, qu'on peſe bien ces paroles de Bianchi (*hiſtor. hépat.* tom. I, pag. 553) : *Hipecacuanha non prodeſt cum ſincerus cruor per dyſenteriam excernitur ; neque cum alvinus fluxus mere mucoſus eſt citra ſanguinem, quicumque ſit inteſtinorum dolor, irritatio, deſidendi difficultas, ardor & frequentia.*

Dans une maladie quelconque, les vraies indications curatives doivent être dérivées de la nature de la cauſe, & de celle des effets. La cauſe la plus générale ſe trouve ici dans des liquides dont la ſepticité occaſionne des fontes dans la maſſe des humeurs, ou porte une impreſſion ſpécifique ſur les glandes & le mucus inteſtinal ; elle demande donc des adouciſſants, des inviſcans, des anti-ſeptiques : les effets ſont un flux colliquatif, l'éroſion des vaiſſeaux, l'ulcération imminente ou réelle, & le ſpaſme des ſolides, ils exigent conſéquemment des aſtringents, des anti-ſpaſmodiques, des ſédatifs, des toniques. Heureux ſi dans l'immenſité des ſecours médicinaux nous

nous pouvions trouver un remede qui réunît ces grandes propriétés.

Tel ſera le ſimarouba, ſi la voix de l'obſervation ne peut induire à erreur. « Ce remede, dit m. *de Juſſieu*, rend à la membrane des inteſtins, qui eſt comme raclée, le mucus que les excréments trop âcres ont enlevé, parce qu'il eſt mucilagineux... Il fait ceſſer l'odeur fétide des excréments, change leur couleur & leur conſiſtance dépravées, parce qu'il eſt anti-ſeptique... Il fournit aux inteſtins un baume qui les reſſerre, rend les évacuations plus rares & les arrête ſans riſque... Il convient ſurtout dans les flux de ventre ſéreux, bilieux, ſanguinolents & muqueux, à cauſe du mouvement convulſif continuel des inteſtins, & les douleurs vives en ſont appaiſées dans l'eſpace d'un jour, parce qu'il eſt anti-ſpaſmodique... Il fortifie l'eſtomac affoibli par les flux de ventre immodérés & invétérés, provoque l'appétit & la digeſtion, parce qu'il eſt tonique... ».

Ces éloges n'annoncent-ils pas un ſpécifique ? Mais quelque juſte que ſoit cette idée, elle n'éloigne pas celle du beſoin d'un traitement préliminaire. Dans toute maladie, l'état pléthorique du corps exige préalablement des ſaignées. Les premieres voies, ſurchargées de ſaburres, demandent

les vomitifs & les cathartiques qu'on doit même répéter, d'autant plus qu'il se fera une régénération constante de sucs âcres & putrides. Avec ces précautions, les succès anti-dysentériques du simarouba seront assurés; s'ils se démentent dans quelques épidémies particulieres, n'accusons que la diversité de génie des constitutions régnantes, qui a fait dire, après Sydenham, au célebre Richa : *Idque est epidemicorum morborum ingenium, ut quâ methodo currente anno ægrotos liberaveris, eadem ipsa, anno jam revertente, forsitan è medio tolles.*

Afin d'inspirer pour le simarouba la confiance que mes succès m'ont fait naître (confiance que les auteurs ne paroissent pas assez montrer, quoiqu'ils n'oublient pas de ranger ce médicament dans la liste des anti-dysentériques), je vais rapporter ici deux observations. Puissent-elles satisfaire pleinement ceux qui, comme m. *Piquer*, disent au sujet des observations de m. de Jussieu : *At non nimium his rebus adhuc fidendum, sed ulterioribus observationibus confirmari debere decantatas simaroubæ vires prudenter consulimus.* Praxis medica, *pag.* 119.

Le 2 décembre 1778, je fus consulté pour l'épouse de m. *Sigaud*, cafetier de

cette ville (1), âgée d'environ quarante ans. Elle étoit molestée depuis trois mois d'une dysenterie très-énervante ; les tranchées, qui partoient constamment du milieu des régions ombilicale & hypogastrique, tantôt plus vives & tantôt plus supportables, se succédoient rapidement sans être toujours suivies d'évacuations. La perte de l'appétit, le peu de sommeil, le pouls fébrile, les urines ardentes, la chaleur & la sécheresse de la peau, des selles précédées de tenesme, glaireuses, semblables à de la purée, ou liquides, mais toujours chargées de sang, étoient le cortege des symptômes morbifiques qu'on avoit tenté plusieurs fois de combattre à l'aide de l'hipécacuanha, dont on avoit été toujours forcé de suspendre l'usage, à cause des douleurs plus rapprochées, de la chaleur intérieure plus sensible, enfin de la perte totale de l'appétit & du sommeil.

J'eus recours au simarouba en décoction, qui suffit pour opérer en cinq jours une guérison radicale. La malade buvoit par jour une pinte de sa tisane faite avec une

---

(1) Ces observations ont été faites à S. Gilles, lieu de ma résidence primitive : elles avoient été adressées au journal de médecine, & ont été égarées plus d'un an.

once de cette écorce, & pareille dose de racine de réglisse.

IIe *observation.* La dysenterie de mlle *Baulet*, veuve de m. *Villebois*, présentoit un caractere réellement malin & dangereux ; la vivacité des tranchées, le nombre des selles qui se portoit de 30 à 50 en 24 heures, la douleur & la force du tenesme, la qualité des humeurs évacuées qui étoient très-fétides, liquides, ou muqueuses, brunes, rougeâtres, ou très-chargées de sang, la sensibilité du ventre, la rareté & l'ardeur des urines, la sécheresse & la chaleur de la bouche & de la peau, la petitesse & la fréquence fébrile du pouls, l'insomnie & l'anorexie, &c. justifioient un prognostic sinistre, d'autant plus que l'origine de la maladie remontoit à plus de neuf mois de l'époque actuelle, je veux dire le 10 décembre 1779, que la malade avoit cinquante-trois ans, écoulés en partie dans les chagrins & l'adversité. Cette occasion délicate de tenter la décoction de simarouba pouvoit porter une vive atteinte à la réputation de ce remede ; je me déterminai cependant à y avoir recours. J'en aidai l'usage par des boissons animées avec la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*, & par un régime absolument végétal : la guérison fut complette en neuf jours. La malade éprouva néanmoins deux

rechûtes, la premiere après une forte indigeſtion, la ſeconde après une colere violente; mais le ſeul ſimarouba ramena chaque fois, en deux ou trois jours, un calme qui n'étant plus troublé par quelqu'indiſcrétion, a été durable.

RÉFLEXIONS-PRATIQUES ſur la maladie noire; par m. BAUMES, *&c.*

TOUT praticien diſtinguera toujours les vrais phénomenes de la maladie noire d'avec les évacuations de bile poiſſeuſe & noire que rendent les hypochondriaques. Mais s'il réfléchit profondément ſur ces deux états morbifiques, s'il compare avec ſoin le tempérament des ſujets attaqués, leur âge, leur train de vie, leurs paſſions, il ne tardera pas à voir dans ces affections une marche qui les rend congeneres, & les fait rentrer dans le même ordre de la diviſion des maladies.

S'il eſt des maladies de tempérament, c'eſt ſur-tout pour les mélancoliques & les hypochondriaques, que cette regle eſt la plus ſtable. Dans ces conſtitutions, les paſſions ſont trop fortes pour que les parties abdominales, qui en reſſentent le plus vivement les impreſſions, ne ſouffrent avec violence des alternatives de tenſion & de

laxité, lesquelles apportent enfin des altérations radicales dans l'exercice des fonctions.

Les effets de cette succession de mouvements extrêmes, sont sans doute des congestions de tout genre dans les visceres & les vaisseaux du bas-ventre. C'est à ces engorgements morbifiques, que les hypochondriaques doivent l'origine des obstructions auxquelles ils sont si sujets, & dont les dégénérescences rendent leurs organes tuberculeux, squirrheux, ulcéreux. Mais les résultats les plus communs de leurs maux, sont des stases de la bile dans ces réservoirs naturels, & des croupissements du sang dans la veine-porte.

Si ces dérangements parvenoient avec promptitude à leur comble, les mélancoliques se verroient bientôt délivrés du pesant fardeau d'une vie dont souvent ils sont le propre bourreau. Mais cet être métaphysique (1), dont les loix primordiales sont de faire coopérer toutes les parties à une fin raisonnable, que la sagesse du Créateur a lié avec les éléments de la matiere principe des corps animés, éclairé

---

(1) Les anciens l'ont appellé *nature*, nom arbitraire auquel d'autres ont substitué les termes de cardimelech, d'archée, de principe vital, d'irritabilité, &c.

dans l'homme par l'union de l'ame immortelle, lutte ſans ceſſe pour maintenir l'ordre des fonctions, & déraciner les cauſes deſtructives de l'animal qu'il vivifie. C'eſt à ſes efforts redoublés que les mélancoliques doivent les déplacements entiers ou ſucceſſifs des liquides ſtagnants; &, ſi rien ne s'oppoſe au méchaniſme de cette métaſtaſe, le tube inteſtinal reçoit le dépôt des humeurs, comme l'égoût naturel des excréments de nos corps.

La bile qui, après avoir ſéjourné trop long-temps dans ſes réſervoirs, a acquis par une fermentation inſéparable de ſon repos dans un lieu chaud & humide, une qualité hétérogene, & ſur-tout une viſcoſité morbifique, eſt enfin verſée par le conduit cholédoque dans les inteſtins qui, par leur mouvement vermiculaire, s'en déchargent par les ſelles; ou bien, par un reflux inſenſible, cette bile remonte dans l'eſtomac pour s'évacuer par un vomiſſement, ſoit ſpontané, ſoit artificiel. Mais par quelles voies parviennent dans la fiſtule inteſtinale, les fluides que la veine-porte contient? Les vaiſſeaux courts apportent dans l'eſtomac la colonne de ſang qui ſe déplace, & les veines méſentériques font cette fonction pour les inteſtins, en répétant le même méchaniſme qui s'effectue lors de la menſtruation, ou de

toute autre hémorrhagie critico - périodique.

Quelqu'avérés que paroiſſent ces faits, la ſaine théorie ne rejette point les métaſtaſes par tranſudation à travers les membranes, & par infiltration à travers la ſubſtance cellulaire du tiſſu muqueux; & quand m. *Varnier* a préféré cette ingénieuſe explication du tranſport de ſang qui s'amaſſe dans les premieres voies, lors de la formation de la maladie noire, ſans doute qu'il y a été conduit moins par le deſir de donner une hypothèſe, que par les conſéquences relatives à la méthode de traitement qui triomphe dans ces circonſtances.

Par ce que je viens de dire on peut aiſément conclure qi e je regarde la maladie noire & le flux atrabilaire comme une criſe des hypochondriaques. Si cette criſe s'opere promptement & par les endroits convenables, les malades ſe ſentent ſoulagés ou guéris, tandis que le contraire leur prépare une iliade de maux, à la véhémence deſquels il n'eſt pas rare de les voir ſuccomber.

Je laiſſe à part, pour le préſent, le détail des évacuations de cette bile poiſſeuſe & noire, que les anciens nommoient atrabile. MM. *Lorry* & *Robert* en ont détaillé les effets avec un ordre très - inſtructif,

Je vais faire ſuivre quelques réflexions ſur la maladie noire des modernes, réflexions que je n'euſſe point haſardées, ſi j'avois trouvé moins de diſcordance, tant dans la théorie que dans la pratique des obſervations qu'on a publiées ſur l'hiſtoire de cette maladie.

Le journal de médecine a été juſqu'ici le dépoſitaire de preſque tout ce qu'on a publié ſur la maladie noire, & ſans la ſagacité de m. *Varnier* qui a réveillé l'attention des obſervateurs ſur ce point, peut-être que le tableau de cette affection ne ſeroit pas tant éclairci. Mais, le dirai-je, on a ſouvent plié à ſon opinion des faits abſolument étrangers à ſon ſujet. Trompés par la couleur ſimilaire des déjections, les uns ont mis ſur le compte de la maladie noire l'hémorrhagie des inteſtins, qu'éprouvent quelquefois, par bénéfice de nature, les perſonnes mutilées, & celles du ſexe qui ſouffrent d'une ſuppreſſion de regles: les autres ont déſigné par le même nom une fonte humorale, & les évacuations qui en ſont le produit dans le ſcorbut confirmé, & quelquefois dans les fievres malignes nerveuſes avec colliquation de la maſſe des liquides; enfin des troiſiemes ont porté le même diagnoſtic ſur l'excrétion d'un ſang corrompu par ſon ſéjour, que rendent quelques gens qui ſe ſont

crevés quelque vaiſſeau interne après avoir fait quelqu'effort, ou des enfants qui ayant ſubi l'opération du filet, ou quelque hémorrhagie du nez, ont avalé & ſucé le ſang qui en provenoit.

En confondant ces cas, eſt-il ſurprenant que le traitement ſpécifique de la maladie noire ſoit infructueux dans une infinité de circonſtances? que le traitement de m. *Varnier*, qui paroît juſqu'ici être le plus méthodique, ait trouvé des antagoniſtes? & que le jeune médecin devienne indécis au milieu de tant de perplexités qui s'oppoſent manifeſtement aux progrès de l'art.

En ſuppoſant que la maladie noire doit faire chef à part dans les genres noſologiques, je penſe qu'elle n'eſt autre choſe qu'une évacuation par haut ou par bas d'un ſang noir, corrompu, diſſous, dont les qualités ſont relatives au temps de ſa fermentation, & aux humeurs diverſes qui peuvent avoir formé dans le canal des aliments un alliage d'une nature plus ou moins oppoſée à du ſang putréfié (1), qu'éprouvent les hypochondriaques & les mélancoliques ſeuls, à la ſuite des efforts

---

(1) L'hiſtoire de la maladie noire, faite par *Hippocrate* & les modernes, prouve l'exactitude de cette définition.

d'une nature jusques-là victorieuse, au milieu des évanouissements & des lypothimies, suites constantes de la *dimotion* des humeurs septiques.

J'ai dit d'une nature jusques-là victorieuse, parce que s'il se faisoit une expulsion totale des humeurs que la veine-porte rejette à mesure qu'elles arrivent dans le tube intestinal, comme dans le flux mésentérique hémorrhoïdal, on ne devroit plus s'attendre que le sang veineux qui, par sa stagnation dans ses vaisseaux, a reçu l'empreinte d'une dégénération putride, marchât rapidement au comble de sa dépravation, lorsqu'il séjourne dans les intestins, mêlé avec les levains acrimonieux, restes de la coction excrémenteuse.

Ce n'est point que la nature ne termine enfin son ouvrage, mais n'est-il pas fâcheux qu'elle le fasse, lorsque les humeurs se sont altérées au point de produire des symptômes très-alarmants, quelquefois même funestes.

Il paroît évident que les secours de l'art, nécessaires dans ces occasions, se réduisent à aider ou achever, le plutôt possible, l'évacuation du sang corrompu ; à s'opposer ou à détruire l'empreinte septique des humeurs; à fortifier ou rétablir le ton des organes qui ont nécessairement souffert de la présence des sucs malins &

pervertis; enfin à diviser ou rendre fluide le sang veineux qui, doué d'une forte aptitude à s'arrêter dans ces vaisseaux, prépare des occasions de récidive. Sous ce point de vue, on doit convenir que le traitement proposé par m. *Varnier* seroit le seul adaptable à la maladie noire, s'il ne méritoit le reproche de n'avoir pas assez insisté sur les évacuants qui forment l'indication majeure de cet état vraiment critique, & de n'avoir pas parlé des doux apéritifs & des humectants, comme méthode prophylactique.

Je n'insisterai pas ici sur les remedes qui, dans chacune de ses classes particulieres, peuvent le mieux remplir les indications curatoires; mon dessein n'a jamais été de prévenir la sagacité de l'observateur. Je me contenterai de soumettre à son jugement l'observation suivante.

(1) Le 28 juin 1778, je fus mandé, à dix heures du soir, par le sieur *Fayol*, tenant l'auberge du cheval blanc, pour voir m. *Noyer* de Lunel, prêt à expirer dans les syncopes. Je volai à son secours; je vis un quinquagénaire sans connoissance, grand, sec, maigre. A travers la pâleur de la mort qui défiguroit son visage, on

(1) *N.B.* Cette observation a été faite à Saint-Gilles, & a resté égarée jusqu'à aujourd'hui.

remarquoit encore un teint hâlé & ferme; ſes membres étoient ſecs & nerveux, ſon ventre un peu gonflé, mais ſouple; le battement du cœur & des arteres abſolument imperceptible; en un mot, on auroit cru voir un cadavre récemment expiré, & ayant encore ſa chaleur naturelle, ſi m. *Noyer* n'avoit été fatigué, à grands intervalles, par quelques nauſées, & s'il n'avoit ouvert un œil morne après avoir été appellé & ſecoué quelque temps.

Devois-je traiter cette lypothimie par les cordiaux, comme le pur effet des fatigues d'un voyageur qui peut-être a éprouvé des diſgraces? ou falloit-il regarder cette ſyncope comme les ſuites de la préſence d'une matiere pourrie dans les inteſtins, dont les réſultats conſtants, d'après mm. *Tiſſot* & *Zimmerman*, ſont une foibleſſe extraordinaire? ou bien enfin, pouvoit-il ſe faire qu'un anevriſme ouvert, la dilatation anevriſmatique du cœur, une vomique crevée, des concrétions polypeuſes dans les gros vaiſſeaux, du poiſon, la métaſtaſe de l'humeur de quelque maladie cutanée fuſſent les cauſes de cette ſituation alarmante? Dans une trop cruelle perplexité, il fallut ſe contenter de remplir l'indication générale de la ſyncope.

Pendant la nuit, m. *Noyer* évacua, par haut & par bas, une aſſez grande quantité

de matiere noire comme de l'encre, & fétide au dernier degré, sans que son état fût amélioré; les foiblesses avoient été très-formidables. Tels sont une partie des symptômes qui se rencontrent dans cette espece de fievre maligne qui ravage souvent la véra-crux, appellée *vomito-prieto*, & que m. *Leroy* dit se rencontrer quelquefois parmi nous, quoique rarement; mais ne trouvant ici d'autres symptômes que la lypothimie permanente, & les évacuations de sang noir & dissous chez un homme de tempérament mélancolique, je fus forcé de reconnoître la maladie noire que je combattis par les acides végétaux & minéraux, par les lavements purgatifs & les cathartiques anti-septiques.

La combinaison de ces différents remedes fut bientôt suivie du succès le plus heureux, les déjections de même nature furent abondantes; mais dans neuf jours m. *Noyer* se trouva en état de partir après m'avoir comblé de toutes les honnêtetés dont étoit susceptible une personne qui crut devoir à mon assiduité & à mes soins la lumiere du jour, & le bonheur d'être rendu à sa famille.

Conformément à mes principes, je lui recommandai vivement, lorsqu'il seroit chez lui, de prendre long-temps le petit-lait, avec la terre foliée à base d'alkali

fixe minéral; mon but étoit de remplir éminemment avec ce remede aidé de l'usage des sucs de plantes savonneuses, la derniere indication de la maladie noire, indication jusqu'ici méconnue & très-importante. M. *Noyer* négligea mes conseils, peut-être qu'ils l'auroient arraché à une rechûte mortelle qui survint dans sa patrie, près de onze mois après mon traitement.

REMARQUES

SUR une constitution épidémique qui regne encore; par m. REGNAULT, docteur en médecine à Lormes, ce 6 avril 1782.

IL a régné & regne encore dans le haut Morvand, du côté de Saulieu, une constitution épidémique qui a enlevé, dans quelques endroits, particuliérement dans la paroisse de Moux & aux environs, un grand nombre de personnes d'une maniere très-prompte & très alarmante.

On sait, & une triste expérience nous le confirme trop souvent, que les individus attaqués les premiers d'une maladie épidémique meurent victimes du peu de connoissance que les médecins ont de la vraie nature du mal, & conséquemment de l'espece de traitement convenable & appro-

prié. Il seroit donc également utile pour l'humanité, qu'en de pareilles circonstances toutes les observations instructives fussent rendues publiques, soit que le traitement mis en usage eût réussi ou non.

Je ne connois, pour ainsi dire, cette espece d'épidémie que par tradition, n'ayant vu qu'un malade avec m. *Houdaille* mon confrere & mon ami, médecin à Saulieu. Par les renseignements que j'ai pu prendre, & par ce que j'ai observé sur celui que nous vîmes ensemble, voici ce que je sais de plus positif sur les principaux symptômes & l'espece de traitement qui a le mieux réussi : chez le plus grand nombre la maladie commence par une douleur à la gorge, sans frisson ni fievre; d'abord très-légere, elle fait ordinairement dans l'espace de douze ou quinze heures, des progrès si rapides qu'il survient une très-grande difficulté, & même quelquefois une impossibilité absolue d'avaler : *Si à febre detento collum de repentè inversum fuerit, ex vix deglutire possit, tumore non existente.* Lethale, *lib.* iv, aphor. xxxv. *Hipp.* La respiration devient aussi très-laborieuse, avec une espece de strangulation; la face & le cou se tuméfient, & prennent une couleur d'un rouge livide. Le pouls, dans le commencement presque naturel, devient ensuite fréquent, inter-mittent,

mittent, irrégulier, quelquefois convulſif, & ordinairement petit ; les forces ſont opprimées, & on meurt ainſi le deuxieme, troiſieme ou le quatrieme jour de la maladie. L'inſpection des différentes parties de la gorge, pour l'ordinaire, n'offre rien contre nature : *Si à febre detento, tumore in faucibus non exiſtente, ſuffocatio ex improviſo ſuperveniat.* Lethale, *lib.* iv, aph. xxxiv. *Hipp.* Quelquefois cependant on apperçoit aux environs des amygdales, & dans la partie poſtérieure & ſupérieure du pharynx, un léger engorgement avec des aphtes. Chez quelques-uns, il y a en même temps, dès le commencement, une douleur de tête très-violente, qui eſt par fois le ſymptôme prédominant, ou l'unique. Chez d'autres, des douleurs de poitrine, qu'on appelle points de côté, moins violentes cependant que dans la vraie pleuréſie, ſe font reſſentir dès le commencement avec ou ſans le mal de gorge, ou lui ſuccede de très-près ; & le premier ſiége de la maladie devient toujours un peu plus libre, à meſure qu'une nouvelle partie s'embarraſſe. La toux ſéche accompagne les points de côté, enſuite les malades ont une expectoration plus ou moins abondante, mais jamais parfaitement critique, d'une matiere crue, d'un blanc jau-

nâtre, & quelquefois un peu sanguinolente. Chez quelques-uns les premieres voies ne paroissent nullement embarrassées, chez d'autres il y a des signes de saburre, & même de vers.

Le malade que j'ai vu avec m. *Houdaille*, du 8 au 12 février 1782, pendant les plus grands froids, & qui étoit âgé d'environ quarante ans, brun, fort, robuste & sanguin, fut saigné deux fois du bras avant mon arrivée; dans la seconde on tira tout au plus une palette & demie de sang: m. *Houdaille*, qui arriva dans l'instant même, fut obligé de la faire cesser, à cause de la débilité extrême du pouls. Cependant le malade respiroit avec difficulté, & il y avoit impossibilité entiere d'avaler. Il éprouva, quelques heures après la seconde saignée, une crise violente de mouvements convulsifs & d'espece de strangulation, pendant lesquels m. *Houdaille* lui fit avaler cinq à six cuillerées d'huile d'olives, qui parut calmer l'irritation extrême de la gorge, & qui fut suivie de la cessation des mouvements convulsifs. A dater de ce moment, qui étoit le 9 février au soir, il fut environ quarante-huit heures sans pouvoir rien avaler absolument, quoiqu'on n'apperçût rien dans la gorge contre nature. On lui appliqua alors un emplâtre

véſicatoire à la nuque, qui, ayant produit ſon effet, fut ſuivi d'un peu de développement dans le pouls, auparavant très-petit, très-vîte, & fort irrégulier. Mais le lendemain 10, je trouvai le pouls très-mauvais, le viſage un peu enflammé, la déglutition toujours abſolument impoſſible, & le malade parloit ſi bas qu'on ne pouvoit l'entendre qu'à l'oreille; il reſpiroit alors aſſez librement. La langue étoit blanche & limonneuſe, & on ne voyoit ni tuméfaction, ni ulcération à la gorge : le malade rejettoit cependant de temps en temps des crachats épais, tenaces & blancs, à meſure qu'il ſe lavoit la bouche. Je conſeillai une petite ſaignée de la jugulaire, qui ne put pas être faite; on donna pluſieurs lavements camphrés & nitrés; & je propoſai l'application d'une ventouſe d'un côté du cou, & de l'autre un emplâtre véſicatoire. Quelque temps après l'uſage de ces moyens, les crachats muqueux devinrent plus abondants, & entraînoient quelquefois des lambeaux de peau exfoliée : on apperçut alors des aphtes dans le fond de la gorge, & un peu d'engorgement. Le pouls ſe développa, devint régulier, & le malade recommença à pouvoir avaler le 11 au ſoir. On lui donna pour boiſſon une décoction de ra-

cine de guimauve, légérement acidulée avec le ſuc de citron, & édulcorée avec le ſucre. On lui fit prendre auſſi, par cuillerées, un looch d'huile d'amandes douces, de ſyrop de guimauve, de manne en larme, avec un peu de kermès minéral. Les jours ſuivants la déglutition devint facile, le pouls revint dans ſon état naturel, & deux ou trois jours après, le ventre étant libre, il fut purgé & entiérement guéri.

A tous, ou preſque tous ceux que m. *Houdaille* a vus & traités dans la paroiſſe de Moux & dans les environs, la poitrine a été le ſiége principal de la maladie; la gorge étoit rarement affectée. Ceux qui ont été ſaignés dans le commencement, ſont preſque tous tombés dans un affaiſſement mortel. L'émétique, lorſque l'eſtomac paroiſſoit embarraſſé, l'oxymel ſcillitique à petite doſe, l'antimoine diaphorétique, le kermès minéral avec les adouciſſants, & ſous la forme de looch, & ſurtout la prompte application des véſicatoires ſur l'endroit douloureux, ſont les principaux moyens que m. *Houdaille* a mis en uſage avec ſuccès. Il y en a deux ou trois, & peut-être davantage, qui, menacés de ſtrangulation prochaine, ont été ſaigné avantageuſement à la jugulaire.

J'ai vu, depuis peu, plusieurs personnes qui, après avoir éprouvé des douleurs plus ou moins fortes à la tête ou à la gorge, & quelquefois même de la fievre, ont eu, dans l'endroit affecté, une espece d'érysipele boutonneux, avec des phlyctenes dont l'éruption a fait cesser, sans retour, les symptômes qui l'avoient précédé. Quelques-uns en ont eu de la même espece aux extrémités.

Quoique dans l'endroit que j'habite, & les lieux circonvoisins, cette constitution épidémique ne se trouve pas manifestée, le plus grand nombre des maladies courantes, comme fievres bilieuses & catarrhales, m'ont paru tenir un peu de son caractere, par les douleurs légeres de la gorge, les points de côté, la petitesse & l'irrégularité du pouls, & quelquefois même l'oppression des forces vitales. Dans la paroisse de Brassy, distante de deux lieues & demie de Lormes, la rougeole, qui a enlevé un grand nombre d'enfants & de jeunes gens, a eu beaucoup d'analogie avec elle. Le 10 mars je fus mandé pour voir la demoiselle *Petilier de Chaumail*, de cette paroisse, âgée de vingt-sept à vingt-huit ans, d'un tempérament sanguin phlegmatique, chez qui depuis trois jours l'éruption de la rougeole avoit com-

mencé à ſe faire aſſez bien. Cependant les nauſées, le vomiſſement des boiſſons, la toux ſéche, les douleurs de la gorge & de la poitrine augmentoient continuellement. L'oppreſſion étoit extrême, le pouls très-petit, convulſif, fort irrégulier, & quelquefois même intermittent & ſi vîte, qu'à peine on en pouvoit compter les pulſations. Je preſcrivis à la malade une potion anti-ſpaſmodique & cordiale, faite avec le ſyrop d'œillet, l'eau diſtillée de pouliot, la liqueur anodyne minérale, la teinture de ſafran, & peu d'eau de méliſſe compoſée. La malade prenoit de cette potion par cuillerées, avec une infuſion théiforme de fleurs de tilleul & d'hypéricum. Après quelques heures d'uſage de ces moyens, il y eut un mieux marqué; les nauſées & les vomiſſements étoient beaucoup diminués, l'oppreſſion étoit un peu moins grande, & le pouls meilleur. Pendant cinq à ſix heures que ce mieux dura, je lui fis prendre deux fois des pédiluves. Sur les dix heures du ſoir, les mêmes ſymptômes augmentant de nouveau, je lui fis appliquer les véſicatoires aux jambes, & preſcrivis en même temps des bols de nitre & de camphre, de maniere que toutes les heures elle prenoit environ deux grains & demi à trois grains

de cette derniere ſubſtance ; & toutes les fois que les nauſées & les vomiſſements recommençoient, on lui donnoit de la potion ci-deſſus preſcite, qui les calmoit aſſez efficacement. Le lendemain il y eut un ſi grand changement en mieux, que quoique l'éruption n'eût pas augmenté, tous les ſymptômes avoient entiérement diſparu, & le pouls étoit preſque dans ſon état naturel. Comme il y avoit des ſignes de ſaburre, elle fut purgée le ſur-lendemain, & guérie peu de jours après.

Cette maladie, qui continue d'exercer ſes ravages, en s'étendant dans les lieux circonvoiſins, a enlevé depuis environ quinze jours, dans les hameaux qui avoiſinent Aunai, ſept ou huit perſonnes, en trois, quatre ou cinq jours de maladie : la plûpart n'ont éprouvé que des douleurs à la gorge ; chez un ou deux ſeulement, c'eſt la poitrine qui a été affectée. La marche de la maladie, autant que j'ai pu le ſavoir, a été la même que celle dont j'ai rapporté l'hiſtoire ci-deſſus ; les ſaignées, quoiqu'il parut y avoir de l'inflammation, ont été faites ſans ſuccès ; on a auſſi appliqué infructueuſement de petits emplâtres véſicatoires à un ou deux malades, mais trop tard : ils étoient ſans reſſource & pour ainſi dire agoniſants.

Je fus mandé à Aunai, le 28 de mars, pour assister à l'ouverture du cadavre d'une femme âgée d'environ quarante-cinq à quarante-huit ans, morte aussi d'un mal de gorge dans l'espace de trois ou quatre jours.

M. *Lorry*, chirurgien instruit & intelligent, en fit l'ouverture en ma présence. Nous trouvâmes un engorgement variqueux au cuir chevelu, à la pie-mere & au plexus choroïde : effet accidentel produit par la très-grande gêne de la respiration, & l'espece de strangulation qui avoient précédé la mort.

La langue, les amygdales, le voile du palais & toutes les parties de la gorge chargées d'un limon blanchâtre, étoient d'ailleurs dans l'état naturel. La membrane, qui tapisse l'intérieur du larynx, nous parut un peu plus épaisse qu'elle ne l'est ordinairement ; toute sa surface interne étoit couverte d'aphtes & d'une couleur purpurine. Nous trouvâmes environ quatre ou cinq onces d'eau épanchée dans chaque cavité de la poitrine ; les poumons, quoiqu'adhérents à la plevre dans quelques endroits, & un peu engorgés, étoient sains d'ailleurs. Les cavités droites du cœur, remplies de sang comme elles le sont ordinairement, renfermoient de plus

une concrétion polypeuſe, faite aux dépens de la partie fibreuſe du ſang, & aſſez conſidérable, qui du ventricule droit s'avançoient dans l'oreillette du même côté, juſques dans les veines caves. Le rein droit contenoit un petit calcul très-irrégulier; d'ailleurs, tous les viſceres de l'abdomen étoient très-ſains & dans l'état naturel.

Comme cette maladie affecte principalement la poitrine dans certains endroits, & dans d'autres la gorge ou la tête, le public, & même la plûpart des perſonnes deſtinées par état à les ſecourir, en ont fait autant d'eſpeces d'épidémies particulieres. Pour moi, bien perſuadé de l'identité de la cauſe matérielle, je ne vois de différence que dans le ſiége qui varie par des cauſes acceſſoires, dépendantes de l'expoſition du local, de la variété dans l'atmoſphere, de la force inégale dans l'action organique, &c. Les faits, ſelon moi, prouvent ce que je viens d'avancer : en effet, dans le commencement de l'hiver, à Moux & dans les environs où elle s'eſt d'abord manifeſtée, c'étoit preſque toujours la poitrine qui étoit affectée ; dans d'autres endroits, où elle s'eſt étendue depuis peu, la gorge & quelquefois auſſi la tête en ſont le ſiége principal. Dans le même village on en trouve qui meurent

suffoqués d'un mal de gorge en deux ou trois jours, pendant que le voisin meurt également dans quatre ou cinq, sans éprouver d'autres douleurs qu'à la poitrine.

La cause matérielle de cette maladie est, selon moi, une humeur acrimonieuse quelconque, très-exaltée, peut-être d'une nature bilieuse (1), dont les effets qu'elle produit sont en raison de la partie où elle se porte, de sa quantité, de sa qualité plus ou moins délétere, de la disposition des personnes qui en éprouvent l'impression, & du degré de force & de sensibilité du principe vital.

Je me persuade qu'on peut attribuer le développement & la rétention de cet âcre particulier, à l'humidité & aux variations assez fréquentes de l'atmosphere pendant l'automne & l'hiver, précédés d'un été très-chaud, qui, en exaltant les humeurs

---

(1) Je suis d'autant mieux fondé à croire cette humeur d'une nature bilieuse, que dans le plus grand nombre des fievres régnantes, j'ai observé un engorgement douloureux au foie, particuliérement à son petit lobe, & que toutes les déjections alvines étoient vraiment bilieuses. *Ubi fauces ægrotant, aut tubercula in corpore exoriuntur, excretiones inspicere oportet : si enim biliosæ fuerint, corpus unâ ægrotat. Si verò similes sanis fiant, tutum est corpus nutrice.* Hippoc. *lib.* ij, *aphor.* xv.

& les rendant plus acrimonieuſes, avoit développé les premiers germes de cette maladie : *Si verò æſtas ſicca & aquilonia ſiat, autumnus autem pluvioſus & auſtralis, capitis dolores ad hyemem fiunt & tuſſes, & raucedines, & gravedines : quibuſdam verò etiam tabes.* Hipp. *lib.* iij, *aphor.* xiij.

En partant de cette éthiologie, la premiere indication conſiſte dans l'évacuation de la cauſe matérielle. A cette premiere indication principale, pluſieurs autres acceſſoires, déterminées par les diverſes circonſtances, ſe réuniſſent, plus urgentes même quelquefois que la premiere, quoiqu'elles lui ſoient ſubordonnées : ceci ſe trouvera ſuffiſamment éclairci par ce qui ſuit.

Dès le commencement l'application de larges emplâtres véſicatoires ou ſur l'endroit affecté, ou dans les environs, eſt, je penſe, le principal moyen curatif. Ce remede héroïque a l'avantage non-ſeulement d'extraire en quelque ſorte l'âcre irritant; mais auſſi ſes parties les plus ſubtiles, pénétrent dans les vaiſſeaux, réveillent l'action du principe vital, ordinairement très-languiſſante, opprimée, & *quaſi deficiens;* & en développant le pouls, fondent les humeurs épaiſſes, & procurent une diaphorèſe douce & utile.

Les cordiaux, pris dans la classe des calmants & des sudorifiques, tels que le camphre, la thériaque, le safran, la racine de valériane sauvage, les fleurs de camomilles, le scordium, le syrop de stæchas, les eaux distillées simples de mélisse, de menthe, &c. unis aux inviscants mucilagineux en plus ou moins grande proportion, selon les circonstances, sont indiqués toutes les fois qu'un pouls petit, irrégulier, convulsif, nous fait connoître la langueur de la circulation & la prostration des forces. Ces moyens sont d'autant mieux indiqués, que la plûpart de ceux qui sont attaqués de cette maladie, en général sont foibles, languissants & cacochimes, surchargés d'humeurs séreuses. Lorsque la langue couverte d'un enduit épais, muqueux, blanc ou jaunâtre, un goût amer, nidoreux ou fade, les dégoûts, les nausées, le poids & l'embarras de la région épigastrique, &c. indiquent la nécessité d'évacuer, il faut le faire promptement: *Purgandum in valdè acutis, si turgeat materia, eâdem die; morari enim in talibus malum est.* Hipp. *lib.* iv, *aphor.* x. *Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est.* Hipp. *lib.* ij, *aphor.* xxix. Dans ces cas je conseille un émético-cathartique de casse, de syrop de fleurs de pê-

cher & de tartre ſtibié ; & je préfere, pour les perſonnes engouées de matieres glaireuſes & pituiteuſes, un composé d'hypécacuanha, de manne & d'oxymel ſcillitique. Ces eſpeces d'évacuants conviennent d'autant mieux, qu'en procurant les évacuations néceſſaires, ils entretiennent auſſi la liberté de la tranſpiration, ainſi que celle des urines, toujours utile dans ce cas. Dans la même vue on peut très-bien ajouter le tartre ſtibié à petite doſe dans la boiſſon ordinaire. Chez quelques-uns même un émétique donné à propos, pour procurer le vomiſſement, a emporté des points de côté aſſez violents : *Quaſi per incautamentum ; quæ ducere oportet, quâ maximè vergant, eò ducenda per loca convenientia.* Hipp. *lib.* j, *aph.* xxj.

Chez les perſonnes fortes, vigoureuſes, & d'un tempérament ſanguin, dont le pouls eſt fort & ample, ou tendu & roide, la ſaignée eſt indiquée plutôt pour éviter les engorgements inflammatoires qui peuvent ſe former conſécutivement, que comme moyen curatif. En général on ne doit tirer que très-peu de ſang à ceux même chez leſquels elle paroît très-indiquée. On pourroit, pour ainſi dire, en faire une regle générale pour les gens de la campagne de cette malheureuſe province, où le peuple, forcé par la néceſſité,

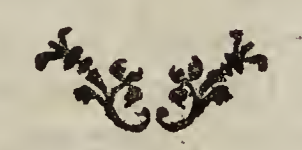
se nourrit d'aliments les plus abjects, & de la plus mauvaise nature. Dans les cas extrêmes où la déglutition est impossible, la respiration très-difficile, & les malades dans un danger prochain de suffocation, il faut avoir recours à la saignée de la jugulaire, de la ranule, ou aux ventouses scarifiées, ou à l'application des sangsues sur l'endroit affecté. Ces moyens, sans évacuer beaucoup de sang, procurent un dégorgement local, souvent très-utile, qui, en éloignant le danger, donnent à la nature & aux remedes le temps de vaincre l'ennemi.

Chez ces mêmes personnes fortes & robustes, où il y a complication d'inflammation, ou disposition prochaine à cet état, il faut ou proscrire entiérement les cordiaux diaphorétiques, ou n'employer, avec précaution, que les moins incendiaires, lorsque l'oppression des forces vitales paroît l'exiger. Il faut alors leur substituer des boissons mucilagineuses, adoucissantes, inviscantes & calmantes, comme des décoctions & infusions de racine & fleurs d'althæa, de violette, de mélilot, de figues, de raisins, de bourraches, de semences de coings, de psillium, de fleurs de camomille ordinaire, &c. légérement acidulées avec le suc de citron, quelquefois aiguisées avec le tartre stibié. Des

diſſolutions légeres de gommes avec le ſyrop de guimauve ou de violette, & l'eau de fleurs d'orange, pourroient être employées dans le cas de ſenſibilité extrême à la gorge, qui s'oppoſeroit à la déglutition des autres boiſſons.

Les lavements qui conviennent dans tous les cas, & qui doivent être tantôt émollients & adouciſſants, d'autres fois un peu purgatifs, quelquefois fortifiants & cordiaux, ſelon les circonſtances, ſont d'autant plus néceſſaires, que la difficulté de faire avaler eſt plus grande. Les pédiluves ſont utiles lorſqu'il y a rigidité, ſéchereſſe, tenſion & érétiſme.

Cette eſquiſſe laiſſe beaucoup de choſes à deſirer; mais malheureuſement la ſagacité néceſſaire & les faits, heureuſement pour les concitoyens du cercle que j'habite, me manquent également. J'ai dit ce que je ſais, j'y ai joint le réſultat de mes réflexions: trop heureux ſi je pouvois être utile, comme je le deſire.



LETTRE DE M. L'ABBÉ SANS A M. BACHER.

MONSIEUR,

Dix guérisons radicales de paralysie, dont la derniere a été attestée par mm. les Commissaires respectifs de l'académie des sciences, de la faculté de médecine de Paris, & de la société royale de médecine, ne laissent plus lieu de douter que l'électricité, dirigée selon ma méthode, ne soit un remede souverain contre cette maladie. La même électricité, dirigée convenablement, ayant détruit radicalement des convulsions en présence des commissaires ci-dessus cités, & plusieurs autres dans différents sujets de divers âges, dont on verra le détail dans le 3e volume de mes observations, que je donnerai dans la suite au public, nous présente un moyen efficace non-seulement pour guérir les personnes du sexe qui en sont tourmentées, mais encore, & ce qui est bien essentiel, pour sauver les enfants dont une grande partie périt par ce cruel mal: ceux même qui en échappent restent la plûpart estropiés

estropiés pour toute leur vie. En attendant que le gouvernement prenne en considération un objet aussi consolant pour l'humanité, pour mettre ce remede à portée de tout le monde, ce qui ne seroit pas bien difficile, ni fort dispendieux, j'ai établi à Versailles, rue de Monbaurron, selon mes facultés, un cabinet électrique public, sous les auspices d'un grand protecteur de l'humanité souffrante. On y traitera gratis les paralysies les plus récentes, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi. Les peres & meres qui auront des enfants attaqués de convulsions, peuvent les apporter à toute heure du jour, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, & on fera cesser, presque dans un instant, les accidents funestes qui pourroient les étouffer. Les grandes personnes du sexe, qui sont tourmentées du même mal, peuvent s'établir pour quelque temps à Versailles, à portée du cabinet, & on leur promet le soulagement de leurs maux dans peu de temps. J'ose espérer de votre zele, monsieur, que vous ne tarderez pas de publier ma lettre pour le bien de l'humanité, ayant l'honneur, &c.

Versailles, 8 mai 1782.

EXTRAIT *des* prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 avril & 1er mai 1782.*

LE printemps, quoique tardif, paroît avoir porté son influence ordinaire sur les corps de la nature. Les maladies catarrhales ont perdu les signes inflammatoires qui les distinguoient les mois précédents, pour prendre le caractere bilieux qui s'est aussi manifesté dans presque toutes les autres maladies. On a vu des catarrhes qui varioient suivant les diverses parties du corps qu'ils affectoient; des angines de différentes especes, des fluxions de poitrine, des pleuro-péripneumonies, des synoques simples & des putrides, beaucoup de fievres intermittentes & bilieuses, des dysenteries légeres, des rhumatismes bilieux, des petites-véroles, quelques érysipeles, & plusieurs paralysies.

Les maladies inflammatoires de la poitrine ont exigé des saignées en petit nombre, mais faites promptement & au commencement de la maladie. Il a fallu quelquefois les répéter trois ou quatre fois dans les premieres vingt-quatre heures.

On paſſoit enſuite aux délayants inciſifs & aux purgatifs. Les douleurs pungitives, qui accompagnent ces maladies, ont paru devenir plus inflammatoires pendant les jours froids de la fin d'avril, & du commencement de mai. M. *Deſeſſartz* a fait appliquer avec ſuccès, ſur les points douloureux, un topique analogue à celui qu'*Hippocrate* preſcrivoit dans un cas ſemblable; c'eſt un mélange de coriandre, d'anis & d'œufs, cuit dans l'huile. Un malade, entr'autres, avoit une douleur pungitive qui occupoit différentes parties du tronc; il la pourſuivit par-tout avec le topique: en quatre jours la douleur fut entiérement diſſipée.

Dans les affections bilieuſes il convenoit d'être auſſi très-modéré ſur l'uſage de la ſaignée. On devoit uſer beaucoup de délayants, & faire couler la bile par des remedes doux, plutôt que par des draſtiques; les acides, tant du regne minéral que du regne végétal, mêlés aux boiſſons, ont très-bien réuſſi, en s'oppoſant à un commencement de diſſolution.

Pluſieurs docteurs ont fait des réflexions importantes ſur la paralyſie. M. *Majault*, après avoir rappellé l'obſervation (1) qu'il

(1) Celle du nommé *Joli*, ſurpris tout-à-coup

a communiquée dans une aſſemblée précédente, a rapporté la maladie d'un homme du peuple qui s'étant refroidi par le changement ſubit de l'atmoſphere, éprouva, le 24 mars, une difficulté à parler, & une foibleſſe *paralytique* des membres inférieurs, ſans aucun ſigne de pléthore ni de ſaburre, & qui fut guéri en ſix jours par l'uſage d'une infuſion d'*arnica*, à laquelle on mêla douze gouttes d'alkali volatil par pinte. M. *Millin* a remarqué que dans un couvent de minimes, dont il eſt le médecin, les moines étoient fort ſujets à la paralyſie. Il prétend avoir obſervé que le ſang de ceux qui y ſont diſpoſés n'eſt que d'un rouge léger & comme de couleur de roſe. Quoiqu'il ſoit parvenu à guérir ces maladies par les remedes connus, tels que la ſaignée, les émétiques, les véſicatoires, les eaux de Balaruc, &c. il eſt convenu avec ſes confreres, & notamment avec m. *Majault*, qu'il faut admettre beaucoup de différence dans le traitement, ſuivant la diverſité des cauſes.

M. *Majault* a rapporté deux obſervations; l'une d'un volvulus dont le malade

---

de paralyſie avec délire, au paſſage d'un endroit chaud à l'air froid, & guéri en ſix jours par l'uſage des décoctions ſudorifiques.

mourut au bout de vingt-quatre heures, après avoir rendu une partie du colon, de la longueur de quatre pouces, dans laquelle la portion de l'inteſtin qui ſuivoit ſe trouvoit fourrée à force, & comme agglutinée, de la même façon que les deux membranes de l'inteſtin ſont collées enſemble. La ſeconde eſt d'un marchand de vin, très-grand mangeur, qui fut pris d'une inflammation des inteſtins grêles; la conſtriction étoit ſi grande, qu'ils refuſoient le paſſage aux aliments & aux boiſſons; le malade vomiſſoit continuellement une matiere blanche qui avoit l'odeur de vieux fromage. La maladie fut promptement guérie par les anti-phlogiſtiques.

M. *Léſurier*, après avoir fait l'hiſtoire de la maladie d'un enfant de ſept ans, dit qu'il croyoit qu'à cet âge on devoit rapporter à la dentition la cauſe de la plûpart des maladies graves; car alors les os maxillaires ſe développent, les ſinus s'ouvrent, & il ſe fait un pénible effort de la nature.

M. *Deſeſſartz* objecta qu'il avoit étudié les phénomenes de l'accroiſſement des jeunes gens, & que, de 900 enfants au moins, il n'en a vu périr que deux par la dentition, à l'âge de ſept ans, parce que

dans ceux-ci les alvéoles trop étroites étoient la cause du mal, & que le serrement spasmodique des mâchoires avoit empêché qu'on ne pût arracher la dent voisine.

M. *Lésurier* a encore vu un homme qui couroit danger de la vie à raison d'une *obésité* excessive. La masse étoit si considérable au-dessous du diaphragme, qu'à peine le malade pouvoit respirer, & que les vaisseaux cutanés des cuisses étoient gonflés au point qu'elles avoient une couleur violette. La saignée, les sangsues, les drastiques, l'oxymel scillitique, les bols savonneux ou gommo-résineux & les acides ont été employés. Leur usage amena quelque diminution dans le contour du ventre; & enfin le malade revint au point de respirer & de supporter cet excessif embonpoint.

M. *Dumangin* a fait prendre à un malade de la Charité, attaqué d'une céphalalgie, la poudre d'*arnica*, depuis 10 grains jusqu'à 36; ce traitement dura un mois sans succès. Ce malade ayant eu autrefois la vérole, m. *Desbois*, qui vient d'entrer en fonctions dans le même hôpital, l'a mis à l'usage de la liqueur de *van Svieten* (1).

(1) On verra dans le journal prochain ce qu'a présenté l'ouverture du cadavre de ce malade.

M. *Desbois* a fait l'hiſtoire d'un jeune homme qui, après des ſignes d'inflammation dans la région ombilicale, eut un abcès dans le même endroit; l'abcès perça, & il en ſortit, avec du pus, deux vers lombicaux. La ſonde pénétroit juſqu'à vingt lignes de profondeur. A la mort du malade on ouvrit la tumeur; ſes parois étoient ſolides & ſquirrheux dans le fond. Les parties contenantes & contenues du bas-ventre étoient collées enſemble, le colon & le jéjunum étoient percés d'une ouverture en ligne droite, l'ulcere rendoit un pus fétide, mais il n'y avoit point de pus dans le ventre: tous ces faits n'ont dû être attribués qu'aux deux vers qui avoient percé les inteſtins. Un peintre avoit eſſuyé cinq fois, depuis douze ans, la colique des peintres dont il avoit été guéri: la derniere invaſion fut la moins fâcheuſe, & dans le mois de novembre 1781, ce malade eut la jauniſſe; le ventre s'enfla, le foie, plus volumineux qu'à l'ordinaire, étoit dur ſous la main, & on entendoit diſtinctement une fluctuation dans l'abdomen: ayant été ouvert, il rendit huit livres de ſéroſité. On lui trouva le foie énormément gonflé, & parſemé de tubercules ſquirrheux; les inteſtins étoient ramaſſés en peloton derriere le nombril;

leur canal étoit rétréci à tel point qu'on ne pouvoit y faire paſſer un tuyau de plume.

Un malade eut la jauniſſe à la ſuite d'une chûte, il mourut, on ne trouva rien dans le cerveau, mais beaucoup d'abcès dans le foie.

Un autre eut la jauniſſe ſur la fin de 1781, à la ſuite d'une fievre double-tierce qu'on avoit attaqué par l'uſage du quinquina ; il mourut bientôt, on lui trouva de l'eau dans la poitrine & dans le ventre ; le foie étoit œdémateux, & ſa ſubſtance étoit convertie en une matiere bourbeuſe qui reſſembloit à de la purée de pois. La tunique du foie ſervoit de ſac à ce pus de la plus mauvaiſe qualité.

M. *Paulet* a raconté qu'ayant fait acheter des mouſſerons dans un marché de cette ville, on lui en avoit apporté qui n'avoient ni la forme, ni la couleur, ni l'odeur de ceux dont on fait uſage ; leur odeur étoit vireuſe, &c. La faculté l'a chargé de dénoncer en ſon nom ce fait au Magiſtrat qui veille à la police. M. *Paulet* avoit fait manger de ces mouſſerons à trois chiens, l'un deſquels les rejetta par le vomiſſement ; ce qui avoit ajouté aux autres raiſons qu'il avoit de les regarder comme ſuſpects.

M. *Doublet* a rapporté le fait ſuivant. Un jeune homme qui ſe portoit bien déjeune dans la boutique d'un peintre ; une heure après il eſt ſaiſi de convulſions qui auroient fait croire qu'il étoit épileptique : mais la colique des peintres paroiſſant être la cauſe de ſa maladie, on lui donne le lavement & l'*aqua benedicta* d'uſage à la Charité. Au bout de ſix heures les convulſions diminuent ; après douze heures elles ſont calmées, au bout de dix-huit le malade reprend ſa connoiſſance ; enfin, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, il n'y a plus que de la colique : on le purge deux fois, & le quatrieme jour il eſt convaleſcent.

M. *Mahon* a vu la danſe de Saint Guy, *chorea Sancti Viti*, qu'il a parfaitement guéri par le moyen des anti-ſpaſmodiques & du quinquina.



OBSERVATIONS METÉOROLOGIQUES.
AVRIL 1782.

Jo. du M.	Thermometre.			Barometre.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	2, 7	6, 4	5, 6	27 5, 4	27 1, 6	26 10, 0
2	4, 8	7, 0	3, 7	26 8, 3	27 0, 5	27 3, 3
3	1, 0	3, 7	3, 5	27 4, 0	27 3, 6	27 4, 10
4	0, 5	8, 0	4, 6	27 5, 6	27 6, 2	27 6, 3
5	4, 0	7, 0	4, 2	27 5, 6	27 5, 9	27 6, 4
6	3, 5	8, 9	6, 0	27 7, 2	27 8, 0	27 9, 0
7	2, 4	10, 4	5, 3	27 9, 6	27 10, 0	27 10, 0
8	5, 6	11, 2	5, 4	27 9, 5	27 9, 2	27 9, 0
9	4, 0	7, 0	5, 2	27 8, 6	27 8, 3	27 8, 0
10	3, 4	11, 0	5, 8	27 6, 3	27 5, 4	27 5, 2
11	3, 6	10, 0	6, 7	27 5, 0	27 5, 4	27 5, 2
12	0, 8	8, 7	4, 5	27 6, 0	27 5, 4	27 4, 10
13	2, 0	6, 3	4, 0	27 4, 5	27 5, 3	27 5, 11
14	2, 0	7, 0	3, 3	27 5, 0	27 4, 8	27 4, 11
15	1, 0	10, 0	5, 0	27 4, 7	27 4, 8	27 5, 0
16	3, 5	6, 2	5, 5	27 4, 6	27 4, 1	27 4, 1
17	5, 0	8, 6	6, 0	27 4, 11	27 6, 6	27 7, 6
18	3, 5	11, 0	5, 8	27 7, 7	27 7, 9	27 7, 4
19	4, 5	9, 0	6, 0	27 6, 8	27 6, 8	27 6, 10
20	3, 8	9, 4	7, 4	27 7, 2	27 8, 0	27 8, 4
21	3, 6	13, 0	6, 0	27 8, 5	27 8, 1	27 8, 10
22	3, 8	12, 2	8, 5	27 9, 7	27 9, 7	27 9, 0
23	6, 4	13, 2	8, 8	27 8, 8	27 8, 9	27 8, 7
24	6, 7	12, 3	9, 8	27 7, 1	27 5, 7	27 5, 4
25	7, 5	13, 7	9, 4	27 5, 0	27 4, 6	27 5, 0
26	6, 2	11, 1	7, 0	27 6, 4	27 7, 4	27 8, 0
27	4, 7	10, 9	6, 3	27 8, 4	27 8, 6	27 9, 0
28	3, 6	11, 9	8, 1	27 9, 1	27 9, 3	27 9, 0
29	4, 2	9, 5	5, 1	27 8, 10	27 8, 8	27 9, 2
30	1, 6	8, 2	4, 4	27 9, 8	27 10, 1	27 10, 3

Vents et État du Ciel.

J. du	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S-O. couv. pluie, grand vent.	S. couv. pl. *grêle, tempête, tonn.*	S-O. couv. grand vent.
2	S-O.c.pl. *tempête.*	S-O.c.pl. *gr.*gr.v.	N-O. *idem.*
3	S nuages, *glace.*	O. c. pl. v. *grêle.*	N-O. couvert.
4	N-O. nu. *glace.*	S-O. nuages.	S. beau.
5	S. nuages.	S-O. nuages, pl.	S-O. couv. pluie.
6	O. & E. nuages.	S-O. *idem.*	S-O. couvert.
7	NO-NE. & S-O. nuag. brouill.	E. nuages.	N-E. beau.
8	N. nuages, doux.	N-E. *id. grêle, écl.*	N. couvert, pluie.
9	N. couvert, froid.	N-E. nuages.	N-E. beau.
10	N. beau, froid.	N. couvert.	N-O. couvert.
11	N-O. c. brouill.	S-O. nuages.	S-O. *idem.*
12	S. *idem.* froid.	S. *id. grêle, tonn.*	S-O. *idem.*
13	S-O.c.pl. gr. vent.	S-O. nu. pl. vent.	N-O. be. calme.
14	S-O. n. v. *grêle.*	N-O. nuag. froid.	N-O. beau.
15	N-O. nuag. froid.	N-E. *idem.*	N. *idem.*
16	N. couv. froid, pl.	N. c. froid, pluie.	N. couvert, froid.
17	O. couvert, pluie.	O. couv. pet. pl.	O. couvert.
18	N-E. & N. nuag. brouill. doux.	N-E. nuages.	N-E. *idem.*
19	N-E. couv. pluie.	N-E. & E. c. pl.	N-E. beau.
20	E. nuages.	S. nuages, doux.	S-O. *idem.* doux.
21	O. & S-E. *idem.* brouillard.	S. couvert, pluie.	N-O. *idem.*
22	S-O. beau, doux.	S-O. b. doux, *parh.*	O. *idem.*
23	S. & S-O. *id.* vent.	S-O. n. pl. d'orag.	N-O. *idem.*
24	E. couvert, doux.	S-O. c. pl. doux.	S. couvert, doux.
25	N-O. & S-O. nua.	N-E. nuages.	N. nuages.
26	N-O. c. v. froid.	S-O. *id.* pl. *grêle.*	N. *idem. éclairs.*
27	N. couvert, froid.	O. nuages.	N. b. fr. *aur. bor.*
28	N. *idem.* brouill.	E. & S-E. beau.	E. beau.
29	E. couvert, froid.	E. c. pl. froid.	N-E. c. pl. froide.
30	N-E. nua. froid.	E. beau, froid.	E. beau, froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	13, 7 deg.	le 25
Moindre degré de chaleur	0, 5	le 4
Chaleur moyenne	6, 3 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	*pou. lig.* 27,10, 3	le 30
Moindre élévat. du Mercure	26, 8, 3	le 2
Elévation moyenne	27 p. 6, 8	

Nombre de jours de Beau	3
de Couvert	9
de Nuages . . .	18
de Vent	9
de Tonnerre . . .	2
de Brouillard. . .	6
de Pluie	16
de Grêle	7

Quantité de Pluie	22,	7 lignes.
D'Evaporation	31,	0
Différence	8,	3

Le vent a soufflé du N.	5 fois.
N.-E.	5
N.-O.	5
S.	4
S.-E.	1
S.-O.	7
E.	4
O.	3

TEMPÉRATURE : Froide, humide & très-désagréable ; les productions de la terre sont retardées de près d'un mois.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er mai 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'avril 1782, par m. BOUCHER, médecin.

LE temps a encore été pluvieux ce mois. Le mercure, dans le barometre, ne s'est élevé, aucun jour, jusqu'au terme de 28 pouces. Le premier au soir, il est descendu à celui de 26 pouces 11 $\frac{1}{2}$, & à 26 pouces 9 lignes le 2 au matin (*a*).

La liqueur du thermometre s'est approchée, le 9, le 4 & le 30, du terme de la congélation. Dans le reste du mois l'air a été tempéré.

Il y a eu des variations dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 10 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces 11 lignes, & son plus grand abaissement a été de 26 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 2 lignes.

Le vent a soufflé	8 fois du nord.	12 fois du sud.
	5 fois du nord vers l'est.	3 fois du sud vers l'ouest.
	3 fois du sud vers l'est.	2 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
14 jours de pluie. | 3 jours de grêle.

(*a*) Depuis le terme de quatorze ans le mercure n'étoit pas descendu aussi bas dans mon barometre. Le 22 novembre 1768, il a été observé à 26 pouces 6 lignes & demie; & le 30 mars 1762, il étoit encore descendu jusqu'à ce terme.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'avril 1782.

LES alternatives, qui ont eu lieu dans la température de l'air durant le cours de ce mois & du précédent, ont entraîné des fievres catarrheuses & péripneumoniques, ainsi que des pleuropneumonies & des rhumatismes inflammatoires. La fievre catarrheuse, aux uns, ne portoit qu'a la tête, & dans les autres, elle affectoit la poitrine & la tête. Elle n'exigeoit guere, dans l'un & l'autre cas, qu'une cure anti-phlogistique, sinon lorsqu'il y avoit complication de saburre dans les premieres voies. Il en étoit de même des pleuropneumonies, & des rhumatismes inflammatoires. Mais l'une & l'autre maladie étoit opiniâtre. Dans le plus grand nombre, après les saignées suffisantes, les diaphorétiques doux étoient le genre de remedes le mieux indiqué; sur-tout les infusions des fleurs de sureau & de coquelicot avec de l'oxymel simple.

La fievre putride maligne régnoit encore dans quelques familles de la plus basse classe des citoyens. Il est mort peu de ceux qui en ont été attaqués, dès qu'ils ont été soignés à temps. Les laxatifs anti-putrides, & l'application des vésicatoires, sont les moyens de curation qui ont le mieux réussi.

Les fievres intermittentes, sur-tout les tierces & les doubles-tierces, ont encore été très-communes dans le peuple.

Les péripneumonies malignes ont continué à régner dans la garnison.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Cours complet d'agriculture théorique-pratique, économique & de médecine rurale & vétérinaire, suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes, ou Dictionnaire universel d'agriculture, par une société d'agriculteurs, & rédigé par m. l'abbé Rozier, *prieur-commendataire de Nanteuil-le-Haudouin, seigneur de Chevreville, membre de plusieurs académies, &c. tome second. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1782.*

Nous avons annoncé le premier volume de ce dictionnaire dans le journal d'avril dernier, avec le prix & les conditions de la souscription. Cet ouvrage est très-recherché, & il mérite en effet l'accueil du public & sa reconnoissance.

Ces deux premiers volumes ne contiennent peut-être pas autant de mots que quelques lecteurs en auroient desiré; il n'étoit pas possible d'y en faire entrer un plus grand nombre, attendu que pour éviter des répétitions inutiles par la suite, il a fallu nécessairement établir, lorsque l'occasion s'en est présentée, l'entier développement des principes généraux, & leur donner une certaine étendue. « Mon but, dit m. l'abbé *Rozier*, en rédigeant cet ouvrage, a été de mettre le cultivateur in-

telligent dans le cas de raisonner ses opérations, de lui présenter une série de principes certains, afin qu'il en prévît les conséquences dans la pratique. D'après ce plan il falloit donc entrer dans quelques détails de la physique relative à la végétation & à l'agriculture, décrire toutes les parties qui concourent à former une plante, & les usages auxquels la nature destine chacune de ces parties. Peut-on parler des principes des engrais, de la fermentation, &c. sans faire connoître les sels, les principes spiritueux, & sans le flambeau de la chymie? Alors tout seroit obscur, incertain, & il faudroit employer des mots vuides de sens, tomber dans le défaut de plusieurs ouvrages en ce genre, qui ne renferment que des méthodes universelles, & une longue suite de recettes souvent obscures, & presque toujours inutiles. Mon but a été que ceux sur-tout qui vivent sur leurs terres, loin des villes, puissent trouver dans cet ouvrage tout ce qu'il leur importe de savoir, relativement à la culture des objets d'utilité premiere, ou d'agrément; enfin ce qu'il est essentiel qu'ils sachent, soit pour la conservation de leur santé, soit pour celle de leurs bestiaux ».

« Certaines lettres, comme *A*, *B*, *C*, *D*, *M*, *P*, &c. &c. contiennent une longue suite de mots, & de très-grands articles. Plus j'avance, plus les matériaux se présentent en foule; de sorte qu'il n'est pas possible d'affirmer que six volumes suffiront pour cet ouvrage. S'il excede le nombre de huit, *les volumes en sus de ces huit, seront* DÉLIVRÉS GRATIS *à messieurs les Souscripteurs seulement.* J'aime mieux faire des sacrifices, & donner à mon ouvrage l'étendue qu'il exige ».

NOUVEAU

Nouveau prix (1) *extraordinaire, proposé par l'académie royale des sciences, pour l'année 1783.*

Ce prix sera annuel.

Un citoyen qui desire de rester inconnu, a fait présenter à l'académie le mémoire qui suit :

A Messieurs de l'Académie royale des sciences.

Messieurs,

« Tandis qu'on applaudit au succès des arts, tandis qu'on admire les prodiges nouveaux dont ils embellissent & enrichissent journellement la so-

Note de l'auteur du journal.

(1) Quoique nous ignorions le nom du donateur, nous sommes certains & autorisés à dire, que c'est la même personne qui a donné, il y a deux ans, un fonds de 12000 liv. à l'académie des sciences, pour des objets relatifs aux sciences ou aux arts, & dépendants du choix de cette compagnie. C'est aussi le même citoyen qui a donné récemment à l'académie françoise un fonds de 12000 liv. pour récompenser tous les ans l'ouvrage de littérature le plus utile au bien de l'humanité ; & un autre fonds de 12000 liv. pour récompenser tous les ans un acte de vertu exercé dans la classe du peuple, & dans la ville ou banlieue de Paris. Ce qui fait en tout 48000 liv. données en deux ans par la même personne aux deux académies, pour des objets utiles de différents genres. La nation & l'humanité doivent à ce généreux citoyen une égale reconnoissance.

ciété, on ignore, ou plutôt on oublie, que presque toutes leurs opérations sont mal-saines & meurtrieres. Il s'en faut peu que le dénombrement des différentes classes d'ouvriers ne soit une liste de victimes ».

« *Carrier, plâtrier, chaufournier, briquetier, tuilier, tailleur de pierres, verrier, miroitier,* ou du moins, *ouvrier qui met au tain, doreur sur métaux, peintre, broyeur de couleurs, &c. Foulon, cardeur, tisserand, tanneur, corroyeur, chapelier, buandier, &c. cribleur, blutier, saunier, brasseur, &c. amidonnier, chandelier, potier de terre, &c. Ouvriers qui creusent les puits, vuident les fosses d'aisance, enterrent les morts, &c. Tous les ouvriers employés à tirer les métaux des mines, & la plûpart de ceux qui les travaillent, &c.* ».

« Dans toutes ces professions, la matiere extraite ou fabriquée s'atténue ou se volatilise, s'insinue dans le corps humain, & y porte des particules arsénicales, sulfureuses, métalliques, venéneuses, &c. ou des molécules incisives, ou une poussiere qui attaque les poumons, ou un air corrompu, espece de mouffette artificielle ».

« Lorsque la décomposition de la matiere n'est pas pernicieuse, les ouvriers périssent, ou par l'action excessive du feu, ou par une situation forcée & continue, comme les *tailleurs*, les *tireuses* des *ouvriers en soie, &c.* ».

« Souvent la nature des travaux occasionne des morts violentes, ou des accidents funestes. Tel est le sort des gens de peine, qui sont forcés de porter des poids excessifs, de ceux qui sont placés au-dessus des meules mues avec une grande vîtesse, de ceux qu'on enferme dans des roues pour y imprimer, par leur poids & par leur marche, un mouvement de rotation, &c. ».

« Les moins malheureux des artisants contrac-

tent des infirmités graves, comme la foiblesse ou la perte de la vue, &c. ».

« Quel triste résultat de l'industrie ! Nos bâtiments sont cimentés avec du sang, nos vêtements en sont teints, nos plaisirs en sont infectés; il n'est point de jour où la richesse n'ordonne des meurtres, & la vie humaine est mise à prix comme un effet commerçable. Cependant, parce que le spectacle de la mort n'est pas présent, parce qu'on peut se prévaloir de l'usage (cette excuse des ames foibles), on croit n'être pas inhumain.

« Si tels étoient l'ordre naturel & indispensable des choses, & la malheureuse condition de l'humanité, que pour jouir il fallût sacrifier ses semblables, quel homme pourroit, sans rougir & sans frémir, satisfaire à ce prix ses besoins, ses goûts, ses plaisirs ? Mais que penser d'une nation célebre par la douceur de ses mœurs, faite pour la société, pour s'affecter & pour aimer ses semblables; que penser de ces barbares instruits & polis, qui, sans rien perdre de leurs jouissances, peuvent en prévenir les effets funestes, & cependant méprisent ou négligent de tels soins ? »

« Qu'on supplée les hommes par des machines, qu'on les remplace par des animaux, qu'on éloigne le travailleur de l'objet, qu'on facilite son action par des instruments, qu'on emploie des préservatifs contre des impressions mal-saines ou des accidents funestes; après quelques frais & quelque temps consacrés à l'invention, à l'essai, à la perfection de méthodes nouvelles, on verra le danger de plusieurs professions cesser, ou du moins diminuer; peut-être même, si des intérêts secondaires peuvent être comptés après de si grands intérêts, peut-être bientôt les ouvrages seroient plus finis & moins dispendieux. L'humanité ordonne la recherche de tels expédients, le bien de l'état l'exige, la raison indique la possibilité du succès; déjà plus

d'un exemple l'a prouvé : cependant perſonne encore n'a fait d'une telle étude ſon objet principal ».

« On vous propoſe, meſſieurs, de fonder un prix annuel en faveur d'un mémoire ou d'une expérience qui rende les opérations des arts méchaniques moins mal-ſaines ou moins dangereuſes ».

« L'académie fera connoître chaque année quel doit être l'objet du mémoire ou de l'expérience ; & le premier prix ſera donné dans l'aſſemblée publique d'après Pâques 1783 ».

« On deſtine à cette fondation une ſomme de 12000 liv. qui ſera placée dans le nouvel emprunt en rente viagere, ſur la tête du Roi & ſur celle de monſeigneur le Dauphin, & les intérêts ſerviront à payer une médaille qui formera le prix ».

L'ACADÉMIE ayant accepté, avec la permiſſion du Roi, & d'une voix unanime, la donation du citoyen eſtimable, auteur de ce mémoire,

Elle propoſe en conſéquence pour le premier prix de ce genre, qu'elle donnera l'année prochaine 1783, conſiſtant en une médaille de 1080 livres, le ſujet ſuivant ; ſavoir : *De déterminer la nature & les cauſes des maladies auxquelles ſont expoſés les* DOREURS AU FEU OU SUR MÉTAUX ; *& la meilleure maniere de les préſerver de ces maladies, ſoit par des moyens phyſiques, ſoit par des moyens méchaniques.*

L'académie s'eſt déterminée pour ce ſujet, parce qu'il a déjà occaſionné quelques tentatives ; que le peu de temps accordé aux ſavants qui concourront, ne comportoit pas un ſujet qui demandât des des recherches plus multipliées ; que les mémoires pourront fournir des connoiſſances utiles, même pour pluſieurs autres artiſtes ; enfin, parce que les objets ſur leſquels s'applique cette dorure au feu, ſont aujourd'hui ſi nombreux, & forment une branche de commerce ſi conſidérable, qu'ils

multiplient tous les jours les victimes de cet art, si nuisible à ceux qui le pratiquent.

Les savants & artistes de toutes les nations sont invités à travailler sur ce sujet, & même les associés étrangers de l'académie. Elle s'est fait une loi d'exclure les académiciens régnicoles de prétendre aux prix.

Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin, mais sans aucune obligation : ils pourront écrire en telle langue qu'ils voudront, l'académie fera traduire leurs mémoires.

On les prie que leurs écrits soient fort lisibles.

Ils ne mettront pas leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise : ils pourront, s'ils veulent, attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux, où seront, avec cette même sentence, leur nom, leurs qualités & leur adresse ; & ce billet ne sera ouvert par l'académie, qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

Ceux qui travailleront pour le prix, adresseront leurs ouvrages à Paris, au secrétaire perpétuel de l'académie, ou les lui feront remettre entre les mains. Dans ce second cas, le secrétaire en donnera en même temps son récépissé, où sera marquée la sentence de l'ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 de février 1783, exclusivement : ce terme est de rigueur.

L'académie, à son assemblée publique d'après Pâques 1783, proclamera la piece qui aura mérité ce prix.

S'il y a un récépissé du secrétaire, pour la piece qui aura remporté le prix, le trésorier délivrera la médaille du prix à celui qui lui rapportera ce récépissé : il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du secrétaire, le tré-

ſorier ne délivrera la médaille du prix, qu'à l'auteur même qui ſe ſera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de ſa part.

L'académie donnera tous les ans un prix ſemblable, dont le ſujet ſera indiqué par un programme; & elle publiera inceſſamment celui du prix de 1784, afin que les ſavants & artiſtes qui voudront concourir pour ce prix, aient le temps ſuffiſant pour s'en occuper.

ANNONCES DE LIVRES.

LA médecine-pratique de Londres, ouvrage dans lequel on a expoſé la définition & les ſymptômes des maladies, avec la méthode actuelle de les guérir, traduit ſur la ſeconde édition, revu, publié & enrichi de notes; par M. J. F. DE VILLIERS, ancien médecin des armées du Roi de France en Allemagne, & docteur-régent de la faculté de médecine de Paris. *In-8°. Prix* 5 ₶ *relié.* A Paris, chez *Méquignon l'aîné*, libraire, rue des Cordeliers, 1782.

COURS d'opérations de chirurgie, démontrées au Jardin du Roi; par m. DIONIS, premier chirurgien de Meſdames les Dauphines, & chirurgien-juré de Paris. Huitieme édition, revue & ſoigneuſement corrigée, augmentée de remarques importantes, & enrichie de figures en taille-douce, qui repréſentent les inſtruments nouveaux les plus en uſage; par m. GEORGES DE LA FAYE, profeſſeur & démonſtrateur royal en chirurgie, ancien chirurgien des camps & armées du Roi, ancien directeur de l'académie royale de chirurgie, aſſocié de l'académie de Madrid, & de celle de Rouen. *In-8°.* A Paris, chez *Méquignon l'aîné*, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, 1782. *Prix* 8 ₶ *relié en un volume*; 9 ₶ *relié en deux volumes.*

GUIDE ou MANUEL dans le traitement des maladies les plus graves & les plus fréquentes. *In*-8°. *Prix* 4 ᵗᵗ *broché*. A Paris, chez *Mérigot jeune*, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue pavée, 1782.

LIVRES DE L'ÉTRANGER.

D. Joann. Ern. Hebenſtreit, &c. *Paleologia therapiæ*, &c. Paléologie thérapeutique, dans laquelle on compare les dogmes des anciens ſur la maniere de guérir les maladies, avec les ſentiments des modernes; par *Jean-Erneſt Hebenſtreit*, profeſſeur de thérapeutique dans l'univerſité de Léipſick, &c. édition donnée par m. *Chrétien-Godefroi Gruner*, profeſſeur de botanique en l'univerſité de Jena, &c. A Halle, chez *Gebauer*, 1778, *in*-8°. de 888 pages; & ſe trouve à Straſbourg, chez *Koenig*, libraire.

Delectus obſervationum practicarum ex diario clinico deprомptarum, ou Choix d'obſervations de médecine-pratique; par m. *Philippe-Rudolphe Vicat*, docteur en médecine, membre de la ſociété royale des ſciences de Gottingue, phyſicien du diſtrict de Payerne, &c. A Berne, de la nouvelle ſociété typographique, 1780, *in*-8°. de 318 pages.

M. *Vicat* fut nommé, en 1778, médecin-phyſicien de la ville de Payerne, en Suiſſe; ce qui lui fournit l'occaſion de voir beaucoup de malades. La premiere partie de l'ouvrage, qui fait l'objet de cette notice, offre quarante-deux obſervations de médecine, faites dans le courant de la premiere année d'élection, c'eſt-à-dire, en 1778. L'*appendix*, qui peut être regardé comme la ſeconde partie, en renferme quarante ſur des maladies obſervées à Lauſanne en 1770.

Plusieurs de ces observations roulent sur les rhumatismes, l'asthme, la variole, les fievres intermittentes, les coliques, les palpitations, la migraine, l'hystéritie, les maladies soporeuses, cutanées, celles de la poitrine, les fievres intermittentes & sur des cas chirurgicaux, &c.

Nicolai Rigler *Physici, ducatus Bieluensis in Silesiâ Austriacâ constitutio epidemica, annorum* 1775, 76, 78, 79, *adjectis nonnullis selectioribus casibus practicis*; c'est-à-dire, Constitution épidémique des années 1775, 76, 78 & 79, auxquelles on a joint quelques cas choisis de pratique; par m. *Nicolas Rigler*, médecin-physicien du duché de Bielitz, dans la Silésie autrichienne. A Breslau, chez *Korn*, 1780, *in*-8°. de 158 pages.

Cet écrit est dédié à S. A. S. le Duc régnant de Bielitz. Il y est question d'une fievre maligne putride qui enlevoit nombre de personnes, & dont les causes prédisposantes sont attribuées, en grande partie, à la vicissitude des saisons. L'étiologie de cette épidémie est ici détaillée d'une maniere claire & précise, & la relation de m. *Rigler* renferme assurément des choses importantes pour la médecine : méthodes curatives, prophylactique, médicaments, &c. enfin tout y est de main de maître.

AVIS.

Supplément pour le journal de mai.

LES *Réflexions sur la section de la symphyse des os pubis, par m.* DESGRANGES, annoncées dans le dernier cahier, se trouvent chez *Didot*, libraire, quai des Augustins. *In*-8°. de 59 pages. *Prix 24 sols broché.*

TABLE

DU MOIS DE JUIN 1782.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans les six premiers mois du journal de médecine de l'année 1782, formant le *tome* 57e.

EXTRAITS

OU ANALYSES DE LIVRES.

LIVRES ANNONCÉS.

1°. Hygiene.

2°. Médecine.

3°. Anatomie, physiologie & chirurgie.

4°. Hist. nat. physique, botaniq. matiere médicale, pharmacie & chymie.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Histoire littéraire de médecine.

3°. Médecine.

4°. Anatomie & chirurgie.

5°. Hist. nat. physiq. botan. matiere médic. pharmacie & chymie.

AVIS & ANNONCES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de juin 1782. A Paris, ce 24 mai 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.

